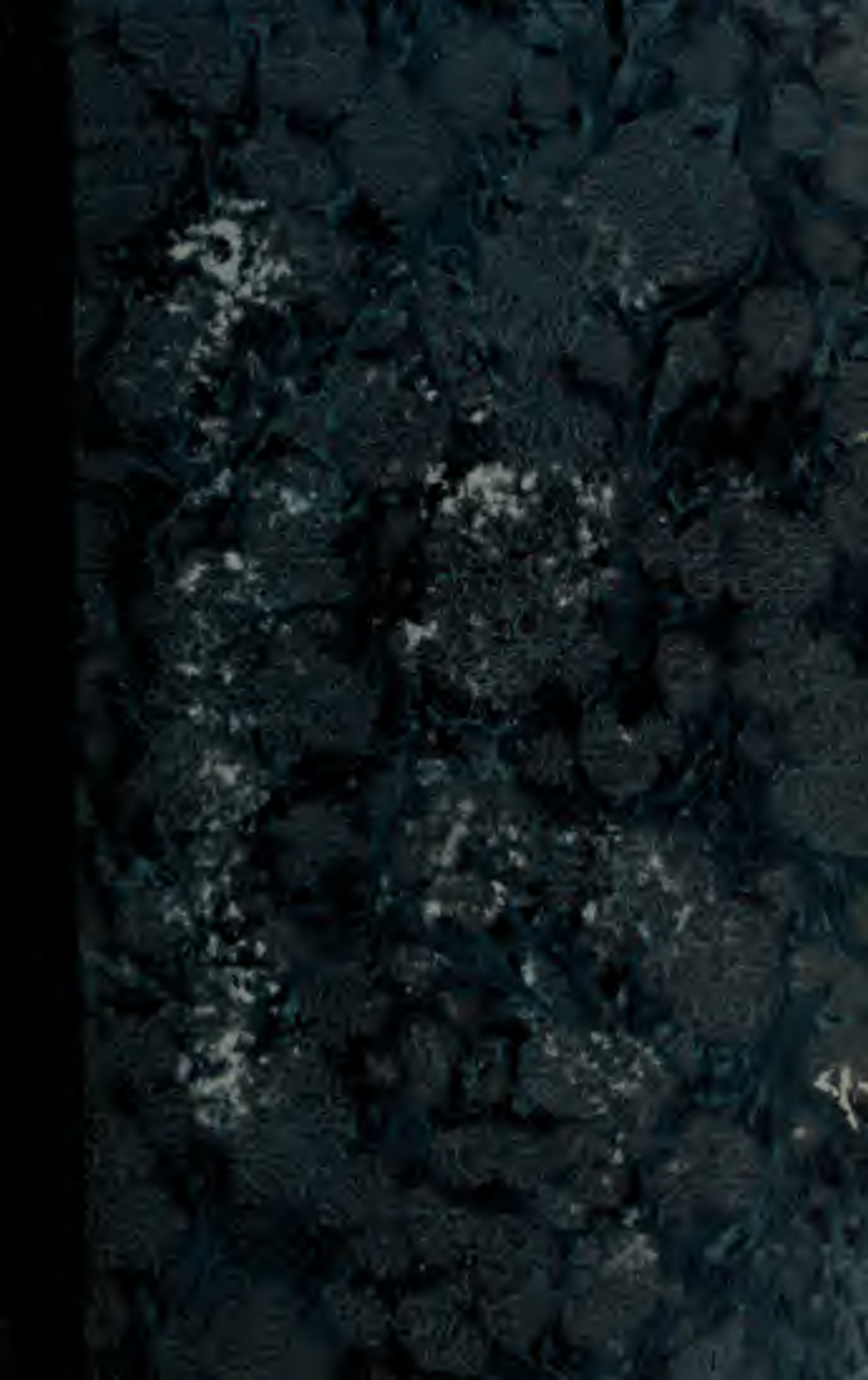


HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN AGE.

HISTOIRE

DES

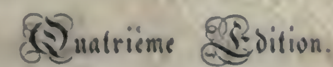
RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN AGE,

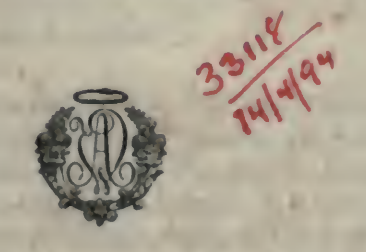
PAR

M. SIMONDE DE SISMONDI,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PRUSSE,
DES ACADÉMIES ITALIENNE, DE WILNA,
DE CAGLIARI, DES GEORGOFILI, DE GENÈVE, DE PISTOIA, ETC.


Quatrième Édition.

TOME ONZIÈME.



Bruxelles,

AUG. WAHLEN, LIBRAIRE-IMPRIMEUR DE LA COUR.

MÊME MAISON, LEIPZIG ET LIVOURNE.

M DCCC XXVI.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN AGE.

CHAPITRE CXI.

Léon X succède à Jules II; expédition de La Trémouille en Lombardie; sa défaite à Novare; déroute de Barthélemi d'Alviano à l'Olmo; la guerre se ralentit en Italie; négociations; mort de Louis XII.

1513 — 1515.

Les révolutions qui avoient ébranlé l'Italie pendant les dix dernières années, et les guerres cruelles qui l'avoient ensanglantée, pouvoient être attribuées, pour la plupart, au caractère violent et emporté de Jules II, et à l'acharnement avec lequel il poursuivoit l'accomplissement de ses projets ou de ses vengeances. Ses passions se confondoient à ses yeux avec les principes qu'il avoit adoptés, et il s'étoit fait des devoirs conformes à son ambition. Presque tous les projets qu'il avoit formés avoient un côté noble et généreux; ses pensées étoient assez élevées, ses désirs assez désintéressés pour justifier sa conduite à ses propres yeux; et malgré les violences criminelles par lesquelles il en pressa l'accom- 1513.

1513. plissement, il n'étoit pas tout-à-fait indigne des éloges que lui ont prodigués le cardinal Bellarmin, Raynaldi l'annaliste de l'Église, et les autres apologistes du Saint-Siége (1).

Jules II, qui ne pouvoit souffrir aucune opposition, aucune résistance, et qui poussoit aux derniers excès le despotisme de ses volontés, avoit cependant, en principe, du respect et de l'amour pour la liberté : il vouloit assurer celle de l'Italie; il se révoltoit à l'idée de voir cette contrée dominée par les étrangers; et son désir le plus ardent étoit de la délivrer du joug des barbares, comme il appeloit tous les ultramontains. Il connoissoit aussi le prix de la liberté civile : il avoit voulu rétablir l'indépendance de la république de Gênes, et sauver celle de Venise, encore qu'il eût le premier conjuré contre elle l'orage qui l'accabla; il avoit respecté la liberté de Bologne et des villes des états de l'Église, d'où il avoit chassé les tyrans. Il avoit commencé par leur rendre une administration républicaine, sous la protection du Saint-Siége. Il est vrai que, dès qu'il trouvoit ensuite quelque opposition dans ces villes, sa colère ne connoissoit plus de bornes; il y voyoit une rébellion, et il les punissoit aussitôt par la privation de cette liberté même qu'il leur avoit rendue, et qu'il regardoit comme le premier des biens.

Il avoit conçu la plus haute estime pour les Suisses : il voyoit en eux un peuple libre, belliqueux et docile à sa voix; et comme leurs montagnes couvrent une partie importante des frontières de l'Italie il avoit conçu le projet digne d'une ame élevée, de les constituer gardiens de la liberté italienne. Il avoit contribué au renversement du gonfalonier Pierre Sodérini, parce que, dans ses bouillans ressentimens, il ne pouvoit lui pardonner ni son attachement à la France, ni l'asile qu'il avoit donné au concile de Pise. Mais il n'avoit pas consenti à l'asservissement de

(1) *Bellarminus, de Potestate summi Pontificis in tempore.* Cap. II, *apud Raynald. Ann.* 1513, §. 12, p. 134.

Florence par les Médicis; et il blâmoit hautement le cardinal Jean d'avoir fait son entrée dans sa patrie, entouré de piques et de hallebardes, et d'avoir fondé le pouvoir de sa maison sur des armes étrangères. Il déclaroit qu'il n'avoit jamais eu l'intention de prêter les mains à l'établissement d'une nouvelle tyrannie, et que le vœu de son cœur étoit, au contraire, de la renverser et de la détruire partout où elle existoit (1). 1513.

Mais quoique Jules II eût réussi dans ses projets par-delà tout ce qu'on auroit pu attendre des calculs ordinaires de la politique, et quoique son impétuosité, en troublant ses adversaires et en confondant leurs mesures, l'eût souvent mieux servi que n'auroit fait la prudence; en sorte qu'il avoit étendu les frontières de l'Église plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs, il avoit cependant causé tant de malheurs, il avoit fait répandre tant de sang, il avoit fait inonder l'Italie par tant de nations barbares, au moment même où il prétendoit combattre pour sa délivrance, que sa mort fut considérée comme un bonheur public, et que les cardinaux, les Romains, les Italiens, et tous les peuples de la chrétienté, désirèrent également que son successeur ne lui ressemblât pas. Il étoit vieux; et ce fut un motif pour désirer un jeune pontife: il étoit turbulent, impatient, colérique; on chercha celui que son amour pour les lettres, pour les plaisirs, pour une vie épicurienne, rendoit le plus dissemblable à Jules II. Il n'avoit jamais souffert aucun conseil, aucune résistance; on essaya, avant de nommer son successeur, de le mettre sous la tutelle de tous les autres cardinaux, et d'enchaîner la puissance pontificale par des sermens et des conventions. Mais cette tentative, si souvent renouvelée dans les conclaves, avoit toujours été également vaine; le pape élu ne manquoit jamais d'abolir dans sa pleine puissance le serment qu'il avoit prêté comme cardinal. Les conventions qui, après la mort de Jules II, furent jurées

(1) *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 265.

1513. par les vingt-cinq cardinaux réunis pour élire son successeur, n'eurent pas un sort plus heureux; et l'annaliste de l'Église n'a pas même jugé à propos de les consigner dans ses annales (1).

Les obsèques de Jules II étant terminées, vingt-quatre cardinaux qui se trouvoient présens à Rome, le 4 mars, s'enfermèrent au conclave. Jean de Médicis, quoique parti immédiatement de Florence pour venir les joindre, fut contraint par un abcès à voyager lentement et en litière; ensorte qu'il n'arriva que le 6 mars, et qu'il entra le dernier au conclave. Le cardinal Raphaël Riario, neveu de Sixte IV, étoit alors doyen du sacré-collége; il étoit aussi le plus riche entre les cardinaux, et le plus avancé dans les dignités de l'Église : aussi avoit-il d'abord aspiré à la dignité pontificale. Mais ses qualités personnelles, ou le souvenir de son oncle, n'étoient point faits pour lui concilier beaucoup de suffrages, et il fut bientôt écarté.

Le crédit des familles souveraines en Italie avoit fait introduire dans le sacré collége un certain nombre de jeunes cardinaux, qui, le plus souvent entraînés par leur déférence pour leurs aînés, avoient peu de part aux décisions du corps dont ils faisoient partie. Mais la violence et l'austérité du vieux Jules II avoient donné du crédit à la jeunesse; et, pour la première fois, on vit dans le conclave se former un parti des jeunes gens. Alphonse Pétrucci, fils du seigneur de Sienne, fut dans ce parti un des plus actifs et des plus zélés; il ne tarda pas à en être mal récompensé. Jean de Médicis, qui n'avoit alors que trente-sept ans, étoit le plus jeune de ceux sur lesquels les jeunes gens pouvoient avec quelque décence faire tomber leurs suffrages. Ce choix ne répugnoit point à un grand nombre de cardinaux plus âgés, qui, dans l'état de trouble et de danger où se trouvoit l'Italie, considéroient comme un grand avan-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 32. — *Parisii de Grassis Diarium Curiæ Rom., apud Raynald. Ann.* 1513, § 13, p. 134.

tage pour l'état de l'Église d'avoir pour souverain le chef 1513.
de la république florentine, et de faire cause commune avec la Toscane.

Mais le cardinal Sodérini, qui jouissoit d'un crédit mérité dans le sacré collége, s'opposoit, par lui-même et par tous ses amis, à l'exaltation du chef de la famille de ses ennemis. Les partisans de Médicis s'occupèrent aussitôt de réconcilier ces deux familles. Ils offrirent au cardinal Sodérini, pour prix de son suffrage, de rappeler le gonfalonier Sodérini de Raguse, et de lui accorder un asile à Rome; de le remettre dans la jouissance de tous ses biens séquestrés à Florence, et d'unir par un mariage sa famille à celle des Médicis. Ces propositions furent acceptées et religieusement exécutées; et l'élection de Médicis fut arrêtée dans le conclave dès le jeudi au soir, 10 mars. Ce ne fut cependant que le 11 que les cardinaux allèrent aux suffrages; et le cardinal Jean fut chargé lui-même du dépouillement du scrutin qui le déclaroit pape. Il prit le nom de Léon X (1).

Médicis n'étoit encore que diacre; et il falloit l'ordonner prêtre avant de le couronner comme pape. Cette cérémonie se fit le 15 mars; il fut consacré le 17, et couronné à Saint-Pierre le 19. Il avoit fallu précipiter ces fonctions à cause de la semaine sainte; mais Léon X ne vouloit pas renoncer à un couronnement plus solennel, et qui demandoit de plus longs préparatifs. Il se fit le 11 avril à Saint-Jean-de-Latran, dont l'église est considérée comme l'évêché propre des papes. Médicis avoit choisi l'anniversaire du jour de la bataille de Ravenne, où il avoit lui-même été fait prisonnier par les Français; il monta, pour la cérémonie, le cheval même qu'il avoit monté pour la bataille (2).

(1) *Parisii Diarium, apud Raynald. Ann.* 1513, §. 13, 14, 15, p. 134. — *Paolo Giovio, Vita di Leone* X. Lib. III, p. 152. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 32. — *Fr. Belcarii.* L. XIV, p. 408.

(2) *Acta synodalia et Parisius de Grassis; apud Raynald.* 1513, §. 20, p. 134. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 271.

1513. On put reconnoître à ce couronnement combien l'esprit de la cour de Rome étoit changé. Jules II réservoit toutes les ressources de l'état pour la guerre ; dans les autres branches de l'administration, il avoit apporté la plus sévère économie; il avoit supprimé de sa cour tout luxe et toute pompe : au milieu même de la guerre, il n'avoit cessé d'accumuler ses revenus pour l'exécution des projets plus vastes qu'il formoit ; et à sa mort, il avoit laissé trois cent mille florins en argent comptant, que son successeur trouva dans le trésor, quatre-vingt mille florins que les cardinaux dépensèrent ou s'approprièrent pendant l'interrègne, et des pierreries d'une très-grande valeur, dont il avoit orné la mitre, nommé *triregno*. Léon X, au contraire, en arrivant au trône, voulut frapper le peuple de l'idée de sa magnificence; et songeant peu à la guerre où l'Église étoit engagée, ou considérant les trésors dont il acquéroit la disposition comme inépuisables, il dépensa cent mille florins pour les seules fêtes de son couronnement. Dans cette cérémonie, il fit porter le gonfalon de l'Église par le duc Alphonse d'Este, et il parut ainsi préjuger sa réconciliation avec le Saint-Siége (1).

A peine assis sur le trône, Léon X s'occupa d'enrichir sa famille. L'archevêque de Florence Cosimo de Pazzi étoit mort justement à cette époque, le 9 avril. Léon donna cet archevêché à son cousin Jules, alors chevalier de Rhodes, et fils naturel de l'ancien Julien. Au mois de septembre, il le fit cardinal, et peu après légat de Bologne. Il décora en même temps de la pourpre Innocent Cybo, fils de sa sœur; Bernard de Bibbiéna, son secrétaire; et Laurent Pucci, protonotaire apostolique, et créature des Médicis. Les canons ne permettent point d'élever les bâtards aux

(1) *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 272. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 33. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. III, p. 156. — Idem, *Vita di Alfonso*, p. 95. — *Parisii de Grassis Diarium ; apud Raynald.* 1513, §. 20, p. 136.

hautes dignités de l'Église ; et Léon accorda une dispense 1513.
à son cousin avant de le pourvoir de l'archevèché de Florence : mais pour le faire cardinal, il trouva plus expédient de faire prêter serment au frère de sa mère, et à quelques religieux, qu'elle avoit été mariée à Julien (1).

La nouvelle de l'élection de Léon X fut accueillie à Florence avec des transports de joie, non-seulement par les partisans de la maison de Médicis, mais même par les anciens républicains; soit qu'ils espérassent que les projets nouveaux que formeroit Léon comme chef de l'Église feroient diversion au plan qu'il avoit arrêté pour asservir leur patrie, soit que les avantages de leur commerce, et les faveurs qu'ils pouvoient espérer de la cour de Rome, leur fissent oublier les intérêts de leur liberté. « Je com» prends, » disoit le Génois Lomellini, en voyant les fêtes des Florentins, « que vous autres, qui n'avez encore » vu aucun de vos citoyens devenir pape, vous pouvez » vous réjouir de cette nouvelle dignité ; mais quand vous » aurez l'expérience des Génois, vous saurez quels effets » produisent toutes ces grandeurs des papes dans les villes » libres (2).

Florence, il est vrai, pouvoit alors bien peu prétendre au nom de ville libre. A l'époque justement où le cardinal de Médicis se mettoit en route pour le conclave où il fut élu, une liste, contenant les noms de dix-huit ou vingt jeunes gens connus pour leur patriotisme et leur amour de la liberté, tomba de la poche de Piétro Paolo Boscoli, et fut portée au tribunal criminel nommé *Magistrature des huit*. Celui-ci crut y voir l'indice d'une conspiration pour assassiner Julien et Laurent; d'autant plus que Boscoli avoit déjà été noté pour quelques propos imprudens. Ce citoyen fut mis à la torture, aussi bien qu'Agostino Capponi et

(1) *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* Lib. VI, p. 276. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 313.

(2) *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 272.

1513. plusieurs autres, dont le plus distingué étoit sans doute Nicolas Macchiavelli, déjà privé, au mois de novembre précédent, de l'emploi de secrétaire d'état, qu'il avoit long-temps occupé (1). La violence des tourmens infligés aux prévenus ne leur arracha aucun aveu de conspiration; mais plusieurs d'entre eux confessèrent des propos tenus contre le gouvernement, et les vœux qu'ils formoient pour son renversement. C'en fut assez pour condamner à mort Boscoli et Capponi, et les faire exécuter le lendemain même du départ du cardinal pour Rome. Les autres, parmi lesquels se trouvoient Nicolas Valori, Giovanni Folchi, Guccio Adimari, Macchiavelli, Bonciani et Serragli, furent relégués en différens lieux (2).

Ces effroyables rigueurs des créatures des Médicis, donnèrent occasion à Léon X de commencer son règne par un acte de clémence. Il fit remettre en liberté tous les accusés; il rappela tous les citoyens exilés sous prétexte de la conjuration, et il étendit cette faveur à tous les Sodérini qui avoient été précédemment relégués (3). En même temps, il fit sentir sa protection aux Florentins dans leurs rapports avec leurs voisins. Quelques disputes de frontières dans le voisinage de Barga avoient causé, aux mois de juillet et d'août 1513, des hostilités entre les Florentins et les Lucquois : Léon X se fit médiateur entre les deux républiques; mais il contraignit la plus foible à restituer, le 12 octobre, Piétra-Santa et le Mutrone aux Florentins, places que les Lucquois avoient usurpées pendant la guerre de Pise; et à cette condition il fit signer une alliance perpétuelle entre les deux états (4).

(1) *Filippo Nerli Comment.* L. VI, p. 123. — *Vita di Macchiavelli*, p. 166.

(2) *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 268. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 5. — *Comment. del Nerli.* L. VI, p. 123. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 312.

(3) *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 272. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 8. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 313.

(4) *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 314. — *Giov. Cambi*, p. 27, 31.

Au moment où la nouvelle de la mort de Jules II avoit été portée en Lombardie, Raymond de Cardone s'étoit approché de Plaisance, et ensuite de Parme, et il avoit décidé ces villes à se soumettre au duc de Milan (1). Quoiqu'elles eussent été occupées par Jules II, sans aucune espèce de droit, Léon X ne fut pas plus tôt monté sur le trône qu'il en réclama la restitution, décidé à ne point permettre que les états de l'Église diminuassent en étendue pendant son administration, ou plutôt pensant déjà à former, de ces conquêtes nouvelles du Saint-Siége, un état pour son frère Julien ou son neveu Laurent (2). Comme cardinal, il s'étoit montré ennemi de la France; et il avoit secondé de toute son activité la ligue formée contre elle par Jules II. Aussi on s'attendoit, en général, à lui voir suivre la même ligne de conduite : mais, les négociations commencées lorsqu'on ne prévoyoit pas la mort de son prédécesseur, arrivèrent à des résultats avant de lui donner le temps de se décider. 1513.

D'une part, Ferdinand-le-Catholique, qui étoit trop pauvre pour faire jamais la guerre à ses propres frais, étoit toujours empressé de faire cesser les hostilités sur les frontières d'Espagne, parce qu'il ne pouvoit y faire vivre ses armées aux dépens de ses ennemis. Il cherchoit seulement à laisser une chance ouverte à la fortune : il signa donc, le 1er avril, à Orthès, en Béarn, une trève d'une année avec la France, pour les frontières d'Espagne seulement (3). Selon le caractère que lui donne Macchiavel, Ferdinand, plus rusé que politique habile, comptoit sur son bonheur, et vouloit compromettre ses alliés, pour leur faire sentir qu'ils avoient besoin de lui, et attendre les événemens.

(1) *Paolo Giovio, Vita di Alfonso*, p. 99. — *Fr. Guicciardini*. T. II, l. XI, p. 31.

(2) *Lettere di Vittori a Macchiavelli*, nº 21, p. 63, 12 juillet 1513.

(3) Lettre familière 17, de Macchiavelli à Francesco Vettori, du mois d'avril 1513. Opere, T. VIII, p. 47.

1513. Néanmoins, la trève qu'il concluoit étoit tout à l'avantage de la France, qui se trouvoit en liberté de ramener ses armées en Italie (1).

D'autre part, un traité d'alliance entre la France et la république de Venise fut signé à Blois le 24 mars 1513, par André Gritti, qui, de prisonnier, étoit devenu ambassadeur. La négociation entre ces deux puissances avoit été retardée par leurs prétentions respectives sur des provinces qu'elles ne possédoient plus ni l'une ni l'autre, et qu'il s'agissoit de reconquérir sur leurs ennemis. Les Vénitiens demandoient la Ghiara d'Adda et Crémone, conformément aux premiers articles convenus et à leur ancien traité avec la France. Les Français vouloient garder ces provinces : ils consentirent enfin à en promettre la restitution ; mais avec la clause secrète de donner ensuite en échange Mantoue, dont le marquis fut sacrifié par la France aux convenances du sénat (2). Les Vénitiens s'engagèrent à entrer en campagne au milieu de mai, avec huit cents hommes d'armes, quinze cents chevau-légers et dix mille fantassins, tandis que Louis XII envahiroit en même temps la Lombardie avec une puissante armée (3).

Louis XII fit rassembler en effet à Suze, sous les ordres de Louis de La Trémouille, douze cents hommes d'armes, huit cents chevau-légers, huit mille landsknechts, qu'avoient amenés Robert de La Marck, seigneur de Sédan, et

(1) Les motifs de cette trève sont discutés avec beaucoup de finesse dans des lettres entre Macchiavelli et Vettori. T. VIII, p. 41 et seq. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 33. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. III, p. 161. — *Jo. Marianæ Hist. Hispan.* Lib. XXX, cap. XVIII, p. 329.

(2) Lettre de Fr. Vettori à Macchiavel, du 21 avril 1513. T. VIII, p. 42.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 36. — *Fr. Belcarii.* L. XIV, p. 409. — *Paolo Paruta, della Istoria Veneziana.* L. I, p. 19. — *Pauli Jovii Hist.* Lib. XI, p. 160. Après la lacune que laissent les six Livres perdus au sac de Rome, le onzième de Giovio recommence avec le pontificat de Léon X.

ses deux fils, Fleuranges et Jamets, et huit mille aventu- 1513.
riers français. Il ne voulut pas donner le commandement de cette armée au vieux maréchal de Trivulzio, qu'il chargea cependant de l'accompagner, de peur que sa partialité avouée pour les Guelfes n'effrayât les Gibelins, et ne les engageât à faire une résistance plus obstinée (1). En même temps, Barthélemi d'Alviano étoit parvenu à Venise, après avoir été remis en liberté par le roi, qui l'avoit retenu prisonnier depuis la bataille de la Ghiara d'Adda. Il fut mis, par le sénat, à la tête de l'armée qui se rassembloit à Saint-Boniface, dans l'état de Vérone. Enfin, une flotte française se rendoit devant Gênes, où les Adorni et les Fieschi se déclaroient prêts à la seconder. Pendant que des forces si imposantes s'approchoient de trois côtés à la fois, le vice-roi don Raymond de Cardone paroissoit déterminé à ne les point combattre : il s'étoit retiré sur la Trebbia; il avoit rappelé le petit nombre de soldats qui gardoient Tortone et Alexandrie; il avoit même annoncé son intention de reconduire son armée dans le royaume de Naples; il en avoit fait avertir le maréchal Trivulzio, et il s'étoit mis en marche dans ce but : mais ayant reçu, entre Plaisance et Firenzuola, de nouvelles lettres de Rome, qui le rassuroient apparemment sur les dispositions du pape, il vint reprendre sa position (2).

Les Suisses seuls attachoient leur amour-propre national à la défense de la Lombardie. Ils avoient demandé au pape les secours que son prédécesseur s'étoit engagé à fournir; mais Léon X ne vouloit point encore embrasser ouvertement un parti dans la guerre, et il remit au cardinal de

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 36. — Mémoires de Fleuranges, T. XVI, p. 116-119. — Mémoires de Du Bellay, L. I, p. 4 et 15. — Histoire de la Ligue de Cambrai, Vol. II, L. IV, p. 297. — Cette expédition n'ayant pas réussi, les historiens français diminuent la force de leur armée.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 37. — *Pauli Jovii Hist.* L. XI, p. 161.

1513. Sion quarante-deux mille florins, pour les leur faire passer comme le paiement d'une dette arriérée, et non comme un subside. Les Suisses n'en descendirent pas moins en grand nombre de leurs montagnes; ils s'avancèrent jusqu'à Tortone, où le duc de Milan vint les joindre, et ils invitèrent Cardone à venir aussi se réunir à eux avec l'armée espagnole. Celui-ci l'ayant refusé, Sforza se retira avec l'armée suisse à Novare, tandis que Trivulzio avoit occupé Alexandrie et Asti : aucun obstacle n'arrêtoit plus l'armée française, qui pouvoit s'avancer jusqu'à Milan ; et Sforza permit en effet aux Milanais de capituler avec la France. Sacramoro Visconti, qu'il avoit laissé à Milan avec cent hommes d'armes, fit arborer sur les murs les étendards de France, et permit de ravitailler le château, toujours occupé par les Français (1).

L'enthousiasme qui avoit éclaté peu de mois auparavant en Lombardie au retour de Sforza, étoit déjà complètement éteint. L'incapacité et la misère du duc, et les vexations des Suisses, avoient bientôt détrompé les peuples de leurs brillantes espérances : aussi les villes s'empressèrent-elles de relever le pavillon de l'armée qui leur paroissoit supérieure en forces. Cardone, pour mettre Parme et Plaisance à l'abri de l'invasion française, les restitua aux officiers du pape. Alviano s'empara de Valeggio, de Peschiéra et de Crémone; il chargea Renzo de Céri d'occuper Brescia : Soncino et Lodi arborèrent en même temps les drapeaux français, et l'armée vénitienne se trouva déjà en communication avec la française. Cependant les progrès d'Alviano étoient considérés avec inquiétude à Venise ; on trouvoit qu'il s'écartoit trop des provinces qu'il étoit surtout essentiel de défendre, d'autant plus que la garnison allemande de Vérone avoit reçu des renforts, et qu'elle

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 38. — *Fr. Belcarii.* L. XIV, p. 410. — Mémoires de Fleuranges. L. XVI, p. 120. — *Pauli Jovii Hist.* L. XI, p. 163.

avoit obtenu divers avantages sur les derrières de l'armée 1513.
vénitienne (1).

Les Français, qui recouvroient si rapidement les provinces perdues l'année précédente, n'avoient encore combattu nulle part, excepté dans les montagnes de Gènes. Janus Frégoso, depuis qu'il étoit assis sur le trône ducal, avoit pressé avec ardeur le siége de la Lanterne, forteresse nouvelle qui commandoit en même temps le port et la ville de Gênes, et que les Français occupoient toujours. Un vaisseau, parti des ports de Normandie, sans avoir pris langue nulle part, étoit arrivé au mois de janvier jusque sous la forteresse, pour la ravitailler; et il commençoit à lui faire passer les munitions dont il étoit chargé, lorsqu'Emmanuel Caballo, marin dont on connoissoit l'intrépidité, demanda au doge une galère, sur laquelle il fit monter les volontaires les plus déterminés : bravant ensuite les boulets qui commencèrent à pleuvoir sur lui, dès qu'il fut en vue de la Lanterne, il vint se placer entre le vaisseau normand et la forteresse; il attaqua celui-ci à l'abordage, le prit et l'emmena en triomphe dans le port (2).

Mais lorsqu'au printemps les troupes de La Trémouille et de Trivulzio commencèrent à se répandre en Piémont, une flotte française se présenta devant Gènes, en même temps que les frères Antoniotto et Jérôme Adorno, partisans déclarés des Français, s'approchoient de la ville avec quatre mille fantassins. Le doge, pour ne pas avoir à craindre à la fois des ennemis au-dedans et au-dehors, fit tuer, au sortir du sénat, Jérôme de Fieschi, qui, dans ses discours, venoit de manifester son attachement pour la France. Cet assassinat, que le doge avoit regardé comme un coup d'état, le perdit; le sénat et le peuple le regardant

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 40. — *Paolo Paruta, Ist. Veneziana*. L. I, p. 26.

(2) *Uberti Folietæ Genuens. Historia*. L. XII, p. 710. — *Petri Bizarri Sen. Pop. Q. Genuens. Histor.* L. XVIII, p. 433.

1513. désormais avec horreur, ne voulurent plus le défendre : ses soldats furent battus dans les montagnes par les Adorni. Son frère Zacharie tomba entre les mains des Fieschi, qui le massacrèrent pour venger leur parent : M. de Préjean, qui commandoit la flotte française, ne trouva aucun obstacle pour entrer dans le port. Janus Frégoso se retira avec la flotte génoise à la Spézia ; et Antoniotto Adorno, reconnu par Louis XII comme son lieutenant, fut en même temps proclamé doge par le sénat et le peuple (1).

Gènes s'étoit rendue aux Français ; l'armée vénitienne d'Alviano occupoit une moitié de l'état de Milan ; l'armée française de La Trémouille et de Trivulzio occupoit l'autre, et dans tout le duché, les seules villes de Como et de Novare étoient demeurées au pouvoir de Maximilien Sforza. Celui-ci avoit été joindre l'armée suisse dans la dernière de ces deux villes : mais il n'y avoit personne qui, en l'y voyant enfermé, ne songeât que le même La Trémouille, et le même Trivulzio, avoient assiégé dans cette même ville de Novare le père de ce duc Sforza qui s'y défendoit aujourd'hui ; qu'il y étoit de même entre les mains des Suisses qui l'avoient vendu aux Français, et que plusieurs des capitaines, plusieurs des soldats qui entouroient le fils, avoient contribué à trahir le père. Ce rapprochement glaçoit d'effroi Maximilien Sforza, tandis qu'il remplissoit La Trémouille de confiance ; et celui-ci écrivit à Louis XII qu'il ne tarderoit pas à faire prisonnier le fils au même lieu où il avoit fait prisonnier le père (2).

Cette espérance avoit décidé La Trémouille à assiéger Novare, plutôt que de suivre le conseil d'André Gritti, qui vouloit que les Vénitiens unis aux Français chassassent avant tout les Espagnols de Lombardie, et qui représentoit

(1) *Uberti Folietæ.* L. XII, p. 712. — *Petri Bizarri.* L. XVIII, p. 435. — *Pauli Jovii Hist.* L. XI, p. 162.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 42. — *Jo. Marianæ Hist. Hisp.* L. XXX, cap. XX, p. 331.

que les Suisses, demeurés alors sans cavalerie, sans artillerie, et sans équipages de guerre, ne pourroient pas longtemps tenir la campagne (1). 1513.

Le siége de Novare fut commencé; et M. de La Fayette, grand-maître de l'artillerie, établit en plein midi ses batteries contre les murs : en quatre heures de temps il ouvrit une brèche assez large pour que cinquante hommes y pussent entrer de front. Il est vrai que pour descendre de la brèche dans la ville, il y avoit encore quinze pieds de hauteur. Sur ces entrefaites, le général suisse fit dire aux Français qu'ils ne brûlassent point inutilement leur poudre; que, s'ils vouloient donner l'assaut, ils attaquassent la porte, puisque son intention étoit de la laisser ouverte. Et, en effet, les Suisses se contentèrent de faire tendre des draps de lit, en guise de rideaux, soit devant la porte, soit devant la brèche, pour que les ennemis ne vissent pas les évolutions de leurs soldats : malgré les instances de Sylvio Savelli, de Jean de Gonzague, d'Alexandre Bentivoglio, et de Camillo Montani, chefs principaux de l'armée de Sforza, ils ne voulurent jamais consentir à ce qu'on creusât un fossé derrière la brèche, ou à ce qu'on soutînt le mur par des terre-pleins (2).

Maximilien avoit avec lui dans Novare, les Suisses d'Ury, Schwitz et Underwald, qui, sous les ordres de leurs landammans, avoient passé les premiers en Italie, sans recevoir ni solde, ni engagement. Un second corps s'approchoit, composé des milices de Glaritz, Zug, Lucerne et Schaffhouse; un troisième, fort de cinq mille hommes, où se trouvoient les milices de Berne et de Zurich, sous les ordres du capitaine Alt-Sax, s'avançoit par les Grisons et Chiavenne (3).

(1) *Paolo Paruta, Ist. Venez.* L. I, p. 35.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 42. — *Paolo Giovio, Hist.* L. XI, p. 165. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 126.

(3) *Pauli Jovii Hist.* L. XI, p. 163.

1513. Les Français, se préparant à donner l'assaut, avoient déjà fait coucher trois jours et trois nuits leurs landsknechts dans la tranchée, qui étoit assez profonde pour les mettre à couvert de l'artillerie de la ville, lorsque leurs chevau-légers les avertirent que le second corps de l'armée suisse approchoit, et qu'il entreroit dans Novare ce jour-là même. Robert de La Marck vouloit les aller attaquer en rase campagne, avant l'arrivée du troisième corps, qu'on savoit encore empêché au passage du Tésin; mais Trivulzio jugea plus sage d'opposer de la lenteur à l'impétuosité des Suisses. Il suffisoit, disoit-il, de couper leurs convois, de les inquiéter par de la cavalerie, de leur faire souffrir la faim, et de leur refuser le combat; et bientôt on les forceroit ainsi à capituler. Il persuada à La Trémouille de porter le camp français deux milles en arrière, à la Riotta, près de la rivière Mora, au milieu de ses propres possessions, et dans un pays qu'il connoissoit en détail (1).

Les Français s'éloignèrent de Novare le 5 juin au matin, marchant vers le Pô, comme s'ils avoient voulu se rendre à Milan par la route d'Abbiate Grasso. Louis-le-Maure avoit dérivé de l'Agogna, un canal nommé la Mora, qui arrosoit cette plaine, dans laquelle étoient toutes les possessions de Trivulzio: un petit bois s'étendoit le long de ce canal, depuis Novare jusqu'au voisinage de Trécase. Les généraux français se logèrent d'abord à la Riotta, autour d'une abbaye un peu élevée; mais les landsknechts se trouvèrent exposés sur cette petite hauteur à l'artillerie de la ville; et un boulet, entré par la fenêtre, traversa la chambre même où s'assembloit le conseil de guerre. Les généraux changèrent alors de logement, et s'établirent autour de Trécase. Trivulzio, pour ménager cette bourgade, qui lui appartenoit, avoit obtenu que la troupe n'y entrât pas. Le sieur de Sédan avoit inventé une sorte de fortifications por-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 42. — *Pauli Jovii Hist. sui temporis.* L. XI, p. 165.

tatives; son fils l'appelle « un parc fait en façon d'échelles, 1513.
» lequel étoit merveilleusement bon, et cinq cents arque-
» buttes à crochet, dedans ledit parc; et s'il eût pu être tendu,
» par adventure que la chose ne fût point allée ainsi qu'elle
» alla; » mais les Français, en pleine sécurité, ne songèrent point à se fortifier cette première nuit (1).

Cependant le second corps des Suisses, conduit par le capitaine Jacob Mottino, d'Altorf, et par Graf, bourgmestre de Zurich, entra dans Novare le 5 juin, sans rencontrer aucune opposition. Ces deux chefs, avertis de la retraite de La Trémouille, et sachant que dans le même temps M. d'Aubigny passoit les Alpes avec un nouveau corps de cavalerie, jugèrent qu'il ne falloit point donner aux Français le loisir de s'éloigner, ou de traîner la guerre en longueur. Ils représentèrent à leurs compagnons d'armes, que l'ennemi se reposoit dans une confiance téméraire, ne supposant point qu'ils voulussent l'attaquer avant l'arrivée du capitaine Alt-Sax, et du troisième corps; que toutefois leur gloire en seroit bien plus grande, s'ils remportoient la victoire avant d'être joints par leurs compatriotes. Tous les capitaines suisses s'étant rangés à l'avis des nouveau-venus, ils ordonnèrent à leurs soldats de prendre de la nourriture et quelques heures de repos; et le 6 juin 1513, avant le jour, ils sortirent de Novare pour marcher sur la Riotta et Trécase (2).

(1) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 119, 129, 130. — Mémoires de messire Martin du Bellay, seigneur de Langey. T. XVII, L. I, p. 17, 18. — Mémoires de Louis de la Trémouille. L. XIV, ch. XIV, p. 183-190. — Mais le dernier, qui est le général vaincu, en faisant lui-même son apologie, a souvent confondu à dessein les dates et les événemens. Les accusations des Français contre Trivulzio paroissent destituées de tout fondement. Le nouveau biographe de Trivulzio, Cav. Carlo Rosmini, dissimule ces accusations, au lieu de les réfuter, comme il semble qu'il auroit pu le faire. L. XI, p. 467.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 42. — *Pauli Jovii Hist. sui temporis.* L. XI, p. 167. — *Paolo Paruta, Istoria Veneziana.* L. I, p. 37.

1513. Les Suisses, en partie cachés par les ombres de la nuit, en partie couverts par le petit bois qui s'étendoit entre Novare et le camp français, s'avançoient en trois colonnes, et en silence, contre leur usage; ils arrivèrent jusqu'en vue du camp, sans avoir été découverts : ils marchèrent droit à l'artillerie, sans se laisser ébranler par une charge vigoureuse que fit sur eux Robert de La Marck, à la tête de trois cents gendarmes, ni sans être découragés de ce que l'artillerie avoit abattu plusieurs de leurs chefs, et emportoit des files entières de soldats. Ils avançoient toujours sous un feu épouvantable ; bientôt ils se rendirent maîtres des batteries, et ils les tournèrent contre leurs adversaires, qu'ils avoient mis en fuite. L'infanterie allemande, commandée par Fleuranges et Jametz, fils de Robert de La Marck, étoit l'objet particulier de la haine et de la jalousie des Suisses, qu'elle avoit remplacés dans les armées françaises : ce fut elle qui fut attaquée avec le plus d'acharnement, et qui se défendit avec le plus de courage; elle causa une grande perte aux Suisses. Mais aussi plus de la moitié des landsknechts furent tués sur la place. La gendarmerie française, arrêtée par des fossés, ou s'enfonçant dans des lieux marécageux, ne fit presque aucune impression sur les Suisses ; l'artillerie française étoit conquise, et déjà tournée contre les landsknechts : ceux qui survivoient se rendirent enfin en levant leurs lances; car déjà la fuite leur étoit devenue impossible. Fleuranges et Jametz, grièvement blessés dès le commencement du combat, étoient tombés tous deux entre les mains des ennemis. Leur père, par une charge impétueuse de sa gendarmerie, entr'ouvrit le bataillon qui les fouloit aux pieds, fit relever ses fils, dont l'aîné n'avoit pas moins de quarante-six blessures, et les fit emporter sur le col des chevaux de ses soldats (1).

(1) Mémoires de Fleuranges. L. XVI, p. 131-136. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 44. — *Pauli Jovii.* L. XI, p. 169. — *P. Paruta.* L. I, p. 39.

La gendarmerie française, qui jusqu'alors avoit été considérée comme la plus vaillante de l'Europe, n'avoit jamais éprouvé un échec plus honteux qu'à la journée de Novare. 1513.
La surprise, la perte de l'artillerie, la nouvelle répandue dans les rangs que l'une des trois colonnes suisses avoit pénétré par-derrière dans le camp et qu'elle pilloit déjà les bagages, frappèrent d'une terreur panique ces chevaliers jusque-là si braves; on les vit jeter leurs armes à l'envi pour s'enfuir plus rapidement, et l'on assure qu'il n'y en avoit pas un qui eût conservé sa lance, après le passage de la Sésia. Si Maximilien Sforza avoit eu seulement deux cents gendarmes pour les poursuivre, il auroit détruit l'armée française. Quant aux Suisses, avec leur infanterie seule ils ne pouvoient pas même le tenter. D'ailleurs l'on assure qu'en entrant sous les drapeaux, ils prêtoient serment de ne point faire grace à celui qu'ils trouvoient armé sur le champ de bataille, et de ne point poursuivre celui qui s'en retiroit. L'action n'avoit duré qu'une heure et demie; et les Suisses, après avoir passé quelques heures, rangés en bon ordre, comme pour s'assurer la possession du champ de bataille, ramenèrent en triomphe à Novare vingt-deux pièces d'artillerie, avec tous leurs chevaux de train et tous les bagages. La perte des Français fut d'environ dix mille hommes, dont la moitié seulement fut tuée dans le combat, et ce furent tous les landsknechts : l'autre moitié fut massacrée par les paysans, et ce furent les fantassins gascons, qui, dans leur fuite, harassés de fatigue, mourant de faim, désarmés, s'arrêtoient dans les champs ou au pied des haies, et y étoient accablés sans combat (1).

Les Français n'osèrent point s'arrêter en Piémont; et ils repassèrent immédiatement les montagnes, malgré les

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 45. — *Pauli Jovii Hist*. T. XI, p. 171. — *Epistola Leonis X ad Max. Sfortiam; apud Raynald*. 1513, §. 29, p. 138. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X*. L. III, p. 163. — *Fr. Belcarii*. L. XIV, p. 413. — *Paolo Paruta, Ist. Ven*. L. I, p. 41.

1513. supplications d'André Gritti, qui leur représentoit que cet acte de lâcheté, bien plus funeste que leur défaite, causeroit la ruine de tous leurs amis en Italie. En effet, toutes les villes qui avoient arboré leurs drapeaux se hâtèrent d'envoyer leur soumission à Maximilien Sforza, et rachetèrent par des sommes d'argent, qui furent distribuées aux Suisses, la faute qu'elles avoient commise. Don Raymond de Cardone, qui n'avoit voulu prendre aucune part aux dangers de la guerre, s'empressa de recueillir les fruits de la victoire. Il détacha trois mille fantassins espagnols, sous les ordres du marquis de Pescaire, pour aller de concert avec Octavien Frégose chasser les Français et les Adorni de Gènes. Mais déjà la flotte française, sous les ordres de Préjean, avoit abandonné Gênes : la flotte génoise, qui, peu de semaines auparavant, s'étoit retirée dans le golfe de la Spézia, se présenta de nouveau devant la ville. Les Adorni ne voulurent pas attirer sur leur patrie les calamités d'un siége; ils renoncèrent volontairement à leur autorité; ils abandonnèrent la ville, emportant les remerciemens du sénat et les vœux du peuple, tandis qu'Octavien Frégose, qui étoit bien plus estimé de ses compatriotes que Janus Frégose, qu'il remplaçoit à la tête du même parti, fut élu doge le 17 juin, et fit payer par les Génois quatre-vingt mille florins au marquis de Pescaire, pour les frais de son expédition (1).

Sacramoro Visconti, qui avoit pris possession de Milan pour le roi de France, étoit sorti de cette ville avec sept cents hommes d'armes pour rejoindre le camp français; et il étoit arrivé jusqu'au bord du Tésin, lorsqu'il entendit le canon de la bataille de Novare. Bientôt il apprit la déroute des Français : s'éloignant alors avec rapi-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XI, p. 45.—*Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XI, p. 173. — *Ejusdem Vita Ferdinandi Davali Piscarii.* L. I, p. 285. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XII, p. 713.—*Petri Bizarri.* L. XVIII, p. 436.

dité, il vint joindre à Crémone Barthélemi d'Alviano, et l'armée vénitienne. Celui-ci à son tour, qui se trouvoit opposé aux Espagnols, apprenant que le vice-roi avoit passé le Pô le 13 juin, ne voulut point attendre que les deux armées se fussent réunies contre lui; il fit immédiatement sa retraite sur Vérone avec la rapidité qu'il apportoit dans toutes ses opérations : au passage il tenta de s'emparer de cette ville, et dans un même jour il planta ses batteries, il ouvrit une brèche, il donna un assaut, et n'ayant pas réussi, il retira ses canons et continua sa retraite. Il établit ensuite son camp à la Tomba, dans l'état de Vicence (1). 1513.

Cardone s'avançoit cependant sans trouver de résistance, dans les provinces qu'Alviano avoit abandonnées; et il les traitoit avec la férocité et l'avarice espagnoles, pillant Crémone, levant des contributions énormes sur Brescia, Bergame et les autres villes, et dévastant les villages et les hameaux. Alviano, qui sentoit l'impossibilité de tenir la campagne contre tant d'ennemis à la fois, s'enferma dans Padoue; en même temps Jean Paul Baglioni s'enferma dans Trévise, et Renzo de Céri dans Crème : à la réserve de ces trois villes, tout le reste de la terre-ferme vénitienne fut abandonné aux déprédations des ennemis (2).

Les Suisses, qui n'avoient aucun motif d'inimitié contre les Vénitiens, ne songeoient point à les attaquer : ils se contentoient de s'établir dans le duché de Milan, et d'y lever des contributions, tandis que les généraux espagnols, en faisant la guerre, ne se proposoient presque d'autre but que de nourrir leurs soldats par le pillage. Il n'y avoit entre Ferdinand et les Vénitiens ni motifs d'inimitié, ni déclaration de guerre : au contraire, le roi espagnol

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 46. — *Pauli Jovii Hist.* L. XI, p. 172. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. I, p. 44.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 47. — *Pauli Jovii Hist.* L. XI, p. 173. — *Paolo Paruta, Ist. Venez.* L. I, p. 45 et 52.

1513. avoit tout dernièrement encore offert ses bons offices, pour réconcilier la république avec l'empereur. Léon X avoit, de son côté, offert sa médiation, en l'accompagnant des expressions les plus affectueuses : ni l'un ni l'autre n'avoit réussi, parce que Maximilien n'avoit rien voulu rabattre de ses prétentions, et que le sénat de Venise, avec la plus héroïque constance, refusoit de traiter, si l'empereur ne lui restituoit pas Vérone et Vicence. Mais du moins ces offres amicales ne devoient pas faire présumer de prochaines hostilités : aussi, lorsque Raymond de Cardone fit avancer son armée pour la joindre à celle de l'empereur, et faire la guerre en son nom, l'on ne put méconnoitre dans cette conduite la barbare indifférence d'un condottière, qui ne songe qu'à enrichir ses soldats, sans s'inquiéter si c'est aux dépens de ses amis ou de ses ennemis. Les Vénitiens ressentirent avec plus d'amertume encore la conduite de Léon X, qui choisit ce moment où la fortune les accabloit, pour envoyer sa gendarmerie à l'armée espagnole, sous les ordres de Troïlo Savelli, et de Muzio Colonna ; lui qui, dans tout le cours des malheurs qu'il avoit éprouvés, n'avoit cessé de recevoir des bienfaits de la république, et d'en exprimer hautement sa reconnoissance (1).

Raymond de Cardone vint se réunir à l'armée de l'empereur, à San-Martino, près de Vérone ; et comme il ne pouvoit attaquer les Vénitiens qu'en se disant auxiliaire de Maximilien, il se soumit dès-lors en grande partie à l'autorité du cardinal de Gurck, qui résidoit à Vérone, et qui étoit l'unique lieutenant de l'empereur en Italie. Celui-ci annonçoit toujours de vastes projets, pour lesquels il demandoit des subsides à ses alliés ; et dissipant son argent plus rapidement qu'il ne l'avoit obtenu, il étoit

(1) *Paolo Paruta, Ist. Venez.* L. I, p. 49. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 49. — *Pauli Jovii de Vitâ Ferdinandi Davali Piscarii.* L. I, p. 286.

toujours incapable d'exécuter ce qu'il méditoit. Ses troupes n'étoient jamais payées : celles de Ferdinand ne l'étoient pas davantage ; et les deux armées devoient vivre aux dépens des malheureuses provinces vénitiennes, où elles avoient transporté la guerre. Le marquis de Pescaire commandoit l'infanterie espagnole, forte de quatre mille cinq cents hommes; Jacob Landau, Georges de Frundsberg, et Georges de Lichtenstein, l'allemande, qui en comptoit trois mille cinq cents ; la cavalerie, sous les ordres de don Pédro de Castro, ne passoit pas neuf cents chevaux, pour la plupart de troupes légères. L'artillerie consistoit en douze fauconneaux de bronze. Mais cette armée étoit bien plus redoutable par la valeur des vétérans dont elle étoit composée, et par l'habileté de ses chefs, que par le nombre de ses soldats (1). 1513.

Le cardinal de Gurck exigea que Cardone attaquât Padoue. Cette ville, que les Vénitiens regardoient comme leur dernier boulevard, étoit, d'autre part, la conquête que Maximilien désiroit le plus ; mais il l'avoit vainement tentée à la tête d'une puissante armée ; et l'entreprise dont il n'avoit pu venir à bout avec près de cent mille hommes, ne devoit pas réussir mieux à ses lieutenans avec huit ou neuf mille. Le siége commença le 28 juillet. Alviano, pour défendre Padoue, avoit sous ses ordres une armée nombreuse; un fils du doge et plusieurs gentilshommes vénitiens étoient venus s'y enfermer avec lui : la ville étoit une des plus fortes de l'Italie. Cardone, exposé de toutes parts au feu des batteries de la place, ne pouvoit rassembler assez de pionniers pour creuser ses tranchées et se mettre à couvert. Les maladies, conséquences d'un sol humide et marécageux, commençoient à de-

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XII, p. 193. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 51. — *Paolo Paruta, Stor. Venez.* L. I, p. 55. — *Fr. Belcarii.* L. XIV, p. 417. — *Herren Georgens von Frundsberg Kriegstaten, Buch* I, f. 17, editio folio, Francfort, 1568.

1513. venir fréquentes dans son armée. Il fut donc obligé, le 16 août, de lever le siége, et de se retirer à Vicence. Mais cet échec redoublant la cruauté de ses soldats, ils se répandirent dans ces campagnes autrefois si riches, s'acharnant à détruire tout ce qui subsistoit encore de leur antique opulence (1).

Après avoir continué quelque temps ces déprédations, le vice-roi voulut pouvoir se vanter d'avoir dirigé son artillerie contre les palais mêmes de Venise. Il conduisit son armée jusqu'au bord de la Lagune : il y brûla Mestre, Marghèra et Fusine; et il établit sur le rivage dix pièces de canon, dont les boulets vinrent frapper contre les murs du couvent de San-Secondo. Cette bravade du général espagnol fut ressentie avec une profonde douleur par les Vénitiens. Ils voyoient pendant le jour la fumée, pendant la nuit les flammes de leurs palais et de leurs villages, que les Espagnols et les Allemands, et même les soldats du pape, brûloient avec une rage barbare. Ils demandoient vengeance à l'impétueux Barthélemi d'Alviano, qui n'avoit consenti qu'à regret à s'enfermer dans les murs d'une ville, et qui voyant ses soldats animés comme lui, par la colère, par le sentiment de leur force, et la confiance en leurs chefs, se crut assuré d'obtenir cette vengeance (2).

Les Espagnols s'étoient trop avancés : ils avoient laissé derrière eux la Brenta et le Bacchiglione avec leurs nombreux canaux, et deux villes dont chacune contenoit une armée. Les paysans, chassés de leurs maisons, ruinés dans leurs propriétés, souvent maltraités dans leurs personnes, se montroient prêts à sacrifier leurs vies pour servir la république de Venise contre d'aussi féroces ennemis. Alviano les appela à lui : il leur fit occuper les rives des fleuves, les défilés des montagnes, mettre partout leurs vivres en sûreté, et

(1) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. I, p. 57.

(2) *Pauli Jovii Histor.* L. XII, p. 195. — *Paolo Paruta.* L. I, p. 60. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 53.

fortifier par leurs travaux les retranchemens divers qu'il 1513.
faisoit occuper à son armée. Cardone, pour se tirer de la situation difficile où il s'étoit engagé, avoit pris sa route entre Padoue et Trévise. Il étoit arrivé à Cittadella, à peu de distance de la Brenta; il avoit attaqué ce château, et il avoit été repoussé. Il le fut encore, lorsqu'il voulut passer la Brenta, un peu au-dessous (1).

Enfin, sa cavalerie légère, en faisant de nouvelles attaques dans le même lieu, tandis que Pescaire passoit la rivière trois milles plus haut, réussit à tromper la vigilance d'Alviano. Les Espagnols étoient parvenus de l'autre côté de la Brenta; mais ils n'étoient pas hors de danger. Alviano se retrouva bientôt sur leur chemin pour les empêcher d'arriver à Vicence. Il fit occuper Montecchio, sur la route d'Allemagne, par Jean-Paul Baglioni, qui étoit arrivé de Trévise. Il plaça de l'artillerie sur tous les points avantageux, et, avec le reste de son armée, il vint occuper à l'Olmo une petite esplanade que la nature sembloit avoir fortifiée, à deux milles de Vicence, sur la route de Vérone, que cette position fermoit (2).

Les Espagnols étoient entourés de toutes parts : ils passèrent la nuit à un demi-mille des Vénitiens, à la portée de leur artillerie; et ils furent obligés d'éteindre tous leurs feux, pour ne pas servir de point de mire aux ennemis. Attaquer la position d'Alviano, à l'Olmo, étoit une entreprise désespérée : ils y renoncèrent après en avoir reconnu les dangers; et, le 7 octobre au matin, ils tournèrent le dos aux ennemis, pour prendre par les montagnes la route de Bassano et de Trente. Déjà ils avoient brûlé une

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XII, p. 196. — *Ejusdem Vita Ferdinandi Davali Piscarii.* L. I, p. 288. — *Paolo Paruta.* L. I, p. 64. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 54.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 55. — *Paolo Paruta.* L. I, p. 68. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XII, p. 197. — *Ejusd. Vita Ferd. Davali Piscarii* L. I, p. 289.

1513. partie de leurs bagages; ils s'attendoient à perdre le reste aussi bien que leurs chevaux, et ils s'estimoient heureux s'ils pouvoient arriver en Allemagne avec leurs armes. Comme ils étoient partis en imposant silence aux tambours et aux trompettes, et qu'un brouillard épais les environnoit, Alviano ne s'aperçut pas immédiatement de leur marche : dès qu'il en fut instruit il les fit suivre par Bernard Antiniola, fils de sa sœur, avec de la cavalerie légère et deux petits canons. Celui-ci renversa les Allemands, les mit en fuite, et ne fut arrêté que par l'infanterie espagnole avec laquelle Pescaire se présenta à lui. Les Stradiotes répandus sur les flancs de l'armée, la harceloient dans sa marche; les paysans, rassemblés par milliers, descendoient des montagnes, et, sans s'exposer eux-mêmes, atteignoient les soldats de leurs arquebuses : les chars de bagage commençoient à se croiser et à jeter le désordre dans l'infanterie : les chemins étoient étroits, garnis de fossés des deux parts; et la troupe en retraite, ayant à peine fait deux milles au pas accéléré, quoiqu'en bon ordre, voyoit le danger de sa position s'accroître à chaque instant (1).

Alviano avoit compté ne point livrer de bataille, et augmenter seulement la confusion de cette armée en la harcelant, la repousser ainsi au milieu des montagnes, dans les lieux arides, où les vivres lui manqueroient absolument, et la contraindre enfin à capituler. Mais André Lorédano, provéditeur vénitien, qui l'accompagnoit, s'écria que le moment étoit enfin venu de tirer vengeance de toutes les atrocités commises par les Espagnols dans le Padouan; qu'une charge vigoureuse pouvoit anéantir l'armée ennemie, tandis que la frontière allemande n'étoit pas si éloignée, qu'avec la patience et la sobriété espagnoles, cette même armée ne pût y arriver sans vivres. L'impétueux

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 55. — *Paolo Paruta, Storia Ven.* L. I, p. 75. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XII, p. 198. — *Ejusdem Vita Ferdinandi Davali Piscarii.* L. I, p. 290.

Alviano se laissoit aisément persuader de combattre. Il dis- 1513.
tribua ses troupes avec habileté, et les mena à l'ennemi : mais ni les talens et le courage du général, ni la faveur des circonstances, ne peuvent suffire, lorsque les soldats ne veulent affronter aucun danger. Les fantassins romagnols, commandés par Naldo de Brisighella, devoient commencer l'attaque ; ils furent reçus par les Espagnols avec la vigueur accoutumée de cette brave infanterie, et presque aussitôt ils jetèrent leurs piques et commencèrent à fuir. Tout le reste de l'armée suivit ce honteux exemple ; Alviano lui-même fut entraîné par les fuyards, et il alla s'enfermer dans Padoue : le plus grand nombre avoit compté trouver un refuge dans Vicence ; cette ville leur ferma ses portes, en sorte qu'ils furent massacrés au pied de ses murs, ou aux bords du Bacchiglione, dans lequel plusieurs se noyèrent en voulant le franchir. Tous les bagages de l'armée vénitienne tombèrent aux mains des Espagnols, aussi bien qu'un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on remarquoit Jean-Paul Baglioni, Jules, fils de Jean-Paul Manfroni, et Malatesta de Sogliano. Parmi les morts on distingua Alphonse Muto de Pise, Antonio de Pii, et son fils Costanzo, Charles de Montone, Méléagro de Forli, Francesco Sassatello, Sagramoro Visconti et Hermès Bentivoglio. Le provéditeur Lorédano, déjà fait prisonnier, fut tué par ceux qui se disputoient sa capture. La perte totale des Vénitiens fut estimée à quatre cents hommes d'armes, et quatre mille fantassins (1).

Cette déroute n'eut pas pour les Vénitiens des suites aussi désastreuses qu'ils pouvoient d'abord le craindre ; soit que les Espagnols, fatigués de la campagne précédente, ne vou-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 56. — *Paolo Paruta.* L. I, p. 77. — *Pauli Jovii Hist.* L. XII, p. 199. — *Ejusdem Ferdinandi Davali Vita.* L. I, p. 291. — *Vita di Leone X.* L. III, p. 171. — *Jo. Marianæ Hist. Hisp.* L. XXX, c. XXI, p. 334. — *Fr. Belcarii.* L. XIV, p. 419. — *Georgens von Frundsberg Kriegzsthaten.* B. I, f. 18.

1513. lussent pas s'engager de nouveau en pays ennemi, soit que la saison des pluies qui approchoit, rendît en effet dangereux de continuer la guerre dans ces terres basses. Cardone et Pescaire mirent leurs troupes en quartier d'hiver à Este, et Montagnana, dans les riantes collines Euganéennes, qu'ils achevèrent de dévaster : Prosper Colonna, qui, sans avoir le premier rang dans leur armée, les avoit tirés de plus d'un danger par son expérience, les quitta pour passer à l'armée de Maximilien Sforza, dont il accepta le commandement; et le sénat de Venise, avec une constance inébranlable, écrivit à Alviano de ne point désespérer de la république : en même temps il lui fit passer des fonds pour rassembler une nouvelle armée (1).

D'ailleurs, depuis que les plus puissans, entre les souverains qui se disputoient la possession de l'Italie, n'étoient plus Italiens, les actions principales de la guerre n'étoient plus limitées au sol de l'Italie. Le pays étoit tellement dévasté qu'on pouvoit avec peine y trouver des vivres pour les armées; et il étoit plus difficile encore de forcer les villes à payer de grosses contributions. Le peuple étoit si foulé, il avoit été traité avec tant de barbarie, qu'il étoit à toute heure prêt à se révolter; chaque armée savoit bien que, si elle étoit battue, tous ses fuyards seroient massacrés par les paysans. Au lieu donc d'envoyer de bien loin des soldats en Italie, et avec eux des munitions, des armes, de l'argent et des vivres, les puissances rivales, qui voyoient que la guerre ne nourrissoit plus la guerre, commençoient à trouver plus commode de se battre plus près de chez elles (2).

Pendant cette même année, les ennemis de la France l'avoient attaquée dans l'enceinte de ses propres frontières. Henri VIII d'Angleterre, en exécution du traité de Malines, conclu le 5 avril avec le pape, l'empereur et le roi

(1) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. I, p. 292.—*Paolo Paruta.* L. I, p. 80.

(2) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XIII, p. 220.

d'Aragon, avoit fait passer, dès le mois de mai, son armée 1513.
à Calais; et le 17 juin il avoit entrepris le siége de Térouane (1). Ce siége fut signalé par un nouveau désastre pour la France. Le duc de Longueville, qui commandoit l'armée de Louis XII, voulut introduire du secours dans Térouane; il envoya, le 16 août, un partie d'Albanais jeter dans les fossés de la ville quelques munitions dont ils s'étoient chargés sur le col de leurs chevaux, en même temps qu'il fit avancer d'un autre côté sa gendarmerie, avec ordre de se retirer au galop, dès qu'elle apercevroit les Anglais, pour les éloigner de Térouane. Mais ces gendarmes, qui rencontrèrent les Anglais plus tôt qu'ils ne s'y étoient attendus, exécutèrent avec tant d'empressement l'ordre qu'ils avoient reçu de s'éloigner au galop, que chacun imprimant la terreur aux autres, et la recevant à son tour, l'armée entière fut mise en déroute. Le duc de Longueville, Bayard, La Fayette et Bussy d'Amboise furent faits prisonniers, quoiqu'ils fussent à peine chassés par quatre ou cinq cents chevaux. Cette défaite, sans combat, a conservé le nom de *journée des éperons;* elle fut suivie le 22 août de la prise de Térouane, et le 24 septembre de celle de Tournai (2).

La république de Venise ne ressentoit pas seulement les malheurs de la France; les contre-coups du désastre du roi d'Écosse, allié de Louis XII, s'étendoient jusqu'à elle. Ce roi, nommé Jacques IV, animé par un sentiment chevaleresque, avoit voulu faire une diversion en faveur du roi de France, qu'il voyoit opprimé par presque toute l'Europe : mais dans la fatale bataille de Flowden, il fut tué le 9 septembre, avec douze comtes écossais, treize lords,

(1) *Rymer, Acta publica.* T. XIII, p. 358. — Rapin Thoyras, Histoire d'Angleterre. T. XV, p. 63. — *Fr. Belcarii.* L. XIV, p. 421. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XI, p. 175.

(2) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 145. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 21. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. LVII, p. 339-354. — Rapin de Thoyras, Histoire d'Angleterre. L. XV, p. 72. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 62.—*Pauli Jovii Hist. sui temp.* T. XI, p. 176.

1513. un nombre infini de barons, et huit ou dix mille soldats (1).

Dans le même temps, quinze mille Suisses étoient entrés en Bourgogne, accompagnés par Ulrich, duc de Wurtemberg, avec un corps de cavalerie allemande et de noblesse franc-comtoise. Ils avoient assiégé Dijon, où La Trémouille s'étoit vaillamment défendu pendant six semaines. Mais lorsque ce général vit qu'il ne pouvoit pas se maintenir plus long-temps, et que la prise de Dijon ouvriroit aux Suisses toutes les provinces de l'intérieur, il prit sur lui de traiter avec eux, au mois de septembre, sans y être autorisé par le roi. Il leur promit que Louis leur paieroit quatre cent mille écus d'or; qu'il évacueroit toutes les forteresses qu'il possédoit encore en Italie, et qu'il renonceroit à tous ses droits sur le duché de Milan. Pour l'accomplissement de ces promesses, qu'il ne s'attendoit guère à voir ratifier par le roi, La Trémouille donna pour otages son propre neveu le seigneur de Mézières, le fils du chancelier de France, et quatre bourgeois de Dijon (2).

A tant de désastres se joignit encore la tempête qui, le 15 octobre, battit la flotte française entre Calais et Honfleur, et fit périr beaucoup de vaisseaux (3); et l'incendie de Venise, allumé accidentellement le 13 janvier, dans les boutiques du pont du Rialto, et qui, poussé par un vent violent, s'étendit sur la partie la plus peuplée et la plus mercantile de la ville. Deux mille maisons ou magasins furent consumés, avec toutes les richesses qu'ils contenoient;

(1) *Buchanani rerum Scoticarum Historia.* L. XIII, p. 429, editio Trajecti ad Rhenum, 1697. — *Robertson's History of Scotland.* B. I, p. 38. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XI, p. 178-186. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 64. — *Fr. Belcarii.* L. XIV, p. 425.

(2) Mémoires de Louis de La Trémouille. Ch. XV, p. 191-199. — Mémoires de Fleuranges, p. 139. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. LVII, p. 356. — Mémoires de Martin du Bellay. T. XVII, L. I, p. 24. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XI, p. 187. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 63.

(3) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XI, p. 190.

et la république, déjà épuisée par cinq années d'une guerre 1513.
désastreuse, perdit autant en une seule nuit, qu'elle auroit dépensé en toute une campagne (1).

Mais ceux mêmes qui jusqu'alors avoient travaillé avec tant d'acharnement à la ruine de la France, commençoient à ressentir de l'inquiétude des succès trop prolongés de ses ennemis. Le pape savoit que Louis avoit proposé, à plusieurs reprises, à Maximilien, de faire épouser sa fille Renée à l'un des petits-fils de celui-ci, et de leur céder pour dot le Milanez. Le moment approchoit déjà où Charles, l'aîné de ces petits-fils, réuniroit les deux immenses héritages des maisons d'Autriche et d'Espagne. La réunion de tant d'états, qui devoit détruire toute indépendance pour le Saint-Siége et pour l'Italie, fixoit, il est vrai, beaucoup moins l'attention des hommes qu'on n'auroit dû s'y attendre; tant il est difficile de se transporter par la pensée à des temps absolument différens de ceux qu'on a toujours eus sous les yeux. Mais sans arrêter leurs regards sur un événement si près d'eux, et qui leur paroissoit encore si loin, les politiques de l'Italie sentoient que l'abaissement absolu de la France les laissoit en proie à la rapacité des Espagnols, à la brutalité des Allemands, à l'insolence et aux extorsions des Suisses, qui, plus redoutables que tous les autres, s'étoient déjà fait un vassal du duc de Milan, et qui ne tarderoient pas, en vendant leur protection aux autres petits états de l'Italie, de les réduire tous au même degré de sujétion (2). D'autre part, les révolutions survenues vers le même temps dans l'empire otto-

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XII, p. 203.—*Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 69. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. II, p. 168.

(2) Dans les lettres entre Macchiavelli et Fr. Vettori, où toutes les combinaisons des événemens qu'ils prévoyoient sont discutées, la succession de Charles-Quint n'est pas une seule fois mentionnée comme sujet de crainte, tandis que l'ambition et la toute-puissance des Suisses occupent sans cesse les deux hommes d'état. *Macchiavelli, Lettere familiari*, n°s 16-39. p. 41-142.

1513. man inspiroient une grande terreur à l'Europe : Sélim avoit détrôné son père, Bajazet II, le 11 avril 1512; et il avoit fait ensuite périr ses frères et tous leurs enfans. On savoit que le nouveau sultan n'étoit pas moins habile que cruel, qu'il étoit cher aux soldats, qu'il désiroit la guerre, et qu'il tournoit ses regards vers la conquête de l'Italie, où les chrétiens, par leurs inimitiés, s'étoient mis hors d'état de lui opposer de la résistance. Et, en effet, si les provocations d'Ismael Sophi n'avoient pas détourné sur la Perse l'orage qui menaçoit l'Europe, il est probable qu'à cette époque même l'Italie seroit tombée entre les mains des Turcs (1).

Léon X s'occupa enfin sérieusement de mettre l'Italie à couvert de tant de dangers. La guerre de Maximilien avec la république de Venise étoit le seul prétexte de la continuation des hostilités : Léon, ayant vainement essayé de réconcilier les deux puissances, et ne pouvant amener l'empereur à consentir à aucune condition équitable, obtint du moins que les parties le choisiroient pour arbitre de leurs différends. Les Vénitiens consentirent même à renoncer à recouvrer Vérone, pourvu que les châteaux de Gange et de Valeggio leur fussent laissés, afin de conserver une communication avec les provinces situées au-delà du Mincio. De son côté, Maximilien promit que les hostilités seroient suspendues pendant les négociations; mais ses officiers allemands, de même que les généraux espagnols, loin d'observer la trève, en profitèrent pour abuser de la sécurité qu'elle inspiroit aux paysans, et recommencer leurs ravages : le cardinal de Gurck prit à tâche d'entraver la négociation, et il la fit enfin échouer (2).

(1) *Alfonso de Ulloa, Vita di Carlo V.* L. I, f. 13 et 42. — *Paolo Paruta, Stor. Ven.* L. II, p. 85. — *Macchiavelli, Lettere familiari, passim.* — *Pauli Jovii Hist.* L. XIV, p. 256.

(2) *Paolo Paruta, Storia Veneziana.* L. I, p. 139. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 70.

Léon X, en même temps, se montra disposé à réconcilier la France au Saint-Siége, pourvu que Louis XII renonçât au schisme, et à la protection du concile de Pise. Ce concile étoit déjà tellement déconsidéré qu'il n'y avoit plus d'avantage politique à le soutenir; Anne de Bretagne, femme de Louis XII, demandoit avec instance sa suppression, parce qu'elle ne doutoit point que les excommunications du Saint-Siége ne dussent entraîner sa damnation éternelle, et celle de son mari. Deux des cardinaux qui l'avoient convoqué, Bernardin Carjaval, et Frédéric de San-Sévérino, avoient été faits prisonniers en Toscane, comme ils se rendoient au conclave où Léon X fut créé. Ils s'étoient humiliés devant lui; ils avoient abjuré le schisme, et ils avoient été rétablis dans leur dignité (1). Un très-petit nombre de prélats demeuroient assemblés à Lyon, pour servir la politique du roi : mais la grande masse des Français les regardoit comme schismatiques, et eux-mêmes probablement se croyoient coupables. Louis XII consentit enfin à les abandonner. Par un acte signé à Corbie le 26 octobre, et lu au concile de Latran, dans sa huitième session, le 17 décembre, Louis renonça au conciliabule de Pise, adhéra au concile de Latran, et promit que six prélats d'entre ceux qui avoient siégé parmi les schismatiques, viendroient faire à Rome la même abjuration, au nom de toute l'Église gallicane (2). 1513.

Aussitôt que la France eut renoncé au schisme, Léon X se crut autorisé à reprendre avec elle le caractère de père commun des chrétiens, et à ne fournir plus de secours à 1514.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. III, L. XI, p. 48.—*Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XI, f. 190. — *Paris. de Grassis.* T. IV, p. 47; *apud Raynald. Ann. eccles.*, §. 44, T. XX, p. 142.

(2) Fleury, Histoire ecclésiastique. L. CXXIII, ch. 128. — *Raynald. Ann. eccles.* 1513, §. 61, p. 147; §. 85, p. 154. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XI, p. 191. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 65. — *Fr. Belcaru.* L. XIV, p. 416.

1514. ses ennemis. Il chercha même secrètement à lui rendre de plus grands services, et surtout à la réconcilier avec les Suisses : il représenta aux Cantons tout le danger qu'ils couroient en réduisant Louis XII à faire avec Maximilien un traité séparé, dont le prix seroit l'abandon du duché de Milan à la maison d'Autriche; combien la longue inimitié des Autrichiens rendroit dangereuse pour eux l'union de l'Italie à l'Allemagne sous la domination de cette maison ambitieuse. D'autre part, Léon X vouloit engager Louis XII à ratifier la convention de Dijon; et il lui représentoit que si jamais les circonstances devenoient plus favorables, il ne seroit pas embarrassé à faire revivre les droits sur le duché de Milan, qu'on lui demandoit d'abandonner aujourd'hui (1).

Pendant ce temps, Ferdinand avait renouvelé, pour une autre année, la trève d'Orthès entre la France et l'Espagne : il manquoit ainsi, d'une manière formelle, aux engagemens qu'il avoit pris avec son gendre Henri VIII; il l'avoit flatté par la vaine espérance de conquêtes à faire en France, et il l'abandonnoit ensuite au moment de l'action. C'étoit la troisième fois, depuis le commencement de cette guerre, qu'il le trompoit, et qu'il le sacrifioit à son ambition privée. Henri VIII, indigné d'être ainsi joué par son beau-père, se montra disposé à faire sa paix avec la France. Anne de Bretagne étoit morte le 9 janvier : Louis XII, demeuré veuf, fit demander en mariage Marie, sœur de Henri VIII, pour qu'elle servît de gage à une réconciliation complète entre la France et l'Angleterre. La négociation fut longue; mais elle suspendit les hostilités, et elle se termina, le 7 août 1514, par deux traités signés à Londres, l'un pour rétablir la paix entre la France et l'Angleterre, dans lequel la république de Venise fut nommée parmi les alliés de chacune des deux couronnes; l'autre

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 66.

pour régler les conditions du mariage entre Louis XII et la princesse Marie (1). 1514.

Ainsi, la guerre étoit de tous côtés suspendue sur les frontières de France; car les Suisses, quoiqu'ils cherchassent à offenser cette puissance par les procédés les plus outrageans ne sortoient point de leurs montagnes. Louis XII, épuisé par les revers de l'année précédente, avoit renoncé, pour cette compagne, à envoyer une armée en Italie, encore qu'il annonçât les préparatifs d'une expédition nouvelle, pour ne pas faire perdre entièrement courage à ses alliés. Les forteresses enfin, que les Français avoient conservées en Italie, après s'être défendues avec un courage héroïque, furent obligées de capituler; celles de Milan et de Crémone, au mois de juin 1514; et la Lanterne de Gênes, seulement le 26 août. Octavien Frégose, doge de Gênes, pour déterminer la garnison de la Lanterne, qui avoit déjà épuisé ses vivres et ses munitions, à se rendre, lui paya vingt-deux mille écus pour ses soldes arriérées: il fit ensuite raser la forteresse, pour que ni un prince étranger, ni un nouveau doge, ni lui-même, ne pussent l'employer à tenir sa patrie dans l'esclavage (2).

La guerre ne se faisoit plus que sur le territoire de la république de Venise; et là même, l'épuisement de toutes les puissances les avoit réduites à ne la soutenir que par des armées peu nombreuses, qui ne se distinguoient par aucune action d'éclat. Maximilien, toujours également inconséquent, toujours incapable de suivre ses projets avec

(1) *Rymer, Acta publica*. Lib. XIII, p. 413. — Rapin de Thoyras, Histoire d'Angleterre. L. XV, p. 87 et suivantes. — Mémoires de Bayard. Ch. LVIII, p. 358. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 154, 157. — Mémoires de du Bellay. L. I, p. 27. — *Fr. Belcarii*. L. XIV, p. 429. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XII, p. 73. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XIV, p. [illegible]. — *Paolo Paruta, Ist. Venez.* L. II, p. 146.

(2) *Pauli Jovii Hist.* L. XII, p. 201 et 217. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XII, p. 715. — *Petri Bizarri*. L. XVIII, p. 437. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XII, p. 76.

1514. assez de constance pour les faire réussir, ou d'y renoncer complètement lorsqu'il voyoit l'impossibilité de les exécuter, s'obstinoit à ne point faire la paix avec les Vénitiens; et cependant il ne marchoit point contre eux en personne, il n'envoyoit, pour cette guerre, ni généraux, ni soldats, ni munitions, ni argent. Depuis la mort de sa femme, il avoit formé le projet de profiter de la première vacance du Saint-Siége pour se faire nommer pape. Il promettoit de renoncer alors à la couronne impériale en faveur de Charles, son petit-fils; et il engageoit Ferdinand-le-Catholique à seconder cette bizarre ambition (1). En même temps ses vassaux et ses paysans maintenoient la guerre sur les frontières de l'état de Venise. Quelques barons allemands, suivis de quelques milliers d'hommes levés dans les milices du voisinage, pénétroient tantôt dans le Friuli, tantôt dans la Marche-Trévisane : ils surprenoient les petites villes, ils brûloient les châteaux, ils ravageoient les campagnes; et ils s'en retournoient au bout de peu de semaines, après avoir augmenté la misère et le désespoir des malheureux paysans, sans avoir contribué en rien à amener la querelle de leur maître à une issue (2).

Parmi les plus actifs et les plus cruels entre les vassaux de Maximilien qui dirigeoient cette petite guerre, on distingua Christophe, fils de Bernardin Frangipane : un jour il s'empara d'une bourgade du territoire de Marano, dont les habitans s'étoient signalés pas leur attachement à la république; il leur fit arracher à tous les deux yeux et couper l'index de la main droite (3). Aucun homme ne contribua plus à la désolation du Friuli; aucun n'y fit de plus fréquentes incursions, et ne les signala par plus de ravages et de cruautés. D'autre part il donna lieu à quelques capitai-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XII, p. 65.

(2) *Idem*, p. 69. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* Lib. XII, p. 207. — *Paolo Paruta, Ist. Venez.* p. 90 et seq.

(3) *Paolo Paruta*. L. II, p. 91. — *Pauli Jovii Hist.* L. XII, p. 209.

nes vénitiens de se faire un nom en le combattant, entre 1514.
autres à Jérôme Savorgnano, qui défendit contre lui Osofo, et à Giovanni Vettori, qui le fit enfin prisonnier (1).

Barthélemi d'Alviano, qui avoit rassemblé une nouvelle armée à Padoue et à Trévise, et qui, avec elle, tenoit tête à Raymond de Cardone et aux Espagnols, remportoit sur eux de petits avantages; et, par sa décision, sa promptitude et la justesse de ses mesures, il accoutumoit de nouveau ses soldats à affronter le danger, et il leur inspiroit de la confiance. Il conduisit une partie de son armée dans le Friuli, il battit Frangipane, et lui fit lever le siége d'Osofo, puis il retourna à son poste à Padoue, avant que les Espagnols eussent pu tirer aucun avantage de son absence. Très-peu de jours après, il surprit les Espagnols à Este, dont il s'empara, et il y trouva leurs magasins; enfin, il les surprit encore à Rovigo, où il démonta presque toute leur cavalerie, et leur fit un grand nombre de prisonniers: quoiqu'il évitât toujours un engagement général, d'après l'ordre exprès du sénat, il réussit à faire fondre peu à peu devant lui cette armée qui avoit été si long-temps formidable (2).

Renzo de Céri se maintenoit toujours à Crème avec une garnison vénitienne, non-seulement il s'y défendoit contre toutes les attaques des ennemis, contre la famine et la peste, malgré des privations de tout genre, mais encore il en sortoit pour lever des contributions dans toutes les places voisines, pour surprendre les quartiers des troupes de Maximilien Sforza, pour s'emparer même de Bergame, qu'il fut obligé ensuite d'évacuer par capitulation; et dans ces provinces séparées de la capitale par des armées ennemies, il maintenoit l'honneur du nom véni-

(1) *Paolo Paruta, Ist. Venez.* L. II, p. 102, 115. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 71. — *Pauli Jovii Histor.* L. XII, p. 208.

(2) *Paolo Paruta, Istor. Ven.* L. II, p. 135. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 79. — *Pauli Jovii Hist.* L. XII, p. 214.

1514. tien, et la confiance dans la fortune de la république (1).

Jusqu'alors on ne voyoit point quel effet avantageux avoient produit les négociations que Léon X continuoit toujours avec la république de Venise et Maximilien, avec le roi de France et avec les Suisses : aucune des pacifications qu'il avoit entreprises ne s'étoit accomplie, et l'on commençoit à se défier de sa bonne foi. En effet, dans ses lettres confidentielles, il pressoit d'autant plus Louis XII d'entrer cette année même en Italie, qu'il l'y croyoit moins disposé (2); il l'assuroit de son attachement aux intérêts de la France; il faisoit épouser à son frère Julien, Philiberte de Savoie, propre sœur de la mère de François Ier; il pressoit l'accomplissement de ce mariage, conclu dès le 10 mai 1513, mais qui ne fut célébré à Turin qu'au mois de février 1515 (3); et en même temps il envoyoit Piétro Bembo en légation à Venise pour engager cette république à rompre avec la France, et pour la réconcilier à l'empereur et au roi d'Espagne (4).

Le nouveau pontife ne ressembloit pas à son prédécesseur; son caractère étoit loin d'être aussi sévère, aussi irascible, aussi implacable. Au contraire, ses manières avec ses familiers étoient pleines d'aménité et de grace; la protection qu'il accordoit aux arts et aux lettres, les bienfaits dont il combloit les savans, les poètes, les artistes, étoient célébrés dans toute l'Europe par un concert de louanges. Mais d'autre part, il s'en falloit de beaucoup qu'il eût autant de franchise et d'élévation dans le caractère que Jules II. Toutes ses négociations étoient entachées par

(1) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. II, p. 137. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 79. — *Pauli Jovii Hist.* L. XII, p. 203.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 75.

(3) Guichenon, Histoire généalogique de la Maison de Savoie. T. II, p. 179. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. III, p. 174. — *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 275.

(4) *Paolo Paruta, Istor. Ven.* L. II, p. 140. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 77.

la fausseté et la perfidie. En parlant de paix, il souffloit partout le feu de la guerre : aucune pitié pour les peuples d'Italie, accablés par tant d'armées barbares, n'influoit sur sa conduite. Son ambition n'étoit pas moindre que celle de Jules II, et il ne pouvoit la couvrir à ses propres yeux par des motifs aussi respectables. Ce n'étoit ni l'indépendance de l'Italie, ni la puissance de l'Église qu'il avoit en vue, mais seulement l'agrandissement de sa propre famille. 1514.

Léon X avoit promis à son frère Julien de former pour lui une souveraineté nouvelle, et il l'avoit engagé à cette condition à renoncer, en faveur de Laurent, fils de Pierre de Médicis, à la direction de la république florentine. Il avoit intention de composer cette souveraineté des états de Parme et de Plaisance, auxquels il vouloit joindre Modène et Reggio, dont il comptoit dépouiller la maison d'Este; car, quoiqu'il eût d'abord prodigué au duc Alphonse de Ferrare les plus consolantes promesses, quoiqu'il lui eût fait tenir le gonfalon de l'Église à son couronnement, il n'avoit point encore révoqué les sentences prononcées contre lui par son prédécesseur. Il lui avoit promis de lui rendre Reggio à un terme fixé; deux fois ce terme étoit arrivé, et deux fois il avoit faussé sa promesse. Enfin, il avoit fomenté une conjuration des Rangoni, gentilshommes de Modène, qui, au mois de septembre 1514, avoient arrêté Vitus Furst, gouverneur impérial de leur ville; et, moyennant un paiement de quarante mille florins, il s'étoit fait céder cette ville par l'empereur (1).

C'étoit en s'attachant aux maisons d'Autriche et d'Aragon que Léon X comptoit obtenir leur assentiment pour former en faveur de son frère une souveraineté cispadane détachée en partie du duché de Milan, et en partie de celui de Ferrare : mais les Vénitiens lui faisoient espérer l'aide de la France pour un projet de bien plus grande

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 315. — *Paolo Giovio*, *Vita di Alfonso dà Este*, p. 90. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XII, p. 77.

1514. importance, celui de placer ce même frère sur le trône de Naples, en en chassant le roi d'Aragon. Le désir universel des Italiens de s'affranchir du joug des barbares pouvoit en effet leur faire applaudir à cette tentative; et la jalousie mutuelle des puissances étrangères, qui ne vouloient point laisser jouir leurs rivales de ce qu'elles étoient obligées d'abandonner, pouvoit la seconder. Les Médicis alloient jusqu'à espérer le royaume de Naples pour Julien, le duché de Milan pour Laurent; et ils appuyoient leurs calculs politiques sur les prophéties d'un moine, dont ils montroient une lettre qu'il avoit, disoient-ils, écrite après sa mort (1).

Cependant Léon X couroit risque de se trouver enlacé dans ses négociations actucieuses. Louis XII le pressoit de se déclarer, et de le seconder dans l'expédition qu'il méditoit pour l'ouverture de la campagne de 1515. Il lui montroit les Vénitiens se relevant de tous leurs échecs par leur constance; Barthélemi d'Alviano, leur général, recouvrant par une suite de petits succès la réputation que deux grandes défaites lui avoient fait perdre. Il lui rappeloit l'alliance qu'il venoit de conclure avec Henri VIII d'Angleterre, et qui lui assuroit pour sa prochaine expédition les secours de la puissance même qui avoit fait échouer la précédente. Il faisoit considérer au pontife combien il seroit imprudent de compter sur les promesses de Ferdinand et de Maximilien, dont la pauvreté n'étoit pas moins connue que la mauvaise foi. Il le mettoit en garde contre l'ambition de ces deux princes, qui prétendoient à la domination de toute l'Italie; tandis qu'au temps où il en possédoit lui-même les deux plus puissans états, il avoit respecté l'indépendance de tous les autres. En même temps, Louis XII

(1) Cette lettre, signée *frate Angelo morto*, fut communiquée aux amis de Julien à Rome, peu de mois après l'élection de son frère. *Jacopo Nardi*. L. VI, p. 276. — Sur la proposition des Vénitiens, voyez *Paolo Paruta*, *Stor. Ven.* L. II, p. 121.

n'avoit point tenu secrètes les invitations de passer en 1514.
Italie que lui avoit adressées Léon X; et il avoit ainsi rendu le pontife suspect à ses autres alliés. Le moment sembloit venu où celui-ci seroit obligé de se déclarer ouvertement, et de laisser connoître lesquels il avoit voulu tromper, ou du roi de France, ou des Suisses, ou de Maximilien et de Ferdinand, ou des Vénitiens (1).

Mais la mort inattendue de Louis XII, le 1er janvier 1515, 1515.
retarda pour quelque temps encore une décision qui paroissoit imminente. Le mariage disproportionné de ce monarque, âgé de cinquante-quatre ans, avec une princesse âgée de dix-huit ans, et d'une rare beauté, fut regardé comme la cause de sa mort. La courte maladie qui le mettoit au tombeau portoit tout les caractères de l'épuisement. Pendant les fêtes mêmes du mariage, célébré à Abbeville le 9 octobre et suivi à Paris, pendant six semaines, de joûtes et de tournois, le roi étoit si foible qu'il fut constamment couché sur un lit de repos. « A cause de » sa femme, » dit le loyal serviteur de Bayard, « le bon » roi avoit changé toute sa manière de vivre; car où il » soûloit disner à huit heures, convenoit qu'il disnât à » midi; où il se soûloit coucher à six heures du soir, sou- » vent se couchoit à minuit, dont il tomba malade à la fin » du mois de décembre; de laquelle maladie tout remède » humain ne le peut garantir qu'il ne rendit son ame à » Dieu, le premier janvier ensuivant, après la mi- » nuit (2). »

Louis XII, qui pendant quelques mois au moins fut reconnu comme roi de Naples, et qui pendant plus de dix ans régna sur le duché de Milan, doit être considéré

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 80.

(2) Mémoires du chev. Bayard. Ch. LVIII, p. 361. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 37, 39. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 163. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 82. — *Fr. Belcarii.* L. XIV, p. 433. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. X, p. 289.

1515. comme un des souverains de l'Italie ; et son caractère n'eut que trop d'influence sur le sort de cette contrée. Il fut généralement accusé d'avarice; en effet il s'aliéna les Suisses, et il fit échouer souvent le succès de ses armées, par une épargne mal entendue et hors de saison. Cependant cette économie, tout excessive qu'elle étoit, fut presque la seule vertu par laquelle il mérita le titre de *Père du peuple* dont on l'honora ; car il épargna les impôts à ses sujets, plus encore que ses propres trésors. D'ailleurs on ne trouvoit en lui aucune des qualités, ou des grands hommes, ou des grands rois. Sans force dans le caractère, et sans décision dans l'esprit, il étoit habituellement conduit, et il avoit besoin de l'être ; mais il ne savoit point prendre pour guides des hommes qui lui fussent supérieurs. Ses favoris étoient presque aussi foibles que lui ; leur politique fut presque toujours mal entendue ; elle fut aussi presque toujours sans foi. Non moins ambitieux que si la nature lui avoit donné les talens d'un conquérant, il ne cessa de combattre pour la possession du royaume de Naples et du duché de Milan ; et il perdit l'un et l'autre par sa faute, après avoir attiré sur la France les plus sanglans revers (1). Non moins perfide que s'il avoit vieilli dans l'étude de la politique macchiavélique, il fut infidèle à tous ses traités; et il trahit indignement l'amitié et la confiance de ses alliés, les Florentins, les Vénitiens, le roi de Navarre, le duc de Ferrare, les Bentivoglio, les petits princes de Romagne, et le prince de Piombino. Il fut l'auteur principal de la ligue de Cambrai contre les Vénitiens, ses alliés ; et cette perfidie égaloit celle à

(1) Noi abbiamo un papa savio, e questo grave e rispettato (la lettre devoit être lue par lui) ; un imperatore instabile e vario; un re di Francia sdegnoso e pauroso ; un re di Spagna taccagno e avaro ; un re d'Inghilterra ricco, feroce e cupido di gloria ; gli Suizzeri bestiali, vittoriosi e insolenti ; noi altri d'Italia poveri, ambiziosi e vili : per gli altri re io non li conosco. *Macchiavelli a Fr. Vettori*, 26 août 1513. T. VIII, p. 88.

laquelle il s'étoit associé contre Frédéric, roi de Naples. 1515.
Néanmoins ce n'étoit point à la raison d'état qu'il sacrifioit ainsi sa parole et son honneur; car chacune de ces violations des traités étoit aussi imprudente et malhabile que contraire à la bonne foi.

Lorsque Louis XII se trouva lui-même aux armées, et particulièrement dans sa première campagne contre les Vénitiens, il donna plusieurs preuves de cruauté. Mais au milieu des combats, la souffrance et le danger personnel émoussent tous les sentimens plus délicats; et les atrocités commises contre le gouverneur de Peschiéra et son fils, sont une moindre preuve de dureté de cœur, que le traitement infligé par le même Louis à son rival Louis Sforza. Il le retint dix ans dans un cachot ou une cage de fer; il lui refusa la consolation, vainement demandée, d'avoir des livres, ou les moyens d'écrire dans sa solitude, et il le laissa mourir désespéré, sans aucune distraction, ou aucun soulagement d'esprit (1).

Louis XII éleva un schisme dans l'Église. Il vécut long-temps excommunié, et tint son royaume sous l'interdit : néanmoins il étoit lui-même superstitieux; et après avoir long-temps sacrifié la religion à la politique, il sacrifia l'une et l'autre à la bigoterie. La douceur privée de son caractère ne mérite pas plus d'éloges que sa conduite publique. Son divorce avec sa première femme fut un exemple éclatant d'ingratitude, de fausseté et de mépris pour toute décence. Il eut pour motif l'amour qu'il avoit conçu pour la seconde, alors femme de son beau-frère; et lorsque, dans un âge avancé, il perdit celle-ci, il consacra à peine quelques

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XIV, p. 289. — Louis XII racontant à Macchiavel, alors en légation auprès de lui, la prise de Monsélice, et le massacre de sa garnison, qui fut signalé par d'horribles cruautés, lui dit en riant : « Io » fui tenuto, anno, un mal uomo, quando nella giornata dove io era si am» mazzo tanti uomini : adesso monsignore di Ciamonte sara tenuto quel » medesimo. » *Macchiavelli Legazioni.* Lettre de Blois, 29 juillet 1510, T. VII, p. 343.

1515. semaines à la pleurer ; et il sollicita aussitôt la main d'une troisième épouse à la fleur de l'âge, dont l'amour lui coûta la vie. Celle-ci, de son côté, par une sorte de représailles, ne lui apportoit qu'un cœur déjà engagé à Charles Brandon, duc de Suffolk; et elle épousa secrètement ce favori, deux mois après la mort de Louis XII (1).

(1) Rapin Thoyras, Histoire d'Angleterre. L. XV, p. 98. — Mémoires de Fleuranges, p. 169.

CHAPITRE CXII.

François Ier prend le titre de duc de Milan; il passe les Alpes, il bat les Suisses à Marignan, et conquiert le Milanez; invasion de Maximilien en Lombardie, et sa retraite; traités divers qui terminent les guerres occasionées par la ligue de Cambrai.

1515—1517.

Au moment de la mort de Louis XII, son gendre, le duc 1515.
d'Angoulème, premier prince du sang, succéda au trône de France sous le nom de François Ier : il étoit né le 12 septembre 1494, et il étoit arrière-petit-fils du même Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, dont Louis XII étoit petit-fils. Il prit en même temps le titre de duc de Milan, comme héritier de Valentine Visconti, sa bisaïeule, et comme compris nominalement dans les investitures accordées par Maximilien, en conséquence du traité de Cambrai (1). L'Italie fut ainsi avertie, en quelque sorte, que le nouveau monarque prétendoit recouvrer par la force des armes la souveraineté qui avoit été enlevée à son prédécesseur.

La France eut ainsi le bonheur de voir se succéder deux monarques nés dans une condition privée, et qui apportoient sur le trône des vertus ou des talens que l'éducation royale n'est pas faite pour développer. Louis XII, qui, comme prince du sang, s'étoit montré un homme foible ou médiocre, resta ce qu'il avoit toujours été : toutefois il dut

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 82. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV. p. 290.

1515. à sa fortune étroite et souvent contraire les habitudes de régularité, d'économie, de respect pour la justice, et de compassion pour les misères du peuple, qui lui valurent l'amour de ses sujets. François I[er] avoit été beaucoup plus richement doué par la nature : sa figure étoit fort belle; sa force et sa dextérité le faisoient briller dans tous les exercices militaires; son affabilité, l'agrément de ses manières et sa générosité, lui gagnoient les cœurs de tous ceux qui l'approchoient. Enfin il étoit le premier des rois de France qui eût reçu une éducation libérale; il aimoit les lettres, les arts, la poésie, et il les cultivoit lui-même avec succès. Quoique Louis XII, n'espérant plus avoir de fils, et le regardant déjà comme héritier présomptif de la couronne, l'eût choisi pour gendre, et lui eût promis Claude de France, sa fille aînée, la reine Anne de Bretagne, tant qu'elle avoit vécu, n'avoit point permis que ce mariage s'effectuât. La haine qu'elle portoit à Louise de Savoie, mère de François I[er], s'étendoit aussi sur son fils : le mariage ne s'accomplit qu'au mois de mai 1514 (1); et jusqu'à cette époque, François éprouva le poids de la défaveur, aussi bien que la nécessité d'obéir.

Les qualités brillantes de François I[er] excitoient l'attente de l'Italie, qui se sentoit menacée par ses premières armes, et qui se souvenoit que Gaston de Foix, arrivé au même âge avec des qualités semblables, mais bien moins de pouvoir pour en tirer parti, s'étoit déjà illustré par tant de victoires. Cependant les ennemis de la France, qui avoient été alarmés par les préparatifs de Louis XII, crurent avoir gagné un répit par sa mort : il leur paroissoit tout-à-fait invraisemblable que le nouveau roi voulût s'engager dans une guerre étrangère dès les premiers mois de son règne, et qu'il s'éloignât de son royaume avant de s'être donné le temps d'y affermir son autorité. François I[er] s'étudia à confirmer cette opinion; et encore qu'il portât à quatre mille lances

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. LVIII, p. 360. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 154, 157. — Mémoires de du Bellay. L. I, p. 28.

le nombre de ses compagnies d'ordonnance, il n'annonça 1515.
cet armement nouveau que comme une mesure défensive (1).

Avant d'entrer en campagne, en effet, François Ier vouloit s'assurer de la disposition de ses voisins. Il trouva Henri VIII d'Angleterre non moins empressé que lui à renouveler le traité d'alliance qu'il avoit conclu avec son prédécesseur; ce renouvellement fut signé à Londres, le 5 avril (2). L'archiduc Charles, souverain des Pays-Bas, se montra de même disposé à signer à Paris, le 24 mars, un traité d'alliance d'après lequel il promettoit d'épouser Renée de France, fille de Louis XII et belle-sœur de François Ier, dès qu'elle seroit nubile (3).

Mais, d'autre part, Ferdinand-le-Catholique ne voulut point renouveler la trève d'Orthès, à moins que le Milanez n'y fût compris; ce à quoi François ne voulut pas consentir. Maximilien ne voulut pas même entrer en négociation : les Suisses refusèrent d'admettre les ambassadeurs français, à moins qu'ils n'apportassent la ratification de la convention de Dijon : le pape promit de demeurer neutre, mais en même temps il négocioit secrètement avec Maximilien, Ferdinand et les Suisses, et il signa avec eux, au mois de juillet, un traité de garantie pour le duché de Milan (4). Quant aux Vénitiens, ils mettoient toute leur espérance dans les secours de la France; ils pressoient le roi de ne pas tarder à entrer en Italie, pendant que leur assistance pouvoit encore être efficace; et ils renouvelèrent avec lui, le 27 juin, l'alliance qu'ils avoient conclue avec son prédécesseur (5).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 83. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 294.

(2) *Rymer, Acta publica.* T. XIII, p. 473, 475, 476.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 83. — Traité dans Dumont. T. IV. — Mémoires de Bayard. Ch. LIX, p. 364. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 43. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 436.

(4) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 85. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 437. — *Paolo Paruta, Stor. Venez.* L. III, p. 161.

(5) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 84. — Mémoires de Martin du

1515. Le doge de Gênes, Octavien Frégose, avoit été ramené dans sa patrie par les armes des Espagnols et du pape, en sorte que la ligue opposée à la France croyoit pouvoir compter sur lui : cependant elle ne le ménageoit pas plus qu'elle n'avoit fait le duc de Milan lui-même; et tandis qu'elle écrasoit celui-ci de contributions, et qu'elle traitoit sans cesse de la cession de ses états à un autre, elle lui offroit aussi de lui abandonner la seigneurie de Gênes sous des conditions pécuniaires; en sorte que Frégose savoit fort bien que sous la protection du pape et du roi d'Espagne, sa patrie étoit en quelque sorte exposée en vente au plus offrant. Il accueillit donc avec joie les propositions secrètes de François Ier, qui demandoit son alliance. Il conclut avec le connétable de Bourbon un traité qui ne devoit être publié qu'après que les armées françaises seroient entrées en Italie : alors Frégose devoit leur ouvrir les passages de la Ligurie, les seconder avec un certain nombre de fantassins, et déposer le titre de doge, pour prendre celui de gouverneur perpétuel de Gênes, au nom du roi de France (1).

Il restoit enfin à François Ier un dernier allié au-delà des monts, mais le plus foible de tous; c'étoit le marquis de Saluces, qui, dépouillé de tous ses états à cause de son affection pour la France, ne conservoit plus que la seule ville de Révcl : la situation de cette ville, il est vrai, au débouché des monts, pouvoit lui donner de l'importance (2).

Mais François Ier comptoit moins sur ses alliés que sur les forces propres de la France, et sur l'enthousiasme avec lequel elle se disposoit à seconder son jeune roi, dans sa première expédition. François Ier, voulant effacer la honte

Bellay. L. I, p. 42. — Le Traité dans Léonard. T. IV. — *Paolo Paruta, Stor. Venez.* L. III, p. 150.

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 292 et 303. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 87. — *Petri Bizarri Hist. Genuens.* L. XIX, p. 445. — *Uberti Folietæ.* L. XII, p. 717. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 439.

(2) Mémoires du chev. Bayard. Ch. LIX, p. 365.

des défaites de Novare et de Guinegattes, rassembloit la 1515.
plus forte armée qu'un roi de France eût encore conduite en campagne. Il réunit en Dauphiné deux mille cinq cents lances françaises, la fleur de toute sa noblesse : et comme la jalousie de cette noblesse tenoit en France le tiers-état désarmé, et éloigné de toute habitude militaire ; que, d'autre part, les dernières guerres avoient fait sentir l'importance décisive de l'infanterie, lorsqu'elle présentoit ou la masse inébranlable et hérissée de piques des Suisses, ou l'agilité et la constance en même temps des Espagnols, François Ier engagea vingt-deux mille landsknechts pour tenir tête aux Suisses, et dix mille Basques pour tenir tête aux Espagnols. A la tête des premiers se trouvoient le duc de Gueldre, le capitaine Tavannes, dont la troupe forte de six mille hommes se nommoit la Bande Noire ; le duc de Suffolk, le comte Wolff-Brandeck, et Michel de Openberg (1). L'avarice de Ferdinand, qui n'avoit jamais voulu payer la rançon de son illustre capitaine Piétro Navarro, fait prisonnier à la bataille de Ravenne, fournit à François un excellent chef pour former l'infanterie basque : Navarro, impatient d'une si longue captivité, rendit à Ferdinand tous les fiefs qu'il tenoit de lui, s'engagea au service de France, et leva partie en Béarn, partie en Dauphiné, les dix mille hommes auxquels il donna l'organisation, les armes et la discipline par lesquelles son infanterie espagnole s'étoit long-temps distinguée (2).

Raymond de Cardone, après avoir menacé le Vicentin, et fait reculer Barthélemi d'Alviano, qui avoit reçu du sénat l'ordre exprès de ne s'exposer à aucun combat, avoit ramené l'armée espagnole à Vérone. Julien de Médicis, que

(1) Mémoires de Fleuranges. L. XVI, p. 177. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 88. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 295. — *Fr. Belcarii Comment.* L. XV, p. 438.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 47. — *Anonimo Padovano presso Muratori Annali ad ann.* 1515.

1515. son frère Léon X avoit nommé gonfalonier de l'Église, rassembloit, entre Plaisance et Reggio, une armée composée des troupes du pape et de celles de la république florentine. Les Suisses, enfin, se pressoient seuls d'aller au-devant des Français pour occuper les passages des Alpes. Ils avoient établi leur quartier-général à Suze : l'armée qu'ils y avoient rassemblée étoit déjà forte de plus de vingt mille hommes; et elle gardoit les débouchés des deux vallées d'Exiles et de la Novalèse, avec tous les défilés du mont Cénis et du mont Genièvre (1).

L'armée de François Ier occupoit, d'autre part, les revers de ces mêmes Alpes, en Dauphiné, entre Grenoble et Briançon. Le passage du mont Genièvre, par lequel les Français avoient conduit leurs précédentes expéditions, leur étoit fermé. Le roi jugeoit impossible de forcer les Suisses dans des défilés où sa cavalerie ne pouvoit manœuvrer, et où le moindre retard exposeroit son armée à périr de faim. Le maréchal Trivulzio entreprit donc de parcourir les montagnes pour prendre, de tous les bergers, des informations sur les sentiers par lesquels il pourroit tourner l'armée suisse. Il s'arrêta enfin à celui qui des bords de la Durance conduit, par Guillestre et l'Argentière, aux sources de la Stura et aux plaines du marquisat de Saluces (2).

On étoit parvenu au 10 août; et il ne restoit plus de neiges dans les gorges des montagnes que devoit traverser l'artillerie : mais jamais armée ne s'étoit engagée dans ces vallées sauvages; les voyageurs du commerce ne les connoissoient pas davantage, et elles n'étoient pratiquées que par quelques chasseurs de chamois. L'entreprise d'y conduire un train d'artillerie, toute la gendarmerie française,

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 88. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 294. — *Paolo Paruta.* L. III, p. 158. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 440.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 89. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 298.

et trente mille hommes de pied, étoit donc faite pour étonner l'imagination. L'armée s'étoit rendue de Grenoble à Embrun, par Vizile et la Mure : là, ayant fait ses provisions de vivres pour cinq jours, elle prit son chemin dans les montagnes, par les villages de Saint-Clément et de Crispino. Elle avoit laissé sur sa gauche le mont Genièvre, passé la Durance à gué, et trouvé sa première étape à Guillestre. De là il fut nécessaire de se frayer avec le fer un chemin au-travers du rocher de Saint-Paul, qui barroit le passage : on l'exécuta le second jour, et l'armée vint passer la nuit à Barcelonnette. Le troisième jour, il falloit franchir la chaîne centrale des Alpes, celle qui, entre Barcelonnette et l'Argentière, sépare les eaux qui coulent vers le Rhône de celles que reçoit le Pô. Tour-à-tour il falloit faire sauter les rochers pour s'ouvrir un passage, ou jeter des ponts sur l'abîme, ou élever, le long des précipices, des galeries en bois. Soixante et douze grosses pièces d'artillerie devoient passer par ce chemin, avec la colonne centrale de l'armée, la cavalerie pesante et les bagages; deux mille cinq cents pionniers et sapeurs, enrégimentés et payés comme l'infanterie, les accompagnoient pour ouvrir les chemins : mais le zèle des simples soldats étoit plus efficace encore; ils s'atteloient à l'artillerie au lieu de chevaux, et ils déployoient autant d'intelligence et d'adresse que de courage pour surmonter les difficultés inouies que leur opposoit la nature. La troisième étape de l'armée fut dans les villages de Larchia et d'Éhergia. Déjà elle étoit arrivée dans la vallée de la Stura; cependant la montagne de Pié di Porco lui barroit encore le chemin : elle la franchit le quatrième jour, et le cinquième elle se trouva en Lombardie, dans les plaines du marquisat de Saluces (1). 1515.

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 298. — Mémoires de Fleuranges, p. 178. — Mémoires de Louis de la Trémouille. Ch. XVI, p. 200. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 90. — *Fr. Belcarii Comment.* L. XV, p. 441.

1515. Pendant que la colonne du centre suivoit cette route, luttant avec des dangers et des difficultés qu'aucun général n'avoit encore tenté de surmonter, d'autres divisions de l'armée parcouroient les passages de Dragoniéra, de Rocca-Pérotta et de Cunéo, sans rencontrer nulle part, au milieu des montagnes, les Suisses, qui auroient pu en défendre les défilés avec tant d'avantage.

Avec une de ces divisions, La Palisse avoit été chargé de marcher de Briançon à Villefranche et aux sources du Pô, par Sestrières. Il formoit ainsi la gauche de toute l'armée française; et, comme plus rapproché des Suisses, c'étoit aussi lui qui couvroit plus particulièrement l'artillerie. Bayard marchoit avec cette division, aussi bien qu'Humbercourt et d'Aubigny. Il fut averti que Prosper Colonna, capitaine-général du duc de Milan, avoit son quartier à Carmagnole, au pied de ces mêmes montagnes, et que le chemin de Rocca-Sparviéra, où l'on n'avoit jamais vu passer de chevaux, étoit cependant praticable. Bayard et La Palisse résolurent de surprendre le général ennemi. Le caractère circonspect de Prosper Colonna le desservoit dans cette occasion, parce qu'il ne pouvoit regarder comme possible ce qu'il auroit été si éloigné de tenter lui-même. Il n'avoit en effet aucun soupçon de la marche des Français : toutefois il étoit parti de Carmagnole pour Pignerol, le matin même du 15 août, jour où, par leur diligence, La Palisse et Bayard avoient compté le surprendre dans la première de ces deux villes. Avertis de son départ, ils le suivirent au galop. Colonna, qui avoit avec lui trois cents hommes d'armes, quelques chevau-légers, et un grand nombre de chevaux de remonte, s'étoit arrêté à Villefranche pour dîner. Il ne voulut pas croire ses espions, qui vinrent lui annoncer l'arrivée des Français. Le corps-de-garde établi à l'entrée de Villefranche, en les voyant venir, voulut fermer les portes; mais deux gendarmes français, qui avoient devancé leur compagnie, se

précipitèrent en avant avec tant d'impétuosité, que l'un 1515.
d'eux réussit à engager sa lance entre les deux battans de la porte, et à l'y maintenir jusqu'à l'arrivée de ses camarades. Prosper Colonna, surpris, ne put faire aucune résistance : il fut fait prisonnier, avec la plupart de ses gendarmes et plus de sept cents chevaux (1).

L'Italie apprit en même temps le passage d'une armée aussi formidable, et la captivité du général qu'elle estimoit le plus. Ces deux échecs ébranlèrent le courage des alliés, redoublèrent leur défiance les uns des autres, et tournèrent toutes leurs pensées vers les moyens par lesquels ils pourroient se mettre, chacun séparément, à l'abri du danger. Julien de Médicis, atteint d'une fièvre dangereuse, avoit quitté son armée pour se rendre à Florence, tandis que son neveu Laurent en avoit pris le commandement. Léon X se hâta de faire dire au dernier de ne point s'avancer contre les Français, de ne point manquer à la neutralité, et de saisir le prétexte de la révolte de Guido Rangoni, pour s'arrêter dans le Modénais, au siége de Rubbiéra. En même temps, il dépêcha son confident Cinthio de Tivoli à François Ier, pour excuser ses premières démarches, et entamer quelques négociations : mais cet émissaire fut arrêté par les Espagnols ; et ses papiers remis à Raymond de Cardone lui firent voir combien il devoit peu compter sur le pape (2).

Cardone avoit concentré à Vérone les forces espagnoles : il y attendoit des renforts d'Allemagne, que Maximilien promettoit toujours, et qu'il n'envoyoit jamais. D'ailleurs il avoit jusqu'alors fait vivre sa troupe sans argent aux dépens des pays qu'il ravageoit plutôt qu'il n'y faisoit la

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 50. — Mémoires de Fleuranges, p. 183. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. LIX, p. 368-374. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 299. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 91.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 92. — *Jo. Marianæ de rebus Hisp.* L. XXX, cap. XXVI, p. 343. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 300.

1515. guerre. Ferdinand ne lui faisoit passer aucun subside; toutefois, au moment où il auroit fallu se mettre en marche, le général ne pouvoit se dispenser de payer à ses soldats au moins une partie des soldes arriérées. Barthélemi Alviano s'étoit rapproché de lui; son armée occupoit le Polésine de Rovigo; et sans vouloir engager le combat, elle retenoit les Espagnols, et les empêchoit d'aller se réunir aux Suisses (1).

Les Suisses eux-mêmes, à la nouvelle du passage de François Ier, avoient ressenti de l'inquiétude : ils avoient d'abord marché sur Pignerol, avec l'intention de délivrer Prosper Colonna; et ils avoient forcé La Palisse à se replier sur Fossano : mais lorsqu'ils apprirent que toute l'armée, et le roi lui-même à sa tête, avoient passé les monts, ils demandèrent une suspension d'armes pour se retirer à Verceil; et François Ier, qui désiroit ardemment se réconcilier avec eux, la leur accorda. Dans leur retraite, ils pillèrent Chivas et Verceil, et s'arrêtèrent enfin à Novare (2).

Depuis le commencement de cette guerre, les Suisses étoient divisés en deux factions : les uns entraînés par le cardinal de Sion, ennemi implacable de la France, ne vouloient entendre à aucun accord avec elle; les autres, dont les principaux chefs étoient Albert de La Pierre, et Jean de Diesbach, capitaines des Bernois, et Georges de Super-Sax, Valaisan, désiroient une réconciliation avec une monarchie qu'ils regardoient comme l'amie naturelle de leur nation; ils se plaignoient de ce qu'on leur faisoit verser leur plus pur sang pour une querelle qui leur étoit étrangère. L'ambition de ceux qui vouloient dominer l'Italie et accabler la France, étoit tout-à-fait disproportionnée

(1) *Paolo Paruta, Ist. Venez.* L. III, p. 167.

(2) *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 301. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 93. — Mémoires de Fleuranges, p. 187. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 53.

avec leurs forces; et la Suisse leur paroissoit devoir être 1515.
également perdue, si la France cessoit d'exister, ou si la France victorieuse vouloit se venger de ses plus proches voisins. La crainte qu'inspiroit l'armée de François Ier engagea les Suisses à prêter l'oreille aux conseils de Diesbach et de La Pierre, et à accepter la médiation que leur offroient le duc de Savoie et le bâtard, son frère (1).

Mais les Suisses, qui, le jour d'une bataille, se soumettoient à une rigoureuse discipline, conservoient dans leurs armées, toutes les fois qu'ils n'étoient pas en présence de l'ennemi, toutes les habitudes de la plus fougueuse démocratie. Les discours de leurs chefs les entraînoient alternativement dans des partis extrêmes. Les uns, déjà chargés de butin, étoient impatiens de le remporter dans leurs montagnes; d'autres demandoient la guerre, parce qu'ils n'avoient rien gagné encore: tous se plaignoient de ce que les quarante mille ducats que le pape et le vice-roi leur avoient promis chaque mois, n'arrivoient point. Dans un moment d'humeur, ils pillèrent la caisse du commissaire pontifical, et ils se mettoient déjà en route pour retourner en Suisse, lorsque l'argent arriva; ils se calmèrent alors, et s'établirent à Galérate, où ils attendirent vingt mille de leurs compatriotes qui passoient les Alpes pour venir les joindre (2).

Cependant le bâtard de Savoie et M. de Lautrec avoient suivi les Suisses à Galérate pour continuer leurs négociations; et comme ils promettoient de l'argent comptant, tandis que les alliés avoient déjà fait connoître leur pauvreté, le plus grand nombre des vingt commissaires suisses, nommés pour traiter avec eux, étoient disposés à un arrangement. Enfin un traité fut conclu en effet, et signé d'une et d'autre part. Les Suisses consentirent à ce que le duché de Milan retournât à la France, même y compris les

(1) Mémoires de Fleuranges, p. 189.
(2) *Pauli Jovii Hist.* l. XV, p. 320.

1515. petits districts qu'ils en avoient détachés, au pied des Alpes, sous condition que Maximilien Sforza épouseroit une princesse du sang royal de France, et recevroit en apanage le duché de Nemours, avec une pension de douze mille francs. Le roi, de son côté, promit de payer à certains termes six cent mille écus pour la capitulation de Dijon, et trois cent mille pour les bailliages conquis, que les Suisses restituoient. Il rendit aux cantons leurs anciennes pensions; et l'alliance renouvelée entre eux devoit durer pendant tout son règne, et dix ans après sa mort (1).

François Ier, empressé de faire un premier paiement aux Suisses, et de sceller ainsi la paix, demanda á tous ses princes et à tous ses gentilshommes, de lui prêter ce qu'ils avoient d'argent comptant et de vaisselle. Chacun ne se réserva que ce qu'il lui falloit pour sa dépense pendant huit jours: l'argent fut envoyé à Buffaloro, où M. de Lautrec devoit le consigner aux députés des ligues. La paix paroissoit tellement assurée que le duc de Gueldre, capitaine de tous les landsknechts, repartit en poste pour repousser une invasion des Brabançons dans ses états; et lorsqu'il reçut à Lyon la nouvelle de la bataille de Marignan, il en tomba dangereusement malade de chagrin (2).

Cependant Rosten (5), bourgmestre de Zurich, qu'en raison de son âge et de son expérience militaire, les cantons avoient nommé général de toutes leurs troupes en Italie, arriva de Bellinzona au camp qu'on avoit transporté à Monza, avec une nouvelle division de près de vingt mille hommes. Les Suisses, qui auparavant se sentoient les plus foibles, crurent ainsi avoir recouvré la supériorité. Les

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 94. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 304. — Mémoires de Fleuranges, p. 189. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 53. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 443.

(2) Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 54. Il partit le 10 septembre. *Mémoires de Fleuranges*, p. 195.

(3) Le biographe de Frundsberg le nomme Rosch, et doit être suivi de préférence pour les noms allemands. *II Buch.*, f. 23.

nouveau-venus ne pouvoient se résoudre à s'en retourner 1515.
sans combat; ils portoient envie aux richesses dont leurs compagnons étoient chargés; ils déclaroient que jamais les cantons ne consentiroient à la restitution des bailliages italiens, stipulée par le traité. En vain les partisans de la France représentoient combien il seroit honteux de violer une convention si solennellement conclue: un bien plus grand nombre demandoient la bataille; ils proposoient par deux attaques subites d'enlever l'argent qu'on avoit apporté pour eux à Buffaloro, et de surprendre le roi, qui, avec son armée, s'étoit approché à peu de milles de Milan. Albert de la Pierre et Jean de Diesbach, ne voulant pas participer à cet acte de mauvaise foi, quittèrent le camp, pour retourner dans leur patrie; et six ou sept mille de leurs compatriotes les suivirent. M. de Lautrec, averti à temps, par quelques espions, du projet des Suisses, partit précipitamment de Buffaloro, et mit à couvert l'argent dont il étoit chargé (1).

Pendant ce temps l'armée française avoit occupé la plus grande partie de la Lombardie. Aymar de Prie, avec quatre cents lances et cinq mille fantassins, s'étoit approché de Gènes pour décider Octavien Frégose à se déclarer pour la France; celui-ci avoit aussitôt arboré les étendards français, et renforcé de quatre mille fantassins l'armée d'Aymar de Prie, qui occupoit tout le pays au midi du Pô (2). Au nord de ce fleuve, le roi s'étoit avancé de Verceil par Novare, qui n'avoit fait que peu de résistance: passant ensuite le Tésin, il séjourna à Buffaloro et à Biagrasso, tandis que Pavie lui ouvroit ses portes, et que J.-J. Trivulzio s'avançoit jusqu'à celles de Milan: ce dernier y fut reçu par une députation du peuple de cette ville; elle le supplia de ne pas compromettre avant la bataille, la capitale de la

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 54. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 304. — Mémoires de Fleuranges, p. 191.

(2) *Petri Bizarri.* L. XIX, p. 445. — *Uberti Folietæ.* L. XII, p. 717.

1515. Lombardie, qui se trouvoit entre les deux armées, et de s'abstenir d'y entrer par humanité, comme par reconnoissance pour l'attachement des Milanais à la couronne de France (1).

Le cardinal de Sion étoit auprès de Raymond de Cardone, qui avoit établi son camp au confluent de l'Adda et du Pô. Lorsqu'il apprit que ses compatriotes étoient résolus à continuer la guerre, il pressa Cardone de réunir son armée à la leur; et ne pouvant l'obtenir, il alla joindre les Suisses à Monza, avec Muzio Colonna, Louis de Pitigliano, quatre cents chevau-légers, et quelques gendarmes. Les Suisses n'avoient point d'autre cavalerie dans leur armée (2).

Cardone, après avoir laissé des garnisons à Vérone et à Brescia, vint joindre Laurent de Médicis à Plaisance, avec sept cents hommes d'armes, six cents chevau-légers, et six mille fantassins. Médicis, de son côté, avoit sous ses ordres sept cents hommes d'armes, huit cents chevau-légers et quatre mille fantassins. Les armées réunies derrière les Français, étoient assez fortes pour leur donner de l'inquiétude: mais Alviano de son côté avoit passé l'Adige; il avoit remonté le long de la rive gauche du Pô, jusqu'à Crémone, et il étoit venu se placer en face du vice-roi, qui avoit déjà préparé son pont de bateaux sous Plaisance. L'armée vénitienne sous les ordres d'Alviano, comptoit neuf cents hommes d'armes, quatorze cents chevau-légers, et neuf mille fantassins; elle tint en échec toutes les forces de l'Espagne, du pape et des Florentins, et par cette habile manœuvre, elle donna aux Français le moyen de décider avec les Suisses seuls, du sort de la guerre (3).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 94.

(2) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 305. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 95.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 95. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 305. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 55. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 444.

François Ier, pour assurer sa communication avec Alviano et pour couper absolument celle du camp espagnol avec les Suisses, étoit venu s'établir à Marignano, sur la route de Plaisance à Milan, à trente milles de la première de ces deux villes, à dix de la seconde: Alviano occupoit Lodi, à dix milles en arrière de Marignan. Cardone, après avoir fait passer le Pô à une partie de ses troupes, reconnoissant l'impossibilité d'avancer, avoit repassé le fleuve. Les avant-postes français s'étendoient jusqu'à trois milles de Milan, à San-Donato et Sainte-Brigitte: les Suisses, après l'arrivée du cardinal de Sion dans leur camp à Monza, étoient rentrés à Milan au nombre de trente-quatre mille hommes environ (1). 1515.

Le 13 septembre, le cardinal de Sion fit sonner le tambourin, pour assembler tous les Suisses sur la place du château à Milan. Il s'y étoit fait dresser une chaire d'où il les harangua, les excitant à combattre pour la sainte Église; il falloit, disoit-il, surprendre le roi, se venger en une fois de toutes les offenses qu'ils avoient reçues, et ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'ils avoient cueillis à Novare. En même temps il fit donner une fausse alarme par Muzio Colonna, qui rentra précipitamment dans la ville, et demanda le secours de toute l'armée, comme s'il étoit pressé par les Français. Ceux mêmes alors qui jusqu'à ce jour avoient toujours parlé en faveur de la paix, saisirent leurs armes avec la même impétuosité que les autres, pour ne pas abandonner leurs compatriotes au moment du danger (2).

Malgré la détermination nouvelle que les Suisses avoient prise, leurs négociateurs et ceux des Français étoient encore assemblés à Galérate, et le roi croyoit toujours à la

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XII, p. 97. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 306. — Mémoires de Louis de la Trémouille. Ch. XVI, p. 201. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. LX, p. 376.

(2) *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 308. — Mémoires de Fleuranges, p. 190. *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 174.

1515. paix, lorsque le 13 septembre, trois heures après midi, le maréchal de Fleuranges, qui avoit été envoyé vers Milan pour reconnoître l'ennemi, et qui avoit probablement causé l'alarme dont le cardinal de Sion tira parti, vit sortir de la ville l'armée entière des Suisses, au son des redoutables cornets d'Ury et d'Underwald, qu'on réservoit pour les jours de bataille. Il accourut vers le roi pour le sommer de s'armer, et faire sonner l'alarme au camp français. Barthélemi Alviano étoit alors en conférence dans la tente du roi, qui le prit par la main et lui dit : « Seigneur Barthélemi, » je vous prie d'aller en diligence faire marcher votre » armée, et venez le plus tôt que vous pourrez, soit jour » ou nuit, où je serai, car vous voyez quelle affaire j'en » ai (1). »

Le roi, qui ne s'attendoit pas à la bataille, n'avoit pas pris à Sainte-Brigitte une bonne position : le chemin de Milan, par lequel le maréchal de Fleuranges repartit avec deux cents hommes d'armes, pour faire une charge sur les Suisses, suivoit une ligne droite, et étoit bordé de fossés des deux parts ; en sorte que la cavalerie ne pouvoit point prendre les ennemis en flanc, ni caracoler autour d'eux. Quelques corps de landsknechts étoient disposés au-delà du fossé, mais ils ne pouvoient y faire que peu de service ; et d'ailleurs les longues négociations qu'ils avoient observées entre le roi et les Suisses, leur donnoient de la défiance : ils ne savoient point si le roi n'étoit pas convenu de les abandonner à la vengeance de ces redoutables ennemis (2).

Les Suisses atteignirent les avant-postes français lorsqu'il ne restoit plus que deux heures de jour. Ils avançoient sur le front de l'armée, la pique basse, ne recourant

(1) Mémoires de Fleuranges, p. 193.

(2) Mémoires de Louis de la Trémouille. Ch. XVI, p. 202. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 57. — Mémoires de Fleuranges, p. 196. — *Paolo Paruta Istor. Venez.* L. III, p. 178.

à aucune manœuvre, n'employant d'autre art militaire que la force de leur corps et leur intrépidité. Ils marchoient sur l'artillerie sans se laisser ébranler par les décharges des batteries qui portoient à plein sur leurs bataillons : après la chute de leurs camarades, ils serroient les rangs, et avançoient toujours. La gendarmerie vint heurter contre eux, et le roi la conduisoit à la tête des gentilshommes de sa garde. Il écrivoit lui-même à sa mère que « par » cinq cents et par cinq cents, il y fut fait une trentaine » de belles charges, et ne dira-t-on plus que les gendarmes » sont lièvres armés; car sans point de faute, ce sont eux » qui ont fait l'exécution (1). » Cependant cette gendarmerie, qui ne pouvoit suivre que la ligne droite du grand chemin, et attaquer les Suisses que de front, étoit arrêtée par la forêt de piques contre laquelle elle venoit donner. À mesure que les escadrons plioient, les Suisses, qui ne s'étoient jamais laissé entamer, s'avançoient en bon ordre à leur poursuite. Quelques milliers de landsknechts essayèrent de passer le fossé, pour prendre les Suisses en flanc; mais ils y périrent presque tous (2). 1515.

La première batterie qu'attaquèrent les Suisses n'étoit composée que de sept pièces de canon; Piétro Navarro la commandoit; elle étoit couverte par un large fossé, que défendoit un corps d'infanterie basque et gasconne. Elle fut attaquée par le bataillon suisse des Enfans Perdus; c'étoit un corps de jeunes gens choisis entre tous les cantons, distingués par les plumes blanches qui flottoient sur leurs têtes, et payés d'une double solde. Ils perdirent infiniment de monde dans l'attaque; mais enfin ils se rendirent maitres de cette batterie (3).

La lumière du jour avoit manqué depuis long-temps aux

(1) Lettre de François Ier à sa mère, du camp de Sainte-Brigitte, le vendredi 14 septembre, à la suite de Martin du Bellay. T. XVII, p. 442-451.

(2) Mémoires de Fleuranges, p. 197. — Mémoires de Bayard. Ch. LX, p. 377.

(3) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 310.

1515. combattans; mais une lune brillante leur avoit suffi pour continuer. Toutefois il étoit devenu impossible aux chefs de juger l'ensemble de la bataille, et de diriger les opérations commencées : chacun ne combattoit plus qu'avec ceux dont il se trouvoit accidentellement rapproché. Les corps français étoient déjà séparés par les Suisses; mais ils se battoient pour conserver encore la place qu'ils occupoient. Après quatre heures de combat nocturne, la nécessité et l'ignorance sur la situation des ennemis firent poser les armes à tous les combattans. Chacun demeura sur place; et chercha à réparer ses forces par un peu de sommeil (1).

« La nuit vint, dit Fleuranges, et les Suisses commen-
» cèrent à chasser les gendarmes d'un côté et d'autre; car
» ils ne savoient où ils alloient, et on les tuoit partout où
» on les trouvoit. Aussi étoient les lansquenets et les gens
» de pié françois, tous écartés comme les autres. Et
» demeura le roi auprès de l'artillerie, qui n'avoit point un
» homme de pié auprès de lui; et fit une charge avec envi-
» ron vingt-cinq hommes d'armes, qui le servirent mer-
» veilleusement, et y cuida le roi être affolé; et vous jure
» ma foi que fut un des plus gentils capitaines de son ar-
» mée, et ne voulut jamais abandonner son artillerie, et
» faisoit rallier le plus de gens qu'il pouvoit autour de lui.
» Et feurent les Suisses bien près de l'artillerie, mais ils ne
» la voyoient point. Et fit éteindre ledit roi un feu qui
» étoit auprès de ladite artillerie, pour ce que les Suisses
» étoient si près d'eux, et afin qu'ils ne la vissent point si
» mal accompagnée. Et demanda ledit seigneur à boire,
» car il étoit fort altéré, et y eut un piéton qui lui alla
» quérir de l'eau qui étoit toute pleine de sang, qui fit
» tant de mal audit seigneur avec le grand chaud, qu'il ne
» lui demeura rien dans le corps. Et se mit sur une char-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XII, p. 100. — *Pauli Jovii*. L. XV, p. 311. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 180. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. LX, p. 378.

» rette d'artillerie pour soi un peu reposer, et pour 1515.
» soulager son cheval qui étoit fort blessé. Et avoit avec
» lui un trompette italien nommé Christophe, qui le servit
» merveilleusement bien; car il demeura toujours auprès
» du roi, et entendoit-on ladite trompette par-dessus
» toutes celles du camp; et pour cela, on savoit où étoit le
» roi, et se retiroit-on vers lui (1). »

Ce fut de cette manière que, pendant la nuit, on rallia bien vingt mille landsknechts, et toute la gendarmerie, au lieu où étoit le roi, auprès de l'artillerie. Les capitaines français, mettant à profit ce court intervalle entre les combats, retiroient les batteries qu'ils jugeoient trop avancées, les plaçoient avec avantage, rétablissoient leur ligne rompue en plusieurs points, et combinoient les attaques que la gendarmerie devoit tenter sur les flancs ou sur les derrières, pour diviser la phalange des Suisses (2).

Ceux-ci de leur côté s'étoient ralliés au son des deux cornets d'Ury et d'Underwald, qu'on entendit sonner pendant toute la nuit. Le cardinal de Sion leur avoit fait apporter des vivres de Milan, et les bivouacs entremêlés s'entendoient encore sans se voir. Ce prélat avoit dépêché des courriers dans différens sens, pour annoncer, d'après le succès de la première attaque, que les Suisses étoient victorieux, et que l'armée française étoit en déroute (3).

« Le jour venu qu'on se recogneust (le vendredi 14 sep-
» tembre), chacun se retira sous son enseigne, dit Martin
» du Bellay, et commença le combat plus furieux que le
» soir, de sorte que je vis un des principaux bataillons de
» nos lansquenets être reculé de plus de cent pas; et un
» Suisse, passant toutes les batailles, vint toucher de la
» main sur l'artillerie du roi, où il fut tué : et sans la gen-

(1) Mémoires de Fleuranges, p. 198.

(2) Idem, p. 200. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 100. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 312.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 100.

1515. » darmerie, qui soutint le faix, on était en hasard (1). » Mais malgré l'intrépidité des Suisses, et leur belle ordonnance, on pouvoit déjà prévoir que l'issue de la bataille leur seroit défavorable. L'artillerie française faisoit dans leurs bataillons de larges trouées, et tous leurs efforts pour s'en rendre maîtres demeuroient infructueux. Les charges répétées de la gendarmerie sur leurs flancs les inquiétoient, leur tuoient beaucoup de monde, et suspendoient leur marche, sans pouvoir les rompre. « Et commençoient, » dit Fleuranges, à aller autour du camp, de côté et d'au» tre, pour voir s'ils pouvoient assaillir; mais ils ne ve» noient pas au point; fors une bande qui vinrent ruer sur » ces lansquenets; mais quand ce vint à baisser des piques, » ils glissèrent outre, sans les oser enfoncer (2). »

Comme les Suisses hésitoient déjà, Barthélemi Alviano, qui avoit été à Lodi mettre sa troupe en mouvement, et qui avoit marché toute la nuit, arriva sur le champ de bataille avec cinquante-six maîtres seulement, devançant son armée, qu'il avoit disposée en échelons pour le suivre. Mais le cri de guerre des Vénitiens, *marco! marco!* leur drapeaux, et la haute opinion qu'on avoit de la rapidité d'Alviano, persuadèrent aux deux camps que toute sa troupe arrivoit avec lui. Les Suisses ne jugèrent pas convenable de l'attendre; ils serrèrent de nouveau leurs rangs, et se replièrent vers Milan dans la même ordonnance, avec une contenance si fière qu'aucun corps de l'armée française, ou d'infanterie ou de cavalerie, n'eut l'audace de les suivre. Seulement deux de leurs compagnies, qui s'étoient reposées dans les granges d'une maison de campagne, y périrent dans les flammes qu'y avoient allumées les chevau-légers des Vénitiens (3).

Le maréchal Trivulzio, qui avoit été présent à dix-huit

(1) Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 58.
(2) Mémoires de Fleuranges, p. 201.
(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 101. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.*

batailles rangées, ne les regardoit que comme des jeux d'enfans, à côté de cette terrible bataille de Santa-Brigitta ou de Marignan, qu'il appeloit un combat de géans. On a lieu de croire qu'entre les deux armées, il resta de dix-huit à vingt mille hommes sur le carreau, dont les deux tiers étoient Suisses. Mais les historiens, de part et d'autre, pour flatter la vanité nationale, donnent sur le résultat de la bataille un calcul différent. Dans l'armée suisse, peu de noms étoient illustres, dans celle des Français, les premières familles de la noblesse furent mises en deuil. François, frère du duc de Bourbon, Imbercourt, le comte de Sancerre, le seigneur de Bussy, neveu du cardinal d'Amboise, Jean de Muy, seigneur de la Meilleraye, le prince Charles de Talmont, fils unique de Louis de La Trémouille, M. de Roye, frère du maréchal de Fleuranges, et le jeune comte de Pitigliano, arrivé avec Alviano de l'armée vénitienne, demeurèrent parmi les morts (1). 1515

« Le soir du vendredi, auquel finit la bataille à l'hon-
» neur du roy de France, fut joye démenée parmy le camp,
» et en parla-t-on en plusieurs manières, et s'en trouva de
» mieux faisans les uns que les autres ; mais sur tous
» feut trouvé que le bon chevalier (Bayard), par toutes
» les deux journées, s'estoit montré tel qu'il avoit accou-
» tumé ès autres lieux, où il avoit été en pareil cas. Le
» roy le voulut grandement honnorer, car il preint l'ordre
» de chevalerie de sa main. Il avoit bien raison, car de
» meilleur ne l'eût sceu prendre (2). » A son tour, le roi ac-

L. III, p. 182. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 315. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 446. — Mémoires de Bayard. Ch. LX, p. 381.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 101. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 316. — *Paolo Paruta, Ist. Venez.* L. III, p. 183. — Mémoires de Louis de La Trémouille. Ch. XVI, p. 205. — Mémoires de Fleuranges, p. 195-203. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 59. — Mémoires de Bayard. Ch. LX, p. 381.

(2) Mémoires du chevalier Bayard. Ch. LX, p. 382. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 317. — Mémoires de Fleuranges, p. 194.

1515. corda le même ordre à d'autres, parmi les gentilshommes qui s'étoient le plus distingués. « *Je sens bien*, dit-il au » maréchal de Fleuranges, *que en quelque bataille que vous* » *ayez esté, ne voullustes estre chevalier : je l'ai aujour-* » *d'huy esté; je vous prie que le veuillez estre de ma main.* » Laquelle chose l'adventureux (Fleuranges) lui accorda de bon cœur, et le remercia de l'honneur qu'il lui faisoit (1).

Bayard, qui avoit reçu du roi un honneur si signalé, avoit couru dans la nuit un danger extrême. Son cheval, enferré de piques et débridé, « quand il se sentit sans frein, » se meit à la course, et en despit de tous les Suisses, ni » de leur ordre, passa tout oultre, et emportoit le bon » chevalier droict en une autre troupe de Suisses, n'eust » esté qu'il rencontra en un champ des ceps de vigne, qui » tiennent d'arbre en arbre, où il, par sa force, s'arrêta. » Le bon chevalier feut bien effrayé, et non sans cause; » car il estoit mort sans nul remède, s'il feust tombé entre » les mains des ennemis. Il ne perdit toutesfois point le » sens ; mais tout doulcement se descendit, et jecta son » armet et ses cuissots, et puis le long des fossez, à quatre » beaulx pieds, se retira à son opinion vers le camp des » Français, et où il oyoit crier *France !* Dieu lui feit la » grace qu'il y parveint sans danger. Et encores, qui mieux » feut pour lui, c'est que le premier homme qu'il trouva » feut le gentil duc de Lorraine, l'un de ses maistres, qui » feut esbahy de le veoir ainsi à pié. Si lui feit ledict duc » incontinent bailler un gaillard cheval (2). »

Les Suisses, rentrés à Milan, cherchoient un prétexte pour se retirer d'une guerre où ils n'avoient plus rien à espérer. Ils demandèrent à Maximilien Sforza les trois mois de solde que ce duc leur avoit promis, mais qu'il ne pouvoit évidemment plus leur payer, après avoir perdu

(1) Mémoires de Fleuranges, p. 203.
(2) Mémoires du chevalier Bayard. Ch. LX, p. 378.

tous ses états. Sur son refus, malgré les instances du cardinal de Sion, auquel ils ne prêtoient plus la même foi depuis la perte de la bataille, ils se mirent en marche dès le lendemain, pour se retirer par Como dans leur pays. Maximilien Sforza s'enferma dans le château de Milan avec Girolamo Morone, son principal ministre, Jean de Gonzague, quelques gentilshommes milanais, quinze cents Suisses, et cinq cents Italiens. Son frère François Sforza, duc de Bari, passa en Allemagne avec le cardinal de Sion, pour solliciter les secours de Maximilien. Les Suisses, de leur côté, avoient promis en partant qu'ils ne tarderoient pas à revenir en plus grand nombre, pour se venger de leur défaite, et délivrer leurs compatriotes (1). 1515.

Cependant la bataille de Marignan et la retraite des Suisses avoient décidé du sort du duché de Milan. Toutes les villes s'empressèrent de faire leur soumission à François Ier, et de témoigner leur joie de ce qu'elles n'étoient plus exposées à l'insolence et à la rapacité de la soldatesque suisse. Les châteaux seuls de Milan et de Crémone demeurèrent au pouvoir de Maximilien Sforza; et Piétro Navarro prit l'engagement de se rendre maître du premier en moins d'un mois (2).

Ce château étoit abondamment pourvu de vivres et de munitions de guerre; sa garnison étoit fort supérieure au nombre qu'auroit exigé l'étendue de son enceinte; et ses murailles, qu'on avoit vues précédemment soutenir de longs siéges, étoient jugées presque inexpugnables. Mais Piétro Navarro, qui le premier avoit apporté en Italie l'art des mines chargées, et qui l'avoit perfectionné; qui par leur moyen avoit pris, plusieurs années auparavant, les trois châteaux de Naples, et qui prétendoit qu'aucune forteresse

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 102. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 316. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 183.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 102. — Mémoires de Fleuranges, p. 206.

1515. ne pouvoit lui résister, inspiroit la plus vive terreur à ceux qui étoient enfermés dans le château de Milan. Le duc surtout, et ses officiers civils, craignoient à toute heure de périr par une explosion épouvantable. Ils pouvoient aisément demeurer éloignés des combats, et ne point partager les dangers de la brèche. Mais une mine dans son explosion ne distinguoit point le souverain d'avec le plébéien : elle pouvoit atteindre le duc dans ses plus secrets appartemens ; et à toute heure du jour ou de la nuit il pouvoit être enveloppé dans cet effroyable désastre. Maximilien Sforza, qui n'avoit ni courage, ni force de caractère, étoit empressé de se dérober à tout prix à un tel danger. Il n'avoit pas joui un moment de l'indépendance ou de la richesse attachées au pouvoir souverain. Chacun de ses alliés avoit à son tour été sur le point de l'abandonner ; ils avoient même offert de garantir ses états, ou à l'empereur, ou au roi de France. Les Suisses maintenoient son pouvoir, mais c'étoit pour l'asservir lui-même à leur volonté, et le rendre ministre d'exactions intolérables, par lesquelles il étoit déjà devenu odieux à ses sujets. Dès le 4 octobre, vingt jours après la bataille, il signa une capitulation, par laquelle il remit au roi, non-seulement les châteaux de Milan et de Crémone, mais tous les droits qu'il pouvoit prétendre sur le Milanez, s'engageant à passer le reste de ses jours en France ; tandis que le roi de son côté lui promit de s'intéresser pour lui faire obtenir un chapeau de cardinal, et de lui assurer trente mille écus de rente en biens-fonds (1). En signant, Sforza s'écria qu'il échappoit ainsi à l'esclavage des Suisses, aux extorsions de l'empereur, et aux tromperies des Espagnols.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 104. — Mémoires de Fleuranges, p. 208. — Mémoires de du Bellay. L. I, p. 63. — Observations sur ces Mémoires, p. 451. — *Petri Bizarri Hist. Genuens.* L. XIX, p. 444. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 450. — *Pauli Jovii, Hist. sui temp.* L. XV, p. 321, 322.

Ce ne fut qu'après la capitulation du château, que François Ier voulut faire son entrée à Milan. Il croyoit au-dessous de la dignité d'un roi de France d'entrer dans une ville qui ne lui étoit pas en entier soumise. Ces notions bizarres sur ce qu'il appeloit l'honneur de sa couronne, lui firent plus tard commettre de grandes fautes, et eurent une influence fatale sur toute sa destinée. Dans cette occurrence, le retard de son entrée à Milan étoit de peu d'importance ; il ne l'empêchoit point de profiter en même temps, par les armes et par les négociations, de l'avantage qu'il avoit obtenu. 1515.

Ces négociations étoient fort actives : les alliés, ennemis du roi, s'exhortoient réciproquement à la constance ; mais chacun s'efforçoit de se retirer du combat, en y laissant engagés ses seuls associés. Le pape étoit, plus que tous les autres, effrayé des succès des Français : non-seulement il pouvoit être atteint dans les états de l'Église ; il avoit bien plus à redouter encore une révolution à Florence. Les Médicis avoient été ramenés dans cette république par Cardone, au nom de l'empereur et du roi d'Espagne. Le parti patriote, en revanche, avoit professé pour la France le plus constant attachement. C'étoit par dévouement pour elle qu'il avoit admis le concile de Pise sur son territoire, qu'il avoit provoqué le ressentiment de Jules II et de Ferdinand, et qu'enfin il s'étoit perdu. La politique, d'accord avec la reconnoissance, suggéroit au monarque français l'obligation de rétablir sa fidèle alliée la république florentine, pour servir d'avant-poste au duché de Milan : la prudence la plus vulgaire lui enseignoit à se fier plutôt à des amis éprouvés, qu'à des ennemis que la peur forçoit à chercher une réconciliation.

L'aversion des rois pour les républiques, et le regret qu'éprouvoit François Ier de faire la guerre à l'Église, lui firent embrasser la décision contraire. L'évêque de Tri-

1515. carico et le duc de Savoie traitoient avec lui au nom de Léon X, et ils l'amenèrent à signer des préliminaires par lesquels le roi garantissoit le pouvoir des Médicis sur la république florentine. Ce fut le pape qui, revenu de sa terreur dès qu'il apprit les scrupules du roi, fit le premier des difficultés pour ratifier ce traité. Dans le même temps, il essayoit ce qu'il pourroit obtenir de Maximilien ou des Suisses pour la continuation de la guerre, et s'il ne pourroit point détacher les Vénitiens de la France. N'ayant pu y réussir, il fit enfin signer à Viterbe, le 13 octobre, son traité d'alliance avec la France. Il évacuoit Parme et Plaisance, qui devoient être réunies de nouveau au duché de Milan, tandis que le roi promettoit à Julien et à Laurent de Médicis, outre le maintien de leur autorité à Florence, des honneurs, des pensions et des commandemens de troupes, et qu'il s'engageoit à ce que tout le duché de Milan se fournît de sel aux salines de Cervia, au préjudice de celles de Venise(1).

Les Suisses avoient assemblé une diète à Zurich : elle retentissoit de déclamations contre la France ; on y débattoit les moyens d'envoyer des secours au château de Milan. Cependant les soldats suisses avoient abandonné les bailliages italiens, et ne conservoient plus, au-delà des monts, que les deux citadelles de Bellinzone et de Locarno. Raymond de Cardone, qui se trouvoit, avec l'armée espagnole, le premier exposé aux attaques des Français, et qui savoit quelle impatience ressentoit Alviano de se venger de lui, quelle haine ses soldats avoient excitée dans tous les habitans de la Lombardie, étoit empressé de ramener son armée dans le royaume de Naples : il demanda et il obtint d'être compris dans le traité négocié par le pape. Fran-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 103. — *Raynaldi Annal. eccles. An.* 1515, §. 23, p. 193. — Léonard, Corps diplomatique, T. II. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 318. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 448.

çois Ier consentit à ce qu'il se retirât au travers de l'état de l'Église, sans être molesté (1). 1515.

Quatre ambassadeurs, choisis parmi les personnages les plus distingués par leurs dignités et leurs emplois dans la république de Venise, avoient été envoyés à Milan à François Ier pour le féliciter sur sa victoire, et lui rappeler en même temps sa promesse de faire recouvrer aux Vénitiens tout ce que l'empereur leur avoit enlevé. La conquête du duché de Milan ne pouvoit point être considérée comme achevée, si les Français ne le garantissoient pas d'invasions nouvelles du côté de l'Allemagne, en rendant aux Vénitiens la garde de Vérone et de Brescia, de même que du côté de l'Italie espagnole, en chassant les Médicis de Florence, et forçant le pape à la paix. Si François Ier avoit su profiter de sa victoire, il auroit pu, par le seul effroi qu'elle avoit inspiré, obtenir l'un et l'autre avantages sans nouveaux combats: mais sa politique étoit trop personnelle pour qu'il pût comprendre combien il est souvent utile de servir chaudement ses alliés. Quoiqu'il fît aux ambassadeurs Vénitiens l'accueil le plus amical, et qu'il les assurât de son zèle pour les intérêts de leur patrie, il apporta de longs délais avant de leur envoyer des troupes; et celles qu'il leur fit passer ensuite semblèrent avoit perdu en passant sous des drapeaux étrangers tout souvenir de la bravoure et de l'impétuosité françaises (2).

Les Vénitiens, laissés à leurs propres forces, voulurent cependant tenter de recouvrer les villes qu'ils avoient perdues. L'Espagnol Hijar commandoit à Brescia, Marc-Antonio Colonna à Vérone. La seconde de ces deux villes contenoit une nombreuse garnison, la première avoit fort peu de troupes; ce fut d'elle qu'Alviano eut ordre de s'approcher : mais Hijar, prévoyant l'attaque dont il étoit

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 103. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 317. — *Paolo Paruta, Ist. Venez.* L. III, p. 184.

(2) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 185.

1515. menacé, demanda en hâte les renforts qu'il jugeoit nécessaires; et mille fantassins partis de Vérone, et faisant par les montagnes le tour du lac de Garda, entrèrent à Brescia avant l'arrivée du camp vénitien sous ses murs (1).

Barthélemi d'Alviano, qui, pour la première fois de sa vie, se laissoit devancer par la célérité d'un autre, devoit cet échec à l'état de sa santé : les efforts disproportionnés à son âge et à la foiblesse de sa constitution, qu'il avoit faits à la bataille de Marignan, lui avoient causé une hernie : il se fit transporter à Ghédo, à peu de distance de Brescia, et il y mourut le 7 octobre, après de cruelles douleurs. Cet homme, qui s'étoit élevé du rang de simple soldat, par tous les degrés de la milice, au commandement des armées, ne sembloit point doué par la nature des facultés que requiert une vie aussi active. Il étoit très-petit, très-courbé, et d'une laideur presque difforme. Son impétuosité, souvent imprudente, sembloit la qualité d'un soldat plutôt que d'un général : mais quoiqu'elle l'eût exposé à de sanglantes défaites, il rachetoit ses défauts par sa promptitude et son intrépidité, et par l'art avec lequel il captivoit l'affection et la confiance du soldat, tout en le soumettant à la plus sévère discipline. Aucun homme ne sembloit plus fait que lui pour relever le courage de l'infanterie italienne, et lui faire regagner l'estime des Allemands, des Suisses et des Espagnols, auxquels elle ne rougissoit point de se reconnoître inférieure. Il étoit, à sa mort, âgé de soixante ans. Ses soldats, qui le pleurèrent amèrement, ne voulurent point se séparer de son corps, qu'ils conservèrent vingt-cinq jours à la tête de leur armée, lui faisant rendre, dans sa tente, les mêmes honneurs que s'il étoit toujours leur général. Ils ne consentirent jamais à demander un sauf-conduit à Marc-Antonio

(1) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 191.—*Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 318.

Colonna, commandant de Vérone, pour le faire passer à Venise ; ils voulurent l'y accompagner à main armée, au travers du territoire ennemi. Le sénat le fit ensevelir dans l'église de Saint-Etienne, et assura des pensions à sa veuve et à ses enfans, qu'il laissoit sans aucune fortune (1). 1515.

Après la mort d'Alviano, l'armée vénitienne parut n'avoir plus le courage de se mesurer avec aucun ennemi : les renforts mêmes que lui faisoit passer le roi de France sembloient, en arrivant au camp vénitien, prendre le même esprit de timidité et d'indiscipline. Jean-Jacques Trivulzio, qui y avoit conduit sept cents lances françaises et sept mille fantassins allemands, et qui à leur tête entreprit le siége de Brescia, se laissa arrêter par des difficultés dont il n'auroit tenu aucun compte s'il avoit été au service du roi. Les Allemands se mutinèrent, déclarant ne pas vouloir servir contre les drapeaux impériaux, qu'ils voyoient arborés à Vérone et à Brescia. Il fallut les changer contre cinq mille Biscayens que conduisit Piétro Navarro. Une sortie de quinze cents soldats allemands ou espagnols, de la garnison de Brescia, mit en fuite plus de six mille hommes de l'armée vénitienne, et leur prit dix pièces d'artillerie. Les mines par lesquelles Navarro avoit compté pénétrer sous les fortifications furent éventées par les assiégés, les mineurs tués et leurs galeries détruites. Enfin Trivulzio, ayant changé son siége en blocus, avoit réduit par la famine la garnison de Brescia à promettre que, si elle n'étoit pas secourue avant vingt jours, elle évacueroit la ville ; mais avant que ce terme fût expiré, le baron de Rockandolf (2) rassembla

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 318. — *Paolo Paruta.* L. III, p. 192. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 105. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 66. — *Fr. Belcarii Comment.* L. XV, p. 450.

(2) Le biographe de Frundsberg le nomme Georges de Lichtenstein : le nom de Rockandolf, que lui donnent tous les Italiens, étoit apparemment celui de sa baronnie. *Buch II*, f. 28.

1515. huit mille Tyroliens des milices des frontières, et s'avançant par le comté de Lodrone et Rocca d'Anfò, qui se rendit lâchement à lui, il ravitailla Brescia, dont l'armée vénitienne s'étoit éloignée à son approche. Le seul avantage que les Vénitiens retirèrent cette année des victoires de leurs alliés, fut de recouvrer les châteaux de Peschiera, Asola et Lonado, que le marquis de Mantoue avoit évacués (1).

Léon X cependant avoit demandé une conférence à François Ier; et celui-ci la désiroit aussi pour affermir l'alliance conclue entre eux. Les deux souverains s'étoient donné rendez-vous à Bologne, où le pape arriva le 8, et le roi le 10 décembre. Léon X avoit eu raison de compter sur l'ascendant que l'adresse de son esprit et de ses manières lui feroit obtenir sur le jeune monarque. François Ier, en traitant à Viterbe, avoit exigé, en faveur de son fidèle allié le duc de Ferrare, la restitution de Modène et de Reggio, sous condition qu'il rendroit les quarante mille ducats pour lesquels la première de ces villes avoit été engagée. C'étoit la souveraineté que Léon X avoit destinée à son neveu. Il se voyoit forcé à dépouiller sa famille de ces états conquis pour elle sur la rive droite du Pô. En y renonçant, il voulut placer ailleurs Laurent de Médicis; il lui destina le duché d'Urbin, qu'il n'avoit d'autre motif pour confisquer sur son propriétaire actuel, que l'attachement de celui-ci à la France. Léon demanda que le duc d'Urbin fût sacrifié à sa rancune et à son ambition; et François eut la foiblesse d'y consentir. Léon demanda encore que la pragmatique sanction, qui servoit de garantie aux libertés de l'Église gallicane, fût abolie; et François consentit à poser avec lui les bases du concordat qui la remplaça en effet au mois d'août suivant. En retour de ces concessions aussi

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 106. — *Pauli Jovii Histor. sui temp.* L. XV, p. 319; L. XVI, p. 324. — *Paolo Paruta, Ist. Venez.* L. III, p. 205. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 451. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 69.

humiliantes que contraires à la politique, François obtint 1515.
le chapeau de cardinal pour Adrien de Boisy, frère du grand-maître de France, la promesse d'un secours de cinq cents hommes d'armes, et la solde de trois mille Suisses pour défendre le duché de Milan toutes les fois qu'il seroit attaqué (1).

Avant même de se rendre à Bologne, François Ier avoit conclu avec les Suisses, par l'entremise du duc de Savoie, un traité plus important pour la sûreté du duché de Milan. Il s'étoit engagé à leur payer les six cent mille ducats stipulés par le traité de Dijon; les trois cent mille promis à Galérate pour la valeur des bailliages italiens, et à augmenter leurs pensions annuelles: ceux-ci, de leur côté, avoient promis de rendre au duché de Milan les bailliages italiens, et de servir la maison de France, envers et contre tous, le pape et l'empereur seuls exceptés, avec le nombre de troupes que le roi voudroit solder. Ainsi, malgré la sanglante victoire de Marignan, le roi accordoit aux Suisses à peu près les mêmes conditions qu'ils avoient demandées à Galérate avant leur défaite, tant il sentoit l'importance de leur alliance, pour fournir à ses armées l'infanterie que sa politique ne lui permettoit pas de former parmi ses sujets. Mais le traité signé à Genève le 7 novembre ne fut ratifié que par huit cantons. Les cinq autres qui tenoient davantage à la possession des bailliages italiens, refusèrent leur ratification. François, sans l'attendre, fit passer l'argent qu'il avoit promis à tous les cantons qui avoient ratifié le traité; et il les attacha ainsi plus fermement à son parti (2).

François Ier avoit formé de plus vastes projets sur l'Italie; il songeoit à faire valoir ses prétentions sur le royaume de

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 108. — *Pauli Jovii Histor. sui temp.* L. XVI, p. 325. — *Paolo Paruta.* L. III, p. 202. — *Raynaldi Ann. eccles.* §. 28 et seq., p. 194 et seq. — Mémoires de Fleuranges, p. 214. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 66. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 452.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 109.

1515. Naples, et il en avoit traité avec le pape, dans sa conférence de Bologne. Mais Léon X lui avoit représenté que Henri VIII d'Angleterre, gendre de Ferdinand-le-Catholique manifestoit déjà la jalousie que lui causoient les victoires de la France, que la cupidité, ou les animosités personnelles de son favori le cardinal Wolsey, pouvoient l'engager à renouveler la guerre, qu'il venoit de se lier le 9 octobre par une alliance plus intime avec son beau-père le roi d'Aragon (1), et qu'il mettroit dans ce moment un obstacle efficace à la conquête du royaume de Naples, s'il attaquoit les côtes de France; mais qu'on avoit appris que Ferdinand, déjà arrivé à un âge avancé, étoit tombé malade, qu'il étoit probable qu'il ne vivroit pas longtemps; qu'à sa mort, Charles son successeur ne pourroit plus compter sur l'alliance de l'Angleterre, et que, dans les difficultés d'une succession contestée, il céderoit peut-être à la France le royaume de Naples sans combat. Le vrai et l'unique motif de Léon X en donnant ce conseil, étoit de gagner du temps: il persuada François Ier; et celui-ci, repartant pour la France, congédia la plus grande partie de son armée, pour se soulager d'une dépense excessive: il ne réserva pour la défense du Milanez que sept cents lances, six mille fantassins allemands, et quatre mille Basques ou aventuriers français (2).

1516. Les pronostics sur la mort de Ferdinand-le-Catholique ne tardèrent pas à se vérifier. Ce monarque expira à Madrigaleggio, le 15 janvier 1516, un mois après le grand capitaine Gonzalve de Cordoue, qui avoit illustré son règne, et que depuis dix ans il laissoit languir dans l'exil. La four-

(1) *Acta publica, Rymer.* T. XIII, p. 520. — Rapin Thoyras, Histoire d'Angleterre. L. XV, p. 107. — *Pauli Jovii, Hist. sui temp.* L. XVI, p. 334.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 109. — Mémoires de Fleuranges, p. 220. — Mémoires de du Bellay. L. I, p. 67. — *Paolo Paruta.* L. III, p. 207.

berie de Ferdinand, son hypocrisie, et sa constante prospérité, avoient fait illusion au vulgaire. Il étoit réputé le plus habile politique de son temps, le monarque qui savoit le mieux calculer toutes les chances des événemens, et les amener à ses fins (1). Les prêtres et les moines, qu'il avoit si constamment favorisés, portèrent plus loin leurs éloges; le jésuite Mariana, qui termine avec ce règne son histoire d'Espagne, l'appelle « un prince qui surpasse en excellence » tous ceux qui jamais vécurent en Espagne, par le culte » de la justice, par la prudence et par la grandeur d'ame. » Partout on doit trouver des vices, telle est la condition » humaine : d'ailleurs l'envie et la malice sont toujours » prêtes à attribuer aux grands hommes des fautes dont » ils ne sont point coupables. Mais ce fut par la modestie » dans le commandement, par l'amour de la religion, par » le zèle pour les études, par toutes les prérogatives d'un » roi juste, doux, bienfaisant, et vraiment chrétien, que » Ferdinand devint le miroir dans lequel tous les princes » doivent se contempler, le fondateur de la paix de l'Es- » pagne, de sa sécurité, de son élégance et de sa gran- » deur (1). » 1516.

Mais cet homme si fourbe, si injuste, si cruel, qui causa le malheur de tant de peuples, et qui se montra toujours si inaccessible à toute pitié, ne fit pas plus d'illusion à Macchiavel par sa prospérité que par son hypocrisie. Le secrétaire florentin, qui a rassemblé en corps de doctrine la pratique des princes de son temps, et qui s'est montré souvent indulgent pour les crimes, lorsqu'il les croyoit propres à fonder ou à affermir la puissance, ne voyoit dans Ferdinand qu'un homme rusé et fortuné, et non pas sage ou prudent : son ami François Vettori, développant cette opinion même qu'il tenoit de Macchiavel, a relevé dans

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XVI, p. 335. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 453. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 110.

(2) *Jo. Marianæ Histor. Hispan.* L. XXX, c. XXVII, p. 345.

1516. toutes ses actions dès 1494 une imprudence égale à sa fourberie. Presque toujours lorsqu'il trompoit son parent Frédéric, ses alliés, ses généraux, ses peuples, il provoquoit des dangers inutiles, et tout au plus il arrivoit lentement, par un chemin détourné, au but qu'il auroit pu atteindre plus honorablement en suivant la ligne droite (1).

Très-peu de temps avant de mourir, Ferdinand avoit fait passer cent vingt mille florins à Maximilien, pour le mettre en état de troubler les Français en Italie; et Henri VIII, sollicité par François Sforza, qui prétendoit à l'héritage du duché de Milan, depuis que son frère le dernier duc avoit renoncé à ses droits, fit aussi passer un subside considérable à l'empereur. L'Europe, dans ce moment, n'étoit occupée que de la succession de l'archiduc Charles, petit-fils de celui-ci, aux couronnes d'Espagne, et de l'opposition qu'il pourroit trouver parmi ses nouveaux sujets: Charles négocioit déjà avec François Ier, et vouloit s'assurer de son amitié, avant de passer en Castille, lorsque son grand-père entra tout-à-coup en Italie. Ce dernier, qui n'avoit jamais su se mettre en mesure d'agir lorsque ses alliés l'attendoient, rassembla sans peine une grande armée au moment où tous les autres potentats licencioient les leurs. Il n'avoit point encore eu le temps de dissiper les subsides qu'il avoit reçus en même temps d'Angleterre et d'Espagne; il les employa à réunir sous ses drapeaux cinq mille chevaux, quinze mille Suisses levés dans les cinq cantons qui n'avoient pas voulu s'allier à la France, et dix mille fantassins espagnols ou italiens (2).

(1) Dans les Lettres familières de Macchiavel, on trouve des observations très-curieuses sur le caractère et les intérêts des princes de son temps. Dans une lettre du mois d'avril 1513, à Francesco Vettori, T. VIII, p. 46, il fait un portrait très-sévère de Ferdinand; et François Vettori, à son tour, lui écrivant le 16 mai 1514 (p. 116), développe les mêmes idées, et passe en revue toutes les fautes du roi catholique.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 112. — *Pauli Jovii Hist. sui*

François Ier en quittant l'Italie avoit laissé le gouvernement du Milanez au connétable de Bourbon; il avoit aussi rappelé à Milan le maréchal Jean-Jacques Trivulzio, tandis que Théodore, neveu du dernier, avoit pris le commandement de l'armée vénitienne, et qu'Odet de Foix, seigneur de Lautrec, avoit été joindre cette armée, avec presque toutes les troupes françaises qui étoient demeurées en Lombardie. Théodore Trivulzio et Lautrec avoient recommencé le siége de Brescia. Rockandolf étoit retourné en Allemagne, avec la plupart des soldats qu'il avoit armés l'automne précédent: les vivres manquoient dans Brescia; les soldats étoient depuis long-temps sans paye, encore que les bourgeois eussent été écrasés par de très-fortes contributions de guerre, pour subvenir aux besoins de la garnison. Une sédition de celle-ci avoit exposé Hijar, le commandant, aux plus insupportables outrages; et la ville paroissoit sur le point de capituler, lorsque Maximilien entra au commencement de mars, par Trente, en Italie, avec l'armée formidable qu'il avoit rassemblée (1). 1516.

Théodore Trivulzio, général des Vénitiens, avoit sous ses ordres devant Brescia deux mille cinq cents chevaux et sept mille fantassins; Lautrec avoit amené au même siége quatre mille Gascons et cinq cents lances françaises; le connétable de Bourbon avoit gardé à Milan ou dans le reste du duché sept cents lances et quatre mille fantassins gascons ou italiens. Au moment où il avoit appris l'armement de Maximilien, il avoit envoyé aux huit cantons qui avoient accepté l'alliance française, pour solder chez eux seize mille Suisses. Mais avant leur arrivée, les généraux français et vénitiens ne se crurent point en état de tenir tête à l'empereur; ils levèrent le siége de Brescia, et

temp. L. XVI, p. 336. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 70. — *Fr. Belcarii Comment.* L. XV, p. 454.

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XVI, p. 330. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 212.

1516. vinrent prendre position sur les bords du Mincio, pour lui en interdire le passage (1).

Les Vénitiens désiroient que leur armée ne s'éloignât pas davantage de leur capitale. Néanmoins les Français, se défiant plus de leurs forces à mesure qu'ils voyoient approcher le danger, renoncèrent à défendre le Mincio, passèrent l'Oglio, et se retirèrent dans le Crémonais, où le connétable de Bourbon vint les joindre avec ce qui lui restoit de troupes. Le cardinal de Sion, qui, par son inimitié ardente contre les Français, avoit eu la plus grande part au rassemblement des Suisses que commandoit Maximilien, vouloit persuader à celui-ci de marcher immédiatement sur Milan, et de profiter de l'effroi qu'avoit causé son apparition subite, pour terminer la guerre dans la capitale. Mais le château d'Asola, situé sur les bords de la rivière Chiésa, près de son embouchure dans l'Oglio, avoit fermé ses portes à l'empereur : Maximilien crut son honneur intéressé à le soumettre; il perdit plusieurs jours à en faire le siége, vaillamment soutenu par le provéditeur vénitien François Contarini; et après avoir été rebuté devant les murs de ce petit château, il se remit en marche pour s'approcher de Milan (2).

Les Français avoient abandonné les rives de l'Oglio et ensuite celles de l'Adda, comme auparavant celles du Mincio, sans tenter de les défendre. Ils s'étoient enfermés dans Milan; et ils avoient brûlé les faubourgs de cette ville, pour que l'empereur n'y prît pas ses logemens. Maximilien, arrivé à six milles de distance, avoit sommé les Milanais de chasser les Français, et de lui ouvrir leurs portes sous trois jours, s'ils ne vouloient pas être traités plus sévèrement que leurs ancètres n'avoient été traités par Fré-

(1) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 216. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 112.

(2) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 218. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XVI, p. 337. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 113.

déric-Barberousse. La terreur étoit extrême dans la ville; 1516.
les moyens de défense paroissoient presque nuls. On savoit, il est vrai, que les Suisses du parti français s'étoient mis en route; mais on savoit aussi que la diète, honteuse de ce que ses concitoyens alloient se battre les uns contre les autres pour des causes étrangères, avoit envoyé, dans les deux armées, l'ordre à ses sujets de rentrer immédiatement dans leur patrie; et l'on craignoit que ceux qui servoient la France n'obéissent avec beaucoup plus d'empressement à cet ordre, que ceux que la fougueuse éloquence du cardinal de Sion, et leur propre animosité, avoient décidés à prendre les armes contre elle. Cette inquiétude fut en partie calmée par l'arrivée, à Milan, du capitaine bernois Albert de La Pierre, avec dix mille de ses compatriotes, qui promirent de défendre la ville (1).

Trente mille Suisses se trouvoient rassemblés dans le Milanez, entre les deux armées; et quoique les uns fussent conduits par le cardinal de Sion, et les autres par ses ennemis les plus ardens, Albert de La Pierre, et François, fils de George de Supersax, tous déclaroient également qu'ils ne combattroient point contre leurs compatriotes. On les voyoit tenir entre eux des conférences, correspondre, se concerter, et secouer absolument l'autorité des deux souverains qu'ils servoient. En se réunissant, ils pouvoient donner la loi aux uns et aux autres. Ces conférences excitoient des craintes très-vives dans les deux armées. Les Français n'avoient point oublié que la moitié de ces mêmes hommes avoient combattu contre eux l'année précédente dans la terrible bataille de Marignan; que la nation entière avoit paru animée d'une haine extrême contre la France, et que dans les dernières années, elle avoit donné plus d'un motif de l'accuser de manque de foi. Cependant le maréchal

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XVI, p. 340. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 114. — Mémoires de Fleuranges, p. 222. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 455.

1516. Trivulzio trouva moyen d'exciter des soupçons plus violens encore dans l'esprit de Maximilien, en faisant tomber entre ses mains des lettres qu'il adressoit à Stapffer et Goldhill, capitaines suisses de l'empereur, dans lesquelles il les pressoit d'exécuter sans délai ce qu'ils lui avoient promis. Maximilien n'osoit point faire arrêter au milieu de leurs soldats ces officiers qu'on lui avoit rendus suspects; il n'osoit confier à personne ses craintes; lorsque Jacques Stapffer, capitaine-général de ses Suisses, lui demanda la solde arriérée qui étoit due à sa troupe. Maximilien étoit sans argent, selon sa coutume; mais de peur d'être gardé en otage, ou livré aux ennemis, s'il l'avouoit, il répondit qu'il alloit hâter l'arrivée des sommes qu'il attendoit; et prenant deux cents chevaux avec lui, il partit à l'instant même par la route de Trente, sans pourvoir au commandement de son armée, et sans annoncer ses projets à personne; il s'étoit déjà éloigné de plus de vingt milles, lorsque son camp eut connoissance de sa fuite (1).

Maximilien, sans suspendre sa course, se fit donner seize mille ducats par les Bergamasques; et bientôt après, il en reçut trente mille de la part de Henri VIII, qu'il envoya immédiatement à son armée. Celle-ci livra au pillage Lodi, et ensuite Sant-Angelo, pour se récupérer des arrérages qui lui étoient dus. Sur ces entrefaites, les Suisses du camp français et ceux du camp impérial obéirent en même temps aux sommations de la diète, et reprirent le chemin de leur pays. Trois mille fantassins allemands ou espagnols quittèrent les drapeaux de l'empereur pour passer sous ceux des Français; et le reste de cette armée, qui avoit causé à l'Italie une terreur si vive, se dissipa en rougissant de la

(1) *Georgens von Frundsberg Kriegs-staten.* B. II, f. 24. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XVI, p. 341. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 115. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 456. — *Paolo Paruta, Ist. Venez.* L. III, p. 221. — Mémoires de Bayard. Ch. LXI, p. 384. — Mémoires de Fleuranges, p. 224.

honteuse issue de son expédition, et de l'inconséquence de son chef (1). 1516.

Après le départ de l'empereur, le duc de Bourbon, rappelé par François Ier, retourna en France, et laissa le commandement de l'armée et du pays à M. de Lautrec, nommé lieutenant-général en Italie (2). Celui-ci vint bientôt rejoindre devant Brescia l'armée vénitienne, qui avoit recommencé le siége de cette ville. Sept mille hommes de milices allemandes, qui s'avançoient pour lui porter du secours, furent arrêtés à la Rocca-d'Anfò par les Vénitiens. Il ne restoit plus dans Brescia que six cents fantassins et quatre cents chevaux; la résistance devenoit impossible; et le 24 mai 1516, la ville de Brescia ouvrit ses portes aux Vénitiens (3).

Le sénat avoit le désir de faire passer la même armée devant Vérone; et il pressoit Lautrec d'entreprendre le siége de cette ville, qui, rentrée sous sa puissance, auroit fermé l'Italie aux troupes allemandes : mais Lautrec prétendit avoir de l'inquiétude pour Parme et Plaisance, où il avoit découvert que le pape avoit noué des intrigues par le ministère de Prosper Colonna. Probablement aussi il voulut attendre l'issue des négociations qu'il savoit entamées à Noyon, entre le nouveau roi catholique et François Ier; et il se retira à Peschiéra, d'où ses troupes étendirent leurs dévastations dans les districts de Vérone et de Mantoue, tandis que Marc-Antoine Colonna, qui commandoit toujours la garnison allemande de Vérone, surprit Vicence sur les Vénitiens, le 28 juillet, et livra cette ville au pillage (4).

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XVI, p. 342. — *Paolo Paruta.* L. III, p. 222.

(2) Mémoires de Fleuranges, p. 224. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 72. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 116.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 116. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XVIII, p. 393. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 227. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 72.

(4) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 120. — *Pauli Jovii Hist.* L. XVIII, p. 396. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 459.

1516. A cette époque, le petit-fils de Maximilien et de Ferdinand, Charles, depuis si célèbre sous le nom de Charles-Quint, désiroit se réconcilier avec tous ses voisins, pour recueillir sans obstacle la succession du second de ses aïeux. Antoine de Croy, seigneur de Chièvres, qui l'avoit élevé, et qui gouvernoit encore sa jeunesse, avoit ouvert à Noyon des conférences avec Arthur de Gouffier, seigneur de Boisy, grand-maître de France, qui de son côté avoit élevé François Ier. Ces deux plénipotentiaires, revêtus de l'entière confiance de maîtres qui avoient été leurs élèves, signèrent, le 13 août 1516, un traité qui servit de base à la pacification de l'Europe. Deux objets seulement étoient demeurés en discussion entre le dernier roi catholique et le roi de France; d'une part les réclamations du roi de Navarre, dépouillé de son royaume à cause de son dévouement aux Français; de l'autre les droits de la France sur le royaume de Naples, qui, aux termes du traité de Blois en 1505, devoit retourner à la France, puisque Germaine de Foix n'avoit point eu d'enfans de Ferdinand. Le traité de Noyon ne régla point le différend de la Navarre. Charles s'engagea seulement à satisfaire avant l'expiration de huit mois la reine Catherine, demeurée veuve, au mois de juin de cette année, du roi de Navarre; et François Ier se réserva le droit de la secourir de troupes et d'argent, aussi bien que ses fils, sans manquer à la paix, si elle n'étoit pas contente, au bout de ce terme, des offres que lui feroit le roi d'Espagne. Les droits des deux couronnes sur le royaume de Naples furent confondus par un mariage arrêté d'avance entre Charles et la fille aînée de François Ier, qui n'étoit alors qu'un enfant d'un an (1).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 121. — *Pauli Jovii Hist.* L. XVIII, p. 405. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 458. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 75. — Histoire de la Diplomatie française. T. I, L. III, p. 319.

Le traité de Noyon rétablissoit la paix entre la France et l'Espagne seulement; et il laissoit François I[er] en liberté de continuer à donner des secours aux Vénitiens contre Maximilien. Mais si celui-ci vouloit y être compris, les parties contractantes avoient stipulé pour lui qu'il restitueroit Vérone aux Vénitiens, qu'il recevroit d'eux en retour deux cent mille ducats, et qu'il conserveroit Riva di Trento, Rovérédo, et tout ce qu'il avoit conquis en Friuli. Pour ne point préjuger sur les droits ou les prétentions de l'Empire, on n'attachoit à ces conditions qu'une trève de dix-huit mois (1). 1516.

Deux mois avoient été accordés à Maximilien pour accepter le traité de Noyon; et comme François I[er] prévoyoit sa répugnance à renoncer à aucune de ses prétentions, il donna ordre à M. de Lautrec de se joindre à l'armée vénitienne, et de commencer le siége de Vérone. Les deux armées se présentèrent en effet devant les murs de cette ville, le 20 août, l'une sur la rive droite, l'autre sur la gauche de l'Adige; et malgré la valeureuse résistance de Marc-Antonio Colonna, qui avoit encore sous ses ordres huit cents chevaux, cinq mille fantassins allemands, et quinze cents Espagnols, de larges brèches furent faites aux murailles avant le milieu d'octobre. Mais Lautrec vouloit éviter toute effusion de sang, dans une guerre qu'il étoit sûr qu'un traité ne tarderoit pas à terminer. Malgré les instances du sénat de Venise, il se refusa à donner un assaut; il ne voulut pas davantage livrer bataille à Rockandolf, qui s'approchoit avec une petite armée allemande; et il se résigna plutôt à lever le siége, non sans exciter les plaintes et les soupçons des Vénitiens. Ceux-ci, il est vrai, ne tardèrent pas à apprendre que cette modération en sauvant Vérone la leur avoit conservée; que cette ville leur seroit

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 121. — *Paolo Paruta.* L. III, p. 242. — *Pauli Jovii Hist.* L. XVIII, p. 405.

1516. rendue intacte; tandis que s'ils l'avoient prise d'assaut, ils n'auroient gagné que des ruines (1).

En effet, toutes les guerres, toutes les inimitiés qui avoient été excitées par la ligue de Cambrai, sembloient tendre vers une fin commune; et l'année 1516 fut l'époque des plus importantes pacifications. Les cinq cantons suisses qui n'avoient point voulu accéder l'année précédente au traité de Genève, conclurent à Fribourg avec la France, de concert avec leurs co-états, le 29 novembre 1516, un nouveau traité auquel on donna le nom de *paix perpétuelle;* traité qui a duré en effet aussi long-temps que la monarchie française. Il régloit les pensions que la France paieroit à l'avenir aux treize cantons et à leurs alliés, il assuroit le jugement par des arbitres de tous les différends qui pourroient naître, et il accordoit au roi la faculté de faire chez les Suisses les levées d'infanterie dont il auroit besoin (2).

Ce fut la même année que François Ier conclut avec la cour de Rome le traité qui porte le nom de concordat; il fut signé le 18 août 1516, et approuvé par le concile de Latran le 19 décembre. Ce traité, qui abolissoit la pragmatique-sanction, et les plus précieuses libertés de l'Église gallicane, avoit été conclu par deux souverains qui s'abandonnoient réciproquement ce qui ne leur appartenoit point. Le pape cédoit au roi la collation des bénéfices du royaume, qui appartenoit aux chapitres et aux communautés : le roi cédoit au pape les annates, ou le revenu d'une année du bénéfice qu'il conféroit, et qui appartenoit aux fondations pieuses (3).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 122. — *Pauli Jovii.* L. XVIII, p. 402. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 237. — Mémoires de Fleuranges, p. 293. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 73.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 123. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 460. — Histoire de la Diplomatie française. T. I, L. III, p. 312.

(3) *Raynaldi Annal. eccles.* 1516, §. 12, p. 205 *et seq.* — *Labbe, Concilia generalia.* T. XIV, p. 358-389. — Histoire de la Diplomatie française. L. III, p. 316. — Fleury, Histoire ecclésiastique. L. CXXIV,

Le traité du concordat causa un profond chagrin à l'Église française, et fut un objet de triomphe pour la cour de Rome. Il étoit la conséquence de la politique de François Ier, qui vouloit à tout prix gagner la faveur du pape. Cependant le roi avoit pu éprouver tout récemment encore combien la haine de Léon X contre lui étoit implacable, et combien il devoit peu compter sur ses traités et ses promesses. Pendant l'expédition de Maximilien, qui avoit menacé le duché de Milan, Léon X, loin de faire marcher au secours des Français les cinq cents hommes d'armes, et les trois mille Suisses qu'il avoit promis, avoit au contraire envoyé le cardinal de Bibbiéna à l'empereur, pour le complimenter et resserrer l'alliance entre lui et le Saint-Siége. Léon X n'avoit cessé d'exhorter les Vénitiens à se détacher de la France, pour entrer dans la ligue de ses ennemis, de réveiller le ressentiment des Suisses, de traverser les Français dans toutes leurs négociations; et le jour même où il signoit le concordat, le 18 août 1516, il complétoit la ruine d'un des plus fidèles alliés de la France, du duc d'Urbin, en investissant de son duché le propre neveu de Léon, Laurent de Médicis. 1516

Léon X n'avoit plus besoin de songer à fonder la grandeur que de deux des princes de sa maison. Son frère Julien de Médicis, qui avoit épousé Philiberte de Savoie, sœur cadette, de beaucoup, de la mère de François Ier, et qui, en raison de cette alliance, avoit reçu de celui-ci le titre de duc de Nemours, étoit mort le 17 mars 1516. Julien, qui pendant son exil de Florence avoit trouvé un asile à la cour du duc d'Urbin, avoit par reconnoissance défendu celui-ci, aussi long-temps qu'il avoit vécu, contre l'ambition de son frère (1). Dès que Julien fut mort, Léon X

ch. 121 et suiv. — *Spondanus continuatio Annal. Baronii.* T. II, p. 592, *ad Ann.* §. 13 et seq.

(1) *Ist. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 92. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 320. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 117.

1516. fulmina un monitoire contre François Marie de La Rovère, duc d'Urbin ; il l'accusoit du meurtre du cardinal de Pavie, pour lequel le duc avoit été pardonné : il l'accusoit encore d'avoir négocié avec Louis XII, du vivant de Jules II ; d'avoir attaqué les fugitifs de l'armée espagnole et pontificale, battue à Ravenne ; d'avoir enfin refusé de se joindre à l'armée de Laurent de Médicis contre François I[er]. Pour toutes ces causes, il privoit François-Marie de La Rovère de tous ses états, et il chargeoit Laurent de Médicis, et sous ses ordres Renzo de Céri, de mettre cette sentence à exécution (1).

Le duché d'Urbin, joint au comté de Montefeltro et aux seigneuries de Pésaro et de Sinigaglia, ne donnoit pas à son souverain un revenu de plus de vingt-cinq mille ducats. Avec d'aussi foibles ressources, le duc, abandonné par tous ses alliés, par celui surtout pour lequel il s'étoit compromis, en bravant la colère de son suzerain, ne pouvoit songer à résister à toutes les forces de l'Église. Dès qu'il apprit que Laurent de Médicis étoit arrivé sur la frontière de ses états avec une armée composée de troupes pontificales et florentines, il s'enfuit à Pésaro, d'où il passa à Mantoue. Il avoit eu soin d'envoyer précédemment dans cette dernière ville sa femme et son fils. Le 30 mai Laurent de Médicis entra dans Urbin : en quatre jours les autres villes, et tous les châteaux de ce petit état se rendirent à lui ; les forteresses de Sinigaglia, de Pésaro, de Majuolo et de San-Leo ne firent elles-mêmes que peu de résistance ; la dernière, qu'on jugeoit inexpugnable, fut prise par escalade au bout de trois mois (2).

(1) *Paris. de Grassis Diarium Curiæ Rom ; apud Raynald. Annal.* 1516, §. 83, T. XX, p. 219.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 117.— *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 457. — *Comm. di Filippo de' Nerli.* L. VI, p. 130. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 278. — *Ist. di Gior. Cambi*, p. 99. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. III, f. 77, edizione di Venezia, 1557, in-12.

Léon X, constamment occupé de l'agrandissement de sa 1516.
maison, brisoit pour elle les liens de la reconnoissance qui devoit l'unir à François-Marie de La Rovère, protecteur de sa famille pendant son long exil. Il vouloit assurer une souveraineté à son neveu Laurent, fils de Pierre, son frère aîné, et de l'orgueilleuse Alfonsina Orsini; et les instances de celle-ci, à ce qu'on assure, hâtèrent sa décision. Il s'empressa donc de conférer le duché d'Urbin et la seigneurie de Pésaro à Laurent de Médicis, le jour même où la signature du concordat lui paroissoit garantir à sa famille la protection de la France. Il obtint que son décret d'investiture fût confirmé en plein consistoire par la signature de tous les cardinaux, à la réserve du seul Grimani, évêque d'Urbin; et, en punition de la résistance de celui-ci, il le força de quitter Rome (1).

La pacification entre Charles et François Ier, celle entre les Suisses et la France, celle entre le pape et la même puissance, avoient enfin fait quelque impression sur l'esprit obstiné de Maximilien. Il avoit senti qu'il pourroit difficilement continuer seul la guerre, lorsqu'aucune puissance ne lui paieroit des subsides; et le 4 décembre il avoit donné son accession au traité de Noyon. Pour mettre toutefois son amour-propre à couvert, et ne point paroître céder à ses ennemis, il consentit seulement à remettre la ville de Vérone à son petit-fils le roi catholique, pour que celui-ci la consignât aux Français, qui à leur tour devoient la livrer aux Vénitiens. L'évêque de Trente, chargé d'exécuter cette commission, ouvrit les portes de Vérone à M. de Lautrec le 23 janvier 1517, et reçut de lui en retour, à compte des deux cent mille écus que devoient payer les Vénitiens, l'argent nécessaire pour acquitter les soldes arriérées de la gar-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 118. — *Ist. di Giovio Cambi.* T. XXII, p. 101. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 278. — *Parisii de Grassis Diar.* T. IV, p. 167; *apud Raynald. Ann. eccles.* 1516, §. 83, p. 219

1516. nison. Lautrec consigna à l'instant même les clefs de la ville à André Gritti et à Jean-Paul Gradenigo, provéditeurs vénitiens. Quatre cents hommes d'armes, l'élite de l'armée, et deux mille fantassins, prirent possession de la ville, tandis que les généraux et les provéditeurs vénitiens se rendirent à la cathédrale, au milieu d'un peuple ivre de joie, pour remercier le ciel de la fin de cette horrible guerre, et du rétablissement dans toute la Vénétie de l'autorité bienfaisante du sénat de Venise (1).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XII, p. 124. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XVIII, p. 405. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. III, p. 248. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 460. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 321. — *H. Georgens von Frundsberg, Ritters Kriegs-staten.* B. II, f. 28.

CHAPITRE CXIII.

Révolte et guerre d'Urbin : conspiration des cardinaux contre le pape : ambition de Léon X. Il s'allie à Charles-Quint contre François Ier. Conquête du Milanez par leurs armées réunies; mort de Léon X.

1517—1521.

Au moment où la république de Venise recouvra, contre son espérance, la possession de cet état presque entier de terre-ferme, qu'une seule bataille lui avoit fait perdre, et pour lequel elle avoit ensuite combattu huit ans contre les premiers potentats de l'Europe, le sénat choisit deux de ses membres les plus illustres, André Gritti et Georges Cornaro, pour visiter toutes les villes et les provinces de la république, connoître leurs besoins, consoler leurs misères, raffermir leur fidélité, et leur promettre des temps plus heureux. Les deux députés parcoururent toute la terre-ferme vénitienne; ils examinèrent les fortifications de Salò, de Peschiéra, de Bergame, Brescia, Crème, Vérone, Vicence, Padoue, Trévise, Rovigo, Udine, et de toutes les places du Friuli (1), tandis qu'à leur tour toutes ces villes envoyèrent des députés au sénat pour renouveler leur vœu de fidélité, et lui offrir leurs félicitations. La république qui avoit résisté à la ligue la plus redoutable qu'on eût jamais vu se former en Europe, depuis la chute de l'Empire romain, qui avoit éprouvé 1517.

(1) *Petri Justiniani Hist. Ven.* L. XI; *apud. Raynald. Annal. eccles.* 1517, §. 80, p. 238.

1517 tous les désastres à la fois dans l'intérieur de ses cités, dans ses armées et dans ses flottes, et qui n'avoit perdu, à l'issue de cette longue guerre, que quelques villes peu importantes de Romagne, et quelques ports qu'elle tenoit en gage dans le royaume de Naples, pouvoit se croire assurée de son immortalité. Elle avoit déployé des ressources, une constance, une énergie qu'on n'auroit trouvées peut-être dans aucun autre état de la chrétienté, et le sénat sembloit fondé à exhorter ses sujets à prendre confiance dans la fortune de Saint-Marc.

Cependant la guerre de la ligue de Cambrai avoit atteint plusieurs des parties vitales de la république; et dès cette époque on ne la vit plus recouvrer la vigueur qu'elle possédoit auparavant. Elle avoit fait face aux dépenses effroyables qui pendant huit ans avoient pesé sur elle, non-seulement par des emprunts qui engageoient pour long-temps tous les revenus publics, mais encore en mettant à l'enchère presque toutes les dignités de l'état. Les conseils, au rétablissement de la paix, mirent un terme à cette manière honteuse de distribuer les emplois de la république : mais ils ne pouvoient empêcher que les corps regardés jusqu'alors comme l'élite de la nation n'eussent été recrutés à prix d'argent, et qu'une foule d'emplois ne fussent occupés par des gens que leur richesse seule en avoit rendus dignes (1).

Le commerce avoit fondé la puissance des Vénitiens; mais ce commerce étoit ébranlé dans toutes ses parties. Presque tous les ateliers de manufactures établis sur leur territoire, avoient été détruits par la guerre: Jules II avoit forcé les marchands vénitiens à partager avec les directeurs des salines qu'il avoit établies à Cervia, le monopole des sels qu'ils avoient long-temps exercé dans toute l'Italie. Sélim, empereur des Turcs, avoit conquis le Caire

(1) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 252.

et Alexandrie, et détruit l'empire des Mamelucks (1). 1517.
L'Égypte, qu'il avoit soumise, étoit un des pays où les Vénitiens exerçoient le commerce le plus profitable; et la domination des Turcs, plus oppressive que celle du soudan, fit bientôt languir ce commerce, et en tarit tous les profits; encore que le sénat se hâtât d'envoyer à Sélim une ambassade, pour le féliciter de ses conquêtes, renouveler avec lui ses traités de commerce, et lui payer le tribut du royaume de Chypre, qui relevoit en fief des soudans (2).

Dans le même temps, la navigation des Portugais autour du cap de Bonne-Espérance donnoit une direction nouvelle au commerce des Indes : au lieu de se faire uniquement par la mer Rouge et Alexandrie, pays où l'influence des Vénitiens leur avoit fait obtenir une sorte de monopole, il avoit passé aux marchands de Lisbonne, qui alloient chercher eux-mêmes jusqu'aux Moluques les épiceries dont ils approvisionnoient l'Europe. Enfin, le commerce des Vénitiens avec l'Afrique et l'Espagne venoit de recevoir un échec funeste par l'imprudente avidité des ministres du nouveau roi catholique. Une flotte vénitienne faisoit régulièrement chaque année le tour de la Méditerranée, pour faire tous les échanges entre les différens ports. Les galères dont elle étoit composée, et qu'on nommoit *galères du trafic*, partoient de Venise pour Syracuse et la Sicile : elles touchoient ensuite à Tripoli, à l'île de Gerbi près des Syrtes, à Tunis, à Trémizène, à Oran, et à quelques autres ports des royaumes de Fez et de Maroc. Elles arrivoient dans chacun de ces lieux à l'époque d'une foire annuelle, à laquelle les Maures apportoient leur poudre d'or, pour acheter les métaux travaillés et les étoffes d'Europe. Cette même poudre d'or étoit

(1) *Pauli Jovii, Hist. sui temp.* L. XVII et XVIII. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 152.

(2) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 254. — *Alfonso de Ulloa, Vita di Carlo V.* L. I, p. 45 et seq.

1517. ensuite portée par les *galères du trafic* dans les ports espagnols d'Alméria, Malaga et Valenza, où elle servoit à acheter des soies, des laines, et des blés. Ces marchandises, au temps de Ferdinand, avoient été soumises à un droit de sortie de dix pour cent de leur valeur, qui n'avoit affecté que l'intérêt des producteurs, sans faire tomber le commerce. Les ministres de son successeur doublèrent ce droit, et en mirent un semblable sur l'entrée des marchandises apportées par les Vénitiens; ils croyoient ainsi quadrupler leurs revenus : ils détruisirent au contraire le commerce et l'agriculture de l'Espagne; mais en même temps ils anéantirent l'un des plus riches commerces des Vénitiens (1).

Au milieu de ces difficultés, le sénat s'occupa sans relâche des moyens de rétablir la prospérité passée du territoire de la république; de rappeler aux champs leurs agriculteurs, aux ateliers leurs artisans dispersés; de relever les digues abattues, de rétablir les canaux d'arrosement et de navigation, d'augmenter surtout les fortifications qui couvroient le pays, et celles en particulier de Vérone et de Padoue, dont il vouloit faire les boulevards de l'état. Enfin, il rouvrit l'université de Padoue, qui avait été fermée pendant huit ans; il y appela des professeurs distingués, et ceux-ci y attirèrent de nouveau la foule des écoliers (2).

Les armées nombreuses que l'empereur, le roi de France et la république licencioient en même temps, pouvoient menacer, au moment de la paix, les provinces de l'Italie d'un nouveau fléau, par les brigandages des gens de guerre débandés. Il paroissoit difficile de soumettre tout-à-coup à l'autorité des lois, des hommes qui les avoient bravées si long-temps, qu'on laissoit sans ressources, et qui savoient qu'ils avoient la force en main. Aussi ne doit-on point s'étonner de ce que le sénat et le lieutenant du roi en Lom-

(1) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 257.
(2) *Ibidem*, p. 252.

bardie encouragèrent une tentative du duc d'Urbin, qui 1517.
les débarrassoit des restes redoutables de ces armées, et qui détournoit le fléau qui les avoit menacés, sur les états d'un souverain dont ils avoient long-temps éprouvé l'inimitié et la mauvaise foi.

François-Marie de La Rovère s'étoit laissé dépouiller sans résistance du duché d'Urbin; il ne doutoit point que, pendant une guerre générale, les puissances qui recherchoient l'alliance du pape ne le sacrifiassent à son ambition. Au moment de la paix, leur jalousie de la cour de Rome, long-temps comprimée, pouvoit renaître: tout au moins n'étoit-il pas probable qu'elles voulussent recommencer les hostilités à cause de lui; et tout ce qu'il demandoit au reste de l'Europe, c'étoit de le laisser lutter avec ses seules forces contre les seules forces de l'Église. Dès qu'il prévit le licenciement des armées rassemblées devant Vérone, il se présenta à elles, et leur proposa de le suivre dans une expédition assez semblable à celle des anciennes compagnies d'aventure. Frédéric de Bozzolo, cadet de la maison de Gonzague, qui s'étoit déjà distingué au service de France, et qui étoit animé par une inimitié personnelle contre Laurent de Médicis, offrit de se mettre à la tête de l'armée. Cinq mille fantassins espagnols, sous les ordres du capitaine Maldonato, et huit cents chevau-légers, en partie albanais, s'engagèrent avec lui. André Bua, Constantin Boccali, le Brabançon Zucker, et plusieurs autres officiers qui s'étoient illustrés dans la précédente guerre, s'attachèrent à l'armée du duc d'Urbin. Le talent des capitaines et la valeur éprouvée des soldats faisoient toute sa force; car il n'avoit ni argent, ni artillerie, ni munitions, ni équipages de guerre. Il partit cependant avec sa petite armée des environs de Mantoue, le 23 janvier 1517, jour même où Vérone avoit été consignée aux Français (1).

Léon X, en apprenant l'attaque dirigée contre son ne-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIII, p. 126. — *Paolo Giovio, Vita d*

1517. veu, n'hésita pas à y reconnoître la main de François Ier. Il savoit par combien de menées secrètes, par combien de petites perfidies il avoit provoqué son ressentiment : il crut néanmoins devoir lui demander des secours à lui-même, et il n'accusa que Lautrec, son lieutenant, de lui avoir suscité ce nouvel ennemi au milieu de la paix. Mais lorsqu'il s'adressa en même temps au roi d'Espagne et à l'empereur pour obtenir leur assistance, il leur représenta l'attaque dont il étoit menacé comme l'ouvrage de François lui-même (1). En même temps il chargea son neveu Laurent de rassembler en Romagne toutes les troupes de la république florentine, et toutes celles de l'Église, pour fermer le chemin aux ennemis.

Laurent de Médicis n'avoit lui-même aucune connoissance de l'art militaire; mais le pape lui avoit donné pour conseillers Renzo Orsini de Céri, Giulio Vitelli de Città di Castello, et Guido Rangoni de Modène, tous trois officiers distingués. D'ailleurs, il lui avoit recommandé, sur toute chose, de ne point s'exposer aux chances d'une bataille, assuré qu'en traînant la guerre en longueur, le plus riche des deux combattans ne pouvoit manquer d'avoir l'avantage. Laurent de Médicis se fit prêter, par les citoyens florentins, cinquante mille florins d'or : il fit marcher en Romagne dix mille hommes de la milice des campagnes; il mit des garnisons dans les villes, et il laissa le passage libre au duc d'Urbin, qui arriva, le 5 février, devant sa capitale. Ce duc battit, le même jour, Francesco del Monte, qui vouloit lui en disputer les approches; et le lendemain, il fut reçu avec des transports de joie par les habitans. Ceux-ci professoient toujours pour lui le même attachement qu'ils avoient déjà montré au temps du duc de Valentinois, et

Leone X. L. III, f. 81. — *Ist. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 107. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 322. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 460.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 127, 130. — Lettre de Léon X, du 12 des kal. d'avril, à l'évêque de Tortose. *Apud Raynald. Ann. eccles. Ann.* 1517, §. 82, 83, p. 239.

ils ne pouvoient s'accommoder à la hauteur et à la dureté 1517.
de Laurent de Médicis (1).

Tout le duché d'Urbin avoit relevé les drapeaux de son ancien maître ; mais au milieu de l'insurrection, Laurent de Médicis avoit pris position sur deux montagnes au-dessus de Pésaro et vis-à-vis d'Urbin ; et il y recevoit les renforts des puissances dont Léon X avoit imploré les secours. Le comte de Potenza lui avoit amené quatre cents lances du royaume de Naples, de la part du roi Charles. François Ier faisoit marcher, de son côté, trois cents lances françaises ; et en donnant cette assistance au pape, il lui demandoit, en retour, la restitution, si souvent promise, de Modène et Reggio au duc de Ferrare (2). Sans compter cette gendarmerie française que le pape ne voulut pas faire arriver jusque sur le théâtre de la guerre, Laurent avoit déjà réuni mille hommes d'armes, mille chevau-légers et quinze mille fantassins. Mais les soldats, en entrant au service du pape, sembloient renoncer à leur ancien point d'honneur et à leur bravoure : les capitaines, assurés que leur souverain ni leur général ne pouvoient point juger de leurs fautes, prenoient à tâche de ménager leur adversaire et de prolonger la guerre, pour prolonger aussi leurs profits. L'armée pontificale laissa échapper toutes les occasions de remporter un avantage sur le duc d'Urbin, jusqu'au 4 avril, que Laurent de Médicis fut blessé, au siége du château de Mondolfo, d'un coup d'arquebuse à la tête (3).

Laurent II de Médicis, qui avoit hérité de tout l'orgueil

(1) *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, *Delizie degli Eruditi*, p. 108. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 127. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. III, p. 81. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 322. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 461.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 131. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 322. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 462.

(3) *Istorie di Giov. Cambi*, p. 111. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 327. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. III, f. 81. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 137. — *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 279.

1517. de sa mère Alfonsina Orsini, qui avoit passé sa jeunesse dans l'exil, occupé à susciter des ennemis aux Florentins, et à chercher par ses intrigues les moyens de recouvrer une autorité à laquelle il croyoit avoir des droits héréditaires, avoit offensé ses compatriotes de mille manières, et étoit détesté d'eux, comme il les détestoit lui-même en secret. Lorsqu'il fut blessé, ses médecins lui ordonnant le silence et le repos, personne ne fut admis à le voir, à Ancône, où il s'étoit fait porter; et les Florentins se persuadèrent bientôt qu'il étoit mort. Ils assuroient que Laurent avoit expiré dans la nuit du vendredi au samedi saint, que son cercueil étoit déjà déposé à Notre-Dame de Lorette, et qu'un possédé, dont on préféroit le témoignage à ceux des témoins oculaires, en avoit donné la nouvelle (1). Les conseils, avec une secrète joie, nommèrent trois commissaires de la république, pour diriger l'armée pendant l'absence de son chef: mais Léon X, qui entrevit dans cette nomination, conforme aux anciens usages, le projet de recouvrer une autorité qu'il s'arrogeoit tout entière, défendit aux commissaires de se rendre au quartier-général (2).

Ce fut seulement au bout de quarante jours que Laurent de Médicis, guéri de sa blessure, vint se montrer à Florence, afin de détromper ceux qui le croyoient mort, et de calmer une fermentation qui pouvoit devenir dangereuse. Il rentra brusquement dans sa patrie, le dimanche 24 mai, et le lendemain il se promena dans les rues, afin que chacun pût l'y voir: cependant le bruit de sa mort s'étoit tellement accrédité, que plusieurs citoyens affirmèrent encore que le prince qui se montroit à eux n'étoit qu'un corps sans vie, animé par un esprit malin (3).

(1) *Ist. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 114. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 279.

(2) *Istor. di Giov. Cambi*, p. 111. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 327.

(3) *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 114.

Au lieu des commissaires de la république, Léon X envoya le cardinal de Bibbiéna prendre le commandement de l'armée que son neveu avoit dû abandonner. Ce favori du pape, auteur de la plus ancienne comédie italienne, et qui jouissoit, parmi les littérateurs et les courtisans, d'une haute réputation de goût, de gaieté et de connoissances, n'étoit pas à beaucoup près aussi considéré des soldats. Sa campagne fut plus malheureuse encore que celle de son prédécesseur. Une querelle entre les Espagnols et les Allemands réunis sous ses drapeaux, après lui avoir coûté plus de cent de ses soldats, le força de les séparer en deux camps. François-Marie de La Rovère en profita : quoique depuis trois mois il n'eût pu payer ses propres soldats, il engagea les Basques et les Allemands qui servoient le pape, et qui rougissoient d'être soumis aux ordres des prêtres, à se joindre à lui; une partie des Espagnols en avoient fait autant; et l'on vit avec étonnement une armée presque entière abandonner le souverain qui la payoit richement et régulièrement, pour suivre celui qui n'avoit à lui offrir que les hasards de la guerre. Le cardinal de Bibbiéna, surpris dans ses quartiers, au monte Impériale, après avoir perdu assez de monde, se retira à Pésaro (1). 1517.

Cependant le duc d'Urbin, ayant doublé son armée sans augmenter ses ressources, sentoit la nécessité de la mener vivre en pays ennemi. Il la conduisit en Toscane pour enlever le butin que le peuple sans inquiétude avoit laissé épars dans la campagne; il força Jean-Paul Baglioni à racheter Pérouse d'une attaque, par une contribution de dix mille ducats; il menaça Città di Castello et Sienne, et après avoir enrichi ses soldats par le pillage, il ramena rapidement son armée dans le duché d'Urbin, pour en chasser le cardinal de Bibbiéna, qui y avoit pénétré pendant son absence. Léon X écrivit, le 16 et le 17 de mai, à Baglioni et à la république

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 139. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, p. 86. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 327.

1517. de Sienne, pour les remercier de la bonne contenance qu'ils avoient faite, et les exhorter à la fermeté (1). Vers le même temps, les gens d'Église, trouvant plus facile de conspirer contre le duc d'Urbin que de le vaincre, avoient gagné des traîtres dans son camp. Maldonato, Soarès, et deux autres capitaines espagnols, promirent de livrer François-Marie au cardinal de Bibbiéna, ou de l'assassiner. Le duc découvrit leurs complots; il les dénonça à leurs compatriotes assemblés, et leur abandonna le jugement de cette perfidie: les Espagnols, indignés, condamnèrent à mort, et exécutèrent eux-mêmes les quatre capitaines qui avoient voulu trahir le prince qu'ils servoient (2).

Après avoir repoussé le cardinal de Bibbiéna, le duc d'Urbin le poursuivit dans la marche d'Ancône: mais comme il n'avoit que très-peu d'artillerie, et presque point de munitions de guerre, il ne put s'y emparer d'aucune des villes qu'il attaqua. Repassant l'Apennin, il étendit ses ravages dans l'état florentin, entre Borgo-San-Sépolcro et Anghiari; son armée, qu'il ne payoit point, s'étoit rendue également redoutable à ses amis et à ses ennemis: sa situation devenoit chaque jour plus difficile; aucun allié n'avoit voulu prendre sa protection, tandis que toutes les grandes puissances envoyoient des secours au pape, et que François I[er] lui-même paroissoit empressé de terminer cette guerre (3). François-Marie perdit enfin l'espérance de se défendre plus longtemps: il accepta la médiation que lui offrit M. de Lescuns, frère de Lautrec, que le roi de France avoit envoyé au pape. Un traité fut signé au mois d'août ou de septembre 1517, par

(1) Lettre aux Siennois, du 15 des kal. de juin; et à J.-P. Baglioni, du 16. *Apud Raynald. Annal.* §. 84, 85, p. 240.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 141. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 32. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. III, f. 82. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 464.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 147. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, p. 87. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 303. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 466.

lequel Léon X s'engageoit à payer à l'armée d'Urbin toutes 1517.
ses soldes arriérées, qui montoient à plus de cent mille ducats; il le relevoit de toutes les censures ecclésiastiques : il accordoit une amnistie complète, qu'ensuite il n'observa pas, à ceux qui avoient embrassé son parti, et il permettoit à François-Marie de faire transporter à Mantoue, où il se retira, son artillerie, et la belle bibliothèque rassemblée à Urbin par son aïeul Frédéric de Montefeltro (1).

La guerre d'Urbin n'étoit point encore terminée, lorsque la cour de Rome fut alarmée par la découverte d'une conspiration contre le pape, et peu après par le supplice d'un des premiers dignitaires de l'Église. Le chef de cette conspiration étoit ce même cardinal, Alphonse Pétrucci, qui avoit travaillé avec zèle à la nomination de Léon X, et qui l'avoit ensuite annoncée au peuple avec un transport de joie, en s'écriant : *Vivent les jeunes gens !* Pandolfe Pétrucci, son père, avoit gouverné la république de Sienne avec une adresse cauteleuse, et des ménagemens pour les habitudes des citoyens dont il avoit aboli les lois, ce qui lui avoit valu la réputation d'un des premiers politiques de son siècle; il étoit mort le 21 mai 1512, dans sa soixante-troisième année (2). Il avoit laissé trois fils, dont l'aîné, Borghèse, n'étoit âgé que de vingt ans; le second, Alphonse, avoit été fait cardinal en 1509, lorsqu'il n'en avoit pas seize; le troisième, Fabio, n'étoit pas encore entré dans l'adolescence. Aucun n'avoit hérité des talens ou de la force de caractère de leur père; bien que l'aîné eût succédé à son autorité dans la république de Sienne, et eût été reconnu comme chef de la balie, et commandant de la garde (3).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 150. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, f. 87. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 332. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 467.

(2) *Orlando Malavolti, Storia di Siena.* P. III, L. VII, f. 117. — *Paolo Giovio, Elogi e Vite d'Uomini illustri.* L. V, p. 303.

(3) *Orlando Malavolti.* P. III, L. VII, f. 118.

1517. Dans cette même famille des seigneurs de Sienne, Léon X avoit un favori; c'étoit Raphaël Pétrucci, évêque de Grosséto, homme dévoué et fidèle, mais dépourvu de toute instruction, et dont les mœurs étoient scandaleuses. Le pape l'avoit déjà fait châtelain du château Saint-Ange : il résolut ensuite de le mettre à la tête du gouvernement de Sienne, pour que cette république, enclavée entre l'état de l'Église et celui des Florentins, dépendît aussi complètement de lui que les états qui l'entouroient. Vitello Vitelli conduisit l'évêque de Grosséto à Sienne, avec deux cents chevaux et deux mille fantassins, et l'installa, le 10 mars 1515, dans la seigneurie, tandis que Borghèse Pétrucci sortit de la ville, sans avoir le courage de faire un effort pour y maintenir son pouvoir. Le nouveau seigneur rappela quelques émigrés; et il exila en revanche tous ceux qui avoient eu le plus de part au dernier gouvernement. Bientôt il rendit sa tyrannie odieuse à tous les Siennois (1).

Le cardinal Alphonse Pétrucci ne pouvoit pardonner à Léon X l'ingratitude dont il étoit victime. Son père Pandolfe avoit été le constant allié des Médicis; il s'étoit engagé, pour les servir, dans les guerres les plus dangereuses; il leur avoit souvent donné asile dans cette patrie même d'où les Médicis chassoient ses enfans, et où ils confisquoient leurs biens. Dans son impatience de jeune homme, Alphonse protesta quelquefois qu'il étoit tenté de se jeter, en plein consistoire, sur Léon X, un poignard à la main, et de se défaire de lui, au milieu du sacré collége. Il songea aussi, dit-on, à engager le chirurgien Baptiste de Vercelli à empoisonner un ulcère pour lequel Léon X étoit obligé de se faire panser tous les jours. Ce chirurgien, cependant, loin d'être engagé au service du pape, n'étoit pas même à Rome; il exerçoit son art à Florence; et toutes les démarches de Pétrucci pour exécuter ce projet, si réellement il y avoit fait entrer Vercelli, se réduisirent aux re-

(1) *Orlando Malavolti, Storia di Siena*. P. III, L. VII, f. 119.

commandations qu'il avoit données sans succès à ce chirurgien pour le mettre au service du pape (1). 1517.

Le séjour de Rome étoit devenu désagréable à Pétrucci, et il s'y rendoit suspect par la violence de ses propos. Il s'en éloigna, mais aussitôt il y fut rappelé. Dans le temps de la guerre d'Urbin, il se prononça vivement en faveur de François-Marie de La Rovère, et il s'éloigna de nouveau. Ses lettres à son secrétaire Antonio Nino furent interceptées : elles exprimoient ou les mêmes sentimens, ou les mêmes projets de vengeance; et Léon X les jugea suffisantes pour lui intenter un procès criminel. Il falloit, par une tromperie, s'assurer de lui avant de le mettre en jugement ; et le pape lui écrivit une lettre affectueuse pour le rappeler, en lui envoyant un sauf-conduit. En même temps, il donna de sa propre bouche sa parole à l'ambassadeur d'Espagne, que Pétrucci, s'il revenoit, ne courroit aucun danger. Alphonse revint en effet à Rome; et il se présenta au palais du pontife avec son ami le cardinal Bandinello Sauli, de Gênes, qui avoit aussi beaucoup contribué à l'élection de Léon X. Tous deux, au lieu d'être introduits à son audience, furent arrêtés, et conduits immédiatement au château Saint-Ange. L'ambassadeur d'Espagne se plaignit de ce que le pape violoit le sauf-conduit et la foi qu'il lui avoit donnée ; mais Léon lui répondit que toutes ces sûretés étoient anéanties par une accusation de lèse-majesté et d'empoisonnement. Cette réponse étoit en quelque sorte une obligation de trouver les accusés coupables (2).

Avec la procédure usitée dans ce siècle, aucun homme ne pouvoit se flatter de faire éclater son innocence, si ses juges étoient déterminés à le trouver criminel, puisque toute

(1) *Raynaldi Annal. eccles.* 1517, §. 89, p. 241.

(2) *Parisii de Grassis mstus archivii Vaticani.* T. IV, p. 200; *apud Rayn. Ann.* 1517, §. 91, 92, p. 242. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, f. 83. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 144. — *Petri Bizarri S. P. Q. Genuens. Hist.* L. XIX, p. 448.

1517. l'information étoit entourée d'un mystère profond. Les deux cardinaux furent soumis à une rigoureuse torture. Poco-in-Testa de Bagna-Cavallo, qui avoit été, sous les Pétrucci, commandant de la garde de Sienne, et Baptiste de Vercelli, qui avoit été arrêté à Florence, furent aussi mis à la torture, et on leur arracha la confession d'un projet d'empoisonnement. D'autres cardinaux furent arrêtés comme coupables d'avoir entendu les propos violens et les menaces de Pétrucci, et de ne les avoir pas révélés : savoir, Raphaël Riario, doyen du sacré collége, cardinal depuis quarante ans, le plus prudent, le plus circonspect entre les chefs de l'Église, qu'il surpassoit tous en dignités, en luxe et en richesses; Adrien, cardinal de Cornéto, et François Sodérini, cardinal de Volterra, qui tous deux étoient aussi parmi les plus riches prélats (1).

Après que l'information fut achevée par le procureur fiscal, et lue dans le sacré collége, Pétrucci et Sauli furent dégradés, et livrés au bras séculier. Le premier fut étranglé en prison, le 21 juin, lendemain de son jugement. Bandinello Sauli fut condamné au même supplice, que Léon X commua en une prison perpétuelle : mais comme le prisonnier fit offrir une grosse somme d'argent pour racheter sa liberté, Léon X lui envoya son maitre des cérémonies, Paris de Grassis, pour accepter cette offre, et conduire le cardinal pénitent au consistoire, sous condition qu'il ne se justifieroit point, et qu'il avoueroit au contraire tout ce dont il étoit accusé (2). Sauli s'y soumit; il fut remis en liberté, et mourut très-peu de temps après. Le bruit courut qu'avant de le relâcher, le pape lui avoit fait administrer un poison lent, pour se défaire de lui. Le cardinal Riario, après avoir été dégradé, fut rétabli dans sa dignité, moyen-

(1) *Giov. Cambi, Ist. Fior.* T. XXII, p. 118. — *Raynaldi Ann. eccles.* 1517, §. 94, p. 242.

(2) *Parisii de Grassis Diarium ; apud Raynald. Ann. eccles.* 1517, §. 98, p. 243.

nant le paiement d'une immense somme d'argent. Les cardinaux de Cornéto et de Volterra avoient avoué à genoux, en plein consistoire, qu'ils avoient entendu les propos menaçans d'Alphonse Pétrucci, et que, les attribuant à son inconséquence, ils ne les avoient point dénoncés. Léon X les fit remettre en liberté, moyennant l'obligation de payer vingt-cinq mille ducats. Cette somme devoit être fournie entre eux : mais les dépenses de la guerre d'Urbin ayant dérangé les finances du pape, il prétendit avoir entendu que chacun paieroit la somme entière. Les deux cardinaux s'enfuirent alors : Adrien de Cornéto ne reparut jamais, et fut sans doute assassiné : Sodérini se mit, à Fondi, sous la protection de Prosper Colonna, où il demeura jusqu'à la mort du pape. Vercelli, Nino, et Poco-in-Testa, périrent dans d'affreux supplices (1). 1517.

Le sacré collége étoit glacé d'effroi; de long-temps ses membres n'avoient été traités avec tant de rigueur. Les condamnés, et même Pétrucci, n'étoient jugés coupables que de propos imprudens ; et lorsque Léon X ne faisoit aucune grace à ses anciens amis, et à ceux qui avoient favorisé son élection, les autres ne pouvoient s'attendre à être plus ménagés : déjà ils se sentoient coupables à ses yeux; car leur intercession en faveur des prévenus avoit été regardée comme une offense. Le cinquième concile de Latran, qui étoit assemblé à l'époque de l'assomption de Léon X au pontificat, ne pouvoit plus mettre de bornes à son despotisme ; il avoit été terminé par lui le 16 mars 1517, après avoir duré cinq ans. Dans ce long espace de temps, il n'avoit tenu que douze sessions, et n'avoit paru occupé que de vaines formalités et de discours d'apparat. Jamais il n'avoit réuni plus de seize cardinaux et plus de quatre-vingt-dix ou cent évê-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 146.—*Parisii de Grassis Diarium, apud Reynaldum Ann. eccles.* 1517. §. 95, p. 442. — *Paolo Giovio, Vita di Leone* X. L. IV, f. 85. — *Panvino delle Vite de' Pontifici, in Leone X.* p. 261. v. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 465.

1517. ques et abbés mitrés, et l'on ne devoit en effet pas s'attendre à en voir davantage dans une assemblée que le pape avoit soin de dépouiller de toute autorité réelle (1).

Depuis la conjuration de Pétrucci, il ne restoit plus que douze cardinaux dans le sacré collége; et Léon X profita de leur terreur pour faire en une seule fois une promotion de trente-un cardinaux, qui mettoit leur consistoire dans une absolue dépendance de lui. Une nomination si nombreuse, et si disproportionnée avec le corps qu'elle recrutoit, étoit sans exemple. Les cardinaux, effrayés par le supplice récent de leur collègue, encore qu'ils se vissent ainsi rejetés dans une minorité impuissante, n'osèrent faire aucune objection. La liste fut arrêtée le 26 juin, et publiée le 1er juillet (2). Léon X plaça à cette occasion, dans le sénat de l'Église, deux fils de ses sœurs, et plusieurs autres de ses créatures, qui n'avoient d'autre titre à tant d'élévation que sa faveur : mais en même temps il décora du chapeau plusieurs gentilshommes romains, que la politique de ses prédécesseurs avoit tenus soigneusement écartés du sacré collége; il éleva encore à la même dignité plusieurs hommes de lettres célèbres, qui ont illustré le nom de leur patron, par reconnoissance pour la protection qu'il leur avoit accordée; enfin il vendit cette décoration à prix d'argent à tous les autres, il la fit même payer à ceux à qui il étoit le plus décidé de faire une grace; mais le prix qu'il exigeoit étoit d'autant plus élevé que le candidat avoit moins de mérite par lui-même (3).

Les dernières séances du concile n'avoient retenti que de

(1) *Raynaldi Annal. eccles.* 1517, §. 117, p. 226 et *seq.* — Fleury, Histoire ecclésiastique. L. CXXV, c. 1-4. — *Spondanus continuatio Rayn. Ann.* 1517, §. 1, 2, T. II, p. 593.

(2) *Parisii de Grassis, apud Raynald.* 1517, §. 101, p. 244.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 146. — *Pauli Jovii Hist. sui temporis Epitome.* T. II, L. XIX, p. 3. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, f. 86. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 279. — *Ist. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 124.

projets de ligue contre les Turcs. L'Europe paroissoit se préparer pour une nouvelle croisade, et en effet la guerre sacrée que prêchoit le pape, sembloit une mesure nécessaire pour défendre et sauver la chrétienté. Sélim, par la conquête de l'Égypte, et par ses victoires sur le sophi de Perse, avoit presque doublé l'étendue de son empire, et ses moyens d'attaque. On connoissoit sa haine contre les chrétiens, sa passion pour les entreprises nouvelles, sa dissimulation et sa cruauté. Les côtes mêmes de l'Italie commençoient à être exposées aux descentes des Turcs. Léon écrivoit à Maximilien qu'ils étoient venus coup sur coup piller Récanati, puis Ostie (1). François, Charles et Maximilien signèrent à Cambrai, le 11 mars 1517, un traité d'alliance contre l'empire ottoman : le nombre des troupes à fournir, la manière dont chaque monarque dirigeroit son attaque, l'assistance qu'on demanderoit aux autres potentats, tout paroissoit convenu d'avance ; et les princes chrétiens sembloient enchérir l'un sur l'autre par les promesses les plus splendides pour la défense de la patrie de la civilisation. Mais le plus léger avantage prochain suffisoit pour distraire d'un danger qu'on croyoit éloigné encore ; et Léon X, qui paroissoit si zélé pour la ligue chrétienne, fut peut-être celui qui contribua le plus à l'empêcher de se former (2). 1517.

Tandis que François Ier renouveloit le 8 octobre son alliance avec la république de Venise, Léon X avoit aussi cherché à s'unir plus intimement avec ce monarque : Charles avoit passé des Pays-Bas en Espagne ; et il paroissoit devoir y trouver assez d'occupation lorsqu'il tenteroit de ramener les peuples à l'obéissance. Maximilien, déjà vieux, n'avoit jamais été un allié dans lequel on pût placer aucune confiance ; et Léon X, toujours occupé de la gran-

(1) *Epistola Leonis, apud Raynald.* 1518, §. 71, p. 260.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 152. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* l. IV, p. 259. — *Raynaldi Ann. eccles.* 1517, §. 18 et seq., p. 230. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* T. IV, f. 88.

1518. deur de sa maison, jugea qu'il ne pouvoit mieux l'assurer que par une alliance avec la France. Il obtint au mois de janvier 1518, pour son neveu Laurent, duc d'Urbin, la main de Madeleine, fille de Jean de la Tour, comte d'Auvergne et de Boulogne, et d'une sœur de François de Bourbon, comte de Vendôme. Ce mariage unissoit Laurent à la maison de France; et pour honorer davantage encore ce jeune homme, François le choisit pour parrain d'un fils qui lui étoit né au mois de février. Après le baptème, célébré le 25 avril avec beaucoup de pompe, François rendit à Laurent l'engagement signé par Léon X, de restituer au duc de Ferrare les villes de Modène et de Reggio. Le pape en retour ne fut pas moins généreux du bien d'autrui envers le roi. Il lui accorda la libre disposition des décimes qu'il avoit levées sur le clergé français pour faire la guerre aux Turcs, donnant ainsi le premier l'exemple d'abandonner ce projet de croisade sur lequel il avoit tant insisté (1).

Léon X a eu le bonheur de lier son nom à l'époque de la plus grande splendeur de la littérature et des arts en Italie: parvenu au trône au moment où toutes les carrières étoient parcourues en même temps par des hommes de génie, formés avant lui, il distribua entre eux, avec la même prodigalité qu'il apportoit à toute chose, les trésors de l'Église, les riches bénéfices dont il avoit la collation dans toute la chrétienté, et les sommes prodigieuses que lui rapportoit le commerce des indulgences. Ces poëtes, ces historiens, ces artistes qu'il avoit enrichis de ses bienfaits, ont célébré son nom avec reconnoissance, et lui ont attribué tout le mérite des travaux qu'il leur avoit donné le loisir de faire. Mais comme pontife ou comme souverain, Léon X étoit loin de se montrer digne de tant de louanges. Dans l'année

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 155. — *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 131. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 333. — Mémoires de Bayard. Ch. LX p. 387. — Mémoires de Martin du Bellay, L. I, p. 77.

qui venoit de se terminer, Martin Luther avoit commencé 1518.
en Allemagne à s'élever contre le scandaleux trafic des indulgences, et il avoit été ainsi amené, en examinant sa propre foi, à poser les fondemens de cette réforme qu'il accomplit ensuite avec tant de gloire. Il étoit alors loin de prévoir lui-même les conséquences auxquelles le conduisoit l'examen de la doctrine de l'Église. La réformation ne pouvoit être qu'un ouvrage progressif; et ce n'étoit que successivement qu'un esprit religieux pouvoit porter le flambeau de l'examen sur toutes les croyances long-temps reçues comme fondamentales. Il ne faut pas s'étonner si Léon mourut sans avoir soupçonné la révolution qui pendant son règne s'étoit opérée en Allemagne dans les esprits, si, durant le temps qu'embrasse cette histoire, et long-temps encore après, elle ne fut point comprise en Italie, et si l'acte énergique, par lequel la raison brisa le joug qu'elle avoit porté, fut confondu par la cour de Rome avec les obscures hérésies qu'elle avoit vues tant de fois naître, et mourir dans les couvens. Mais Léon X manqua de prudence, de justesse d'esprit et de philosophie, en n'appréciant pas mieux son siècle; en laissant croître témérairement dans un âge de lumières tous les abus qui n'avoient pu être tolérés que dans ceux de la plus barbare ignorance, en encourageant enfin par une cupidité imprévoyante le scandaleux trafic des choses sacrées, pour que son produit même payât des récompenses aux littérateurs et aux philosophes qui briseroient les chaînes de la superstition.

En effet, Léon X, parvenu à la plus haute des dignités humaines, regarda dès-lors sa vie comme un carnaval continuel, dans lequel il ne devoit songer qu'à jouir. Il partageoit son temps entre les festins et la chasse; il s'entouroit de bouffons, qu'il prenoit plaisir à tourmenter et à rendre ridicules; il exaltoit la vanité de ceux qu'il connoissoit déjà pour les plus vaniteux; et, sous prétexte de leur accorder des distinctions nouvelles, il les exposoit à la moquerie

1518. universelle. Il ne craignit point de pousser jusqu'à la folie, par ce cruel persiflage, des hommes de mérite ou des vieillards dignes de respect. La réputation de continence, qu'il avoit obtenue comme cardinal, n'avoit point soutenu un examen plus sévère; et sa familiarité avec ses pages donnoit lieu aux soupçons les plus honteux. Sa libéralité, qui s'étendoit sur tous ceux qui l'approchoient, et qui se proportionnoit à sa bonne humeur ou au succès de ses chasses, beaucoup plus qu'au mérite de ceux qu'il combloit de biens, n'étoit elle-même qu'une disposition tout égoïste : il vouloit être entouré de visages rians, il vouloit recueillir les bénédictions de ceux qui l'approchoient, et il ne se soucioit point du prix auquel il amassoit, par des exactions sur les peuples, ou par la vénalité de tout ce que l'Église réputoit de plus sacré, les trésors qu'il dissipoit ensuite d'une main si prodigue (1).

La trève que les Vénitiens avoient conclue avec Maximilien, et qui expiroit au bout de dix-huit mois, fut prolongée au mois d'août 1518 pour cinq ans, aux mêmes conditions, par l'entremise de la France. L'empereur auroit même consenti volontiers à la changer en une paix perpétuelle : mais François Ier y mit obstacle, de peur que les Vénitiens, en perdant toute inquiétude, ne relâchassent les liens par lesquels la France les tenoit dans sa clientelle (2). La cour de France regardoit avec jalousie tout pouvoir qui sembloit en Italie s'élever à l'indépendance : en conservant l'alliance des Vénitiens, elle empêchoit soigneusement qu'ils n'augmentassent le nombre de leurs créatures en Lombardie. Le maréchal Trivulzio, qui lui avoit rendu de si grands services, lui étoit devenu suspect par son attachement aux Vénitiens. Il étoit le chef du parti guelfe ; et Lautrec, pour le mortifier, combloit d'honneurs Galéazzo

(1) *Paolo Giovio*, *Vita di Leone X*. L. IV, f. 91-96.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIII, p. 155. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 258.

Visconti, chef du parti gibelin. Trivulzio, pour ne pas demeurer à la merci de tous les événemens, demanda et obtint la bourgeoisie des cantons suisses; mais il ne fit par là que fournir de nouvelles armes à ses ennemis. Accusé à la cour, il se détermina, malgré son grand âge, à passer les monts, et à se présenter à François Ier pour se justifier. Le roi le reçut avec dureté, lui reprocha de jouir d'une réputation qu'il n'avoit point méritée, et le força de renvoyer aux Suisses ses lettres de bourgeoisie. Peu de temps après, Trivulzio tomba malade à Chartres, et il y mourut, éprouvant jusqu'à la fin de sa longue vie cette inconstance de la fortune, à laquelle faisoit allusion l'épitaphe qu'il choisit lui-même: « Jean-Jacques Trivulzio, fils d'An- » toine, qui jamais ne se reposa, repose ici; tais-toi (1). » 1518.

Des négociations, qui devoient décider du sort, non-seulement de l'Italie, mais de l'Europe, occupoient alors tous les esprits. Maximilien ressentoit enfin l'influence de la vieillesse; il auroit voulu assurer à son petit-fils la dignité impériale, mais il ne pouvoit, d'après les constitutions de l'Empire, le faire élire roi des Romains, jusqu'à ce qu'il eût lui-même reçu la couronne d'or des mains du pape: il songeoit ou à aller la chercher à Rome, ou à obtenir de Léon X qu'il la lui envoyât en Allemagne par un légat; et pendant ce temps il s'occupoit de gagner les suffrages des électeurs. Malgré les inquiétudes des princes de l'Empire, la jalousie de la France, et les artifices de la cour de Rome, il n'auroit pas tardé à réussir. Mais la mort vint rompre ces négociations d'une manière inattendue; elle surprit Maximilien à Lintz, le 19 janvier 1519, comme il

(1) L'épitaphe fut inscrite sur son tombeau, dans l'église de Saint-Nazaire, à Milan: *Joannes-Jacobus Trivultius, Antonii filius, qui nunquam quievit, quiescit. Tace.* — *Carlo Rosmini*, *Ist. del Trivulzio.* L. XII, p. 539. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 157. — *Paolo Giovio*, *Vita di Leone X.* L. IV, f. 100. — Idem, *Vite d'Uomini illustri.* L. IV, p. 259.

1519 se livroit avec ardeur à la chasse, et qu'il cherchoit à se débarrasser d'une petite fièvre, par des remèdes hors de saison (1).

La mort de Maximilien, avant qu'un roi des Romains fût élu, ouvroit la porte à tous les candidats qui pouvoient prétendre à cette première dignité du monde chrétien. Deux seuls monarques cependant, les plus puissans de l'Europe, le roi d'Espagne et le roi de France, se mirent sur les rangs. Le premier, comme archiduc d'Autriche, et comme souverain des Pays-Bas, étoit déjà membre de l'Empire; le second lui étoit absolument étranger; mais s'il avoit obtenu la couronne, il est probable qu'il auroit compromis cette suzeraineté de la monarchie française, à laquelle les Français attachoient tant de prix à si juste titre, et que pour la mieux unir à l'Empire, il l'en auroit rendue dépendante. Les ministres des deux princes représentoient qu'un monarque puissant étoit dans ce moment nécessaire à la chrétienté, pour arrêter les conquêtes des Turcs, qui accabloient la Hongrie, et menaçoient l'Allemagne. Cependant tous les princes et tous les états indépendans de l'Allemagne et de l'Italie avoient un sentiment tout contraire; ils voyoient avec inquiétude la couronne impériale confirmée dans la maison d'Autriche dès l'année 1438, par l'élection successive d'Albert II, de Frédéric IV et de Maximilien, et par la longueur du règne des deux derniers. Ils craignoient la subversion absolue de leurs libertés, lorsque l'héritier de ces monarques, qui les avoient déjà trop peu respectées, seroit encore souverain de toutes les Espagnes, des Indes, des Pays-Bas et des Deux-Siciles. L'élection de François Ier, et les habitudes d'une monarchie absolue, qu'il apporteroit dans une monarchie élective et limitée, ne pa-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIII, p. 169. — *Parisii de Grassis, apud Raynald. Ann. eccles.* 1519, §. 1. 2, p. 277. — *Fr. Belcarii*. L. XVI, p. 472. — *P. Bizarri*. L. XIX, p. 449. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X*. L. IV, f. 88. — *Paolo Paruta Ist. Ven.* L. IV, p. 261.

roissoient pas moins dangereuses pour l'indépendance de tous les petits états : aussi, tandis que les deux monarques faisoient promener de cour en cour, en Allemagne, des ambassades splendides, accompagnées de troupes de gendarmes, et de convois d'argent, pour gagner ouvertement les suffrages, tous les amis de leur pays, tous ceux de la liberté européenne faisoient des vœux pour que ces deux rois fussent également écartés. Plusieurs, il est vrai, et Léon X à leur tête, feignoient de s'attacher à François I[er], pour employer son argent et son crédit à combattre son compétiteur; ils se reposoient, pour rendre vains leurs propres efforts, sur l'orgueil national des Allemands, qui empêcheroit toujours un roi de France de monter sur le premier trône de l'Allemagne (1). 1519.

Tandis que Léon X essayoit de tenir la balance égale entre deux princes si puissans, le dernier héritier légitime de sa propre famille mouroit à Florence. Laurent de Médicis, duc d'Urbin, y avoit amené sa femme, Madeleine de Latour-d'Auvergne; mais il lui avoit communiqué la maladie honteuse dont il étoit lui-même atteint. Madeleine mourut le 23 avril, en mettant au jour la trop fameuse Catherine de Médicis; et cinq jours après, le 28 avril, Laurent succomba au mal qui le minoit depuis long-temps (2). Il ne restoit d'autre descendant de Cosme de Médicis, père de la patrie, que le pape Léon X, Catherine, sa petite-nièce, des femmes mariées dans diverses maisons florentines, et trois bâtards; Jules, déjà cardinal, Hippolyte et Alexandre, encore enfans. Les descendans de Laurent de Médicis, frère de Cosme, qui, vingt-cinq ans auparavant, avoient

(1) *Raynaldi Annal. eccles.* 1518, §. 156 et seq., p. 273; 1519, §. 8 et seq., p. 278. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 159. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, f. 89. — *Jacopo Nardi.* L. V, p. 283. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 261.

(2) *Giovio Cambi*, p. 144, 149. — *Fil. Nerli.* L. VI, p. 132. — *Fr. Belcarii* L. XV, p. 468; L. XVI, p. 470.

1519. renoncé à leur nom pour prendre celui de *Popolani*, et qui, dans les révolutions de Florence, s'étoient montrés partisans du peuple et de la liberté, étoient alors partagés en deux branches; et dans la cadette, Giovanni de Médicis, fils de Catherine Sforza, commençoit à s'illustrer dans les armes. Cette année même, le 11 juin 1519, il lui naissoit un fils, destiné à asservir un jour sa patrie, et à porter le premier, avec le nom de Cosme, le titre de grand-duc de Toscane (1).

Les vues ambitieuses de Léon X pour sa famille, auxquelles il avoit sacrifié la gloire et l'indépendance de sa patrie, ne pouvoient plus avoir d'exécution; aussi quelques citoyens prirent-ils courage pour le supplier de rendre à Florence une liberté qui ne pouvoit plus porter de préjudice à sa grandeur ou à celle de sa maison : le sort du cardinal Jules, lui disoient-ils, étoit fixé dans l'Église, tandis que les deux enfans, Alexandre et Hippolyte, à peine reconnus par Léon X, ne paroissoient lui inspirer aucun intérêt (2). Mais Léon, dans son long exil, avoit contracté la haine de la liberté; il supposa qu'il conserveroit la Toscane dans une plus grande dépendance de ses volontés, en remplaçant Laurent par son cousin le cardinal Jules; et il fit partir celui-ci pour Florence, lorsqu'il fut instruit de la maladie du premier. Jules, qui étoit brouillé avec Laurent, n'entra point au palais des Médicis, jusqu'après la mort de son cousin. Il annonça alors aux magistrats que son intention n'étoit pas de marcher sur les traces de son prédécesseur, qu'il ne s'arrogeroit point comme lui la nomination de tous les offices lucratifs, et qu'il prendroit au contraire à tâche de respecter la liberté publique. En effet, les Florentins, soulagés du joug qu'ils avoient porté, crurent retrouver dans le cardinal Jules une image de leur république : ils s'attachèrent à ce pré-

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 335.
(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 162.

lat, qui demeura au milieu d'eux jusqu'au mois d'octobre, 1519.
et qui, lorsqu'il repartit pour Rome, laissa, dans le palais des Médicis, Goro Ghéri de Pistoia, évêque de Fano, et le cardinal de Cortone, pour gouverner à sa place (1).

Le duché d'Urbin étoit échu au Saint-Siége par l'extinction de la maison de Médicis. Léon X ne voulut point le rendre à son ancien souverain, malgré le désir qu'en manifestoient les Urbinates; au contraire, pour les contenir dans la soumission, il fit démanteler leurs villes. Mais tandis qu'il incorpora le duché d'Urbin au domaine immédiat de l'Église, il céda la forteresse de San-Léo, et le comté de Montefeltro, qui se compose d'une soixantaine de châteaux ou de villages fortifiés, à la république florentine, en paiement de cent cinquante mille florins qu'il lui restoit devoir sur les sommes qu'il avoit empruntées d'elle à l'occasion de la guerre d'Urbin (2).

Cependant la rivalité entre les deux prétendans à l'Empire s'étoit continuée avec une apparence de galanterie et d'égards mutuels. François Ier avoit dit aux ambassadeurs d'Espagne, que leur maître et lui devoient se considérer comme deux amans faisant la cour à une même maîtresse, non comme deux ennemis (3). Il avoit cru gagner les suffrages des électeurs, en répandant l'argent à pleines mains. Ses trois ambassadeurs, l'amiral Bonnivet, d'Orval et Fleuranges, « avoient toujours, dit le dernier, quatre » cent mille écus avec eux, que des archers portoient en » brigandines et en bougettes; et avoient lesdits ambassa» deurs avec eux quatre cents chevaux allemands aux gages » du roi, qui les conduisoient; et l'adventureux (Fleu-

(1) *Istorie di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 152. — *Filippo de' Nerli, Commentari de' fatti civili di Firenze.* L. VII, p. 133.

(2) *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 136. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 336. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 163. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, f. 89. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 279.

(3) *Fr. Belcari.* L. XV, p. 472.

1519. » ranges) avoit avec lui quarante chevaux, la plupart » aussi allemands, tous habillés de vert, à une manche » de ses couleurs, et firent ces gens-là beaucoup de ser- » vice (1). »

Toutefois l'argent de Charles lui fit plus de service encore; il l'employa à rassembler une armée qui s'approcha tout-à-coup de Francfort, sous prétexte de protéger la liberté des électeurs. Les quatre voix de Mayence, de Cologne, de Saxe, et du comte Palatin, lui furent données, après que l'électeur de Saxe eut refusé la couronne qui lui étoit offerte à lui-même; le vote de la Bohême vint ensuite; enfin, les électeurs de Brandebourg et de Trèves furent les derniers à abandonner les intérêts du roi de France; et Charles, qui étoit alors en Espagne, et qui dès-lors prit le nom de Charles-Quint, fut proclamé empereur-élu, le 28 juin 1519 (2).

Pendant ce même temps, l'histoire de l'Italie ne présentoit que peu d'événemens. Les provinces dévastées durant la guerre cherchoient par le repos et l'économie à se relever de leurs désastres. Le marquis de Mantoue, François de Gonzague, qui, dans les guerres de la fin du siècle précédent, s'étoit acquis une assez brillante réputation, mourut le 20 février. De ses trois fils, Frédéric II lui succéda; Hercule fut ensuite cardinal; et don Fernand, depuis duc de Molfetta et de Guastalla, fut un des capitaines les plus illustres du siècle (3).

Le duc de Ferrare, don Alphonse d'Este, fut la même

(1) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 248.

(2) Lettres du cardinal Caietan à Leon X, de Francfort, 29 juin 1519; *in Lettere de' Principi, editio Veneta*, 1581, T. I, f. 68. — *Parisii de Grassis, apud Raynald.* 1519, §. 24, p. 282. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIII, p. 264. — *Alfonso de Ulloa, Vita di Carlo V.* L. II, f. 63. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 263. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 475. — Schmidt, Histoire des Allemands. L. VIII, ch. I et II, T. VI, p. 163.

(3) *Muratori, Annali d'Italia, ad ann.* 1519, p. 160.

année assailli, au mois de novembre, par une maladie 1519.
dangereuse, qui fit pendant quelque temps désespérer de sa vie. Son frère, le cardinal Hippolyte, à qui le pape avoit rendu le séjour de la cour de Rome désagréable, vivoit en Hongrie, dans son archevêché de Strigonie. Alphonse avoit payé les dettes énormes qu'il avoit contractées pendant ses longues guerres; il avoit même amassé un trésor considérable; mais il n'avoit pu y réussir qu'en accablant ses sujets par des impôts révoltans. Il ne se départoit d'une économie sordide sur tous les autres points, que lorsqu'il s'agissoit d'augmenter les fortifications de Ferrare, de fondre de nouvelle artillerie, ou de se pourvoir de nouvelles munitions de guerre. Il avoit fait de sa capitale une ville presque imprenable; mais il avoit chèrement acheté cet avantage, au prix de l'affection de ses peuples, que ses impôts multipliés et ses monopoles lui avoient fait perdre. Après la paix, il avoit licencié ses troupes, et il croyoit n'avoir plus rien à craindre, lorsqu'à l'époque même où il tomba malade, une inondation renversa les murailles de Ferrare, sur une étendue de quatre-vingts pieds, et l'exposa ainsi à de nouveaux dangers (1).

Léon X n'avoit point rendu à Alphonse d'Este les deux villes de Modène et de Reggio, qu'il lui détenoit injustement, même après que la mort de son neveu eut mis un terme à tous les projets qu'il avoit précédemment formés pour l'agrandissement de sa famille. Loin d'être ramené par cet événement à des sentimens plus modérés, lorsqu'il apprit la maladie d'Alphonse, et la chute des murs de sa capitale, il résolut d'en profiter pour lui enlever son dernier asile. Il prêta dans ce but dix mille ducats à Alexandre Frégose, évêque de Vintimille, fils de ce cardinal, Paul Frégose, dont le caractère belliqueux avoit causé

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 165. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 478.

1519. tant de révolutions dans le siècle précédent. Frégose, que son cousin Octavien avoit exilé de Gênes, et qui vivoit alors à Bologne, solda avec cet argent deux mille fantassins dans les terres de l'Eglise et la Lunigiane (1). Il avoit compté, comme il arriva en effet, que tout le monde croiroit ces troupes destinées à tenter une révolution à Gênes. Lorsqu'il apprit que son cousin Octavien s'étoit mis sur ses gardes dans cette dernière ville, il feignit d'en être fort troublé, et il offrit à Frédéric de Bozzolo de le seconder avec ses troupes, qui étoient déjà payées pour un mois, dans un démêlé qu'avoit celui-ci avec Jean-François Pic de La Mirandole, sur la possession de Concordia. Sous ce prétexte, il s'approcha du Pô, espérant le passer sans obstacle, et marcher à l'improviste sur Ferrare. Un agent du pape lui avoit préparé des barques à l'embouchure de la Secchia dans le Pô; mais à l'approche de cette petite armée, le marquis de Mantoue fit enlever toutes ces barques; il pénétra les vrais desseins de l'évêque de Vintimille, et en donna avis au duc de Ferrare, qui se hâta de se mettre sur ses gardes. Alexandre Frégose, n'espérant plus le surprendre, licencia ses troupes. Le duc porta plainte contre lui auprès du pape, pour avoir voulu l'attaquer au milieu de la paix, et Léon n'hésita point à désavouer cet évêque (2).

Mais la dignité dont les papes sont revêtus ne les laisse presque jamais exposés à souffrir de leurs fautes : leurs provocations ne sont suivies d'aucunes représailles; s'ils se rendent coupables d'une perfidie, on redoute de l'articuler et on n'ose point attaquer leur réputation. Cette espèce d'impunité ne peut manquer de les corrompre. Dès qu'un pape s'est livré à l'ambition d'agrandir ses états, une tentative manquée ne le décourage point, et un échec

(1) *Petri Bizarri Genuens. Hist.* L. XIX, p. 449.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 166. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 478.

n'est pour lui qu'un motif de renouveler ses efforts. 1519.
Alexandre VI avoit commencé la guerre contre les feudataires de l'Église, et il avoit dépouillé tous ceux de la Romagne, pour agrandir son fils à leurs dépens. Jules II, avec une ambition plus généreuse, s'étoit attaqué à des princes plus puissans : il avoit expulsé les Bentivoglio de Bologne, chassé les Vénitiens de Romagne, et commencé la guerre contre le duc de Ferrare; mais il avoit conservé leur pouvoir à ceux qui, se soumettant sans réserve à l'Église, n'étoient réellement que ses vicaires, comme ils en portoient le titre, et qui ne commandoient qu'en son nom.

Jean-Paul Baglioni, seigneur de Pérouse, étoit le plus illustre parmi ces derniers. Après avoir fait sa paix avec Jules II, il l'avoit servi dans toutes ses guerres, et il s'étoit toujours montré sujet fidèle des pontifes. Il avoit été appelé par les Vénitiens à commander leurs armées, pendant la guerre de la ligue de Cambrai, et il y avoit fait briller sa prudence, sa connoissance des lieux, des hommes, et de l'art de la guerre; en sorte que, malgré plusieurs revers, les Vénitiens ne lui avoient point retiré leur confiance. Après la paix, il étoit revenu à Pérouse. Le pape avoit d'abord applaudi à sa contenance, lorsque le duc d'Urbin s'étoit approché de Pérouse avec son armée : néanmoins il lui reprocha plus tard une secrète intelligence avec le duc, persuadé que Baglioni ne pouvoit voir sans chagrin la ruine de ce dernier des feudataires de l'Église, son voisin et son ami.

Baglioni avoit, dans Pérouse, un rival de la même famille que lui, nommé Gentile : il l'en chassa en 1520, et 1520.
fit périr quelques-uns de ses partisans, accusés d'un complot contre lui. Le pape prit la défense de Gentile, et cita Jean-Paul à comparoître à Rome en personne. Jean-Paul, malade, ou feignant de l'être, envoya Malatesta, son fils, à sa place, pour se justifier. Léon X l'accueillit avec une

1520. extrême prévenance; mais, en même temps, il lui déclara qu'il vouloit que le seigneur de Pérouse comparût lui-même pour plaider sa cause. Afin qu'il n'eût cependant aucune inquiétude pour sa sûreté, il lui envoya un sauf-conduit écrit de sa main; il donna en même temps sa parole à Camillo Orsini, gendre de Baglioni, et à d'autres amis puissans du seigneur de Pérouse, que celui-ci ne couroit aucun danger. Orsini, après avoir obtenu ces assurances, se fit un devoir de presser son beau-père d'obéir. Baglioni le crut; et le lendemain matin de son arrivée à Rome, il se rendit au château Saint-Ange, où le pape avoit été loger : mais, au lieu d'être admis à son audience, il fut arrêté par le châtelain, et livré à la torture par les bourreaux. Ce n'étoit point sur un crime en particulier qu'on l'interrogeoit; on lui demandoit une confession générale de tout ce qu'il avoit commis de répréhensible pendant la durée de sa vie. Il s'en falloit de beaucoup que cette vie fût sans reproches. Baglioni confessa plusieurs actes de cruauté, commis pour conserver la tyrannie; plusieurs débauches scandaleuses, et, entre autres, un inceste avec sa sœur, qu'il avoit pris peu de peine à dissimuler. Sur ces aveux, après avoir passé deux mois en prison, il fut décapité par l'ordre de Léon X. Sa femme et ses enfans se réfugièrent à Padoue, sous la protection des Vénitiens; et Pérouse fut entièrement soumise à l'autorité du Saint-Siége (1).

La même année, Léon X, qui avoit engagé à son service Jean de Médicis, fils de la fameuse Catherine Sforza de Forli et de son second mari, chargea ce jeune homme, en qui se développoient déjà l'ardeur militaire et l'impétuosité qui firent plus tard sa réputation, de chasser de

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 170. — *Anonimo Padovano, presso Muratori Annali d'Italia, ad Ann.* p. 162. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, f. 90. — *Onofrio Panvino, Vite de' Pontifici, in Leone X*, p. 262 v. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 480. — *Sansovino, Famiglie illustri d'Italia*, f. 21.

Fermo Louis Fréducci, qui commandoit dans cette ville. 1520.
Fréducci passoit pour un bon capitaine; mais il n'avoit sous ses ordres que deux cents hommes d'armes, avec lesquels il ne pouvoit espérer de résister à mille chevaux et quatre mille fantassins que commandoit Jean de Médicis. Il essaya de s'échapper de Fermo avec ses deux compagnies de gendarmerie : Médicis l'atteignit, entoura sa troupe, et ne consentit à accorder de quartier au reste de ses soldats qu'après que Fréducci eut péri dans le combat avec plus de cent des siens. La mort de Fréducci glaça de terreur tous les petits seigneurs ou tyrans des Marches : les uns s'enfuirent, sans essayer une vaine résistance; d'autres accoururent à Rome pour implorer la clémence du pontife. Léon X les fit aussitôt jeter en prison, puis appliquer à la torture, pour obtenir d'eux une confession générale. Il n'y en avoit aucun qui, dans le cours de sa vie, n'eût quelque crime à se reprocher : sa confession étoit aussitôt suivie de son supplice. Ainsi, Amadei, tyran de Récanati; Zibicchio, chef de parti à Fabbriano; Hector Sévériani, chef de parti à Bénévent, furent pendus, après avoir été exposés à la torture, quoiqu'ils fussent venus se livrer eux-mêmes au souverain pontife, et qu'aucune accusation ne pesât auparavant sur eux (1).

Mais la souveraineté qui tentoit le plus l'ambition de Léon X étoit celle de Ferrare; il avoit essayé l'année précédente de s'en emparer par surprise: il fit cette année une nouvelle tentative dont le caractère étoit plus odieux. Uberto Gambara, protonotaire apostolique, qui parvint ensuite à la dignité de cardinal, fut chargé de séduire Rodolphe Hello, Allemand, capitaine de la garde du duc. Il lui donna deux mille ducats, et lui en promit beaucoup davantage, tandis que Hello s'engagea en retour à assassiner Alphonse, et à livrer la porte de Castel Téaldo, cita-

(1) *Pauli Jovii Vita Leonis X.* L. IV, p. 83. — *Anonimo Padovano, presso Muratori Annali,* 1520, p. 163.

1520. delle de Ferrare, aux troupes de l'Église, qui arriveroient de Modène et de Bologne. Le jour étoit fixé pour l'exécution, et l'ordre étoit donné à Guicciardini l'historien, qui commandoit à Modène, et à Guido Rangone, qui commandoit à Bologne pour le pape, de faire avancer les troupes pontificales devant les portes de Ferrare. Mais Rodolphe Hello avoit révélé dès le commencement, au duc de Ferrare, les propositions qu'on lui avoit faites; et c'étoit par ses ordres qu'il avoit paru ensuite entrer dans le complot. Lorsque toutes les lettres de Gambara furent entre les mains du duc, et que tous les desseins de Léon X lui furent complètement connus, il en fit faire un procès authentique avec les interrogatoires de plusieurs complices; et il le déposa, ainsi que les lettres originales de Gambara, dans les archives de la maison d'Este, où Muratori en a pris connoissance; puis il étouffa cette affaire, pour éviter, s'il étoit possible encore, de se brouiller irrémissiblement avec Léon X (1).

Ce pontife, livré à mollesse et à tous les plaisirs, passant sa vie dans les festins, occupé de musique, de comédie, de cérémonies bouffonnes, où il faisoit marcher ses baladins entourés d'une pompe ridicule, enivré des éloges des poètes et des orateurs qu'il combloit de présens, et ne donnant presque aucune attention à l'orage que Luther excitoit alors même contre lui en Allemagne, ne paroissoit pas devoir désirer une guerre nouvelle. Sa prodigalité avoit dissipé en peu de temps, au sein de la paix, les immenses trésors que Jules II avoit su amasser pendant des guerres continuelles : aussi, pour satisfaire aux besoins de

(1) *Muratori*, *Annali d'Italia*, *ad ann.* 1520. T. XIV, p. 164. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIII, p. 171, qui supprime du complot le projet d'assassinat, auquel il est possible qu'il n'eût pas participé. Giraldi et Paul Jove se taisent sur cet événement odieux, et M. Roscoe se fonde sur leur silence pour le révoquer en doute. *Vie de Léon X.* Ch. XXIII, T. III, p. 324, trad.

son luxe inconsidéré, il étoit obligé d'augmenter sans cesse 1520.
le scandaleux trafic des indulgences, et de rendre plus frappans ces désordres mêmes, contre lesquels les premiers réformateurs osoient enfin élever la voix (1).

Mais une vague inquiétude d'esprit lui faisoit désirer des scènes nouvelles, et de nouveaux sujets de flatterie à fournir à ses courtisans ; comme il n'avoit plus de famille à qui il pût transmettre la grandeur qu'il vouloit acquérir, il portoit envie à la gloire de Jules II, qui avoit marqué son pontificat par les conquêtes du Saint-Siége : il s'attachoit aussi à la chimère de ce même Jules *de chasser les barbares d'Italie*, en armant l'un contre l'autre les deux princes rivaux ; et il ne songeoit pas que celui qu'il auroit aidé à vaincre, seroit bien plus fortifié par sa victoire, qu'affoibli par les efforts qu'elle lui auroit coûtés.

Le traité de Noyon avoit laissé beaucoup de germes de dissensions entre Charles-Quint et François Ier. Le dernier n'avoit point obtenu de satisfaction pour son allié le roi de Navarre. Il renouveloit ses prétentions sur le royaume de Naples, prenant occasion de l'ancienne constitution des papes qui, dès le temps où ils avoient enlevé ce royaume à Manfred, pour en gratifier la maison d'Anjou, avoient exigé qu'il ne pût jamais être possédé par le chef de l'Empire. Charles-Quint avoit lui-même prêté serment de ne point réunir les deux couronnes ; et puisqu'il devoit abdiquer celle de Naples, François se croyoit fondé à la redemander. De son côté, Charles vouloit faire revivre ses prétentions sur le duché de Milan et sur celui de Bourgogne. Tous deux opposant les droits imprescriptibles de la légitimité, aux conventions et aux traités, se fondoient sur une doctrine qui, si elle étoit admise, exileroit pour jamais la paix et la bonne

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 173. — *Raynaldi Ann. eccles. ad ann.* 1517, §. 56 et seq. ann. 1518, 1519, 1520. — Fleury, Histoire ecclésiastique. L. CXXV, ch. 29 et suiv. — *Spondanus, continuatio Annal. Baronii*, 1517, §. 12, T. II, p. 595 et seq.

1520. foi de chez les hommes. La jalousie naturelle entre deux souverains jeunes, ambitieux, puissans et rivaux de gloire, aiguisoit leurs ressentimens, et les rendoit plus obstinés à maintenir leurs prétentions mutuelles. Cependant des insurrections en Espagne, des guerres en Allemagne entre la ligue de Souabe et le duc de Wurtemberg, avoient jusqu'alors donné trop d'occupation à Charles V, pour qu'il pût se hasarder encore à commencer les hostilités contre la France.

François s'étoit réservé la faculté de fournir des secours au roi de Navarre, pour recouvrer ses états sans rompre pour cela la paix générale conclue entre les deux couronnes. Ces secours furent envoyés par la France au commence-
1521. ment de l'année 1521 (1). En même temps, une autre petite guerre avoit été allumée dans les Ardennes et le duché de Luxembourg, entre Robert de la Marck, seigneur de Sedan, secondé par son fils le maréchal de Fleuranges, et madame de Savoie, gouvernante des Pays-Bas pour Charles-Quint (2). Rien n'annonçoit encore, il est vrai, une guerre directe entre les deux monarques; et surtout elle ne pouvoit s'étendre à l'Italie, pourvu que le pape demeurât neutre. Ses états et ceux de Florence couvroient le royaume de Naples contre les attaques des Français; ceux-ci, d'autre part, n'avoient rien à craindre pour le Milanez, dont les frontières du côté de l'Allemagne étoient couvertes par l'alliance du roi avec la république de Venise, et par celle qu'il avoit conclue à Lucerne avec les Suisses, le 5 mai 1521 (3).

Mais la paix avoit cessé de plaire à Léon X; et ses négociateurs, tant auprès de Charles-Quint qu'auprès de

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 89.

(2) Mémoires de Fleuranges, p. 285. — Mémoires de du Bellay. L. I, p. 92-99.

(3) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 176. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 284.

François I[er], n'étoient occupés qu'à les armer l'un contre l'autre. Le pape n'avoit pas encore déterminé auquel des deux il vouloit s'unir. En faisant la guerre aux Français, il pouvoit leur enlever Parme et Plaisance, qu'il se reprochoit d'avoir perdues, après que son prédécesseur en avoit fait la conquête : en attaquant l'empereur, il pouvoit lui enlever quelques provinces du royaume de Naples, qui n'étoient pas moins à sa convenance. Il faisoit tour-à-tour des propositions à l'un et à l'autre, tandis qu'Antonio Pucci, évêque de Pistoia, étoit allé lever pour lui six mille Suisses, auxquels Lautrec accorda sans difficulté la permission de traverser au mois de mars la Lombardie, parce qu'il les crut destinés contre le royaume de Naples. Léon X, qui n'avoit par encore pris son parti, les cantonna dans la Marche d'Ancône; et les Suisses, ennuyés de leur oisiveté, désertèrent presque tous (1). 1521.

Enfin les négociateurs de Léon X convinrent avec ceux de François I[er] d'un traité d'alliance, en vertu duquel le pape et le roi s'engageoient à attaquer en commun le royaume de Naples. Après sa conquête, tout le pays situé entre Rome et le Garigliano devoit être réuni à l'Église : le reste devoit former un royaume pour le second fils de François I[er]. Mais comme ce second fils étoit alors en bas âge, jusqu'à sa majorité, tout le royaume devoit être gouverné par un légat pontifical. François I[er] s'engageoit de plus à retirer sa protection au duc Alphonse d'Este, comme à tout autre feudataire de l'Église; en sorte que la conquête du duché de Ferrare étoit aussi au nombre des avantages que le pape devoit retirer de cette alliance (2).

Ces préliminaires avoient été signés avant que les hosti-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 175. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 481. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1521, §. 76, p. 335 et seq. — *Muratori, Annali d'Italia.* T. X, p. 146 ad annum.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 176. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 102. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 277.

1521. lités eussent commencé en Navarre. Sur ces entrefaites, Asparoth, frère de Lautrec, entreprit et acheva en peu de temps la conquête de ce royaume. Le soulèvement des Espagnols contre les conseillers flamands de Charles-Quint, et la violence des guerres civiles, entre les partisans du despotisme et ceux de la liberté, dans les deux royaumes de Castille et d'Aragon, paroissoient offrir aux Français une occasion favorable pour pousser beaucoup plus loin ces premiers succès. Dans ce moment, le traité conclu avec Léon X fut soumis à la ratification du conseil du roi. Il y fut examiné avec beaucoup de défiance : le pape avoit donné tant de preuves de son inimitié, qu'on étoit peu disposé à croire qu'il voulût établir les Français à Naples, tandis qu'il paroissoit les souffrir avec peine dans le Milanez. On craignoit plutôt qu'après avoir attiré leur armée de la Campanie, il ne se joignît à l'empereur pour la détruire, et attaquer ensuite le duché de Milan, demeuré sans défense. François Ier, dans cette incertitude, n'envoyoit point sa ratification. Léon X en fut piqué : d'ailleurs Lautrec, et l'évêque de Tarbes, ambassadeur à Rome, l'avoient offensé en rejetant l'autorité de la cour de Rome dans toutes les affaires bénéficiaires du duché de Milan ; il revint aussitôt à l'empereur, avec lequel il n'avoit pas cessé de négocier, et il signa avec lui, le 8 mai 1521, un traité par lequel les confédérés s'obligeoient à établir dans le duché de Milan François Sforza, second fils de Louis-le-Maure : après avoir détaché de ce duché Parme et Plaisance, qui, aussi bien que le duché de Ferrare, seroient réunis aux états du Saint-Siége. Le pape releva Charles V de l'empêchement de posséder en même temps le royaume de Naples et l'Empire ; et il demanda en retour un fief dans le royaume de Naples pour Alexandre de Médicis, fils naturel de Laurent, duc d'Urbin (1).

(1) La bulle du pape, qui délie Charles V du serment prêté comme roi de Naples, est du 3 juin 1521. *Raynaldi Ann. eccles.* §. 81-86, p. 336 et

François Sforza, que les confédérés vouloient placer sur le trône de Milan, étoit alors à Trente: il y avoit été joint par Jérôme Morone, qui avoit été confident et principal ministre de son frère; et qui, après l'avoir engagé à rendre par capitulation le château de Milan, s'aperçut qu'il étoit suspect aux Français, et qu'il ne seroit pas longtemps en sûreté sous leur domination. Morone, le plus intrigant des Italiens, le plus adroit, le plus rusé et le plus souple, avoit formé des intelligences avec tous les mécontens de Lombardie, que les manières dures et hautaines de M. de Lautrec avoient singulièrement multipliés. Il avoit promis au pape qu'une insurrection simultanée surprendroit les Français dans toutes les villes à la fois, avant qu'ils eussent le temps de lever de l'infanterie, ou d'en faire venir de par-delà les monts; et les mille gendarmes qu'ils tenoient en cantonnement en Lombardie n'étoient pas jugés suffisans pour défendre cette province, même pendant peu de jours, contre les attaques du peuple, celles du pape et celles de l'empereur. La coopération si active de ce chef de parti fut probablement le motif principal qui décida Léon X à demander le rétablissement de Sforza sur le trône de Milan (1). 1521.

La ligue étoit enveloppée de tout le secret d'une conspiration; et en effet c'étoit comme une conspiration qu'elle devoit éclater dans les provinces, où l'insurrection étoit organisée partout à la fois, depuis les montagnes de Como jusqu'à Parme. Les alliés estimoient plus important encore d'opérer une révolution à Gênes, pour ouvrir au

seq. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 181. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, p. 97. — *Galeatius Capella, de Bello Mediolan.* L. I, p. 4. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 483. — *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 286. — *Paolo Paruta.* L. IV, p. 279. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 157. — *Ubertus Folieta Genuens. Hist.* L. XII, p. 721.

(1) *Galeatius Capella, de Rebus gestis pro restitutione Francisci II Mediolan. ducis.* L. I, f. 4. *Editio Princeps.* 1533, in-8°. Galeazzo Capella étoit lui-même secrétaire de Jérôme Morone.

1521. roi d'Espagne toutes les communications par mer avec la Lombardie. Jérôme Adorno devoit entrer dans le port de cette ville avec neuf galères, tandis que son frère Antoniotto arriveroit par les montagnes jusqu'au pied des murs. Pour que leur attaque fût plus complètement inattendue, ils firent en sorte d'intercepter pendant vingt jours tous les courriers qui se rendoient à Gênes; mais cet excès de précaution tourna contre eux. Octavien Frégose, qui gouvernoit la Ligurie pour le roi, alarmé de ce silence universel, se tint sur ses gardes, avec plus de vigilance que jamais : Jérôme Adorno ne put entrer dans le port; il débarqua ses troupes à Chiavari et à Recco, pour joindre celles de son frère, qui s'avançoient par Piétra-Santa. En vain ils tentèrent d'exciter un soulèvement parmi leurs partisans; aucun Génois ne prit les armes pour eux, aucune place forte ne leur ouvrit ses portes, et ils furent obligés de passer en Lombardie avec environ trois mille fantassins espagnols, après avoir renvoyé leur flotte à Naples (1).

M. de Lautrec étoit à cette époque à la cour de France, et il avoit laissé à sa place, pour gouverner la Lombardie, son frère, M. de Lescuns, qui, nous dit Fleuranges, «avoit » laissé le bonnet rond, et étoit évêque de Tarbes au com- » mencement; mais il se sentit trop gentil compaignon » pour se mettre d'Église; aussi je vous assure qu'il étoit » tel (2). » Lescuns fut averti que Morone étoit parti subitement de Trente, pour se rendre par des routes détournées à Reggio, où commandoit alors François Guicciardini l'historien. Il sut qu'un grand nombre d'émigrés milanais s'étoient rassemblés dans la même ville, et, supposant qu'ils avoient intention de surprendre Parme, il se rendit lui-même en diligence devant Reggio, pour faire expli-

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XII, p. 722. — *Petri Bizarri, Sen. Pop. Q. Genuens. Hist.* L. XIX, p. 450. — *Galeatius Capella.* L. I, p. 8. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 183.

(2) Mémoires de Fleuranges, T. XVI, p. 316.

quer le gouverneur sur les intentions du pape, et exiger de 1521
lui de disperser les émigrés auxquels il avoit donné asile, contre la teneur des traités et les règles du bon voisinage. Cependant, pour appuyer ses instances par un peu de crainte, et peut-être, si l'occasion s'en présentoit, pour surprendre Reggio, il prit avec lui quatre cents lances, et il donna ordre à Frédéric de Bozzolo de le suivre de près avec mille fantassins (1).

Guicciardini étoit sur ses gardes, et Reggio n'avoit rien à craindre de la visite de M. de Lescuns. Celui-ci demanda une conférence au gouverneur; elle eut lieu le 24 juin dans le ravelin de la porte qui mène à Parme. Pendant qu'ils discouroient, les émigrés milanais, qui étoient accourus sur les murs, croyant ou feignant de croire que quelques soldats français avoient voulu entrer de force, firent feu sur la suite de M. de Lescuns, et tuèrent Alexandre Trivulzio, un des chefs de la faction qui leur étoit contraire. Il y eut alors une mêlée, dans laquelle Lescuns lui-même auroit été tué, si Guicciardini ne l'avoit pris sous sa protection, et ne l'avoit fait entrer à Reggio. Les gendarmes français le crurent prisonnier, et se débandèrent : cependant comme personne ne les poursuivoit, et qu'ils rencontrèrent dans leur fuite Frédéric de Bozzolo, qui venoit à leur aide, ils se remirent bientôt de leur terreur, et Guicciardini permit le lendemain à M. de Lescuns d'aller les joindre (2).

Les projets que Morone avoit formés sur Parme, et que les émigrés rassemblés à Reggio devoient exécuter, étoient éventés : ceux de Manfred Palavicini sur Como eurent une issue plus funeste encore. Ce gentilhomme, auparavant partisan des Français, mais que Lautrec avoit aliéné, s'é-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 184. — *Galeatius Capella, de Bello Mediolan.* L. I, f. 5.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 185. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 5. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 161. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 491. — *Pauli Jovii Hist. epitome.* L. XX, T. II, p. 6.

1521. toit associé à un chef de brigands fameux dans ces montagnes : Jean, surnommé le fou de Brinzi, qui s'étoit engagé à conduire à Como quatre cents soldats allemands, et autant d'Italiens, tandis que leurs amis dans la ville devoient abattre un pan de mur pour les faire entrer. Mais Gratien des Guerres, qui commandoit à Como, quoiqu'il n'eût que deux cents hommes sous ses ordres, suppléa par son courage, sa vigilance et son activité, à ce qui lui manquoit de forces. Il surprit la troupe qui venoit pour le surprendre, et la dissipa ; il fit prisonnier Manfred Palavicini et le fou de Brinzi, qu'il envoya à Milan. Le gouvernement, voulant frapper ses ennemis de terreur, les fit écarteler; et il condamna au même affreux supplice plusieurs gentilshommes milanais qui avoient eu connoissance de leurs projets (1).

Léon X n'avoit point encore avoué son alliance avec l'empereur ou ses projets belliqueux ; mais il feignit un grand ressentiment, lorsqu'il apprit la violation à main armée du territoire de Reggio par M. de Lescuns. Il annonça au consistoire que les Français ne respectoient plus les possessions de l'Église ; et que, pour réprimer leur audace, il se voyoit obligé de s'allier à l'empereur, et de travailler à les chasser d'Italie. Il donna le commandement de ses troupes à Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, qui, en l'acceptant, renvoya au roi de France le collier de l'ordre de Saint-Michel, dont il étoit décoré. François Guicciardini devoit lui servir de conseil, avec le titre de commissaire-général. Le marquis de Pescaire commandoit l'infanterie espagnole. Prosper Colonna fut mis à la tête de l'armée combinée du pape et de l'empereur. Elle étoit composée de six cents hommes d'armes de l'Église ou des Florentins, autant de l'empereur, quatre mille fantassins

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 186. — *Galeatii Capellæ*. L. I, p. 7. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 165. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X*. L. IV, f. 99. — *Jacopo Nardi*. L. VI, p. 287.

espagnols, six mille Italiens, et six ou huit mille Allemands, 1521.
Grisons et Suisses. Au commencement du mois d'août, elle vint prendre position sur la Lanza, à cinq milles de Parme (1).

Lorsque Lautrec, qui étoit à Paris, fut averti de la publication de la ligue du pape et de l'empereur, il n'hésita point à annoncer au roi que le Milanez étoit perdu, si l'on ne se hâtoit d'y faire passer quatre cent mille écus, pour lever une infanterie suisse qui suffit à sa défense. Tandis que Louis XII avoit ménagé le Milanez, comme un ancien héritage auquel il étoit affectionné, François Ier n'y avoit vu qu'une riche province, qui pouvoit plus payer que toutes les autres. Les habitans étoient foulés en même temps par des contributions ruineuses, par des logemens continuels de gens de guerre, par l'insolence et les caprices des commandans, par la cruauté des tribunaux, qui punissoient de supplices atroces les mécontens et les hommes suspects. « On estimoit, dit messire Martin du Bellay, le nombre » de ceux que le sieur de Lautrec avoit bannis de l'état de » Milan, aussi grand que celui qui étoit demeuré; et, di- » soit-on, que la plus grande part avoient été bannis pour » bien peu d'occasion, ou pour avoir leurs biens, qui es- » toit cause de nous donner beaucoup d'ennemis, qui de- » puis ont été moyen de nous chasser de l'état de Milan, » afin de rentrer en leurs biens. Auparavant que ledit » maréchal de Foix fut venu lieutenant du roi au duché » de Milan, estant comme dit est le seigneur de Lautrec » venu en France, le seigneur de Téligny, sénéchal de » Rouergue, demeura en son lieu audit duché, lieutenant » du roi, lequel avoit par sa sagesse et gracieuseté gaigné

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 187. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 7. — *Pauli Jovii, Vita Alfonsi Piscarii.* L. II, p. 300. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 172. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 481. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 287. — *Fr. Belcarii Comment. rer. Gall.* L. XVI, p. 492.

1521. » les cœurs des Milanois, si que le pays estoit en grande » patience; mais le seigneur de Lescuns arrivé, et le séné» chal de retour, les choses changèrent; aussi firent les » hommes d'opinion (1). »

François Ier parut sentir l'étendue du danger que lui représentoit Lautrec, dans un pays attaqué par une puissante armée, entouré de toutes parts d'ennemis, et qui soupiroit après une révolution. Les dissipations de sa cour, et le goût effréné du monarque pour les plaisirs, avoient déjà jeté les finances dans un désordre extrême; en sorte que, malgré des promesses vagues, un général pouvoit craindre de ne point recevoir à temps les subsides qui lui étoient promis : mais le sieur de Semblancey, surintendant des finances, s'engagea, sur l'ordre exprès du roi, à faire trouver à Lautrec quatre cent mille écus à Milan, le jour même où il arriveroit. Lautrec partit, et à son arrivée à Milan, il n'y trouva point d'argent; aussi, pour faire un premier paiement aux Suisses, qui commençoient à venir se ranger sous ses drapeaux, il força tous les riches particuliers de Lombardie, par des menaces et des rigueurs intolérables, à lui remettre tout l'argent qu'il leur étoit possible de se procurer sur leur crédit (2).

L'expérience de Prosper Colonna étoit fort grande dans l'art de la guerre; mais sa tactique étoit lente et timide, et l'âge avoit encore ajouté à sa défiance et à sa lenteur. Avant d'entrer en pays ennemi, il voulut attendre six mille fantassins allemands que Ferdinand, frère de l'empereur, avoit rassemblés pour lui en Carinthie, et trois mille Suisses que le pape avoit soldés. Les Vénitiens ne purent fermer le passage à ces troupes; et Colonna, après les avoir reçues dans son camp, et avoir perdu treize jours sur les bords de la Lenza, vint enfin ouvrir ses batteries contre Parme, du

(1) Mémoires de messire Martin du Bellay. L. II, p. 159.

(2) *Galeatius Capella.* L. I, f. 7. — *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 288. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 183. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 496.

côté du faubourg de Codiponte, sur la gauche de la rivière (1). 1521.

Lautrec avoit chargé son frère, M. de Lescuns de la défense de Parme : il lui avoit promis qu'il ne tarderoit pas à venir à son secours; il avoit de même annoncé aux Vénitiens que de puissans renforts passoient les montagnes pour venir le joindre : cependant ses troupes ne se rassembloient que lentement, et l'argent qui lui avoit été si solennellement promis n'arrivoit point. Il avoit avec lui cinq cents lances, sept mille Suisses, et quatre mille fantassins français, conduits par M. de Saint-Valier. L'armée vénitienne, sous les ordres de Théodore Trivulzio, et du provéditeur André Gritti, étoit, à sa demande, venue se réunir à lui dans le Crémonais; elle étoit forte de quatre cents lances et quatre mille fantassins : mais jusqu'à ce qu'il eût été joint par six mille Suisses qu'il attendoit encore, il ne vouloit point se mettre en un lieu où il pût être forcé au combat (2).

La ville de Parme est divisée par la rivière de même nom, qui laisse à sa gauche, et du côté de Plaisance, un quartier nommé Codiponte, de moitié moins considérable que celui qui est sur la droite. L'un et l'autre quartier étoit fortifié du côté du lit de la rivière, qui, réduite souvent à un filet d'eau, au milieu d'une large plaine couverte de graviers, auroit ouvert sans cela une entrée aux ennemis, jusqu'au centre de la ville. Prosper Colonna avoit attaqué, le 29 août seulement, le quartier ou faubourg de Codiponte; et en deux jours ses batteries firent aux murailles

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 189. — *Paolo Paruta.* L. IV, p. 282. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 8. — Mémoires de du Bellay. L. II, p. 175. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 493. — *Pauli Jovii, Vita Piscarii.* L. II, p. 300.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 192. — *Galeatius Capella, de Bello Mediolan.* L. I, p. 9. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 283. — *Pauli Jovii Vita Alfonsi Piscarii.* L. II, p. 301. — *Ejusdem Vita di Leone X.* L. IV, f. 97.

1521. une brèche assez large pour que M. de Lescuns jugeât impossible de les défendre davantage. Dans la nuit du 1er au 2 septembre, il retira toutes ses troupes sur la rive droite. Les habitans du faubourg abandonné se hâtèrent d'ouvrir leurs portes à l'armée de Prosper Colonna, en exprimant leur joie de pouvoir retourner sous l'autorité pontificale : mais cette joie fut de courte durée; les soldats, sans tenir aucun compte de leurs bonnes dispositions, les pillèrent avec la plus grande cruauté (1).

La nuit même qui suivit ce premier succès, Prosper Colonna fut averti que le duc de Ferrare, pour se montrer fidèle à l'alliance de la France, venoit d'attaquer Finole et San-Félice, avec cent hommes d'armes, deux cents chevau-légers, et deux mille fantassins, et que Lautrec s'étoit avancé jusque sur le Taro. Il jugea dangereux de poursuivre le siége de Parme avec deux armées ennemies dans son voisinage; et quoique le marquis de Mantoue, pour ne pas signaler ses premières armes par un acte de foiblesse, représentât combien Lautrec ou le duc de Ferrare étoient peu en mesure de les attaquer, combien il étoit honteux d'abandonner devant eux une ville plus qu'à moitié prise; quoique Guicciardini et François Moroni l'exhortassent de même à achever ce qu'il avoit si bien commencé, Prosper Colonna fut inflexible : le marquis de Pescaire se rangea à son avis, déclarant qu'il vouloit réserver ses soldats pour une victoire assurée; et l'armée se retira sur la rivière Lenza, pour y attendre de nouveaux ordres de Rome, et de nouveaux renforts (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 194. — *Galeatius Capella*. L. I, f. 9. — *Pauli Jovii Vita Alfonsi Davali Piscarii*. L. II, p. 301. — *Paolo Paruta*. L. IV, p. 284. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 177.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 197. — *Pauli Jovii Vita Alfonsi Piscarii*. L. II, p. 302. — *Vita di Leone X*. L. IV, f. 98. — *Galeatius Capella*. L. I, f. 9. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 178. — *Anonimo Padovano, presso Muratori Annali*. T. X, p. 148. — Mémoires

Cet échec pouvoit avoir les conséquences les plus funestes 1521.
pour la ligue. Les généraux du pape étoient disposés à croire que ceux de l'empereur n'avoient abandonné une conquête presque achevée, à l'approche de forces inférieures aux leurs, que parce qu'ils envioient au pontife l'acquisition de Parme : de son côté, Colonna soupçonnoit Léon X de vouloir se retirer de la guerre, et cesser de contribuer au maintien de l'armée, dès qu'il auroit recouvré Parme et Plaisance, qui lui avoient été assignées en partage. L'armée de la ligue demeura un mois stationnaire, et divisée par une secrète défiance. Mais Léon X, s'attachant plus que jamais à l'espoir de faire des conquêtes, avoit chargé le cardinal de Sion de faire pour lui en Suisse de nouvelles levées : elles arrivèrent successivement dans le Modénais; et Prosper Colonna, encouragé à reprendre ses opérations avec une nouvelle activité, passa le Pô le 1er octobre, pour porter la guerre dans le Cremonais. Lautrec, qui de son côté avoit reçu des renforts considérables, laissa échapper une belle occasion de le battre au passage de la rivière (1).

L'armée de Lautrec, grossie par près de vingt mille Suisses, étoit supérieure en force à celle qui venoit l'attaquer; et quoique sa cour le laissât toujours sans argent, s'il avoit amené promptement la guerre à une décision, comme tous ses capitaines le lui conseilloient, il auroit tiré bon service de ses Suisses dans une bataille : mais il attachoit malheureusement sa vanité à ne jamais prendre l'avis qui lui étoit suggéré. Pour paroître en savoir plus que tous les autres, il croyoit nécessaire de s'écarter toujours de l'opinion commune. Cette obstination lui fit manquer une occasion unique de détruire l'armée de Prosper Colonna, qui avoit imprudemment pris son quartier à Rébecco, sur

de Fleuranges, chapitre dernier, p. 316-319. — *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 288. *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 338.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 201. — *Georg. von Frundsberg.* B. II, f. 32.

1521. les bords de l'Oglio et sous le canon de la forteresse vénitienne de Pontévico, placée de l'autre côté. Pescaire, reconnoissant le danger de sa situation, et profitant de la lenteur du général français, retira pendant la nuit ses troupes de Rébecco, sons leur laisser deviner le péril où elles s'étoient trouvées. Lautrec avoit voulu différer jusqu'au lendemain l'attaque que le duc d'Urbin et André Gritti lui avoient suggérée; mais le lendemain son ennemi s'étoit mis en lieu de sûreté (1).

Lautrec avoit dans son armée, comme on l'a dit, près de vingt mille Suisses, et le cardinal de Sion en avoit amené presque autant à l'armée du pape. La diète helvétique voyoit avec effroi ses concitoyens sur le point de verser le sang les uns des autres pour une querelle étrangère: elle leur envoya l'ordre de rentrer dans leurs foyers; surtout elle menaça de châtimens ceux qui, au mépris des alliances récemment conclues avec la France, s'étoient engagés à servir contre cette puissance; mais l'autorité des magistrats avoit beaucoup moins d'influence sur eux que les intrigues de Matthias Schiner, cardinal de Sion, et l'adresse du cardinal Jules de Médicis, que Léon X avoit envoyé à l'armée comme légat. D'ailleurs l'animosité nationale, si vivement excitée pendant les guerres de Louis XII, n'avoit point été complètement éteinte par la dernière paix. De plus les Suisses de l'armée française étoient blessés de la hauteur et de la défiance de Lautrec; ils étoient refroidis par sa lenteur; ils ne prenoient aucune confiance dans ses talens, et ils se plaignoient surtout de ne point recevoir leur solde, malgré des promesses qu'on n'exécutoit jamais. Les quatre cent mille écus, si solennellement annoncés au général pour la défense du Milanez n'avoient point été envoyés de France; et une souveraineté étoit sa-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 202. — *Galeatius Capella*. L. I, f. 10. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. II, p. 303. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 179. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 283.

crifiée à une intrigue de cour par la mère même du roi, qui avoit détourné cet argent (1). 1521.

Bientôt la désertion diminua rapidement le nombre des Suisses, qui formoient tout le nerf de l'armée de Lautrec. Ne se sentant plus en mesure de tenir la campagne entre l'Oglio et le Pô, il se retira sur l'Adda, avec l'intention d'en défendre le passage, et de couvrir ainsi Milan. Il garnit de redoutes tous les bords de la rivière, et s'établit lui-même à Cassano, pour surveiller toute sa ligne. Prosper Colonna, arrivé vis-à-vis de lui à Rivolta, parut vouloir jeter dans ce lieu même un pont sur l'Adda, et fixa ainsi son attention. Lautrec avoit fait enlever ou détruire tous les bateaux de la rivière; mais Francesco Moroni, un des émigrés milanais, en découvrit trois dans le Brembo, qui se jette dans l'Adda: il les y fit amener, et il commença à faire passer le fleuve par quelques compagnies italiennes, à Vavrio, sept milles au-dessus du quartier-général de Lautrec. Ce passage ne pouvoit s'effectuer qu'avec une lenteur extrême, au moyen de trois petits bateaux, et les fantassins italiens, bientôt soutenus par les Espagnols de Pescaire, avoient peine à maintenir le poste où ils avoient débarqué sur la droite de l'Adda, d'abord contre Ugo de Pépoli, ensuite contre Lescuns, que son frère Lautrec chargea de les repousser dans la rivière. Il s'écoula quatorze heures avant qu'il leur fût arrivé assez de monde pour qu'ils n'eussent plus rien à craindre. Lautrec laissa une troisième fois échapper, par sa lenteur, le succès qui lui étoit offert; et il se retira à Milan avec son armée découragée (2).

Les intrigues des cardinaux de Sion et de Médicis avoient

(1) *Galeatius Capella, de Bello Mediolan.* L. I, f. 11. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 205. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 181.

(2) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali Piscarii.* L. II, p. 306. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 207. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 11. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 182. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 340. — *Georgens von Frundsberg, Kriegs-staten.* Buch II, f. 32.

1521. si bien réussi auprès des Suisses de l'armée de Lautrec, qu'il ne lui en restoit pas plus de quatre mille. Cependant il résolut encore de défendre l'enceinte des faubourgs de Milan, tandis que Prosper Colonna, au lieu de marcher directement sur cette ville, s'arrêtoit à Marignan, indécis s'il n'iroit point prendre ses quartiers d'hiver à Pavie. Des pluies continuelles avoient abîmé tous les chemins, et retardoient l'artillerie : enfin, trois jours après le passage de l'Adda, le 19 novembre, comme la nuit approchoit déjà, l'avant-garde de l'armée de la ligue se présenta devant les murs du faubourg de Milan, entre la porte Romaine et la porte Ticinèse ; les Vénitiens chargés de les garder les abandonnèrent lâchement, sans essayer de défendre leur poste. Le marquis de Pescaire franchit le premier, avec quatre-vingts fusiliers espagnols seulement, le rempart de terre qu'on avoit tout récemment élevé : bientôt il fut suivi par toute son infanterie ; et poursuivant l'avantage qu'il venoit d'obtenir, il entra dans la ville, dont la porte lui fut livrée par la faction gibeline, avec autant de facilité qu'il étoit entré dans le faubourg (1).

Lautrec ne savoit point que l'armée de la ligue eût quitté Marignan ; il croyoit que les pluies, qui n'avoient cessé de tomber, rendoient impossible de faire approcher l'artillerie, et il se promenoit désarmé dans la ville, avec une pleine sécurité, au moment même où l'ennemi y étoit déjà entré ; tandis que son frère Lescuns dormoit encore, accablé des fatigues de la veille. Leur négligence les perdit; ils crurent sans remède un événement auquel ils ne s'étoient point préparés : au lieu de disputer le terrain, comme ils pouvoient encore le faire, contre une armée étonnée de sa victoire, partagée entre la ville, les faubourgs et la campagne ; harassée d'avoir été tout le jour exposée à une pluie froide, et

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 209. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. II, p. 308. — Mémoires de Martin du Bellay, L. II, p. 184. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 12. — *Georgens von Frundsberg.* Buch II, f. 32.

inquiète d'avoir à se loger dans des rues qu'elle ne connois- 1521.
soit point, au milieu d'ennemis, et dans une obcurité profonde; il se retira cette nuit même à Como, d'où il passa ensuite à Lonato, dans l'état de Brescia, prenant pour l'hiver ses quartiers dans le territoire vénitien, où il se croyoit à l'abri d'une nouvelle attaque (1).

Le sort du duché de Milan paroissoit de nouveau décidé par une révolution plutôt que par une conquête. Lodi et Pavie, et bientôt après Plaisance et Crémone, ouvrirent avec empressement leurs portes aux vainqueurs. Crémone fut, à la vérité, reprise par Lautrec : mais en même temps les Français avoient évacué Parme par ses ordres; et Alexandre Vitelli, l'un des capitaines du pape, y étoit entré. Le marquis de Pescaire avoit pris Como par capitulation ; il s'étoit engagé, envers le sieur Vandenesse, qui y commandoit, à faire respecter les propriétés des soldats et celles des habitans : mais son infanterie espagnole força la garde qu'il avoit mise sur la brèche, et pilla la ville avec cette férocité qui étoit devenue son caractère national; arrachant par d'affreux tourmens, aux riches citoyens, la révélation de leurs richesses, et en laissant périr un grand nombre à la torture. Pescaire, qui vouloit à tout prix gagner l'affection des Espagnols, ferma les yeux sur cette atrocité, et éluda le cartel de M. Vandenesse, qui le défioit pour avoir faussé sa foi (2).

Mais, au milieu de ces combats, un événement inattendu rendit douteuse l'issue d'une guerre commencée avec de si brillans succès. Le 24 novembre, Léon X, qui étoit alors à son jardin de Maliana, reçut la nouvelle de la prise de Milan.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 210. — *Pauli Jovii Vita Ferdin. Piscarii* L. II, p. 309. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 13. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 185. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 286. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 498. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, f. 100. — *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 289. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 287.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 211. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali Piscarii.* L. II, p. 313. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 187.

1521. Le canon de fête qu'on tiroit pour cette victoire, au château Saint-Ange, retentit pendant toute la journée. Léon paroissoit au comble de la joie : il se proposoit d'assembler un consistoire, pour communiquer aux cardinaux cette bonne nouvelle, et ordonner des actions de graces dans tous les temples; mais, entré dans sa chambre, il commença, quelques heures après, à se sentir incommodé (1). Il se fit transporter à Rome, sans croire cependant courir aucun danger; sa maladie ne s'annonçoit que comme une fièvre catarrhale : tout-à-coup elle redoubla de violence, et il en mourut, contre l'attente universelle, le 1er décembre, après avoir régné huit ans huit mois et dix-neuf jours, et être parvenu à sa quarante-septième année. Son trésor étoit épuisé, et il auroit eu bientôt à lutter avec les plus grandes difficultés pour continuer la guerre : mais il ne connut que le succès de ses armes, et non l'embarras qui devoit les suivre. Pendant sa maladie, il reçut la nouvelle de la prise de Plaisance; et le jour même où il mourut, celle de la prise de Parme lui parvint encore. C'étoit l'événement qu'il avoit le plus ardemment désiré; et il avoit affirmé, au cardinal de Médicis, qu'il l'acheteroit volontiers au prix de sa vie même (2).

Cette mort si inattendue d'un pape qui avoit tant d'ennemis, ne fut pas exempte du soupçon de poison. Son échanson Bernardo Malaspina lui avoit offert, à souper, le jour qui précéda sa maladie, une coupe de vin; et le pape, après l'avoir bu, s'étoit retourné d'un air irrité, et lui avoit

(1) *Parisii de Grassis Diarium curiæ Rom.* T. IV, p. 384; *apud Rayn. Annal. eccles.* 1521, §. 109, p. 342.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 212. — *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, p. 100. — *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 290. — *Onofrio Panvino, Vite de' Pontifici, in Leone X,* f. 262. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 341. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 499. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 192. — *Giov. Cambi,* T. XXII, p. 189. — *Petri Bizarri.* L. XIX, p. 451. — *Paolo Paruta.* L. IV, p. 289. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 14.

demandé où il avoit donc pris un vin si mauvais et si amer. 1521.
Le pape étant mort dans la nuit du 1er décembre, le même échanson voulut, le lendemain, sortir de Rome au point du jour, avec des chiens, comme s'il alloit à la chasse : les gardes de la porte Saint-Pierre, étonnés qu'un domestique du pape voulût aller à la recherche de ses plaisirs, le matin même de la mort de son maître, l'arrêtèrent sur ce seul indice : mais, nous disent Giovio, Nardi et Paris de Grassis, le cardinal Jules de Médicis, à son retour à Rome, le fit relâcher, et ne voulut permettre aucune recherche sur une accusation d'empoisonnement, « de peur que le nom de quel» que grand prince ne s'y trouvât mêlé, et qu'on ne le » rendît ainsi l'ennemi implacable de sa famille (1). »

(1) *Paolo Giovio, Vita di Leone X.* L. IV, f. 101. —*Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VI, p. 291. — *Parisii de Grassis, apud Raynald. Ann. eccles.* 1521, §. 110, p. 343.—*Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 212.—*Galeatius Capella.* L. I, f. 14.

CHAPITRE CXIV.

Élection et pontificat d'Adrien VI; défaite des Français à la Bicoque; convention de Crémone, d'après laquelle ils évacuent l'Italie; les Vénitiens se détachent de la France; entrée de Bonnivet en Lombardie; mort d'Adrien VI.

1521—1523.

La guerre que l'ambition inconsidérée de Léon X avoit rallumée en Europe, devoit décider, par son résultat, si les Italiens demeureroient une nation indépendante, ou s'ils subiroient le joug de ces étrangers qu'ils nommoient barbares. Ce n'étoit plus de la distribution de quelques provinces entre des potentats qu'on pouvoit regarder comme tous compatriotes, qu'il s'agissoit pour la nation, mais de son existence même. Ce n'étoit plus aussi entre les Italiens que devoient se décider les plus grands intérêts de leur patrie : toutes les puissances de l'Europe étoient appelées à régler sa destinée; et c'étoit tous les jours plus loin de l'Italie qu'il falloit aller chercher la cause des événemens qui changeoient le sort de ce pays.

Lorsque des puissances aussi formidables que les monarchies de France, d'Espagne, d'Allemagne et d'Angleterre étoient entrées dans la lice, les petites souverainetés d'Italie avoient senti leur foiblesse comparative; et cette foiblesse avoit encore été extrêmement augmentée par les guerres désastreuses où elles étoient déjà engagées depuis plus de vingt-cinq ans. Ces guerres avoient consumé les richesses et détruit les moyens de reproduction de la contrée, aupa-

ravant la plus opulente, alors la plus malheureuse de l'Europe : aussi Venise, Florence, Sienne et Lucques, qui portoient encore le titre de républiques; les ducs de Milan, de Savoie, de Ferrare, et les marquis de Mantoue et de Montferrat, qui se disoient encore souverains, attendoient-ils, en tremblant, que leur sort fût décidé par la politique, les traités, ou les armes des ultramontains.

Le siége pontifical s'étoit seul élevé durant la décadence des autres états italiens. Les conquêtes d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X avoient soumis aux pontifes des provinces qui étoient auparavant indépendantes, quoiqu'elles reconnussent nominalement la suzeraineté du Saint-Siége. Lorsqu'ensuite Parme, Plaisance, Modène et Reggio s'étoient trouvés joints au domaine de l'Église; lorsqu'en même temps le chef de cette Église avoit dominé en maître absolu sur la république florentine, l'étendue, la population et la richesse de ses états avoient surpassé de beaucoup celles des plus puissans parmi les princes que l'Italie avoit vus s'élever dès le commencement du moyen âge. Les rois de Naples, les ducs de Milan, ou la république de Venise, n'avoient jamais disposé de tant de forces, surtout lorsqu'on fait entrer en ligne de compte les immenses revenus que la chambre apostolique savoit lever sur la superstition des peuples étrangers à l'état de l'Église.

Si Léon X n'avoit pas joint toute la prodigalité d'un parvenu, toute l'inconséquence d'un homme de plaisir, à la profonde dissimulation qui le faisoit passer pour un grand politique, il auroit aisément pu tenir la balance entre les deux potentats qui se disputoient l'Europe; il auroit fait respecter la neutralité non-seulement de ses propres états, mais de ceux encore qui se seroient volontairement rangés sous sa protection; et tous les peuples de l'Italie se seroient disputé cet avantage. Les événemens divers d'une longue lutte qui devoit durer autant que la vie de Charles-Quint, lui auroient fourni beaucoup de chances pour relever l'indépen-

dance nationale : il n'auroit eu besoin, pour être vraiment grand, que de vouloir sincèrement le bien de ses compatriotes, et de leur inspirer de la confiance par sa bonne foi. Mais Léon X, par une ambition de jeune homme, qui n'étoit liée à aucun plan bien raisonné, qui n'étoit soutenue par aucune idée empreinte d'une vraie grandeur, acheva la ruine de la liberté italienne, tandis que le scandaleux trafic des indulgences, auquel il eut recours pour faire face à des dépenses excessives, ébranla le siége de Rome, et détacha la moitié de la chrétienté de l'obéissance qu'elle avoit vouée à ses prédécesseurs.

Pendant son règne, et dès l'an 1517, la réformation avoit commencé en Allemagne par les prédications de Luther. Mais quoique ce courageux novateur eût déjà passé, d'une attaque contre les indulgences, au doute sur l'autorité du pape, au renversement de toute la discipline de l'Église, et enfin aux controverses sur le dogme lui-même, il n'avoit encore apporté aucun changement dans la forme extérieure du culte; ses sectateurs ne formoient point une nouvelle Église, et l'on ne pouvoit encore juger de tout le danger qui menaçoit de ce côté la cour de Rome. L'Allemagne, il est vrai, étoit tout entière en fermentation. La religion, chez les peuples septentrionaux, se lioit aux sentimens du cœur ; elle s'unissoit intimement à l'homme tout entier ; elle étoit examinée par sa raison, échauffée par son amour, admise pour règle de ses actions. La nation italienne étoit tout autrement disposée à l'égard des idées religieuses : après avoir admis l'ensemble des dogmes de l'Église, elle les regardoit comme ne demandant plus ni examen ni étude, elle signaloit son respect pour la foi, en évitant d'y penser jamais. Les plus dissolus, comme les plus réguliers dans leurs mœurs, les plus philosophes, comme les plus superstitieux dans leurs croyances, n'élevoient pas un doute sur l'ensemble de la doctrine de l'Église; mais aussi à peine excitoit-elle en eux un sentiment, ou influoit-elle sur une ac-

tion de leur vie. La religion, rendue étrangère à la raison, à la sensibilité, à la morale, à la conduite, n'étoit plus qu'une habitude de l'esprit, qui imposoit de certaines pratiques et proscrivoit de certaines pensées.

En effet, la réformation excita en Italie quelque étonnement, quelque inquiétude, mais aucune curiosité. On étoit accoutumé à résister au pape, à lui faire la guerre, à mépriser ses excommunications : on savoit depuis long-temps que les mœurs de sa cour étoient corrompues ; que sa politique étoit perfide ; que les passions les plus odieuses pouvoient se cacher sous le manteau de la religion. Le reste du clergé ne jouissoit point de la puissance, des richesses ou des immunités qu'il avoit obtenues en Allemagne : cependant on lui avoit vu plus d'une fois commettre des actions infames ; et de même qu'elles ne causoient plus de scandale, l'accusation dirigée contre lui n'excitoit plus la surprise de la nouveauté. Ceux qui vouloient réformer la discipline passoient pour des enthousiastes, qui se roidissoient contre le train nécessaire du monde ; ceux qui attaquoient la doctrine passoient pour des insensés, qui bouleversoient les bases mêmes de toutes les opinions : car celles de ces bases que le préjugé a établies, et qu'il soustrait à tout examen, ne paroissent pas moins évidentes aux hommes que celles que la raison a fondées. Tandis que des vérités nouvelles fermentoient dans toute l'Europe, aucun Italien n'admit un doute sur ce qu'on lui avoit enseigné à croire ; et il se passa long-temps encore avant qu'aucune opinion luthérienne pénétrât au-delà des Alpes.

Léon X mourut avant même de s'être fait une idée du danger qui menaçoit l'Église romaine, par le soulèvement des esprits en Allemagne : mais sa mort le déroba aussi à des difficultés dont il auroit senti beaucoup plus tôt tout le fardeau ; c'étoient celles mêmes qu'il avoit attirées sur lui par ses prodigalités irréfléchies. Non-seulement il avoit dissipé le trésor considérable amassé par Jules II, il avoit en-

1521. core engagé tous les joyaux et tous les effets précieux de Saint-Pierre ; il avoit contracté une dette considérable, et il avoit vendu un si grand nombre de charges nouvelles, que leurs traitemens seuls avoient augmenté de quarante mille ducats les dépenses annuelles de l'Église (1).

L'embarras de Léon X auroit été grand pour continuer sans argent la guerre qu'il avoit commencée en Lombardie ; mais les lieutenans qu'il laissoit après lui se trouvoient dans une situation bien plus critique encore. Le cardinal de Sion et celui de Médicis, qui jusqu'alors avoient soutenu tout le poids des affaires, se hâtèrent de quitter l'armée pour se rendre à Rome, et assister au conclave. Charles-Quint avoit assez à faire à combattre les Français dans les Pays-Bas : la Castille étoit révoltée ; les royaumes de Valence et de Majorque étoient désolés par la guerre que les communes faisoient aux nobles, et toutes les forces de l'Espagne consumées par ces discordes intestines. La petite armée de l'empereur en Lombardie n'étoit point payée : jusqu'alors la guerre s'étoit faite avec les seuls trésors de l'Église ; et ceux-ci venant tout-à-coup à manquer, Prosper Colonna et le marquis de Pescaire furent obligés de licencier tous les Allemands et les Suisses qu'ils avoient à leur solde, à la réserve de quinze cents hommes. En même temps, les auxiliaires florentins, qui n'avoient aucun intérêt direct à la guerre, et qui ne savoient pas même s'ils demeureroient alliés du futur pontife, retournèrent en Toscane (2).

Si M. de Lautrec n'avoit pas été de son côté abandonné par la scandaleuse négligence de François Ier, qui ne songeoit qu'à ses plaisirs et à ses galanteries, et qui ne lui envoyoit aucun argent pour payer ses troupes, il auroit pu aisément recouvrer Milan, et toutes les places qu'il avoit perdues. Il tenoit encore en garnison les châteaux de Milan,

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 219.
(2) *Ibidem*. p. 213. — *Galeatius Capella, de Bello Mediolan*. L. I, f. 15.

de Novare, de Trezzo et de Pizzighettone; il commandoit à Crémone, Gènes, Alexandrie, Arona, et sur tout le lac Majeur; mais sans argent il ne pouvoit rassembler d'infanterie. Sa gendarmerie découragée le secondoit mal; et lorsqu'il voulut surprendre la ville de Parme, où commandoit Guicciardini l'historien, il fut repoussé par les seules compagnies de milice (1). 1521

Pendant ce temps, des soulèvemens ou des révolutions éclatoient de toutes parts dans les états de l'Église. Les petits princes que Léon X avoit dépouillés de leur souveraineté, invoquoient l'aide de leurs partisans pour recouvrer le rang de leurs pères. Le duc d'Urbin s'étoit associé aux deux frères Baglioni. Ils avoient rassemblé à Ferrare, à frais communs, deux cents hommes d'armes, trois cents chevau-légers, et trois mille fantassins. Avec cette petite armée, ils traversèrent la Romagne sans rencontrer de résistance. Le duc d'Urbin fut reçu avec enthousiasme par ses anciens sujets, et recouvra, sans coup férir, le duché d'Urbin, tandis que le comté de Montéfeltro, que Léon X avoit cédé aux Florentins, fut défendu par leurs garnisons. Horace et Malatesta, fils de Jean-Paul Baglioni, se présentèrent à leur tour devant Pérouse. Vitello Vitelli y commandoit, et fit une courte résistance. Cependant il désiroit secrètement que les feudataires de l'Église recouvrassent leur indépendance; et ayant reçu au pied une légère blessure, il saisit avec empressement ce prétexte pour se faire porter à Città di Castello, sa patrie. Aussitôt après son départ, Pérouse capitula, et ouvrit ses portes aux fils de Baglioni, le 5 janvier 1522. En même temps, Sigismond de 1522.
Varano chassa de Camérino Jean-Marie de la même famille, auquel Léon X avoit donné le titre de duc de ce petit état, et il s'établit à sa place (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 215. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 291. — *Galeatius Capella*. L. I, f. 15 v.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 220. — *Scipione Ammirato*.

1522. Les émigrés de Todi furent ramenés à main armée dans cette ville par Camillo Orsini. Le duc d'Urbin, après avoir consacré quelques jours au soin d'affermir son autorité dans ses états, voulut aussi rétablir dans Sienne le fils de Pandolfe Pétrucci; mais il fut repoussé surtout par l'activité des Florentins dévoués au cardinal de Médicis (1). Ceux-ci n'auroient peut-être pas évité une révolution dans leur propre patrie, si, au moment de la mort de Léon X, ils n'avoient donné les arrêts dans le palais public à tous les citoyens le plus connus pour leur attachement à la liberté (2). Sigismond Malatesti, fils de Pandolfe, fut introduit par les anciens partisans de sa famille à Rimini, et il recouvra pour peu de temps une souveraineté dont son père avoit été privé vingt ans auparavant par César Borgia (3).

Celui enfin qui avoit le plus souffert de l'inimitié de Léon X, celui qui avoit eu le plus à redouter ses dernières prospérités, Alphonse, duc de Ferrare, s'empressa de recouvrer ce qu'il avoit perdu. Il étoit coupable aux yeux du pape pour avoir, peu de mois auparavant, empêché la conquête de Parme par une diversion hardie. Aussi, dès les premiers succès de l'armée de Prosper Colonna, une autre armée pontificale étoit-elle venue attaquer Finale et San-Félice: elle avoit ensuite pris Bondéno, et l'avoit livré au pillage; tandis que du côté de la Romagne, les agens de l'Église s'emparoient de Lugo, de Bagnacavallo, de Cento, et de la Piéve; que les Florentins conquéroient la Garfagnano, et que Guicciardini entroit dans le Frignano avec les troupes de Modène. Alphonse, menacé d'un siége dans sa capitale même, se préparoit à vendre chèrement sa vie,

L. XXIX, p. 342. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 193. — *Orlando Malavolti, Stor. di Siena.* P. III, L. VII, f. 121. — *Fr. Belcarii Comment.* L. XVI, p. 510.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 222.

(2) *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 190. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 341.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 236.

quand il reçut la nouvelle de la mort de Léon X. Dans sa joie, il fit battre des monnoies d'argent, où l'on voyoit un berger arrachant un agneau des griffes d'un lion, avec cet exergue tiré du Livre des Rois : *De manu leonis*. En peu de jours, il recouvra Bondéno, Finale, San-Félice, le Frignano, la Garfagnano, Lugo, Bagnacavallo ; et il échoua seulement devant Cento, que les Bolonais défendirent vigoureusement contre lui (1). 1522.

Cependant les cardinaux, que les promotions faites par Léon X avoient rendus fort nombreux, étoient entrés au conclave le 26 décembre. On les avoit partagés entre le parti impérial et le parti français. Le dernier vouloit porter au Saint-Siége le cardinal de Volterra, frère de Piétro Sodérini, qui avoit été gonfalonier perpétuel ; c'étoit le candidat que redoutoit le plus Jules de Médicis, qui, demeuré à la tête des créatures de son cousin, pouvoit disposer de seize suffrages. Il en comptoit ainsi plus du tiers, et moins de la moitié : car le conclave contenoit cette fois quarante cardinaux ; et Jules, sans être assez fort pour se faire élire, l'étoit assez pour donner l'exclusion à qui il vouloit (2).

Le cardinal de Médicis avoit compté être secondé par tout le parti impérial. Il avoit été le principal et le plus habile ministre de son cousin Léon X ; c'étoit lui qui l'avoit déterminé à s'allier à l'empereur ; les succès de la guerre de Lombardie étoient attribués en grande partie à son habileté, et lui seul pouvoit ajouter à la puissance de l'Église celle de la république florentine, dont il étoit le chef. Mais Jules avoit un rival dans le sacré collége et dans le parti impérial, comme lui militaire avant d'être prélat, jeune comme lui, et d'une ambition non moins ardente ; ce rival étoit

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 213. — *Muratori, Annali d'Italia*. Edit. in 4°, T. X, anno 1521, p. 152 ; et 1522, p. 155. — *P. Giovio, Vita di Alfonso*, p. 116.

(2) *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VII, p. 295. — *Paolo Giovio, Vita di Adriano VI*, f. 116 v. — *Onofrio Panvino, Vite de' Pontifici*, f. 265.

1522. Pompée Colonna, qui, plutôt que de seconder les prétentions de Médicis, parut prêt à se réunir au parti français. Déjà il représentoit à ses collègues la honte de porter au Saint-Siége un bâtard; car Julien, frère du Magnifique, n'avoit jamais été marié à Antonia del Cittadino, de qui Jules étoit né le 26 mai 1478. Colonna rappeloit les cruautés exercées par Léon X depuis la découverte de la conspiration prétendue de Pétrucci; et il insistoit sur le danger de perpétuer la dignité pontificale dans une même famille (1).

Tandis que les cardinaux opposoient l'intrigue à l'intrigue, chaque matin, suivant l'usage des conclaves, ils alloient aux suffrages sur quelque sujet nouveau qui leur étoit proposé. L'un d'eux nomma, le 9 janvier, le cardinal Adrien Florent, évêque de Tortose, Flamand, qui avoit été le précepteur de Charles-Quint, et que l'empereur avoit préposé dernièrement au gouvernement de la Castille. Adrien, né à Utrecht, le 7 mai 1458, d'un père, ou tapissier, ou fabricant de bierre, n'étoit jamais venu en Italie, et ne savoit pas l'italien; il ne connoissoit aucun des cardinaux; il avoit développé peu de talent dans l'administration dont son élève l'avoit chargé, et il sembloit avoir si peu de chance pour être élu que tout l'escadron de Médicis (c'est ainsi qu'on nommoit son parti), sans vouloir de lui, n'hésita pas à lui donner son suffrage. Le cardinal de Saint-Sixte en prit occasion pour faire son éloge dans un très-long discours, et comme les cardinaux étoient impatiens de sortir de prison, ils lui donnèrent tous leurs voix, presque sans y avoir réfléchi, et ils l'élurent avec une si grande légèreté que, ne pouvant ensuite expliquer leur imprudence à eux-mêmes ou aux autres, ils l'attribuèrent à une inspiration subite du Saint-Esprit (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 221. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VII, p. 295. — *Giovio Cambi.* T. XXII, p. 191. — *Panvino, in Clemente VII*, f. 267. — *Paolo Giovio, Vita di Adriano VI*, f. 116.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 222. — *Paolo Giovio, Vita di*

Ce ne fut qu'à la fin du mois d'août que le nouveau pape, qui prit le nom d'Adrien VI, arriva en Italie pour prendre possession de la tiare. Pendant les neuf premiers mois de l'année, l'État de l'Église fut administré au nom du collége des cardinaux, par une seigneurie assez semblable à celle des anciennes républiques toscanes. On tiroit au sort chaque mois trois prieurs, entre les membres du sacré collége; et ceux-ci formoient le gouvernement. Mais ces prélats, mal d'accord entre eux, ignorant les affaires, et changeant tous les mois de mesures, étoient hors d'état de défendre le pouvoir pontifical. Ils ne songèrent qu'à gagner du temps, et à maintenir une paix apparente; et, dans ce but, ils conclurent un armistice avec le duc d'Urbin, qui arrêta les révolutions de l'Ombrie (1). 1522.

Le cardinal de Médicis, humilié de son exclusion du pontificat, et se croyant joué par le parti impérial, revint par mer à Florence, où il craignoit que son autorité ne fût compromise; il y fit son entrée le 21 janvier 1522, portant le deuil de son cousin, et annonçant sur son visage même une grande tristesse et une grande inquiétude (2). En effet, les républicains de Florence croyoient le moment venu de recouvrer la liberté de leur patrie : M. de Lescuns leur promettoit l'appui du roi de France; il devoit entrer en Toscane par la Rivière de Gênes, en même temps que Renzo de Céri y pénétreroit par l'état de Sienne. Le duc d'Urbin et les Baglioni secondoient avec empressement des projets qui devoient les venger des Médicis. A Florence ces intrigues étoient dirigées par Jean-Baptiste Sodérini, ne-

Adriano VI, f. 109, 110, 118, 119. — *Raynaldi Ann. eccles.* 1522, §. 1 et 2, p. 347. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 501. — *Lettera di Girolamo Negri a Antonio Michieli.* Roma, 14 avril 1522. — *Lettere de' Principi.* T. I, f. 98. — *Jo. Sleidani Comment. de Statu relig. et Reipub.* L. III, p. 48.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 223. — *Raynaldi Ann. eccles.* 1522, §. 16, p. 350.

(2) *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 194.

1512. veu du cardinal de Volterra et du gonfalonier perpétuel. Dans son parti on voyoit engagée la société de poètes et de philosophes qui a rendu célèbres les jardins Ruccellai où elle se rassembloit. On y comptoit Luigi Alamanni, Zanobi Buondelmonti, Cosimino Ruccellai, Alessandro de Pazzi, les deux François et Jacopo Diaciéto, enfin Nicolas Macchiavel, qui leur a dédié ses Discours sur Tite-Live et son Art de la guerre. Tous nourris dans les mêmes principes désiroient également la liberté de Florence; mais ils n'avoient aucun ressentiment particulier contre le cardinal de Médicis : ils convenoient que de toute sa famille c'étoit lui qui avoit apporté le plus de douceur et de mesure dans son administration, et ils préféroient recouvrer leurs droits par un compromis, plutôt que de les lui arracher de force (1).

Le cardinal de Médicis, qui sentoit sa foiblesse, et la nécessité de ménager ses adversaires, convint que le pouvoir suprême s'accordoit mal avec ses fonctions ecclésiastiques et la carrière qui lui étoit ouverte à la cour de Rome, et il annonça qu'il étoit disposé à s'en démettre. Les jeunes patriciens des jardins Ruccellai accueillirent aisément les espérances que leur faisoit donner le cardinal; et, au lieu d'agir contre lui, ils se contentèrent de méditer sur la meilleure constitution à donner à la république lors de sa renaissance : ce fut le sujet de trois ouvrages de politique de Macchiavel, de Zanobi Buondelmonti, et d'Alexandre des Pazzi, tous dédiés au cardinal de Médicis (2).

Pendant ce temps M. de Lescuns, trop occupé en Lombardie pour chercher des entreprises nouvelles, d'autant plus qu'il étoit laissé sans argent par le roi de France, avoit abandonné le projet d'entrer en Toscane par l'état de Gènes. Renzo de Céri s'étoit obstiné au siége du petit château de Turrita dans l'état de Sienne, et ne passa jamais au-delà.

(1) *Comment. di Filippo de' Nerli.* L. VII, p. 138.

(2) *Jacopo Nardi, Hist. Fior.* L. VII, p. 282.— *Comment. di Filippo de' Nerli.* L. VII, p. 136.

Le parti français, qui étoit celui de la liberté, déclinoit 1522.
dans toute l'Italie; et le cardinal de Médicis crut le moment venu de détromper ceux qui avoient pu croire qu'il rendroit la liberté à sa patrie. Un courrier français envoyé à Renzo de Céri fut intercepté; le cardinal obtint son secret par un sacrilége, en lui envoyant dans sa prison, au lieu du confesseur qu'il avoit demandé, un espion de police déguisé en prêtre. Ainsi l'on découvrit la correspondance de Jacob de Diaciéto avec Renzo de Céri: le premier, arrêté le 22 mai, et menacé de la torture, confessa, ce qu'on ne soupçonnoit point encore, qu'il avoit voulu assassiner le cardinal, pour le punir de sa tromperie, lorsqu'il avoit donné aux républicains de fausses espérances. L'interrogatoire du prévenu ayant été renvoyé de vingt-quatre heures, après sa capture, ses amis, Luigi Alamanni le poète, et Zanobi Buondelmonti, eurent le temps de se mettre en sûreté; un autre Luigi Alamanni fut exécuté le 7 juillet, avec Jacob de Diaciéto. Les fils de Paul-Antonio Sodérini furent obligés de s'enfuir, et leurs biens furent séquestrés: à cette époque même, le 14 juin, leur oncle, Pierre Sodérini, qui avoit été gonfalonier perpétuel, mourut à Rome, emportant l'estime de tous les honnêtes gens (1).

Les révolutions des États de l'Église et de la Toscane étoient l'ouvrage des Italiens, mais leur influence étoit fort limitée; celles de la Lombardie, au contraire, étoient l'ouvrage des ultramontains; mais le sort futur de l'Italie, et même celui de l'Europe entière, en dépendoient. François Ier avoit laissé perdre Milan, l'année précédente, par son insouciante prodigalité. Tandis que son chancelier Duprat avoit, par des impôts inouis, par des extorsions intolérables, et par la vente des domaines royaux, levé deux fois plus d'argent qu'il n'en auroit fallu pour maintenir la plus

(1) *Jacopo Nardi*. L. VII, p. 301, 302. — *Filippo de' Nerli, Comment.* L. VII, p. 139. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 343. — *Giov. Cambi*. T. XXII, p. 201-207.

1522. brillante armée, François uniquement occupé de ses amours, et des fêtes qu'il donnoit à ses maîtresses, dissipoit, ou laissoit détourner par sa mère, l'argent qu'il avoit arraché à ses peuples, et compromettoit l'honneur français par les déroutes de ses armées, et par son manque de foi dans toutes les obligations qu'il avoit contractées envers ses alliés. Il se vantoit d'avoir le premier mis les rois de France *hors de page*, parce qu'il disposoit seul, et d'après son caprice, de toutes les bourses de ses sujets; tandis qu'avant lui les dépenses domestiques de ses prédécesseurs étoient défrayées par les domaines royaux, qu'ils ne se permettoient point d'engager, et que les trois ordres concouroient librement à subvenir aux dépenses des guerres. Mais l'évêque de Beaucaire n'hésite point à dire que François changea la liberté française en une misérable servitude; et les désastres qu'il attira ainsi sur son royaume montrent assez qu'avec la liberté de ses sujets, il sacrifia aussi sa propre gloire à ses fantaisies (1).

La gloire nationale avoit encore d'une autre manière été sacrifiée par lui et ses prédécesseurs, à l'affermissement de son autorité ou de celle des nobles. On avoit sévèrement interdit l'usage des armes au tiers-état, pour le tenir dans une plus absolue dépendance de ses maîtres : on l'avoit ainsi rendu lâche, et incapable du service militaire, en sorte qu'on voyoit avec étonnement une des plus braves nations de l'Europe réduite à n'avoir point d'infanterie nationale. Ses rois étoient dans la nécessité de recourir aux Suisses pour toutes leurs guerres, parce qu'à la réserve de la gendarmerie, toute composée de noblesse, la France ne nourrissoit point de soldats. La Suisse, dont la population n'égaloit pas la huitième partie de celle de la France, fournissoit seule ses bataillons; mais, pour les obtenir, il falloit se mettre à la merci de la vénalité, de l'orgueil et de

(1) *Hinc antiqua illa gallica libertas aboleri, et in miseram servitutem desinere occœpit.* Belcarius, *Comm. Rer. Gallic.* L. XVII, p. 507.

l'inconstance de ces montagnards, rendus arrogans par la cour que leur faisoient tous les souverains. François Ier, qui tout récemment avoit perdu Milan par leur manque de foi, fut réduit à négocier séparément avec chacun des cantons, à répandre des présens parmi leurs magistrats, à promettre des pensions aux hommes en crédit, à dévorer, sans se plaindre, leur arrogance. Ce fut le prix auquel René, bâtard de Savoie, grand-maître de France, et Galéaz de San-Sévérino, grand-écuyer, déterminèrent, au printemps de 1522, environ dix mille Suisses à passer le Saint-Bernard et le Saint-Gothard pour entrer en Italie (1). 1522.

Lautrec, de son côté, rassembla la cavalerie française dispersée dans les plaines de Lombardie; il la joignit, sous Crémone, à l'armée vénitienne commandée par André Gritti et Théodore Trivulzio: il alla ensuite se réunir aux Suisses, et le 1er mars il passa l'Adda, pour venir avec toute son armée camper à deux milles de Milan (2).

Prosper Colonna défendoit cette ville avec Alphonse d'Avalos, marquis de Pescaire. Le chancelier du duché, Jérôme Moroni, y représentoit son maître, qui n'avoit pas encore pu faire son entrée dans sa capitale. Il exhortoit les Milanais à maintenir leur indépendance: il leur montroit tout le danger des vengeances des Français; et pour ajouter encore un sentiment religieux à l'amour de la patrie, il avoit engagé un moine éloquent de l'ordre de Saint-Augustin, André Barbato, à réveiller le zèle des Milanais contre les barbares par une suite de sermons (3). Moroni obtint ainsi de ses compatriotes des contributions volontaires assez abondantes pour lever dix mille soldats allemands. Jérôme

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 224. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. II, p. 193. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 16.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 226. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 202. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. II, p. 316.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 225. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 194. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 503. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 16.

1522. Adorno et Georges Frundsberg en conduisirent cinq mille avec tant de rapidité par la Valteline et le Bergamasque, qu'ils entrèrent à Milan avant l'approche des Français; les autres y furent conduits un peu plus tard par François Sforza lui-même (1).

L'armée française avoit, de son côté, reçu un renfort inattendu : Jean de Médicis vint la joindre, à Cassano, avec trois mille hommes de pied et deux cents chevaux. Ces troupes portoient des enseignes noires en signe de deuil, pour la mort du pape Léon X : de là leur vint le nom de Bandes Noires, qu'elles rendirent célèbre en relevant la réputation de l'infanterie italienne. Elles avoient jusqu'alors combattu dans l'armée de la ligue; mais Jean de Médicis se trouvant rendu à la liberté par la mort de Léon X, passa au service de France, où on lui offroit de plus grands avantages (2). Vers le même temps, un coup de coulevrine, parti des remparts de Milan, et que quelques-uns prétendirent avoir été dirigé par Prosper Colonna lui-même, tua Marc-Antoine Colonna, neveu de ce même Prosper, qui servoit dans l'armée française, et Camille, fils du maréchal Jean-Jacques Trivulzio. Le corps du premier fut renvoyé à Milan, à son oncle, désolé d'avoir fait périr, dans les rangs ennemis sans le reconnoître, un neveu qu'il chérissoit (3).

Prosper Colonna et Pescaire avoient mis à profit la lenteur des Français pour relever toutes les fortifications de Milan, et pour entourer le château d'une circonvallation qui rendît impossible à Lautrec de donner aucun secours à

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 227. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 203. — *Pauli Jovii Vita Piscarii.* L. II, p. 316. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 292.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 205. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 226.

(3) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali Piscarii.* L. II, p. 317. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 17 v. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 205.

la garnison assiégée. Déjoué dans ses projets, celui-ci n'en 1522.
avoit été que foiblement dédommagé par la prise de Novare; il avoit ensuite attaqué Pavie que défendoit le marquis de Mantoue: mais l'approche de Prosper Colonna avec l'armée impériale l'avoit forcé à lever ce siége. Enfin, il s'étoit dirigé par Landriano sur Monza, pour se rapprocher d'Arona, où quelque argent qui lui arrivoit de France pour la solde de ses troupes étoit arrêté (1).

Les Suisses savoient que cet argent destiné pour leur solde avoit été conduit en sûreté jusqu'à Arona, sur le lac Majeur, et qu'Anchise Visconti, qui occupoit Busti avec un corps de troupes milanaises, empêchoit le convoi de passer plus avant. Ils sollicitoient Lautrec de forcer le passage jusqu'au lac Majeur, pour leur faire toucher leur solde, tandis qu'André Gritti, général de l'armée vénitienne, protestoit de son côté qu'il ne s'éloigneroit point tant des frontières de sa république, et que si les Suisses prenoient le chemin du lac Majeur, il reprendroit lui-même celui du Véronais (2). Lautrec désiroit calmer l'impatience des Suisses; il savoit que l'armée impériale souffroit bien plus encore que la sienne du manque d'argent et de vivres; déjà il lui étoit arrivé des compagnies entières de transfuges qui abandonnoient les drapeaux de Prosper Colonna: en tenant la campagne quelque temps encore, il se croyoit assuré de dissiper cette armée (3).

Mais les Suisses, en entrant en campagne, s'étoient promis des succès plus rapides, et le pillage des riches villes de la Lombardie. Ils n'avoient encore réussi dans aucune de

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 228. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali*. L. II, p. 319. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 205. — *Fr. Belcarii*. L. XVII, p. 504. — *Arnoldi Ferronii Burdigalensis de Reb. gest. Gall.* L. V, p. 107. — *Paolo Paruta*. L. IV, p. 293. — *Galeatius Capella*. L. II, f. 19.

(2) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 296.

(3) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 229. — *Paolo Paruta*. L. IV, p. 297. — *Arnoldi Ferronii de Rebus gestis Gall.*, p. 108.

1522. leurs attaques, excepté celle de Novarre, et cette place avoit en effet été abandonnée à leur cupidité. Ils avoient souffert devant Pavie; et des pluies obstinées avoient, pendant quelques jours, suspendu l'arrivage des vivres. Ils étoient ennuyés et impatientés d'une guerre de positions et de manœuvres; et, accoutumés comme ils étoient à tout faire céder à leurs caprices, ils se rassemblèrent devant la tente de Lautrec, pour demander à grands cris ou la bataille ou leur congé (1).

Lautrec, et tous les généraux français, essayèrent inutilement tout leur crédit auprès des Suisses, pour les engager à se fier à leurs chefs, à profiter des souffrances de l'ennemi, à attendre quelques jours du moins, pendant lesquels, par une nouvelle manœuvre, Lautrec forceroit Prosper Colonna à changer de position: tout fut inutile, et les Suisses ne répondirent aux discours de tous les officiers de l'armée, que par un même cri: *A demain, ou le congé ou la bataille* (2).

Lautrec, avant de céder, chargea Créqui, seigneur de Pontdormy, d'aller reconnoître l'ennemi, avec quatre cents hommes d'armes et six mille Suisses. Prosper Colonna avoit pris position à la Bicoque, maison de campagne d'un seigneur milanais à trois ou quatre milles de Milan. Un chemin creux passoit devant son front, et lui servoit de fossé; il en avoit garni les bords d'artillerie et d'arquebusiers; à droite et à gauche, son camp étoit fermé par deux canaux d'eau vive destinés à l'arrosement: à quelque distance derrière lui, l'un d'eux étoit traversé par un pont de pierre. Créqui, après avoir observé cette position, rapporta

(1) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Piscarii.* L. II, p. 320. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 20. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 215. — *Paolo Paruta.* L. IV, p. 297.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 229. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 216. — *Arnoldus Ferronius Burdigalensis de Rebus gestis Gallor.*, p. 109.

1522. aux généraux français qu'elle seroit très-difficile à forcer; et le conseil de guerre essaya de nouveau de persuader aux Suisses de renoncer à une bataille qui pourroit être désastreuse. Ceux-ci répondirent qu'ils attaqueroient de front la ligne de l'ennemi, et qu'ils enleveroient, avec leurs piques et leurs hallebardes, ces batteries qu'on leur peignoit comme si formidables. En même temps ils persistèrent à déclarer qu'ils se mettroient en marche dès le lendemain, pour retourner dans leur pays, si on ne les menoit pas au combat. Le seul Piétro Navarro proposa d'envoyer au supplice les plus mutins, et de réduire ainsi le reste à l'obéissance: les autres généraux, et Lautrec lui-même, qui connoissoient les Suisses et qui se sentoient absolument entre leurs mains, préférèrent la chance douteuse d'une bataille, à la certitude d'une déroute, conséquence nécessaire du départ de toute leur infanterie; et tout en sentant l'imprudence qu'ils alloient commettre, ils ordonnèrent à leurs troupes de se préparer au combat pour le lendemain (1).

Lautrec sortit en effet de Monza le matin du 29 avril, jour de Quasimodo, et se dirigea sur la Bicoque. Il avoit chargé, selon leur demande, huit mille Suisses de la principale attaque sur le front de l'ennemi; Montmorency avec le comte de Montfort, les seigneurs de Miolans, de Graville, d'Auchy, de Launay, et plusieurs autres, marchoient à pied à leur tête. Jean de Médicis avoit ordre de couvrir leur approche, en occupant l'ennemi par les évolutions de sa cavalerie et de son infanterie légère. Lescuns, maréchal de Foix, avec trois cents lances et une partie de l'infanterie, devoit tourner l'armée impériale par sa gauche, passer le pont de pierre qui avoit été reconnu, et venir tomber sur les derrières de Prosper Colonna, que gardoit François

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 217. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. II, p. 322. — *Arnoldi Ferronii*. L. V, p. 109. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 229. — *Georgens von Frundsberg*. B. II, f. 32.

1522. Sforza, avec les milices milanaises, sorties de la ville pour avoir part au combat: Lautrec, avec le reste de la cavalerie et de l'infanterie françaises, devoit tourner par la droite; et, pour pénétrer dans le camp ennemi, il avoit fait prendre à ses soldats la croix rouge que portoient les Impériaux, au lieu de la croix blanche de France; car les uniformes n'étoient point encore en usage. L'armée vénitienne formoit l'arrière-garde, et n'étoit point appelée à prendre immédiatement part au combat (1).

Les différens corps de l'armée française, n'ayant point un égal espace à parcourir, ne pouvoient point arriver en même temps en position: aussi Montmorency, parvenu à peu de distance des Impériaux, mais à couvert de leur artillerie, ordonna aux Suisses de faire halte, pour laisser au maréchal de Foix le temps de faire le détour qui lui avoit été prescrit. Mais les Suisses, pleins de mépris pour leurs ennemis, et voulant remporter seuls l'honneur de la victoire, ne consentirent jamais à s'arrêter; ils marchèrent droit au front de l'ennemi, où se trouvoient Georges Frundsberg avec l'infanterie allemande, et le marquis de Pescaire avec l'infanterie espagnole. Celui-ci avoit enseigné à ses fusiliers à faire un feu roulant en leur faisant recharger leurs pièces à genoux, tandis que les rangs derrière eux tiroient. Ils reçurent l'attaque des Suisses avec un feu si violent, soit des fusiliers, soit des batteries, que plus de mille assaillans étoient déjà tombés avant de parvenir au chemin creux: ce chemin se trouva beaucoup plus profond qu'ils n'avoient voulu le croire; à peine, lorsqu'ils y furent descendus, pouvoient-ils atteindre de la pointe de leurs piques, les landsknechts qui en garnissoient le bord. Vingt-deux

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 230. — *Galeatius Capella*. L. II, f. 21. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. II, p. 322. — *Arnoldi Ferronii*. L. V, p. 109. — *Paolo Paruta, Stor. Venez.* L. IV, p. 298. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 318. — *Fr. Belcarii*. L. XVII, p. 507.

de leurs capitaines et plus de trois mille soldats furent tués 1522.
dans cette attaque malheureuse, sans pouvoir faire presque aucun mal à l'ennemi. Enfin ils se retirèrent en bon ordre, remmenant les quatorze pièces d'artillerie qu'on leur avoit données à conduire; mais, méprisant à la fin du combat comme à son commencement les ordres de leurs chefs, ils ne voulurent point rester en vue du champ de bataille, pour seconder, par une attitude menaçante, les attaques des maréchaux de Foix et de Lautrec, qui n'étoient arrivés à portée de l'ennemi qu'après qu'eux-mêmes s'étoient déjà retirés (1).

Le maréchal de Foix, que les Impériaux avoient vu filer sur leur gauche, et qu'ils avoient soupçonné de prendre la route de Milan, étoit enfin arrivé jusqu'au pont de pierre qui traversoit le canal; il étoit entré dans la position de Prosper Colonna; il avoit mis en déroute les Milanais de François Sforza, et il auroit gagné la bataille, si son infanterie l'eût suivi, ou si les Suisses, en renouvelant leur attaque, avoient empêché Prosper Colonna de tourner tous ses landsknechts et ses fantassins espagnols contre lui. Lautrec, après avoir mis en fuite sur la droite les chevaux de Jérôme Adorno, comptoit que ses cavaliers entreroient pêle-mêle avec eux dans le camp ennemi, où la croix rouge qu'ils avoient arborée les feroit recevoir: mais Prosper Colonna, averti de ce déguisement, avoit fait prendre à ses soldats une branche de feuillage sur la tête; en sorte que, reconnoissant les ennemis, il lui fut facile de les tenir hors de ses retranchemens (2).

Les trois corps de l'armée française ayant été également

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 203. — *Arnoldi Ferronii.* L. V, p. 110. — *Pauli Jovii Vita Ferdin. Davali.* L. II, p. 323. — Mémoires de Martin du Bellay, p. 218. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 22. — *Paolo Paruta.* L. IV, p. 298. — *Georgens von Frundsberg Kriegs-staten.* B. II, f. 35.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 220. — *Arnoldi Ferronii,* p. 10. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. II, p. 324.

1522. repoussés, elle fit sa retraite en bon ordre, couverte par les Bandes Noires de Jean de Médicis, et protégée par l'armée vénitienne, qui n'avoit pris aucune part au combat. Pescaire vouloit la poursuivre: mais Prosper Colonna s'y refusa péremptoirement; et un mouvement séditieux parmi ses landsknechts, qui demandoient double paye pour la victoire, auroit pu rendre dangereuse pour lui une nouvelle action. Les Suisses ne lui en laissèrent pas long-temps la crainte; ils s'étoient retirés à Monza avec toute leur artillerie et tous leurs bagages. Le lendemain, Lautrec marcha sur Trezzo, et passa l'Adda : là il lui fut impossible de retenir davantage les Suisses, déterminés à retourner dans leur pays. Après les avoir vainement sollicités, il confia à son frère Lescuns, maréchal de Foix, le commandement de la gendarmerie française, et la défense de ce qui lui restoit en Lombardie: il prit congé d'André Gritti, qui, avec l'armée vénitienne, entreprit de couvrir les frontières de la république; et, déterminé à aller se justifier auprès du roi, il accompagna les Suisses, qui rentroient dans leur pays par le Bergamasque, et il se rendit à la cour de France (1).

Lautrec étoit frère de madame de Châteaubriand, maîtresse du roi: c'étoit la cause de sa grandeur, et de celle de Lescuns et Lesparre, ses frères, dont l'un perdit le Milanez, et l'autre la Navarre. François I[er] cependant reprocha au maréchal de Lautrec les revers qu'il avoit éprouvés. Celui-ci répondit qu'il avoit prévenu le roi qu'il ne pourroit défendre le Milanez sans argent; que la gendarmerie avoit servi dix-huit mois sans recevoir de solde, que les Suisses ne lui avoient fait la loi, et ne l'avoient enfin forcé à combattre à la Bicoque, que parce qu'ils n'étoient pas payés. François I[er] étonné demanda ce qu'étoient donc

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XIV, p. 231. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 223. — *Galeatius Capella*. L. II, f. 22. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. II, p. 325. — *Arnoldi Ferronii de Rebus gestis Gall.* L. V, p. 111. — *Paolo Paruta*. L. IV, p. 301.

devenus les quatre cent mille écus qu'il lui avoit envoyés. 1522.
Semblançay, surintendant des finances de France, confessa avoir reçu ordre de les remettre, mais en avoir été empêché ensuite par Louise de Savoie, mère du roi, qui portoit le titre de régente de France. Celle-ci, jalouse de Lautrec, et voulant faire échouer son expédition, s'étoit fait livrer l'argent, qu'elle prétendit lui être dû. L'honneur de la mère du roi alloit être compromis par le procès public de Semblançay. Pour la sauver, et pour perdre le surintendant, son ennemi, le chancelier de France Duprat le fit juger par des commissaires, et le fit traîner au gibet, à l'âge de soixante-deux ans, sans autre crime que d'avoir obéi aux ordres de la mère du roi, qui ne fut point mise en cause (1).

Le maréchal de Foix Lescuns ne défendit pas long-temps ce qui restoit encore aux Français en Lombardie. Six compagnies de gendarmes, qu'il avoit mises dans Lodi, sous les ordres de Frédéric de Bozzolo et de Bonneval, s'y laissèrent surprendre, et y furent faites prisonnières, tandis que la ville fut pillée par les Impériaux (2). Pizzighettone, qui pouvoit faire une longue résistance, et qui passoit pour une des meilleures forteresses d'Italie, capitula aux premières menaces que lui fit le marquis de Pescaire. A Crémone enfin, où le maréchal de Foix s'étoit retiré, les troupes de Jean de Médicis se soulevèrent pour demander leur paye, tournèrent leur artillerie contre les Français, et menacèrent de livrer une porte de la ville aux Impériaux. Lescuns s'efforça de les satisfaire, en empruntant la vaisselle de tous ses amis, qu'il distribua aux soldats; mais il sentit l'impossibilité de se maintenir plus long-temps en Italie, et il proposa à Prosper Colonna une capitulation,

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 227-228. — *Fr. Belcarii. Comm. rer. Gall.* L. XVII, p. 507-509. — *Arnoldi Ferronii.* L. V, p. 112.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 223. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. II, p. 326. — *Georg. von Frundsberg Kriegs-staten* B. II, f. 36.

1522. qui fut bientôt acceptée. Il convint d'évacuer non-seulement Crémone mais toute la Lombardie, à la réserve des trois châteaux de Milan, Novare et Crémone, si, avant quarante jours, une nouvelle armée française ne forçoit pas le passage du Pô, ou ne s'emparoit pas d'une des grandes villes de Lombardie. Jusqu'à l'expiration du terme fixé par la capitulation qui fut signée le 26 mai, les hostilités devoient être suspendues autour de Crémone, et les vivres fournis à l'armée française. Comme les quarante jours s'écoulèrent sans que le roi pût envoyer du secours au maréchal de Foix, il évacua la Lombardie, à la réserve des trois châteaux qu'il avoit exceptés de la capitulation, et il ramena son armée en France (1).

Un des motifs de Prosper Colonna, pour accorder aux Français la capitulation de Crémone, étoit le désir de se trouver lui-même en liberté pour attaquer Gênes. Tant que les Français commanderoient dans cette ville, il ne regardoit point la conquête de la Lombardie comme assurée. La douceur, il est vrai, d'Octavien Frégose, qui y étoit lieutenant du roi, avoit réconcilié les citoyens à un joug étranger; en sorte qu'Antoniotto et Jérôme Adorni, qui suivoient le camp impérial, et qui se flattoient de soulever leur faction par la promesse de rendre à la république son ancienne liberté, ne purent causer par leur approche aucun mouvement dans leur patrie. Cependant les généraux impériaux avoient profité sans perdre un instant de la capitulation de Crémone; Prosper Colonna étoit entré avec les landsknechts dans la vallée de Bisagno, et le marquis de Pescaire dans celle de Polsévéra. On ne comptoit à Gênes que deux mille soldats, auxquels Piétro Navarro étoit venu

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 232. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 231. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. III, p. 328. — *Arn. Ferronii Rer. Gall.* L. VII, p. 133. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. IV, p. 303. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 23. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 509.

se joindre de Marseille; et comme les Génois, sans se soulever contre Octavien Frégose, ne vouloient pas non plus s'armer pour défendre son autorité, la résistance paroissoit presque impossible. Douze officiers de balie furent chargés de négocier une capitulation. Mais pendant qu'ils traitoient, et que la promesse d'une suspension d'hostilités rendoit les gardes plus négligentes, quelques soldats espagnols s'aperçurent qu'une brèche de la muraille n'étoit pas défendue; ils s'en emparèrent, et y appelèrent leurs compagnons d'armes. Le hasard livra ainsi Gênes à l'armée ennemie, le 30 mai, sans que les généraux eussent ordonné aucun assaut. La ville fut prise, et les habitans, qui n'avoient pas voulu se défendre, furent pillés, sans distinction de parti, avec la dernière barbarie. Piétro Navarro et Octavien Frégose demeurèrent prisonniers; plusieurs autres chefs s'échappèrent par mer. La ville, autrefois la plus commerçante et la plus opulente de l'Italie, fut ruinée, et réduite dans une dépendance absolue des étrangers: en même temps, elle reconnut pour doge Antoniotto Adorno (1). 1522.

François Ier, pour secourir ou Crémone ou Gênes, avoit bien fait passer les Alpes au duc Claude de Longueville avec quatre cents hommes d'armes, et six mille fantassins; mais celui-ci, arrivé à Villeneuve d'Asti, y apprit la prise de Gênes. Il n'étoit point assez fort pour livrer bataille à l'armée impériale, ou pour résoudre la convention de Crémone; il reçut donc du roi l'ordre de se retirer, et les Français abandonnèrent pour cette année tout projet sur l'Italie, d'autant plus qu'ils avoient à se défendre contre l'attaque inattendue de Henri VIII, qui, le 29 mai, avoit

(1) *Agostino Giustiniani Annali di Genova.* L. VI, f. 275. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XII, p. 723. — *Petri Bizarri Hist. Gen.* L. XIX, p. 453. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 23. — *Arn. Ferronii.* L. VII, p. 137. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. III, p. 330. — Mém. de Martin du Bellay. L. IV, p. 232. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 233. — *Giov. Cambi*, p. 201, p. 208 — *Georg. von Frundsberg Kriegs-staten.* B. II, f. 36.

1522. déclaré la guerre à la France, et qui avoit fait débarquer à Calais le comte de Surrey avec seize mille hommes, pour seconder l'armée de Charles-Quint en Flandre (1).

L'expulsion des Français n'apporta aucun soulagement aux peuples d'Italie accablés par la guerre. L'armée de Prosper Colonna ne recevoit aucun subside ni de Charles-Quint, ni du royaume de Naples; les soldats allemands et espagnols vivoient à discrétion chez les Milanais. Les généraux pressuroient les villes par des contributions inouies, ou par des emprunts forcés; le plus petit officier, placé dans un village avec un détachement, se croyoit autorisé à inventer une taxe nouvelle; tout étoit décidé par la violence militaire; et l'obéissance étoit assurée par des supplices cruels, dont la direction étoit abandonnée au caprice des soldats espagnols (2). Déjà le Milanez étoit tellement ruiné, qu'il ne pouvoit plus nourrir les troupes nécessaires à sa défense. Le marquis de Pescaire les mit en quartier dans les États de l'Église, et leur permit d'y vivre à discrétion, malgré l'alliance étroite du pape avec l'empereur. Charles de Lannoy, nouveau vice-roi de Naples, de concert avec don Juan Manuel, ambassadeur de l'empereur à Rome, taxa en même temps les états indépendans de l'Italie, pour leur faire maintenir l'armée impériale. Ils obligèrent le duché de Milan à leur payer vingt mille ducats chaque mois, Florence quinze mille, Gênes huit mille, Sienne cinq mille, Lucques quatre mille. Les marquis de Montferrat et de Saluces furent aussi mis à contribution; et, malgré les réclamations de tous ces états souverains; ils furent contraints de se soumettre aux ordres que leur donnoient des ministres subalternes (3).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 234. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 236.

(2) *Arnoldi Ferronii de Reb. Gall.* L. VII, p. 133. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 238.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 237. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 25.

Les Italiens se flattoient que l'arrivée d'Adrien VI à Rome apporteroit quelque soulagement à leurs misères; mais le nouveau pape avoit déjà passé six mois en Espagne depuis qu'il avoit eu la nouvelle de son élection, et il ne se disposoit point encore à partir. Ce qui le détermina à se mettre en route, fut justement la circonstance à laquelle on avoit jusqu'alors attribué tous ses délais. On savoit que Charles-Quint, qui étoit encore en Flandre, annonçoit un prochain voyage en Espagne; et l'on croyoit qu'Adrien, qui avoit été son précepteur, puis son ministre, voudroit avoir une conférence avec lui avant de venir prendre les rênes de sa propre souveraineté. Mais Adrien s'étoit pénétré du sentiment qu'il devoit agir comme père commun des fidèles, que son devoir l'appeloit avant tout à rétablir la paix dans la chrétienté, et qu'il devoit faire oublier son ancienne partialité pour Charles-Quint, s'il vouloit que François Ier l'acceptât comme médiateur. Il avoit écrit à ce dernier, à Louise de Savoie, sa mère, à la duchesse d'Alençon, sa sœur (1), pour les encourager à revêtir des sentimens de paix, et leur promettre sa bienveillance. Il crut que ce seroit ôter tout crédit à ses paroles que d'attendre Charles-Quint à Barcelone, comme celui-ci l'y invitoit; et lorsqu'il apprit que Charles, après avoir fait une visite à Henri VIII pour le confirmer dans son alliance, avoit débarqué à Villaviciosa, en Asturies, il se hâta de partir, le 4 août, des côtes d'Espagne; et après avoir relâché à Gènes, puis à Livourne, il fit son entrée à Rome le 29 août (2). 1522.

Adrien VI avoit les vertus et le savoir d'un moine: il avoit dû sa réputation et ensuite sa grandeur aux progrès surprenans qu'il avoit faits dans l'étude de la théologie et

(1) *Voyez* les réponses de la régente et de madame d'Alençon, de Lyon, 25 juin. *Lettere de' Principi*, f. 102.

(2) *Paolo Giovio, Vita di Adriano VI*, f. 123, 124. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1522, §. 17, p. 351. — *Panvino, Vite de' Pontef.*, p. 265 v.

1522. de la philosophie scolastique. Il étoit de bonne foi dans son zèle religieux, dans sa tempérance, dans son humilité, dans son aversion pour le faste, la simonie et la corruption de la cour de Rome. Mais aux yeux des Romains, il ne parut bientôt qu'un barbare, étranger à leurs arts, à leurs mœurs, à leur politique comme à leur langage. Léon X avoit rassemblé à sa cour les premiers poètes du siècle; Adrien, loin de leur accorder aucune faveur, les regardoit comme des imitateurs profanes des Gentils, qui souilloient le christianisme. Lorsqu'on lui montra le Laocoon du Belvédère comme le plus beau monument des arts antiques, il en détourna les yeux avec horreur, en s'écriant: « *Ce sont des idoles des païens!* » L'on commençoit à craindre que, comme on le racontoit de saint Grégoire, il ne fît faire un jour de la chaux pour le temple de Saint-Pierre avec toutes ces statues, dernier monument de la gloire et de la grandeur romaines (1).

Les hérésies de Luther offensoient Adrien VI bien plus que son prédécesseur, parce qu'elles attaquoient cette philosophie scolastique qu'il regardoit comme la première des sciences; mais d'un autre côté il partageoit les opinions du réformateur sur la corruption de la discipline; il vouloit se mettre sérieusement à l'œuvre pour réformer les scandales qui avoient soulevé l'Allemagne; et ses pieux desseins, plus encore que sa barbarie, faisoient trembler les Romains, qui vivoient des abus de la cour de Rome. Pour achever toutefois de le rendre impopulaire, deux calamités signalèrent l'époque de son arrivée en Italie: d'une part, la peste se manifesta à Rome, d'où elle passa ensuite à Florence; et Adrien, considérant toutes les précautions du régime sanitaire et des lazareths comme des superstitions italiennes, suspendit les ordonnances rigoureuses qui prévenoient la communication avec les pestiférés, et contribua ainsi à

(1) *Lettera di Girolamo Negro a Marc' Antonio, Micheli, Roma* 17 *marzo* 1523. *Lettere de' Principi*. T. I, f. 113.

étendre la contagion (1) : d'autre part, à cette époque même, l'île de Rhodes fut prise par Soliman sur le grand-maître Villiers de l'Ile-Adam, après un siége mémorable où les chevaliers de Saint-Jean déployèrent en vain toute leur bravoure, tandis que l'empereur, le roi de France et le pape ne songeoient point à leur envoyer des secours. Soliman fit son entrée à Rhodes le jour même de Noël de l'an 1522; et c'est ainsi que se termina cette année calamiteuse pour la chrétienté (2). 1522.

Cependant Adrien VI s'occupoit de rétablir la paix dans les États de l'Église: il n'eut point de peine à contraindre Sigismond Malatesti à évacuer Rimini : les peuples l'avoient d'abord accueilli avec enthousiasme; mais bientôt ils s'étoient aperçus que ce petit seigneur ne les faisoit jouir d'aucun des avantages des temps passés qu'ils avoient cru recouvrer avec lui. Les sujets des ducs de Ferrare et d'Urbin avoient un sentiment tout contraire; ils conservoient un attachement réel pour les familles d'Este et de La Rovère, et cet attachement décida de la conduite d'Adrien VI. Il accorda au duc d'Urbin l'absolution de toutes les censures qu'il avoit encourues sous les deux pontificats précédens, et il lui donna une nouvelle investiture de ses états; mais il conserva le comté de Montéfeltro à la république florentine, à qui ce fief avoit été cédé en paiement des dettes de la chambre apostolique (3). Il accorda de même au duc Alphonse d'Este une nouvelle investiture du duché de Ferrare, auquel il ajouta les châteaux de San-Félice et de Finale en Romagne : il lui auroit aussi rendu Modène et 1523.

(1) *Paolo Giovio, Vita di Adriano VI*, f. 126 v. — *Ist. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 216. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 524. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1522, §. 15, p. 350.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 240. — *Paolo Giovio. Vita di Adriano VI*, f. 125. *Raynaldi Annal. eccles.* §. 20 et seq., p. 352.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 240. — *Onofrio Panvino Vite de' Pontef.*, p. 265 v. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1523, §. 108, p. 393.

1523. Reggio, dont Charles-Quint avoit en effet promis de procurer au duc la restitution, par un traité signé à Ferrare le 29 novembre 1522; mais les ministres et les courtisans d'Adrien VI, qui regardoient cet acte de justice comme une preuve de foiblesse ou d'imbécillité, réussirent à l'empêcher de renoncer ainsi aux conquêtes de son prédécesseur (1).

Adrien VI, à son arrivée à Rome, avoit choisi pour son principal ministre et son confident, le cardinal de Volterra Sodérini : disposé comme il étoit lui-même à réconcilier l'empereur avec le roi de France, il avoit trouvé dans Sodérini, partisan secret de la France, un langage de modération et d'impartialité qui avoit paru lui convenir. Il n'avoit voulu donner aucun secours à la ligue formée par son prédécesseur; et ses offres de médiation avoient été considérées comme indiquant de la partialité pour la France, au point de donner beaucoup d'irritation à don Juan Manuel, ambassadeur de l'Empire (2). Mais François Ier, qui avoit accueilli avec une grande déférence toutes les propositions du pape, et qui avoit toujours protesté qu'il ne désiroit que la paix, croyoit son honneur engagé à ne point renoncer au duché de Milan. Il en demandoit la restitution comme première condition du traité; cette condition étoit loin de pouvoir plaire à Charles-Quint, qui depuis sa conquête avoit mis fin aux troubles de Castille, avoit resserré son alliance avec l'Angleterre, et se sentoit bien mieux en mesure de défendre ce duché qu'il n'avoit été de le gagner. L'obstination de François Ier à demander une restitution qu'il ne pouvoit obtenir, convainquit le pape qu'il ne vouloit point sincèrement la paix. Dès le mois de février (3), Adrien commença à menacer d'excommu-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 241. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 302.

(2) *Lettera di Girolamo Negro a Marc' Antonio Micheli,* du 10 décembre 1522 : *in Lettere de' Principi.* T. I, f. 109.

(3) *Lettera dell' istesso all' istesso,* 28 *febr.* 1523. T. I, f. 111.

nications et de censures ecclésiastiques, les princes qui ne voudroient pas accepter des conditions de paix équitables. Sur ces entrefaites, le duc de Sessa intercepta des lettres du cardinal Sodérini à l'évêque de Saintes, son neveu, par lesquelles il pressoit François Ier d'attaquer la Sicile, où un parti étoit prêt à se déclarer pour lui. Trois des grands officiers de cette île furent écartelés, pour leur intelligence avec les Français. Le pape, irrité de ce que son propre ministre, en l'exhortant à la paix, souffloit secrètement le feu de la guerre, fit arrêter et mettre en jugement Sodérini; et avant même sa condamnation, il confisqua ses biens, qui étoient immenses. En même temps il embrassa ouvertement le parti de l'empereur (1). 1523.

Les armes de Charles-Quint étoient toutes puissantes en Italie. La capitulation de Crémone et la prise de Gênes avoient mis entre ses mains toutes les grandes villes : les châteaux où les Français avoient laissé des garnisons, succomboient aussi à leur tour. Celui de Milan s'étoit rendu le 14 avril; et le duc François Sforza en avoit été mis en possession par les généraux impériaux, le 24 du même mois (2). François Ier annonçoit de nouveau des armemens immenses pour reconquérir le Milanez : mais aucun effet ne suivoit ses paroles; et comme on le voyoit toujours également occupé de ses plaisirs, également prodigue des trésors de l'état pour ses fêtes et pour ses amours, on pouvoit croire qu'il ne se trouveroit jamais en mesure de recouvrer ce qu'il avoit perdu. Il ne lui restoit plus d'autre allié que la république de Venise, qui s'étoit engagée à défendre la possession du Milanez, mais qui ne se croyoit point obligée à le reconquérir pour lui, après qu'il l'avoit perdu. Venise

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 250. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 302. — *Onofrio Panvino*, f. 266. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 347. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 526. — *Raynaldi Ann. eccles.* 1523, §. 109, p. 394.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 241. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 525.

1523. étoit encore, relativement à l'empereur, sous la protection de la trève qui avoit terminé la guerre de la ligue de Cambrai. Aussi long-temps que Charles-Quint avoit eu à lutter avec des sujets révoltés, et de formidables ennemis au-dehors, il avoit évité d'augmenter le nombre de ceux-ci, et il avoit consenti à ne point regarder les Vénitiens comme en guerre avec lui, malgré les secours qu'ils s'étoient obligés à donner à la France. Mais depuis qu'il se sentoit plus puissant, il parloit d'un ton plus orgueilleux; et il déclaroit ne pas vouloir souffrir plus long-temps qu'un état presque enclavé dans les siens, jouit de tous les avantages de la paix, tout en étant pour lui constamment hostile (1).

Le pape, de concert avec l'empereur, pressoit toutes les puissances d'Italie de se réunir par une ligue pour leur défense commune; il vouloit qu'elles se garantissent réciproquement leurs possessions actuelles. Mais il donnoit aussi pour motif à cette ligue, le désir de mettre l'Italie en état de défense contre Soliman, empereur des Turcs, dont l'ambition, excitée par de nouvelles conquêtes, devenoit toujours plus menaçante : les Vénitiens, qui connoissoient le sort ordinaire des ligues formées par l'Église, et qui s'applaudissoient d'être en paix avec le sultan, ne vouloient point que le pape les entraînât dans une guerre avec ce redoutable voisin, où ils risquoient ensuite d'être abandonnés par tous leurs alliés. Cette crainte, et le regret de renoncer à l'alliance de la France, à laquelle ils avoient fait d'énormes sacrifices, les firent balancer long-temps. La négociation dura neuf mois, pendant lesquels ils firent de vains efforts pour savoir si François Ier étoit enfin disposé à les seconder puissamment, ou s'ils devoient abandonner un prince qui s'abandonnoit lui-même. L'évêque de Bayeux et Frédéric de Bozzolo furent envoyés à Venise par le roi de France, pour traverser une négociation dont il redoutoit les résultats;

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XIV, p. 242. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 305.

mais leurs magnifiques promesses, si souvent démenties par l'expérience, n'inspiroient plus de confiance : d'autre part, Jérôme Adorno, ambassadeur de Charles-Quint, mourut avant d'avoir terminé la négociation dont il étoit chargé; et il fut remplacé par Marin Caraccioli, protonotaire apostolique. Enfin après de longs débats, pendant la durée desquels le doge Antoine Grimani étoit mort, et avoit été remplacé par André Gritti, le traité d'alliance entre l'empereur, son frère l'archiduc Ferdinand, François Sforza, duc de Milan, et la république de Venise, fut signé à la fin de juillet (1). 1523.

Les puissances contractantes se garantissoient réciproquement leurs états d'Italie, mais seulement contre les princes chrétiens; car la république de Venise, déterminée à ne point se laisser engager dans une guerre contre les Turcs, refusa péremptoirement de promettre la garantie du royaume de Naples contre eux. Le secours réciproque, promis par l'empereur au nom du duc de Milan, et par les Vénitiens, étoit de six cents hommes d'armes, six cents chevau-légers et six mille fantassins. Le sénat s'engageoit de plus à fournir, au besoin, vingt-cinq galères pour la défense du royaume de Naples. Toutes les prétentions de l'archiduc d'Autriche et de l'Empire sur l'état vénitien, étoient abandonnées par Ferdinand, frère de l'empereur, moyennant la somme de deux cent mille ducats, que la république s'engageoit à lui payer en huit ans (2).

Ce traité, qui, en détachant les Vénitiens de la France, les obligeoit à la défense de ses ennemis, paroissoit devoir dégoûter François Ier de toute tentative sur la Lombardie, où il ne devoit plus trouver d'alliés. Cependant, à peine

(1) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 305-316. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 242-247. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 26.

(2) *Paolo Paruta.* L. V, p. 317. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 248. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. III, p. 341. — *Arnoldi Ferroni de Rebus Gall.* L. VII, p. 139. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 26.

1523. étoit-il signé qu'on apprit que le roi de France rassembloit en Suisse, au pied des Pyrénées, et sur les confins de l'Italie, trois corps nombreux d'infanterie; qu'il mettoit toute sa gendarmerie en mouvement, et qu'il paroissoit résolu à effectuer les menaces qu'il répétoit depuis si long-temps. A cette nouvelle, Adrien VI crut devoir renoncer au caractère de pacificateur qu'il avoit revêtu jusqu'alors. L'Italie étoit en paix, quoique toujours dévorée par l'armée impériale; elle suivoit désormais un seul étentard : l'invasion de François Ier alloit y apporter la guerre. Le pape jugea que ce n'étoit point s'écarter du rôle de père commun des fidèles, que de garantir l'état actuel, et de repousser, de concert avec tous les autres Italiens, une invasion étrangère, et le 3 août il signa à Rome, avec le vice-roi de Naples, une confédération qu'on négocioit depuis long-temps, par laquelle le pape, l'empereur, le roi d'Angleterre, l'archiduc d'Autriche, le duc de Milan, le cardinal de Médicis au nom des Florentins, les Génois, Siennois et Lucquois, s'engageoient à pourvoir en commun à la défense de l'Italie. Parmi ces confédérés, les uns devoient fournir de l'artillerie et des munitions, les autres de l'argent, les autres enfin des soldats. La nomination du généralissime étoit abandonnée au pape et à l'empereur. Ce fut Prosper Colonna auquel le commandement de toutes les forces de l'Italie fut dans cette occasion confié par Charles-Quint. Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, qui, dans la précédente campagne, avoit partagé avec lui le commandement, jaloux des faveurs que l'empereur accordoit à son vieux collègue, avec lequel il s'étoit brouillé, avoit renoncé à conduire l'infanterie espagnole, et avoit passé à Valladolid, à la cour de Charles-Quint, pour lui porter ses plaintes (1).

Les hostilités alloient recommencer; mais elles furent

(1) *Galeatius Capella.* L. III, f. 27. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 250. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 260. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 318. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. III, p. 337. —

précédées par l'explosion de deux conspirations qui éclatè- 1523.
rent presqu'en même temps, dans les deux partis opposés. Parmi les courtisans de François Sforza, duc de Milan, se trouvoit Boniface Visconti, son chambellan, qui nourrissoit, contre lui et contre Moroni, une haine secrète, à cause de l'assassinat d'Hector Visconti, son parent, qu'il croyoit avoit été exécuté par leur ordre, et parce qu'il avoit été dépouillé, par eux, de la préfecture du Val de Sésia. Le 25 août, comme il revenoit de Monza à Milan avec le duc, celui-ci ordonna aux deux cents chevaux de sa garde, de se tenir à quelque distance de lui, pour ne pas l'incommoder par la poussière qu'ils faisoient lever. Le duc montoit une mule, et se trouvoit éloigné de tout son monde, lorsque Boniface Visconti accourut à lui, sur un puissant cheval turc, comme pour prendre un ordre; mais, en s'approchant, il lui porta un coup de poignard à la tête. L'impatience du cheval turc, et la peur de la mule du duc, firent glisser le coup, qui ne blessa Sforza que légèrement à l'épaule. Visconti, piquant son cheval, s'enfuit avec tant de rapidité qu'aucun de ceux qui entouroient le duc ne put l'atteindre, et qu'il réussit à se mettre en sûreté, en Piémont d'abord, puis en France. En même temps, Galéaz de Birago, Milanais du parti français, instruit de la conspiration, et ne doutant pas que le duc ne fût tué, s'empara de Valence sur le Pô, et de sa citadelle, pour ouvrir aux Français cette porte de la Lombardie : mais les secours de France qui lui avoient été promis n'arrivèrent point. Antonio de Leyva, qui commandoit à Pavie, vint immédiatement, avec ses Espagnols, mettre le siége devant Valence, et la ville fut reprise au bout de deux jours, sans que cette conspiration eût eu d'autre suite que de faire trainer à la torture, puis au supplice, un grand nombre de gentilshommes milanais, soupçonnés d'y avoir trempé (1).

Raynaldi Annal. eccles. §. 110, p. 394. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 348. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 340.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 251. — Mémoires de Martin du Bellay.

1523. Le retard des secours français qu'attendoit Birago, tenoit en partie à la conspiration du connétable de Bourbon. François Ier, après voir repoussé l'attaque des Anglais et des Flamands en Picardie, avoit mis tous ses soins à former une puissante armée pour reconquérir le duché de Milan. Il avoit établi, dans toutes les villes et dans toutes les provinces, des impôts inouis et presque intolérables; il avoit demandé au clergé des décimes; il avoit engagé ses revenus aux marchands de Lyon, pour se procurer de l'argent comptant : et en effet, il avoit rassemblé un trésor suffisant pour subvenir à la campagne la plus dispendieuse. Mécontent de tous ceux qui jusqu'alors avoient commandé ses armées, il voulut conduire lui-même ses troupes en Italie, et ses préparatifs étoient tels, qu'ils sembloient lui assurer le succès. Il avoit rassemblé dix-huit cents lances, six mille Suisses, deux mille Vallaisans, deux mille Grisons, six mille landsknechts, trois mille Italiens, et douze mille aventuriers français, qu'il s'étoit enfin déterminé à appeler au métier des armes, après avoir éprouvé combien sa confiance dans les étrangers lui avoit été souvent fatale (1).

Cette armée étoit déjà réunie entre Lyon et les montagnes du Dauphiné, lorsque François Ier reçut les premiers indices des trahisons que le connétable de Bourbon méditoit contre lui. Charles III, comte de Montpensier et duc de Bourbon, étoit le plus riche et le plus considéré des princes du sang; il étoit chef de la branche de Bourbon-Montpensier, qui, dans son droit à la couronne, auroit précédé les Bourbons-Vendôme, aïeux d'Henri IV. Il joignoit à une grande valeur et beaucoup de qualités brillantes, un orgueil irascible, une ambition démesurée, et des habitudes de pro-

L. II, p. 281. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 28. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 532. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 242.

(1) *Galeatius Capella.* L. III, f. 26 v. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 138. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 259-283. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 253. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 533. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 348. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 319.

digalité qui l'avoient engagé dans des dettes énormes. Il avoit 1523.
ressenti avec indignation, deux ans auparavant, l'injustice qu'il prétendoit que François Ier lui avoit faite dans les guerres de Flandre, en donnant au duc d'Alençon, beau-frère du roi, plutôt qu'à lui, connétable de France, le commandement de son avant-garde (1). Mais ce qui avoit poussé à bout son ressentiment, c'étoit le procès que venoit de lui intenter, devant le parlement de Paris, Louise de Savoie, mère du roi, pour réclamer de lui une partie de l'héritage de sa femme, morte peu auparavant. Il croyoit ne pouvoir attendre aucune justice des tribunaux, en plaidant contre la régente, et il regardoit ce procès comme une preuve de la jalousie de François Ier, qui vouloit ruiner sa fortune pour l'écraser plus facilement (2).

On avoit vu souvent en France, et dans d'autres monarchies féodales, des grands seigneurs et des princes du sang conspirer contre le chef de l'État, et chercher non-seulement à limiter son autorité, mais à le précipiter du trône, ou à lui ôter la vie. Cependant il étoit réservé à Bourbon de conspirer non-seulement contre son roi, mais aussi contre sa patrie; de vouloir détruire l'indépendance nationale, et l'existence même du nom français; de travailler à ce que la nation à laquelle il avoit l'honneur d'appartenir, fût partagée entre les étrangers, ses ennemis héréditaires. Bourbon s'étoit vendu à Adrien de Buren, député de l'empereur, et à Russel, député de Henri VIII. Avec l'argent qu'il avoit reçu d'eux, il s'étoit engagé à lever douze mille hommes: à leur tête il devoit attaquer la Bourgogne, aussitôt que François Ier auroit passé les Alpes avec son armée. En récompense de cette trahison, la Provence devoit être érigée pour lui en royaume; il devoit épouser Éléonore, sœur de

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 143. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. III, p. 339.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 252. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 261. — *Arn. Ferronii*. L. VII, p. 136.

1523. Charles-Quint, et veuve d'Emmanuel, roi de Portugal : tout le reste de la France devoit être partagé entre l'empereur et le roi d'Angleterre ; et le nom Français devoit être effacé entre les noms des nations (1).

Quelques indices ayant excité les soupçons du gouvernement, Boissy, frère de La Palisse, Saint-Valory, le directeur-général des postes et l'évêque d'Autun, tous complices de la conspiration de Bourbon, furent arrêtés. François Ier, instruit par eux, rendit visite au duc de Bourbon à Moulins, où ce prince feignoit d'être malade. Il lui communiqua les présomptions déjà élevées contre lui ; mais il ajouta qu'aucune preuve ne pourroit lui paroître suffisante pour convaincre son cousin d'un si grand crime ; et il déclara qu'il ne douteroit plus de l'innocence de Bourbon si celui-ci lui en donnoit sa parole d'honneur, et s'engageoit en même temps à le suivre en Italie. Bourbon prit la main du roi dans un transport apparent de reconnoissance ; il protesta qu'il étoit accusé sans raison ; il demanda pardon de la légèreté de ses propos, qui l'avoient sans doute exposé à ces calomnies, et il jura que, tout malade qu'il étoit, il vouloit se faire porter en litière à la suite de l'armée royale. Cette litière, en effet, suivit le roi pendant deux jours ; mais elle n'étoit destinée qu'à le tromper : Bourbon étoit parti la nuit même de Moulins, et fuyant en diligence, il étoit parvenu à Besançon, forteresse qui appartenoit alors à l'empereur, où il avoit donné rendez-vous aux gentilshommes associés à ses infames projets (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 252. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 264. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. III, p. 330. — Mémoires de Louis de La Trémouille. T. XIV, ch. XIX, p. 218. — *Fr. Belcarii*. L. XVII, p. 538. — *Arn. Ferronii de Rebus. Gall.* L. VII, p. 136. — *Gal. Capella*. L. III, f. 29. — *Rymer*, *Acta et Conv.* T. XIII, p. 794.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 265. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 136. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. III, p. 341. — *Fr. Belcarii*. L. XVII, p. 530. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 253.

Le nombre de ceux qui avoient conjuré contre leur patrie étoit grand, et il comprenoit plusieurs noms illustres dans la noblesse. On y voyoit Philibert de Châlons, prince d'Orange, destiné aussi bien que Bourbon à jouer un grand rôle dans les calamités de l'Italie; Pomperan, Le Pelloux, Lurcy, Montbardon, Lallière, Aymar de Prie, Hennuyer de La Mothe, qui s'étoient distingués dans les précédentes guerres; et François Ier étendoit ses soupçons, non sans cause, sur le duc de Vendôme et toute la maison de Bourbon : il crut donc ne pouvoir sans danger s'éloigner dans ce moment de son royaume (1). D'autre part il ne vouloit pas laisser inutile la brillante armée qu'il avoit rassemblée. Pour son malheur, il en confia le commandement à Guillaume de Gouffier, plus connu sous le nom d'amiral Bonnivet, le plus aimable des courtisans, celui qui savoit le mieux l'art de flatter son maître et de lui plaire; mais celui aussi qui étoit le moins capable de conduire une armée, et qui avoit le moins appris ce qu'il est essentiel à un général de savoir (2). 1523.

Prosper Colonna, qui, comme généralissime de la ligue, étoit demeuré chargé de la défense de l'Italie, se trouvoit à cette époque abattu par une longue maladie, qui n'avoit pas seulement affoibli son corps, mais même son esprit. Il avoit cru n'avoir rien à craindre d'une invasion française; il avoit licencié une partie de ses troupes; il n'avoit point relevé les fortifications de Milan : il se trouvoit sans argent par la négligence habituelle de l'empereur; et lorsqu'il sut qu'au commencement de septembre les Français passoient les Alpes, il sentit tout le danger de sa position. Toutefois il comptoit encore pouvoir défendre le passage du Tésin

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 265. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. III, p. 341.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 253. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 279. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 139. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 533. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 29. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. III, p. 341.

1523. contre l'armée française ; tandis qu'Antonio de Leyva, abandonnant tout le pays situé au-delà de ce fleuve, s'étoit retiré à Pavie avec l'infanterie espagnole, et que la défense de Crémone étoit assurée par une garnison de mille fantassins (1).

Les Vénitiens, pour remplir les engagemens contractés avec l'empereur, avoient ôté le commandement de leurs troupes à Théodore Trivulzio, partisan zélé de la France, pour le confier à François-Marie de La Rovère, duc d'Urbin. Le sénat ne pouvoit choisir un homme dont la manière de faire la guerre s'accordât mieux avec sa politique circonspecte : il sembloit ne se proposer d'autre but, en commandant les armées, que d'éviter toute bataille et tout danger; et lorsque Prosper Colonna le pressa d'occuper Lodi, de s'avancer sur les bords de l'Adda, ou de passer ce fleuve pour protéger Milan, il le refusa constamment, de peur d'y rencontrer les ennemis (2).

Le marquis de Mantoue avoit été nommé par Adrien VI, gonfalonier de l'Église, et il avoit assemblé une armée sur le Pô; mais il étoit également résolu à ne point dépasser Parme, pour ne pas se compromettre, et il ne donnoit à Prosper Colonna aucun secours effectif. Jean de Médicis, commandant les Bandes Noires, que son cousin le cardinal Jules avoit déterminé à quitter le service de France, pour rentrer de nouveau à celui de l'empereur, n'avoit point adopté cette manière timide de faire la guerre : ses forces, il est vrai, étoient peu considérables. Enfin la barrière du Tésin, sur laquelle Prosper Colonna avoit compté, se trouva bien moins formidable que de coutume, une sécheresse extraordinaire ayant fait baisser les eaux du fleuve. Ce vieux général, tout malade qu'il étoit, s'étoit fait porter en litière vis-à-vis de Vigévano, où l'armée de Bonnivet étoit campée

(1) *Galeatius Capella.* L. III, f. 29. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. III, p. 342.

(2) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 320.

Bientôt s'y trouvant sous le canon de l'ennemi, et voyant que non-seulement la cavalerie française, mais même les fantassins, pourroient passer le Tésin à gué, il en abandonna les bords, et se replia sur Milan, sans avoir perdu un homme (1). 1523.

Le 14 septembre 1523, jour même où l'armée de l'amiral Bonnivet passa le Tésin pour commencer une campagne décisive, un événement imprévu changea encore une fois la balance des partis, et jeta du désordre dans la ligue qui avoit entrepris de défendre l'Italie contre les Français. Le pape Adrien VI avoit dit la messe, le 4 août, au mont Esquilin, où l'on célébroit une fête de la Vierge. Le même jour il avoit publié en grande cérémonie la ligue qu'il avoit conclue avec l'empereur. Fatigué de ces fonctions, qu'une chaleur excessive avoit rendues plus pénibles, il s'étoit retiré, pour dîner, à la Villa-Mellini : il y fut atteint d'une petite fièvre, qu'il ne crut nullement périlleuse; et ses médecins ne lui donnèrent jamais à connoître qu'il courût aucun danger. Cependant son mal alloit en empirant, tandis que personne autour de lui ne paroissoit le remarquer, et il mourut le 14 septembre, sans avoir eu presque le temps de s'y préparer (2).

La guerre où Adrien VI avoit engagé l'Église, venoit justement de commencer; les Italiens avoient déjà appris tout ce qu'ils pourroient avoir à souffrir de l'invasion d'une armée barbare, et ils avoient lieu de craindre que la mort du pontife, et le conclave orageux qu'annonçoit l'animosité

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 254. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 287. — *Arnoldi Ferronii Burdigalens.* L. VII, p. 139. — *Pauli Jovii, Vita Ferdinandi Davali.* L. III, p. 342. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 319.

(2) *Pauli Jovii, Vita Ferdinandi Davali.* L. III, p. 342. — Idem, *Vita d'Adriano VI*, p. 133. — Idem, *Vita di Pompeo Colonna*, p. 159. — *Raynaldi Annal. eccles.* §. 112, p. 394. — *Onofrio Panvino*, f. 266 v. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 343. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 349. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 536.

1523. des partis, ne les livrassent presque sans défense aux Français, qu'ils avoient provoqués. Toutefois aucune calamité ne paroissoit, aux yeux des Romains, pouvoir égaler celle d'avoir, à la tête de leur gouvernement, un pape barbare, qui ne savoit pas leur langue, qui avoit en horreur la poésie et les arts, auxquels ils devoient désormais tout leur lustre; qui, par son avarice, avoit ruiné toutes les familles enrichies sous les pontificats précédens; qui avoit confisqué tous les offices vendus par ses prédécesseurs, qui n'accordoit jamais une grace, et qui sembloit s'être fait la règle de renvoyer d'auprès de lui chacun mécontent. La nouvelle de sa mort fit éclater à Rome une joie universelle; et le lendemain, on trouva la porte de son médecin, Giovanni Autrancio, ornée de guirlandes de fleurs, avec cette inscription : *Le sénat et le peuple romain au libérateur de la patrie* (1).

(1) *Paolo Giovio, Vita d'Adriano VI*, p. 134. — *Onofrio Panvino, Vite de' Pontifici*, p. 266. — *Lettera di Girolamo Negro*, du 7 avril 1523, f. 114; et du 2 décembre, *di Roma*, f. 119. *In Lettere de' Principe*. T. I, editio in-4°. Ven., 1581.

CHAPITRE CXV.

Élection de Clément VII. Campagne désastreuse des Français en Italie, sous l'amiral Bonnivet; campagne plus désastreuse encore de François Ier; il est fait prisonnier à la bataille de Pavie.

1523—1525.

La joie que manifestèrent les Romains à la mort d'Adrien VI, ne doit pas décider sans retour du caractère et de la politique d'un pontife contre lequel ils avoient les plus fortes préventions nationales. Adrien n'avoit guère vécu plus d'une année au milieu d'eux; et sur un règne si court, il seroit difficile de juger ses sentimens et ses projets. Depuis long-temps on n'avoit vu sur la chaire de Saint-Pierre un pape de meilleure foi; cette loyauté, il est vrai, n'étoit pas en toute chose avantageuse ou à l'Église ou à l'état qu'il gouvernoit; elle le rendit plus intolérant que ses prédécesseurs dans ce qui regardoit la foi; elle le livra plus entièrement aux intrigues de ses conseillers dans les affaires d'état, qu'il reconnoissoit ne point entendre. Cependant les torts qu'on lui reprochoit le plus sévèrement tenoient aux circonstances, et à l'état d'épuisement où Léon X avoit laissé à sa mort les finances pontificales. 1523.

Mieux instruit que son prédécesseur de l'importance des opinions nouvelles qui se répandoient en Allemagne, il avoit adressé, le 25 de novembre 1522, à la diète de l'Empire assemblée à Nuremberg, un bref par lequel il condamnoit avec la plus grande sévérité les opinions de Luther, et réclamoit contre cet hérésiarque et ses sectateurs l'application des peines les plus rigoureuses. Mais en même temps il re-

1523. connoissoit avec candeur la corruption de la cour romaine; il promettoit de travailler à la réforme de ses nombreux abus, et il demandoit, sur cette réforme nécessaire, des conseils à la diète. Ce fut cette demande qui engagea les princes séculiers de l'Allemagne à publier la liste, fameuse dans l'histoire de la réformation, des cent plaintes à former contre la cour de Rome; liste qui confirmoit les principales accusations des luthériens, et qui montroit combien tous les esprits dans le Nord étoient disposés à recevoir les opinions nouvelles (1).

Le zèle religieux d'Adrien lui avoit fait adopter tous les préjugés et toutes les haines des Espagnols, contre les Juifs et les Maures convertis, classe nombreuse d'hommes qu'on nommoit *Marrani*, et qu'on soupçonnoit toujours d'un attachement secret au culte auquel on les avoit fait renoncer par force; ils étoient arrivés en très-grand nombre à Rome, avec toutes leurs richesses, pour fuir l'inquisition d'Espagne. Adrien VI préparoit contre eux, lorsqu'il mourut, les édits les plus rigoureux. Il vouloit aussi soumettre à des peines nouvelles et plus sévères, les blasphémateurs et les simoniaques. Cette partie de la législation lui paroissoit tenir à ses études favorites de théologie : à d'autres égards, il n'avoit point de volonté propre sur les affaires publiques, et il reconnoissoit qu'il les entendoit mal (2).

Cependant Adrien n'avoit point de confiance dans le collége des cardinaux; ses membres lui paroissoient, par leur conduite scandaleuse, devoir être le premier objet de la réforme qu'il méditoit : mais comme il se sentoit obligé de se livrer à ceux qu'il reconnoissoit en savoir plus que lui, il choisissoit un petit nombre de confidens et de ministres,

(1) *Sleidanus in Commentar.* L. III, p. 87; et L. IV, p. 99. — *Acta comment. Norimb. in fasciculo rerum expetend. et fugiend.* — *Pallavicin. Hist. concil. Trident.* L. II, c. 7 et 8. — Fleury, Histoire ecclésiastique. L. CXXVIII, ch. 29-34.

(2) *Paolo Giovio*, *Vita di Adriano VI*, p. 133 v. — *Onofrio Panvino*, *Vite de' Pontifici*, f. 266 v.

auxquels il abandonnoit un pouvoir excessif. Bientôt il se défioit d'eux et le leur retiroit; il offensoit ainsi les cardinaux et les grands seigneurs de Rome; il rendoit son autorité vacillante; et sa faveur trop précaire ne lui gagnoit pas même le cœur de ceux à qui il l'accordoit momentanément. 1523.

Trente-six cardinaux entrèrent le 1er. octobre 1523, dans le conclave qui devoit choisir le successeur d'Adrien VI. Bientôt on les vit se ranger presque tous sous la direction de deux chefs qui, jaloux l'un de l'autre, se donnoient mutuellement l'exclusion, et qui tinrent le sacré collége divisé pendant cinquante jours. D'une part, Pompée Colonna, puissant auprès de Charles-Quint en raison de l'attachement inébranlable de sa famille à la cause impériale, étoit reconnu pour chef par les vieux cardinaux, créés au temps de Jules II, ou avant lui; et d'autre part, Jules de Médicis disposoit de seize suffrages parmi les cardinaux que son cousin Léon X avoit créés. Quant à Wolsey, cardinal d'York, qui avoit presque toujours eu pour but, en dirigeant la politique d'Angleterre, de s'assurer des suffrages pour une prochaine élection, et qui avoit tour-à-tour obtenu la promesse de toute la faveur de François Ier, puis celle de Charles-Quint, il étoit également oublié par ces deux monarques, et écarté par tous les partis. D'ailleurs, après le mécontentement qu'avoit causé l'élection d'Adrien VI, on n'auroit pu songer à donner la tiare à un autre ultramontain. (1)

L'opposition décidée de Colonna et de son parti ayant empêché l'élection du cardinal de Médicis qui, cependant, dès le commencement avoit eu vingt-un suffrages, plusieurs autres cardinaux se mirent successivement sur les rangs, tels que Fieschi, Farnèse, Monti, Grassi, Sodérini et Carvajal; ils cherchoient réciproquement à acheter des suffrages sans s'exposer au reproche de simonie: l'expédient qui paroissoit mettre le mieux leurs consciences en repos étoit celui

(1) *Paolo Giovio, Vita del card. Pompeo Colonna*, p. 159.

1523. des gageures. Ainsi les partisans de Médicis offroient à tout cardinal du parti contraire, de parier douze mille ducats contre cent, que Médicis ne seroit point pape; les partisans de Sodérini en offroient de même dix mille; et ces derniers avoient pour eux tout le parti français (1).

La lutte entre les deux factions se prolongeoit avec si peu d'apparence de conciliation, qu'on commençoit à craindre que les deux partis ne saisissent un prétexte pour sortir du conclave, former deux assemblées, et élire deux papes à la fois. Les deux chefs devenoient également odieux au peuple. On accusoit le nouveau Jules et le nouveau Pompée, de vouloir par leurs discordes ruiner Rome une seconde fois. Une effroyable puanteur qui s'étoit répandue dans le conclave, en rendoit le séjour insupportable: les cardinaux tomboient malades, et les plus vieux surtout ne pouvoient résister long-temps encore à une si pénible réclusion. Le cardinal de Clermont proposa Franciotto Orsini; et Médicis feignit de vouloir lui donner les suffrages de tout son parti, qui, joint à celui de France, auroit décidé l'élection. Pompée Colonna craignit de voir le souverain pontificat passer dans une maison ennemie héréditaire de la sienne; il sentit qu'il falloit céder, et se rendant auprès du cardinal de Médicis, il lui offrit de le faire pape, pourvu que Jules donnât des garanties de sa reconnoissance (2).

Les conditions que proposoit Pompée Colonna furent toutes acceptées; il demanda que Médicis se réconciliât avec le cardinal Sodérini, et lui rendit tous ses biens; qu'il pardonnât de même à tous ceux qui avoient travaillé contre lui; qu'il cédât à Colonna l'office de vice-chancelier de l'Église, avec le magnifique palais qu'il occupoit, et qu'avoit bâti Raphaël Riario. Jules, à ces conditions, fut la même

(1) *Istorie di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 243.

(2) *Paolo Giovio, Vita di Pompeo Colonna*, f. 160. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 263. — *Onofrio Panvino*, f. 267. — *Lettera di Girol. Negro*, du 18 novembre 1523, f. 119.

nuit adopté par presque tous les cardinaux ; et le lendemain, 18 novembre, anniversaire du jour où deux ans auparavant il étoit entré victorieux à Milan, il fut proclamé sous le nom de Clément VII. Ce nom étoit destiné à confirmer l'engagement qu'il avoit pris de pardonner à Pompée Colonna, à Sodérini, et à tous ses ennemis. Quelle que fût cependant l'unanimité apparente de cette élection, elle déplut tellement aux vieillards, que le chagrin s'unissant aux souffrances qu'ils avoient éprouvées pendant leur réclusion, Sodérini, Grassi, Carvajal et Fieschi, moururent au bout de peu de jours (1). 1523.

Peu de pontifes étoient arrivés au trône avec une plus haute réputation que Clément VII : il avoit gagné l'affection des Florentins, qu'il gouvernoit depuis plusieurs années avec une puissance presque absolue; et il ajoutoit ainsi aux forces de l'Église celles de cette république, encore riche et redoutée, malgré son déclin. On savoit qu'il avoit été le principal ministre de Léon X pendant son pontificat, et on lui attribuoit tout ce que son cousin avoit fait de glorieux, sans craindre de trouver en lui les mêmes défauts. On ne l'accusoit ni d'amour désordonné pour les plaisirs, ni de prodigalité, ni de vaine pompe, et l'on connoissoit son application et son aptitude au travail : aussi son élection fut-elle célébrée avec des transports de joie, et par les hommes de lettres qui attendoient de lui les mêmes bienfaits dont les avoit comblés Léon X, et par le peuple (2).

Le rétablissement de la paix dans les états de l'Église fut le premier objet des soins de Clément VII. Alphonse, duc de Ferrare, avoit profité de la mort d'Adrien, pour se re-

(1) *Paolo Giovio, Vita del card. Colonna*, p. 160. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. V, p. 264. — *Giov. Cambi*, p. 246. — *P. Bizarri*. L. XIX, p. 459. — *Ben. Varchi, Stor. Fior.* T. I, L. II, p. 7. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1523, §. 125, p. 397. — *Fr. Belcarii*. L. XVII, p. 538.

(2) *Lettera di Girol. Negro*, du 2 décembre, f. 119. — *Lettere de' Principi.*

1523. mettre en possession de Reggio et de Rubbiéra, où l'amour des peuples l'avoit appelé : il étoit entré dans la première de ces villes le 29 septembre. Deux jours auparavant il s'étoit aussi présenté devant Modène; mais la fermeté de Guicciardini, qui en étoit gouverneur, et l'attachement du peuple à la domination de l'Église, l'avoient empêché de s'emparer de cette ville. Toutefois Guicciardini n'avoit que peu de soldats; et Alphonse se préparoit à une nouvelle tentative, lorsqu'il apprit l'élection de Clément VII, qui le fit renoncer à ses projets. Des troubles excités en Romagne par Jean de Sassatello, au nom du parti guelfe, mais avec l'appui secret des Français, furent aussi apaisés par le nom seul de Médicis (1).

Le gouvernement de Florence réclama ensuite les soins du nouveau pontife : cette ville étoit tenue par ses partisans dans un état d'obéissance abjecte, et ils en avoient donné une preuve au moment de l'élection de Clément VII. Un citoyen considéré, âgé de soixante-trois ans, et qui devoit, à la prochaine extraction, être gonfalonier de justice, Pierre Orlandini, avoit gagé que Médicis ne seroit point pape. Lorsqu'on étoit venu lui demander le paiement de sa gageure, il s'étoit écrié que le cardinal n'avoit pu être élu canoniquement. Sur cette seule parole, qui parut annoncer un manque de respect envers la maison de Médicis, les huit de balie le firent saisir le 24 novembre, et deux heures après lui firent trancher la tête (2).

Clément VII témoigna du regret de cette exécution qui devoit rendre son pouvoir odieux. La famille de Médicis

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 255. —Alphonse, dans ce temps-là même, venoit de perdre Lucrèce Borgia, sa femme, qui lui laissa trois fils. Elle avoit fait oublier, par sa dévotion, les scandales de sa vie passée. *Paolo Giovio, Vita di Alfonso dà Este,* p. 118.

(2) *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 250. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VII, p. 303. — *Filippo de' Nerli Comment.* L. VII, p. 141. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 351. — *Ben. Varchi, Stor. Fior.* L. II, p. 12. — *Lettere de' Principi.* T. I, f. 120.

n'existoit plus en quelque sorte : il avoit été lui-même lé- 1523.
gitimé, et il se considéroit comme représentant Cosme, Père de la patrie, son aïeul; mais après lui il ne restoit plus que deux bâtards, Hippolyte, qui étoit alors âgé de seize ans, fils naturel de Julien, duc de Nemours, le troisième des fils de Laurent-le-Magnifique; et Alexandre, fils naturel de Laurent, duc d'Urbin, fils de Pierre, l'aîné des fils du Magnifique. Alexandre étoit né d'une esclave en 1512, et la paternité de Laurent étoit au moins incertaine : Clément VII néanmoins lui fit obtenir un duché dans le royaume de Naples, et le fit déclarer habile à exercer tous les emplois de la république. Il envoya ces deux jeunes gens à Florence, Hippolyte, le 30 juillet 1524, et Alexandre, le 29 juin 1525. Le premier fut dès-lors considéré comme chef de l'état, et porta le titre de Magnifique. Ses concitoyens conservoient pour lui l'affection qu'ils avoient eue pour le duc de Nemours, son père, tandis qu'Alexandre avoit hérité de la haine que son père, Laurent, avoit excitée par son arrogance. Cependant ni l'un ni l'autre n'etoit encore en âge de gouverner l'état : aussi Clément VII envoya-t-il à Florence, avec le titre de légat, Silvio Passerino, cardinal de Cortone; celui-ci, après y avoir fait son entrée le 11 mai 1524, vint s'établir au palais des Médicis, et dès-lors administra la république avec toute l'autorité qu'y avoient usurpée les Médicis depuis leur retour (1).

Mais Clément VII commençoit à gouverner l'Église dans un moment critique, où le sort de l'Italie entière paroissoit dépendre des combats qui se livroient alors même dans les plaines de la Lombardie. L'amiral Bonnivet, avec quatre mille chevaux et trente mille fantassins, avoit passé le Tésin et commencé les hostilités le 14 septembre, le propre jour où Adrien VI étoit mort. Dans les deux mois qui s'étoient écoulés jusqu'à l'élection de son successeur, Bon-

(1) *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 239, 264, 273. — *Comment. del Nerli.* l. VII, p. 142 — *Benedetto Varchi.* L. II, p. 14.

1523. nivet auroit pu aisément recouvrer tout le Milanez, et chasser les Impériaux hors des limites de la Lombardie : il donna, au contraire, dans ce même espace de temps, la mesure de son incapacité, et il dissipa la terreur qu'il avoit d'abord excitée.

Prosper Colonna avoit été surpris; ses forces n'étoient point proportionnées à l'étendue du pays qu'il devoit défendre, ou aux moyens de son ennemi; et lorsqu'il se vit contraint d'abandonner les bords du Tésin et de se replier sur Milan, il crut qu'il lui seroit impossible de tenir dans cette ville. En effet, tout ce que les ingénieurs pouvoient promettre, c'étoit de faire en trois jours que la ville fût à l'abri d'un coup de main, par le travail constant de tous les sapeurs qu'on pourroit mettre à leur disposition; tandis qu'il ne falloit qu'une demi-journée à Bonnivet pour se présenter devant ses murs, et qu'on ne pouvoit croire qu'il négligeât de mettre le temps à profit (1).

Cependant Prosper fit travailler à l'heure même aux fortifications, comme s'il avoit été assuré d'avoir le temps d'achever son entreprise; et Bonnivet au contraire, résolu à ne pas mériter les reproches d'inconsidération et de précipitation qu'on avoit faits aux autres généraux français, s'arrêta trois jours sans motif sur les bords du Tésin. Il espéroit que Prosper Colonna évacueroit de lui-même la capitale : alors il pourroit à son tour en tirer d'immenses ressources pour la guerre, tandis qu'il l'exposoit au pillage, s'il cherchoit à y forcer l'ennemi (2).

Lorsque Bonnivet apprit que Prosper Colonna, au lieu de se retirer, se fortifioit dans Milan, il vint tracer son

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 254. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 29. — *Arnoldi Ferronii de Reb. Gall.* L. VII, f. 139. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. III, p. 342. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 319.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 289. — Mémoires de Louis de La Trémouille. T. XIV, p. 224.

camp à Saint-Christophe, au pied des murs de cette ville, 1523.
entre les portes Ticinoise et Romaine, dans un lieu fortifié par des canaux; de là il envoya des partis courir le pays pour enlever des vivres, se flattant qu'il forceroit ainsi Prosper Colonna à évacuer une ville où il éprouveroit bientôt de grands besoins (1). Bayard et Frédéric de Bozzolo s'emparèrent de Lodi le 20 septembre, et ravitaillèrent le château de Crémone; mais ils avoient compté, au moyen de ce château, qu'ils pourroient s'emparer de la ville; et quoiqu'ils conduisissent à cette expédition trois cents lances et huit mille fantassins, ils ne purent y réussir (2). Ils s'avancèrent ensuite vers Caravaggio et Monza, pour empêcher les Milanais de tirer des vivres des monts de Brianza. Prosper Colonna, atteint d'une maladie qui devoit bientôt le conduire au tombeau, se faisoit remplacer par le duc de Termes et par Alarcon, commandant de l'infanterie espagnole. Il avoit, par son activité, rassemblé dans Milan huit cents hommes d'armes, huit cents chevau-légers, quatre mille fantassins espagnols, six mille cinq cents Allemands, et trois mille Italiens. Il faisoit avancer le marquis de Mantoue au midi du Pô, du côté de Pavie; il attendoit chaque jour de nouveaux renforts, qui venoient le joindre d'Allemagne et du royaume de Naples: et déjà il coupoit aux Français les vivres que ceux-ci avoient compté tirer de la Lomelline (3).

Bonnivet s'étoit vanté de ne point imiter l'impétuosité et l'imprudence des autres capitaines français, mais de faire la guerre aux Italiens avec des précautions italiennes. Il perdoit pourtant ainsi les avantages propres à sa nation sans pouvoir

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 257. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 30. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 139. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 290.

(2) *Galeatius Capella.* L. III, f. 30. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 320. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. III, p. 342.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 258. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 30.

1523. acquérir ceux d'une autre. Chaque petit combat lui coûtoit des soldats; et chacune de ses pertes jetoit du découragement parmi ses troupes, en augmentant l'ardeur de ses ennemis. Les fréquens revers que ses détachemens avoient éprouvés, le contraignirent enfin à ne plus faire venir ses convois que sous de grosses escortes, à n'envoyer au fourrage que de forts détachemens, et à retirer le corps d'armée qui coupoit le chemin des monts de Brianza, en faisant camper toutes ses troupes entre Marignan et Biagrasso (1).

La lenteur de Bonnivet avoit donné aux alliés le temps de rassembler toutes leurs armées. Outre les troupes espagnoles et allemandes que Prosper Colonna commandoit dans Milan, et celles qu'Antonio de Leyva avoit sous ses ordres à Pavie, le vice-roi de Naples, Charles de Lannoy, s'approchoit avec le marquis de Pescaire, qui venoit prendre le commandement de l'infanterie espagnole. Le marquis de Mantoue, d'après la demande de Prosper Colonna, s'étoit avancé jusqu'à Pavie avec l'armée de l'Église; Vitelli, conduisant trois mille fantassins à la solde des Florentins, couvroit le chémin de Gênes; et le duc d'Urbin, à la tête de l'armée vénitienne, étoit arrivé sur l'Adda. Bonnivet s'étoit obstiné, malgré leur approche, à rester devant Milan, pour suivre un complot avec quelques soldats de la troupe de Jean de Médicis, qui avoient promis de lui livrer une porte de la ville; mais ceux-ci ayant été découverts et punis du dernier supplice, il fit proposer à Prosper Colonna un armistice jusqu'au mois de mai, sous condition qu'il abandonneroit tout ce qu'il avoit conquis au-delà du Tésin. Les généraux impériaux ne l'acceptèrent pas; ils ne consentoient à une trève qu'autant que les Français évacueroient toute la Lombardie; et Bonnivet, sans avoir obtenu une suspension d'armes, fut

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 259. — Mémoires du chevalier Bayard. T. XV, ch. LXIX, p. 404. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 307. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 31. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 139.

cependant forcé, par d'épaisses neiges, à se retirer. Il porta, le 27 novembre, toute son armée entre le Ticinello et le Tésin, à Biagrasso et à Rosate. Prosper Colonna ne troubla point sa retraite, malgré les instances de ses soldats, d'après son système invariable de ne pas confier au hasard ce qu'il pouvoit obtenir du cours naturel des choses (1). 1523.

C'étoit, il est vrai, la dernière épreuve qu'il devoit faire de la tactique qui lui étoit propre. Ce grand général, qui sembloit avoir pris pour modèle Fabius Cunctator, fit en quelque sorte une révolution dans l'art de la guerre. Il enseigna pour la première fois par quel art, en choisissant des positions, ou en faisant des marches savantes, un général plus foible, ou qui se défie de ses troupes peut lasser l'activité de ses ennemis, déjouer leur impétuosité, et dissiper leur puissance sans leur donner la consolation de livrer une seule bataille. Dans le temps où il vécut, son talent étoit celui dont son parti avoit le plus besoin pour ralentir l'impétuosité des Français, ou rendre inutile la valeur aveugle des Suisses. Le premier il défendit sans combats un pays qui, depuis trente ans, avoit toujours été ou gagné ou perdu par une seule bataille. Cependant, à cette époque même, il étoit depuis huit mois consumé par la maladie. La jalousie que jusqu'alors il avoit ressentie contre Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, dut céder à l'accablement de la souffrance. Il appela lui-même à Milan ce ministre de l'empereur; mais Lannoy ne voulut point que les yeux mourans de son rival vissent le successeur qu'il avoit tant redouté. Il ralentit sa marche, et n'entra dans Milan avec le marquis de Pescaire que lorsque Prosper Colonna, à l'agonie, avoit déjà perdu connoissance. Il mourut le 30 décembre 1523 (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 260. — *Galeatius Capella*. L. III, f. 3[illegible]. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 323. — *Arnoldi Ferronii Burdigal.* L. VII, p. 140. — *Pauli Jovii, Vita Ferdin. Davali.* L. III, p. 343. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 350. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 308.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 263, 265. — *Galeatius Capella*.

1524. Bonnivet, ayant pris ses quartiers d'hiver, renvoya les fantassins français levés en Languedoc et en Dauphiné; il les trouvoit de peu de service, et coûtant beaucoup. Il comptoit les remplacer au printemps par des Suisses, qu'il avoit déjà donné commission de solder. En même temps, pour s'ouvrir avec les cantons une communication plus facile, il chargea Renzo de Céri d'attaquer Arona sur le lac Majeur, et lui donna sept mille fantassins italiens pour réduire cette forteresse. Mais Anchise Visconti, qui la défendoit avec une garnison milanaise, lui opposa une résistance si obstinée, que Renzo de Céri fut obligé de lever le siége, après que le feu de ses batteries eut duré trente jours, et qu'il eut lancé contre Arona six mille boulets (1).

Le connétable de Bourbon étoit aussi arrivé à Milan avec un renfort de six mille landsknechts. L'empereur, qui vouloit différer le mariage de Bourbon avec Éléonore de Portugal, et qui cherchoit des prétextes pour le rompre, au lieu de permettre au connétable de venir en Espagne, lui avoit donné en Italie le commandement suprême de l'armée, tandis qu'il avoit chargé Pescaire de celui de l'infanterie espagnole, et Lannoy de l'administration civile. Le duc d'Urbin avoit de son côté reçu du sénat de Venise l'ordre de passer l'Adda, et de venir se joindre à Milan à l'armée impériale. Celle-ci l'emportoit dès-lors de beaucoup en forces sur celle de Bonnivet; mais elle éprouvoit la détresse constamment attachée aux armées de l'Autriche : Charles-Quint ne lui envoyoit point d'argent. Les soldes étoient arriérées depuis long-temps; les soldats pilloient les habitans chez lesquels ils vivoient; et les différens états d'Italie étoient pressurés par les généraux, qui exigeoient d'eux d'énormes

L. III, f. 33. — *Pauli Jovii, Vita Ferd. Piscarii.* L. III, p. 343. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 309.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 265. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 33. — *Pauli Jovii, Vita Ferdinandi Davali.* L. III, p. 344. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 308.

contributions pour fournir aux dépenses de la guerre (1). 1524.

L'armée impériale étoit remplie de confiance, en raison des succès qu'elle avoit déjà obtenus; celle des Français, au contraire, étoit découragée; et les chefs eux-mêmes, qui jusqu'alors avoient été les favoris de la fortune, commençoient à éprouver des revers. Le chevalier Bayard avoit été chargé de défendre Robecco, avec les seigneurs de Mézières et de Saint-Mesmes, deux cents hommes d'armes, quatre cents chevau-légers, et l'infanterie du seigneur de Lorges; mais il s'y laissa surprendre une nuit du mois de février, par Pescaire et Jean de Médicis: la bourgade fut enveloppée, les Français attaqués, dans leur sommeil, par trois mille Espagnols, qui, pour se reconnoître, avoient mis une chemise blanche par-dessus leurs armes; presque tous les chevaux pris, presque tous les soldats massacrés ou faits prisonniers, et Bayard lui-même ne se sauva qu'avec peine en combattant (2).

Bonnivet attendoit, au printemps, de puissans renforts qui devoient lui arriver de Suisse. Il avoit brûlé la bourgade de Rosate, pour réunir toutes ses troupes à Biagrasso; et comme il avoit le Tésin derrière lui, il pouvoit tirer, du pays couvert par ce fleuve, d'abondantes provisions, qui devoient le mettre en état d'attendre la saison nouvelle dans son camp fortifié. On ne pouvoit guère espérer de succès en l'y attaquant : mais le marquis de Pescaire proposa la manœuvre hardie de faire passer le Tésin à l'armée impériale, pour placer Bonnivet entre cette armée et Milan. Il compta que les Français, découragés, n'oseroient point attaquer la capitale de la Lombardie; il y renvoya toutefois le

(1) *Galeatius Capella.* L. III, f. 34. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 267.

(2) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. III, p. 344. — *Arnoldi Ferronii* L. VII, p. 140. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 268. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 311. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. LXIV, p. 405-409.

1524. duc François Sforza et Jean de Médicis, avec six mille hommes; puis, le 2 mars, l'armée impériale passa le Tésin sur trois ponts, et vint s'établir à Gambalo (1).

Bonnivet, craignant de se voir tourné, et de perdre toutes ses communications avec le Piémont, d'où il tiroit ses vivres, passa le Tésin à son tour, après avoir laissé une forte garnison à Biagrasso, et vint se loger à Vigevano, sur la rive droite de cette rivière. Pendant ce temps, le duc d'Urbin avoit attaqué et pris d'assaut Garlasco, château-fort qu'occupoient les Français entre l'armée impériale et Pavie. Chaque combat avoit été désavantageux aux Français; dans chacun ils avoient perdu un grand nombre de soldats et de chevaux; et Bonnivet, plutôt que de voir son armée se fondre ainsi en détail, présenta, pendant deux jours de suite, la bataille aux Impériaux, quoiqu'il fût bien plus foible qu'eux. Mais Lannoy et le connétable de Bourbon étoient résolus à ne pas exposer aux chances d'une affaire générale des avantages dont ils se sentoient déjà assurés; ils préférèrent surprendre en détail les position de leur ennemi. Ils attaquèrent et soumirent successivement San-Giorgio et Sartirano; ils déterminèrent la ville de Verceil à se déclarer pour eux; et prenant une forte position à l'arc de Marius, entre Verceil et Novare, ils se flattoient déjà de forcer à capituler Bonnivet, qui s'étoit enfermé à Novare (2).

Le général français savoit cependant que, de tous les côtés, des renforts s'avançoient à son secours. Le duc de Rothelin Claude de Longueville lui amenoit, par le mont Genièvre, quatre cents hommes d'armes, qu étoient déjà

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 269. — *Galeatius Capella*. L. III. p. 35. — *Pauli Jovii, Vita Ferd. Davali*. L. III, p. 344. — *Arnoldi Ferronii*, L. VII, p. 141. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 325. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 312.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 270. — *Galeatius Capella*. L. III, f. 35. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 316. — *Pauli Jovii, Vita Ferdinandi Davali*. L. III, p. 346. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 141.

arrivés jusqu'à Suse. Dix mille Suisses, passant le Saint-Bernard, étoient parvenus jusqu'à Gattinara, au-delà de la Sésia; cinq mille Grisons, enfin, conduits par Benzo de Céri, qui avoit été les solder dans leur pays, étoient entrés dans le Bergamasque, et comptoient se réunirà Frédéric de Bozzolo, qui les attendoit à Lodi, avec un gros corps d'infanterie italienne. Mais Jean de Médicis accourut dans le Bergamasque avec deux cents chevaux et quatre mille fantassins; il y rencontra quelques troupes des Vénitiens, avec lesquelles il barra le chemin aux Grisons : les attaquant ensuite tous les jours avec sa cavalerie ou son infanterie légère, leur enlevant leurs convois et surprenant leurs détachemens, il les harassa tellement qu'au bout de trois jours il les détermina à s'en retourner dans leur pays (1). 1524.

Après avoir forcé les Grisons à la retraite, Jean de Médicis se rapprocha du Tésin; il prit Caravaggio, et il battit à coups de canon le pont Buffaloro, qui servoit de communication entre le quartier-général de Bonnivet à Novare et Biagrasso, où celui-ci avoit laissé beaucoup de magasins. Le Napolitain Caraccioli commandoit à Biagrasso mille fantassins; le duc François Sforza résolut de l'y forcer : il vint joindre Jean de Médicis devant les murs de cette place, avec toute la milice milanaise, et, après une vive canonnade, il la prit d'assaut. Les Milanais payèrent, il est vrai, chèrement cet avantage: le long séjour de l'armée française à Biagrasso, les souffrances, la misère et la saleté y avoient engendré la peste. Les soldats, en pillant Biagrasso, s'infestèrent eux-mêmes de la contagion; ils la rapportèrent à Milan avec leur butin, et ce fléau enleva, pendant l'été, cinquante mille habitans à la capitale de la Lombardie (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 207. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 36. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 317. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 325. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 141. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali Piscarii.* L. III, p. 347.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 271. — *Galeatius Capella*

1524 Bonnivet, toujours plus resserré dans son camp, perdant tous les jours quelqu'un de ses avant-postes, ne pouvant plus tirer de vivres du Piémont, n'en trouvant plus dans le pays ruiné qui l'entouroit, voyoit encore diminuer son armée par la maladie et la désertion. Non-seulement les mercenaires qui formoient son infanterie, mais sa gendarmerie même, toute composée de noblesse française, l'abandonnoit chaque jour, après avoir perdu ses chevaux par la misère, et avoir lutté pendant huit mois avec la maladie et la faim. Dix mille Suisses, qui avoient passé le Saint-Bernard, étoient enfin arrivés à Gattinara, dans le Val-de-Sésia; mais ils songèrent bien plus à délivrer leurs compatriotes du camp de Bonnivet, qu'à recommencer une campagne qui leur promettoit peu de succès. Malgré ses instances, ils ne voulurent point passer la Sésia, qui avoit été grossie par des pluies continuelles; et comme ils refusoient de s'approcher, ils ne lui laissèrent d'autre parti à prendre que celui d'aller lui-même se joindre à eux (1).

Bonnivet se résolut donc, au commencement de mai, à partir de nuit de Novare, pour dérober sa retraite aux ennemis, et à marcher sur Romagnano, à peu près vis-à-vis de Gattinara. Quoique Pescaire eût été averti de son départ, et qu'il formât le projet de le devancer, en passant par un chemin plus court, dont il étoit maître, l'armée française arriva à Romagnano quelques heures avant les ennemis, et put s'occuper aussitôt de jeter un pont sur la Sésia. Les Espagnols, qui l'avoient suivie avec trop de précipitation, et qui, repoussés dans quelques escarmouches, avoient pris des positions dangereuses, auroient été facilement vaincus, si Bonnivet avoit pu persuader aux Suisses

L. III, f. 36. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 318. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. III, p. 346. — *Arnoldi Ferronii Rer. gallic.* L. VII, p. 142.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 271. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. III, p. 347. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 142.

arrivés à Gattinara de passer eux-mêmes la Sésia, et de tomber avec lui sur les ennemis qui l'avoient poursuivi jusque-là : mais ce fut vainement qu'il les sollicita; et lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit leur persuader de recommencer la guerre, il passa cette nuit même la Sésia avec toute son armée, pour aller se réunir à eux (1). 1524.

Jusqu'ici la retraite de Bonnivet s'étoit exécutée avec assez de bonheur, encore qu'il eût laissé sept canons sur l'autre bord de la Sésia. Il avoit trouvé les troupes fraîches des Suisses, qui avoient reçu au milieu de leurs bataillons ses bagages et ses troupes fatiguées; et au point du jour il reprenoit avec eux le chemin d'Ivrée, pour rentrer en France par le Bas-Vallais. Il avoit placé, sur les bords de la rivière, une batterie pour empêcher les Impériaux de la passer, et il en avoit confié la garde à deux bataillons de Corses et de Provençaux. Mais le marquis de Pescaire et le duc de Bourbon, ayant trouvé un gué dans la Sésia, commencèrent à leur tour à passer la rivière : les Corses, effrayés, abandonnèrent leurs canons. Bonnivet, pour les recouvrer, conduisit lui-même une charge de gendarmerie, avec M. Vandenesse, frère de La Palisse; il y fut blessé au bras gauche d'une balle, qui le mit hors de combat. Vandenesse fut blessé à l'épaule plus grièvement encore, et il en mourut au bout de trois jours (2).

Bonnivet, se sentant incapable de commander plus longtemps, confia la conduite de l'armée au chevalier Bayard; celui-ci se plaça avec ses gendarmes au dernier rang, pour couvrir la retraite des fantassins. A peine avoit-il pris ce

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali*. L. III, p. 348. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 142. — *Galeatius Capella*. L. III, f. 37. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 319. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 325. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 541.

(2) *Pauli Jovii Vita Davali*. L. III, p. 351. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 272 — *Galeatius Capella*. L. III, f. 37. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 142. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 326. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 341.

1524. poste, que pressé par les arquebusiers espagnols, il fit une charge sur eux pour les repousser. « Mais comme Dieu le » voulut permettre fut tiré un coup de hacquebouze, dont » la pierre le vint frapper au travers des reins, et lui rom- » pit tout le gros os de l'eschine. Quand il sentit le coup, » se print à crier, *Jésus!* Et puis dit : *Hélas! mon Dieu,* » *je suis mort!* Si print son espée par la poignée, et baisa » la croisée en signe de la croix, et en disant tout haut : » *Miserere mei, Domine* (1)*!* »

Cependant Bayard se fit descendre de cheval « par un » sien maistre-d'hôtel qui jamais ne l'abandonna, et se fit » coucher au pied d'un arbre, le visage devers l'ennemi, » où le duc de Bourbon, qui estoit à la poursuite de notre » camp, le vint trouver, et dit audit Bayard qu'il avoit » grand pitié de lui, le voyant en cet estat, pour avoir » esté si vertueux chevalier. Le capitaine Bayard lui fit » réponse : Monsieur, il n'y a point de pitié en moi, car » je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, de » vous voir servir contre votre prince, et votre patrie, » et votre serment. Et peu après ledit Bayard rendit l'es- » prit, et fut baillé sauf-conduit à son maistre-d'hôtel, pour » porter son corps en Dauphiné dont il estoit natif (2). »

Les Impériaux continuoient à poursuivre l'armée qui se retiroit; mais le dernier bataillon suisse, impatienté de leur attaque, se jeta sur eux avec tant de fureur, à pleine course, qu'il les dissipa et les mit en fuite. Ce bataillon de quatre cents hommes qui s'étoit trop éloigné du corps de l'armée, fut ensuite, il est vrai, enveloppé et entièrement détruit : néanmoins sa résistance obstinée, et le retard de l'artillerie impériale, donnèrent à Bonnivet le temps d'accomplir sa retraite sur Ivrée, où cessa la poursuite. Il laissa

(1) Mémoires de Bayard. Chap. LXIV, p. 411; ch. LXV, p. 416, 418.

(2) Mémoires de messire Martin du Bellay. L. II, p. 341. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 143. — *Pauli Jovii Vita Davali*. L. III, p. 352. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 542.

encore dans le Val d'Aoste, au fort de Bar, vingt canons 1524
qu'il n'espéroit pas faire passer au travers du Saint-Bernard, et il ramena par le Vallais le reste de son armée en France (1).

Le duc de Longueville, apprenant à Suse la retraite de Bonnivet, s'en retourna par le mont Genièvre, sans avoir vu les ennemis. Novare se rendit à Jean de Médicis; Boisy et Jules de San-Sévérino, qui commandoient à Alexandrie, remirent cette ville au marquis de Pescaire, et Frédéric de Bozzolo livra Lodi au duc d'Urbin. En peu de semaines il ne resta plus un seul Français en Italie; tandis qu'au contraire, Bozzolo et San-Sévérino avoient conduit en Provence et en Dauphiné environ cinq mille Italiens à la solde de France (2).

L'Italie étoit délivrée de l'invasion française; le but des deux ligues contractées par l'empereur, soit avec les Vénitiens, soit avec le pape, et les petits états de l'Italie, étoit atteint. Tous les Italiens, accablés par les dépenses et les efforts d'une guerre ruineuse, ne désiroient plus que la paix : le pape se flattoit de faire garantir l'état où se trouvoit l'Italie, par le roi d'Angleterre, qui avoit contribué à la victoire, et par les Suisses, qui couvroient la frontière, et qui avoient autrefois pris un intérêt si vif à l'indépendance de la Lombardie. Clément VII chargeoit son nonce en Angleterre de demander les bons offices d'Henri VIII, pour mettre un terme à l'arrogance et aux vexations des ministres de l'empereur en Italie; pour faire respecter le Saint-Siége, cesser les contributions extraordinaires exigées chaque mois des Florentins, rétablir le duc de Milan

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 272. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. III, p 352. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 143. — *Galeatii Capellæ.* L. III, f. 37. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. II, p 343.

(2) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. III, p. 354. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p 344. — Mémoires de Louis de la Trémouille. Chap. XX, p. 225. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 541. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 352.

1524. dans une absolue indépendance, et faire jouir les Vénitiens des avantages qu'ils s'étoient réservés par leur traité. Il s'agissoit de montrer enfin si l'Italie avoit combattu pour secouer un joug étranger, ou seulement pour changer de maître; et au ton de la lettre du dataire apostolique, on voyoit que Clément VII s'apercevoit déjà que les fruits de la victoire n'étoient guère moins amers que ceux de la guerre (1).

Mais les généraux qui avoient remporté la victoire en Italie, désiroient que la guerre produisît de nouvelles guerres. Ils se soucioient peu du repos ou du bonheur des états qu'ils prétendoient défendre; ce qu'ils vouloient, c'étoit de poursuivre leur carrière, se distinguer par de nouveaux exploits, et trouver de nouvelles occasions pour exercer un pouvoir absolu sur la fortune ou la vie des hommes. Le connétable de Bourbon mettoit plus d'ardeur que tous les autres à continuer la guerre. Il écrivoit à l'empereur et au roi d'Angleterre que le moment étoit venu de franchir les frontières de la France, de se venger de leurs ennemis, et de précipiter François I[er] de son trône. Il assuroit qu'au nom de Bourbon ses anciens vassaux se souleveroient; et viendroient d'eux-mêmes se ranger sous les drapeaux de l'étranger. Il ignoroit que le crime seul d'avoir appelé les étrangers dans sa patrie, changeoit en haine et en mépris toute l'affection que les Français avoient pu avoir pour lui (2). Charles-Quint et Henri VIII accordèrent une foi imprudente à ces paroles d'un prince émigré : le premier donna ordre à son armée de pénétrer en Provence; le second lui fit passer des subsides, en même temps qu'il pro-

(1) *Lettera di Gio. Matteo Giberto datario a Mess. Marchionne Lango nuntio in Inghilterra. Lettere de' Principi.* T. I, f. 123-126.

(2) *Pauli Jovii, Vita Ferd. Davali.* L. IV, p. 355. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 144. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 39. — Rapin Thoyras, Histoire d'Angleterre. T. VI, L. XV, p. 198. — *Rymer, Acta publica* T. XIII, p. 794

mit d'attaquer de son côté les provinces septentrionales. 1524

Ce fut au mois de juillet que le connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire passèrent le Var, pour entrer en Provence avec sept mille landsknechts, six mille fantassins espagnols, deux mille Italiens, et six cents chevau-légers : le vice-roi Lannoy avoit promis de les suivre de près avec mille hommes d'armes. Hugues de Moncade avec seize galères longeoit le rivage pour protéger l'armée et transporter son artillerie. Mais André Doria, qui commandoit une flotte française supérieure en forces, s'empara d'une de ces galères, et y fit prisonnier le prince d'Orange; il força de s'échouer trois autres galères, que Pescaire fit brûler pour qu'elles ne tombassent pas aux mains des ennemis, et il contraignit Moncade, après qu'il eut débarqué son artillerie à Aix, de s'enfermer dans le port de Monaco (1).

Bourbon vouloit profiter de la surprise du roi de France, et de l'épuisement où son armée avoit été réduite par la dernière campagne, pour marcher sans retard sur Avignon ou sur Lyon. Il comptoit qu'en même temps une armée espagnole pénétreroit en Guienne, une anglaise en Picardie, et peut-être une allemande en Bourgogne. Mais Charles-Quint et Henri VIII ne songeoient point à accomplir à cet égard les promesses qu'ils lui avoient faites; et le marquis de Pescaire, ne voulant pas compromettre le sort de son armée, en la conduisant au cœur du royaume, insista péremptoirement pour borner ses opérations au siége de Marseille (2).

Philippe de Brion, comte de Chabot, avoit été chargé par le roi de la défense de Marseille; bientôt Renzo de Céri

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. IV, p. 357.—Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 345.—*Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 144.—*Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 275.

(2) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. IV, p. 358. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 276. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 145.

1524. vint l'y joindre, par le Rhône, avec cinq mille Italiens qui avoient suivi Bonnivet dans sa retraite. Parmi eux se trouvoient plusieurs gentilshommes, que les révolutions de l'Italie avoient forcés à s'exiler pour toujours de leur patrie. On y voyoit, entre autres, quelques émigrés pisans qui étoient résolus à ne jamais se soumettre au joug des Florentins, et qui, par leur valeureuse défense de Marseille, acquirent en France le droit de cité, et y établirent leurs familles. Le siége fut en effet soutenu avec la bravoure la plus brillante. L'artillerie impériale avoit ouvert dans les murs de larges brèches; mais Pescaire, après avoir fait reconnoître la contenance et les dispositions des assiégés, refusa de livrer un assaut. Il savoit que pendant ce temps François Ier, accompagné de La Palisse, s'étoit avancé jusqu'à Avignon; qu'il y avoit rassemblé une formidable artillerie, huit mille chevaux, quatorze mille Suisses, six mille landsknechts, et dix mille tant Français qu'Italiens.

Si l'armée de Pescaire avoit été repoussée après avoir donné un assaut, si même elle avoit pris la ville après avoir perdu beaucoup de monde en l'attaquant, elle risquoit d'être accablée par des forces aussi supérieures. Il déclara donc, dans un conseil de guerre, que le seul parti à prendre étoit celui d'une prompte retraite. La nécessité de l'effectuer parut plus urgente encore, lorsqu'on sut au camp impérial que François Ier, après avoir passé le Rhône, avoit poussé son avant-garde jusqu'à Salon de Crau, à moitié chemin entre Avignon et Marseille. Bourbon, reconnoissant combien son collègue avoit plus que lui d'expérience, se soumit : la grosse artillerie fut embarquée; mais comme la mer n'étoit point libre, la plupart des pièces furent brisées, et le bronze chargé sur des mulets, pour pouvoir les fondre de nouveau en arrivant en Italie; et, à la fin de septembre, le siége de Marseille, après avoir duré quarante jours, fut levé par l'armée im-

périale, qui prit, à marches forcées, le chemin de Nice (1). 1524.

Cependant les maréchaux de Chabannes et de Montmorency avoient atteint la queue de l'armée qui se retiroit avec tant de rapidité, et qui, chargée d'un immense bagage, s'engageoit dans un pays pauvre, aride et montueux, où elle eut infiniment à souffrir. Pescaire put s'applaudir de cette retraite comme de sa plus belle action militaire, puisqu'il sauva d'un danger imminent son armée et plus de douze mille bêtes de somme; mais les chefs qui les poursuivoient purent aussi se vanter d'avoir plus d'une fois changé cette retraite en une vraie fuite, et d'avoir enrichi leurs soldats par un immense butin. Pescaire continua sa marche par Nice, Albenga et Final, et fit enfin en un seul jour la route d'Alba à Voghéra, où l'on compte quarante milles. Le vice-roi de Lannoy l'attendoit à Pavie, où les généraux impériaux étoient impatiens de conférer ensemble sur les moyens de défendre la Lombardie (2).

En effet, le jour même où Pescaire, sortant des montagnes de Ligurie, étoit arrivé à Albe, François I[er] avoit fait son entrée à Verceil. Au lieu de suivre l'armée impériale sur la route par laquelle elle fuyoit, il avoit espéré obtenir des succès plus éclatans en la devançant en Italie. Il avoit, pour défendre la France, rassemblé une armée si puissante qu'elle lui paroissoit propre à accomplir les plus brillantes conquêtes. Il voyoit que ni Charles ni Henri n'avoient été en état de l'attaquer en Picardie ou en Guienne; il jugeoit que l'armée qui avoit fait dans les montagnes de la Ligurie une retraite aussi fatigante, seroit peu capable de défendre la Lombardie contre lui. On assure que ce projet avoit été

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. IV, p. 363. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 347. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 277. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 146. — *Georgens von Frundsberg.* B. II, f. 38.

(2) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. IV, p. 365. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 146. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 278. — Mémoires de La Trémouille. Chap. XX, p. 225. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 544.

1524. conçu par François Ier tout seul; que La Trémouille, Lescuns, d'Aubigny et Chabannes, firent ce qu'ils purent pour l'y faire renoncer; tandis que Bonnivet, La Barre, Chabot et Saint-Marsault, l'encourageoient à l'exécuter : mais que François Ier, déterminé à n'écouter aucun conseil, ne voulut pas même attendre sa mère, pour laquelle il avoit toujours montré la plus grande déférence, et qui lui demandoit en grace une entrevue avant son départ. Quel que fût l'auteur de ce projet, il ne doit point être jugé sur l'événement : si la campagne avoit été conduite avec une habileté proportionnée à l'ardeur avec laquelle elle fut entreprise, elle auroit probablement été couronnée par le succès (1).

Mais François Ier, ainsi que son favori Bonnivet, n'avoit que la bravoure d'un soldat, non les talens d'un général : au lieu de diriger sa conduite d'après les seules circonstances présentes, il sembloit surtout prendre à tâche de faire le contraire de ce qu'on lui avoit reproché précédemment; et comme les circonstances avoient varié, ce qu'il évitoit comme une faute étoit souvent ce qui auroit fait son salut. Bonnivet n'avoit songé qu'à se tenir en garde contre la précipitation et la témérité françaises; et, par des lenteurs hors de saison, il avoit perdu l'occasion de conquérir le Milanez. François Ier voulut à son tour réparer les fautes de Bonnivet, en suivant une conduite opposée. Il s'occupa avant tout de s'emparer de Milan, puis de Pavie; il auroit dû plutôt avoir en vue de détruire l'armée fugitive, qui, découragée par sa longue retraite, n'auroit pu tenir devant lui, s'il ne lui avoit point donné de relâche.

Les premières opérations du roi avoient été bien entendues : M. de Lannoy, en évacuant Asti à son approche,

(1) Histoire de France, par Belleforest. T. I, p. 1438. — *Arn. Ferronii.* L. VII, p. 147. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 40. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 348. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali Piscarii.* L. IV, p. 365.

avoit laissé deux mille hommes à Alexandrie, espérant que l'armée française s'arrêteroit pour faire le siége de cette place ; mais François Ier vouloit avant tout s'emparer de Milan, bien sûr que les lieux forts qu'il laisseroit derrière lui succomberoient ensuite. La peste, qui avoit dévasté Milan pendant tout l'été, et qui y avoit fait périr cinquante mille personnes, avoit contraint François Sforza et son chancelier Moroni à en sortir. Malgré les invitations de Pescaire, ils refusèrent d'y rentrer, et de s'y renfermer pour soutenir un siége : ils autorisèrent au contraire les citoyens à se soumettre à la France ; et Pescaire, qui ne trouvoit plus dans les Milanais, accablés par cette calamité, ni zèle pour leur indépendance, ni secours pécuniaires, ni bras pour le travail, ne jugea pas convenable de loger son armée dans une ville pestiférée, qui pouvoit devenir son tombeau ; il donna ordre de l'évacuer ; et, le 26 octobre 1524, les dernières troupes impériales, commandées par Alarcon, sortirent par la porte Romaine, tandis que les troupes françaises entrèrent par les portes Ticinoise et Vercelline. La Trémouille y fut envoyé le 30 octobre, pour les commander comme lieutenant-général du roi ; il avoit avec lui le comte de Saint-Paul, le seigneur de Vaudemont, le maréchal de Foix et Théodore Trivulzio. Une garnison de sept cents fantassins espagnols s'étoit enfermée au château, qui étoit bien approvisionné (1). 1524.

Le désordre où se trouvoit l'armée impériale, le découragement de ses soldats, qui, depuis plus d'un mois, reculoient à marche forcée devant l'ennemi ; la mésintelligence qu'on soupçonnoit entre ses généraux, l'impossibilité où ils s'étoient vus de défendre Milan, tout indiquoit qu'il

(1) Mémoires de La Trémouille. Ch. XX, p. 228. — *Galeatius Capella*. L. IV, f. 42. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 352. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 279. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 148. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali*. L. V, p. 367. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 546.

1524. falloit les poursuivre l'épée dans les reins, et ne pas leur donner un instant de repos. Le marquis de Pescaire, en sortant de Milan, s'étoit retiré à Lodi; mais on savoit que la plupart de ses soldats, accablés de fatigue, et ne se sentant plus la force de se défendre, avoient jeté leurs armes; que la cavalerie étoit presqu'en entier démontée, ayant perdu ses chevaux dans les longues marches faites au travers des montagnes; que Lodi étoit moins encore que Milan en état de faire résistance; et que les Français pouvant passer l'Adda avant les Impériaux, l'armée entière devoit être coupée et détruite, ou faite prisonnière. Malheureusement on avoit persuadé à François I[er] qu'une guerre royale, une guerre où il commandoit en personne les armées, ne devoit pas être conduite d'après les règles ordinaires de la tactique; qu'il falloit avant tout songer à ce qu'exigeoit l'honneur de sa couronne. Cet honneur, lui disoit-on, vouloit qu'il n'entrât point à Milan, pendant que la citadelle étoit entre les mains de ses ennemis; qu'il ne laissât point derrière lui des forteresses qu'il n'avoit pas soumises, qu'il ne pardonnât point enfin à ceux qui, dans une mauvaise fortification, avoient l'insolence de lui résister (1).

L'amiral Bonnivet étoit celui qui entretenoit le plus constamment François I[er] de cette fausse gloire; ce fut lui qui le décida à rappeler les troupes déjà en marche sur le chemin de Lodi, pour prendre la route de Pavie, parce qu'il ne convenoit pas à la dignité d'un roi de France d'aller chercher des ennemis au loin, lorsqu'il en avoit de plus près (2). Les généraux impériaux, dans leur déroute, s'étoient partagés. Antonio de Leyva s'étoit chargé de la

(1) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. V, p. 368. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 353. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 42. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VII, p. 306. — Garnier, Histoire de France. T. XII, p. 318.

(2) *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 148.

défense de Pavie, avec cinq mille Allemands, cinq cents 1524.
Espagnols, et deux escadrons de cavalerie, commandés par Garcias Manrique. Le marquis de Pescaire étoit à Lodi avec le reste de l'infanterie espagnole. Son dessein étoit de continuer sa retraite; mais dès qu'il vit que les Français lui donnoient qnelque relâche, il s'occupa de s'y fortifier. De Lannoy passa l'Adda, et s'établit à Soncino avec sa cavalerie; Bourbon partit en diligence pour l'Allemagne, afin d'obtenir de l'archiduc Ferdinand des secours sans lesquels l'Italie étoit perdue pour la maison d'Autriche. François Sforza et son chancelier Moroni s'enfermèrent à Pizzighettone, et ensuite à Crémone (1).

François Ier avoit alors sous ses ordres deux mille lances, huit mille fantassins allemands, six mille Suisses, six mille aventuriers, la plupart Français, et quatre mille Italiens. Avec cette armée redoutable, il vint, le 28 octobre, s'établir à l'abbaye de San-Lanfranco, devant Pavie, faisant occuper le faubourg de Saint-Antoine, de l'autre côté du Tésin, par le seigneur de Montmorency. Il fallut pour cela se rendre maître d'un pont sur la rivière, que défendoit une tour; il fit pendre ceux qui en avoient la garde, pour avoir osé résister à un roi de France (2).

Le roi fit placer d'abord ses canons à découvert devant les murs, et il essaya pendant deux jours de suite d'y faire brèche. Mais derrière la brèche qu'il ouvrit en effet au mur extérieur, il trouva de larges et profondes tranchées bien flanquées, et les maisons percées de meurtrières, et garnies d'arquebusiers. Après avoir perdu plusieurs bons officiers à l'assaut qu'il y fit donner, il reconnut que, contre une garnison aussi nombreuse, et un capitaine aussi habile qu'Antonio de Leyva, il falloit procéder à un siége régu-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 280. — *Galeatius Capella*. L. IV, f. 42. — *Pauli Jovii Vita Davali*. L. V, p. 369. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 148. — *Paolo Paruta, Istor. Ven*. L. V, p. 360.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 355.

1524. lier. Il commença donc à ouvrir des tranchées, pour placer ses canons en batterie, et à couvrir ses flancs par des cavaliers. En même temps il creusa des mines, dans lesquelles il falloit disputer pied à pied le terrain. Il essaya aussi, d'après le conseil de ses ingénieurs, de détourner l'un des deux bras du Tésin, pour laisser à sec les murailles qu'il baigne. Cette rivière, en effet, à deux milles au-dessus de Pavie, se divise en deux branches, dont l'une coule au pied des murs de la ville; l'autre, nommée Gravalone, s'en éloigne d'un mille, et se réunit de nouveau à la première, immédiatement avant l'entrée de celle-ci dans le Pô. Il s'agissoit de faire passer dans le Gravalone toute la masse des eaux. Mais l'impétuosité des fleuves a presque en toute occasion déjoué de pareils travaux des ingénieurs militaires. Des pluies abondantes détruisirent en peu d'heures l'ouvrage de plusieurs semaines, et le siége avoit déjà consumé un temps précieux, et coûté beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes, sans que l'armée française eût encore fait aucun progrès (1).

Tandis que le siége de Pavie procédoit avec une extrême lenteur, les négociations faisoient plus de mal à l'empereur que les armes des Français. Le cardinal Wolsey s'efforçoit secrètement d'aliéner Henri VIII, son maître, de l'alliance à laquelle il l'avoit d'abord déterminé le premier. Le pape Clément VII protestoit que, comme père commun des fidèles, il ne vouloit donner de secours à aucun des deux monarques contre l'autre. Il s'étoit refusé à renouveler la confédération signée par son prédécesseur; et depuis la retraite de l'amiral Bonnivet, l'année précédente, il s'étoit considéré comme étranger à une guerre que l'ambition seule de Charles-Quint avoit continuée. Les Vénitiens regrettoient leur

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 280. — *Pauli Jovii Vita Ferdin. Davali.* L. V, p. 369. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 148. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 43. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 357. — Mémoires de Louis de La Trémouille. Ch. XX, p. 229.

ancienne alliance avec la France, et attendoient les événemens, tous avoient vu avec beaucoup de défiance que l'empereur, non content de disposer de l'État de Milan, comme s'il en étoit souverain, s'étoit refusé, sous les plus vains prétextes, à en accorder l'investiture à François Sforza. Mais lorsque le pape se fut assuré que l'armée impériale, hors d'état de tenir tête aux Français, ne faisoit aucune tentative pour troubler le siége de Pavie, il se sentit doublement pressé, par la crainte d'irriter François I[er] et par le mécontentement que lui avoit donné Charles V. Il ne voulut pas être plus long-temps réputé l'ennemi d'un prince contre lequel aucune armée n'osoit tenir la campagne; et il envoya Jean-Mathieu Ghiberti, évêque de Vérone, et dataire apostolique, pour traiter avec les Français (1). 1524.

Ghiberti se présentoit comme médiateur ; et il avoit commencé par rendre visite au vice-roi et aux autres capitaines impériaux à Soncino, pour leur porter des paroles de paix : mais ceux-ci, encouragés par la résistance de Pavie, lui avoient répondu qu'ils ne traiteroient point avec François I[er], tant que ce prince conserveroit un palme de terre dans le duché de Milan. Lorsque Ghiberti arriva ensuite auprès du roi de France, celui-ci, qui jugeoit d'après la lenteur du feu des assiégés qu'ils commençoient à manquer de munitions, lui répondit qu'une armée aussi florissante que la sienne n'étoit pas destinée à la seule conquête de Milan et de Gènes, et qu'il se flattoit bien de recouvrer aussi le royaume de Naples. (2)

Renonçant alors aux tentatives de négociations généra-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 281. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 149. — *Lettera di Giov. Batt. Sanga*. Rome, 21 novembre; *in Lett. de' Princ*. T. I, f. 140. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali*. L. V, p. 371. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 358. — *Ben. Varchi, Stor. Fior.* L. II, p. 22. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 331.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 211. — *Lett. de' Principi*. T. I, f. 140.

1524. les, l'évêque de Vérone traita de la réconcilation de son maître avec la France. Le roi ne lui demandoit qu'une simple neutralité; et Clément VII, en effet, s'engagea au nom de l'Église, et au nom des Florentins, à ne donner aucune assistance, ni ouverte, ni secrète, aux ennemis du roi. François promit de son côté sa protection au pape et aux Florentins; et il s'engagea à maintenir l'autorité des Médicis à Florence. Clément VII traita en même temps et aux mêmes conditions pour les Vénitiens; et la négociation qu'il avoit entamée fut confirmée, par le sénat de Venise, au commencement de janvier 1525. Tous deux avoient les mêmes craintes, si les Français ou les Impériaux étoient victorieux; tous deux désiroient ardemment une pacification pendant que les forces étoient balancées; tous deux vouloient empêcher les puissances belligérantes d'en venir à une bataille décisive. Mais la foiblesse de caractère de Clément VII, son avarice, et son irrésolution, l'empêchèrent d'embrasser le conseil que lui donnoient ses plus sages ministres, celui de faire avancer une armée redoutable sur le Pô, de la réunir à celle des Vénitiens, et de rendre respectable la neutralité des deux plus puissans états d'Italie, au lieu de la laisser à la merci du vainqueur (1).

Un des moyens que Clément VII crut convenables pour hâter les négociations de paix générale, fut de donner des inquiétudes aux généraux impériaux sur le royaume de Naples. Il paroît donc qu'il conseilla d'abord à François Ier l'expédition du duc d'Albany dans le midi de l'Italie, quoique plus tard il ait cherché à l'en dissuader. François Ier, qui voyoit l'impossibilité de pousser vivement le siége de Pavie pendant la mauvaise saison, et qui regrettoit de tenir oisive une armée aussi nombreuse, avoit confié à Jean

(1) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. V, p. 375. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 332. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 382. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 22. — *Lett. di Giov. Batt. Sanga*, de Rome, 29 novembre. *Lett. de' Principi.* T. I, f. 144.

Stuard, duc d'Albany, deux cents lances, six cents chevau-légers et huit mille fantassins, et il lui avoit donné commission de marcher sur Naples (1). 1524.

Le parti français dans le royaume de Naples ne fut pas plus tôt averti de la marche du duc d'Albany qu'il commença à se soulever; les barons angevins, la ville d'Aquila et toutes les Abruzzes paroissoient sur le point d'accomplir une révolution. Le conseil de Naples écrivit à M. de Lannoy, que s'il ne vouloit pas perdre le royaume dont le gouvernement lui étoit confié, il devoit y ramener en toute hâte l'armée impériale, pour repousser l'invasion étrangère, et contenir les mouvemens des mécontens. Le vice-roi alarmé vouloit en effet aller défendre ses foyers; mais le marquis de Pescaire insista pour qu'on n'affoiblît point l'armée de Lombardie : il représenta que c'étoit à Pavie qu'il falloit défendre Naples; que quelques succès que pût obtenir le duc d'Albany, un seul revers de son maître suffiroit pour lui faire évacuer le royaume, tandis qu'une victoire remportée sur ce duc ne termineroit point la guerre de Lombardie. D'après ses représentations, le duc de Trajetto fut envoyé à Naples, avec ordre de lever des contributions dans le pays, et de pourvoir comme il pourroit à la défense du royaume avec les seules milices nationales, tandis que toutes les forces impériales demeurèrent en Lombardie (2).

Le siége de Pavie étoit poussé avec peu de vigueur, parce que les munitions de guerre commençoient à manquer aux Français : le duc d'Albany, d'autre part, ne tra-

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. V, p. 375. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 283. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 45. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 343. — *Arn. Ferronii.* L. VII, p. 149. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 359. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 308. — *Ben. Varchi.* L. II, p. 23.

(2) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. V, p. 377. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 285. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 361. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 548. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 354.

1524. versoit l'Italie qu'avec une lenteur extrême, confirmant ainsi la croyance universelle, qu'il cherchoit à donner de l'inquiétude aux Impériaux plutôt qu'à faire réellement la conquête du royaume. Cependant sa marche servoit aux Français pour former de nouvelles alliances, et faire déclarer en leur faveur les états foibles, que la crainte seule avoit fait entrer dans la ligue de l'empereur. Le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, demanda à rentrer sous la protection française; et il l'acheta par un subside de soixante et dix mille florins, dont vingt mille furent payés en munitions d'artillerie. Jean de Médicis, le célèbre commandant des Bandes Noires, fut chargé de conduire ces munitions à Pavie; il venoit de changer de parti encore une fois : se plaignant d'avoir été négligé par les Impériaux dans la précédente campagne, il arriva au camp français le 4 décembre avec sa redoutable troupe. Le duc d'Albany étoit entré en Toscane par la Garfagnane. Renzo de Céri vint
1525. l'y joindre au commencement de janvier avec trois mille fantassins italiens qu'une flotte française avoit débarqués. Lucques lui paya douze mille ducats, et lui remit quelques pièces d'artillerie. Florence le reçut comme le général d'une puissance amie; Sienne non-seulement acheta la protection de la France par une contribution, mais dut se soumettre à rappeler le fils de Pandolfe Pétrucci, entre les mains de qui Clément VII désiroit voir le gouvernement de cette ville. Enfin le pape, à l'approche du duc d'Albany, publia le traité de neutralité qu'il avoit conclu avec la France, et qu'il avoit tenu secret jusqu'alors (1).

Mais quoique le duc d'Albany fût entré dans l'état de Rome, et qu'il soldât de nouvelle infanterie italienne dans les terres des Orsini, tandis que les Colonna, de leur côté,

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 287. — *Galeatius Capella*. L. IV, f. 44 et 49. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 150. — *Raynaldi Ann. eccles.* 1525, §. 75, p. 450. — *Orlando Malavolti, Stor. di Siena*. P. III, L. VII, f. 123. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VII, p. 309.

en soldoient à Marino pour la défense du royaume de Naples, ce n'étoit point sur ces événemens qu'étoit tournée l'attention de l'Europe; elle se concentroit tout entière sur ce qui se passoit en Lombardie. Bourbon y étoit revenu au milieu de janvier, ramenant d'Allemagne cinq cents chevaux bourguignons et six mille fantassins, qui lui avoient été fournis par l'archiduc Ferdinand, avec un corps presque aussi nombreux de volontaires, levés par les villes impériales et la noblesse immédiate. Marc Sittich d'Embs et Nicolas, comte de Salm, étoient à la tête des premiers; Georges Frundsberg commandoit les seconds. Les Vénitiens, qui s'étoient engagés seulement à une exacte neutralité, leur accordèrent un libre passage (1). 1525.

Après avoir reçu ce renfort, l'armée impériale se trouvoit déjà supérieure à celle de France, mais elle étoit absolument sans argent; Charles-Quint, selon son usage, n'en envoyoit point d'Espagne ou de Flandre: le royaume de Naples, appelé à se défendre lui-même, n'en fournissoit plus; le duché de Milan, qui jusqu'alors avoit nourri l'armée, n'étoit pas seulement ruiné, il étoit encore presqu'en entier occupé par les Français; les états indépendans de l'Italie refusoient de payer des contributions que précédemment on ne leur avoit arrachées que par force. Antonio de Leyva manquoit à Pavie de poudre, de vin et de presque toutes les munitions, excepté de pain. Les soldats, dès long-temps avant le siége, n'avoient reçu aucune solde; ils commençoient à l'exiger avec des cris menaçans, et Leyva craignoit qu'ils ne livrassent bientôt la ville aux ennemis. Il enleva toute l'argenterie des églises pour en faire battre une monnoie nouvelle qu'il leur distribua; Pescaire trouva moyen de lui faire passer trois mille ducats

(1) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. V, p. 374. — *Galeatius Capella*. L. IV, f. 45. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 289. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 150. — *Marco Guazzo, Ist. de' suoi tempi*, f. 6. — *G. Frundsberg*. B. II, f. 39.

1525. par des transfuges, et cette petite somme servit à persuader aux assiégés que l'argent pour leur solde étoit tout prêt dans le camp impérial, mais qu'il étoit presque impossible de le leur faire parvenir au travers des lignes des assiégeans. Enfin, le commandant des Allemands, le comte Eytel Frédéric de Zollern, dont le nom est caché par Giovio, sous celui d'Azornius, ayant excité la défiance d'Antonio de Leyva, fut empoisonné par lui dans un repas (1).

Le marquis de Pescaire, Lannoy et Bourbon sentoient plus vivement encore le besoin d'argent, dans l'armée avec laquelle ils avoient compté faire lever le siége de Pavie. Non-seulement la solde étoit due à toutes leurs troupes depuis plusieurs mois; ils n'avoient pas même assez d'argent pour exécuter les transports nécessaires d'artillerie, ou pour faire quelques approvisionnemens de vivres, au moment où tirant leurs troupes des quartiers d'hiver, elles ne seroient plus nourries par les bourgeois. Cependant les généraux impériaux sentoient la nécessité d'attaquer le camp français avant que le roi eût reçu les renforts de troupes nouvelles qu'il faisoit solder en Suisse, en Italie et en France; avant que la détresse des assiégés les eût réduits à capituler, ou que leurs propres troupes se fussent débandées faute de paye (2).

Le marquis de Pescaire entreprit de calmer l'irritation des soldats, qui avoient déclaré qu'ils ne sortiroient point de leurs quartiers d'hiver jusqu'à ce qu'ils eussent touché leurs soldes arriérées. Il commença par réveiller l'orgueil des Espagnols, leur haine des Français, et leur cupidité, en leur promettant les riches dépouilles de l'armée royale.

(1) *Galeatius Capella*. L. IV, f. 42, 44, 46. — *Pauli Jovii Vita Davali*. L. V, p. 372. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 289. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 379. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 149. — *Georg. von Frundsberg Kriegs-staten*. B. II, f. 40.

(2) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. V, p. 378. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 289. — *Paolo Paruta, Ist. Ven*. L. V, p. 345. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 550.

Après avoir obtenu leur promesse de servir encore un mois 1525.
entier sans solde, fort de leur exemple, il s'adressa aux Allemands; et il les exhorta à montrer une même générosité dans une cause où ils étoient plus particulièrement intéressés, puisqu'il s'agissoit de délivrer leurs compatriotes assiégés dans Pavie. Georges Frundsberg, dont le fils Gaspard étoit enfermé avec Antonio de Leyva, fit valoir ce motif avec tout son zèle et tout son crédit auprès de ses compatriotes. Il fit si bien qu'il obtint d'eux la même promesse que Pescaire avoit obtenue des Espagnols. Il restoit encore à persuader la gendarmerie, qui étoit à Soncino avec Charles de Lannoy; mais celle-ci montra plus d'obstination. Son orgueil étoit humilié, parce qu'elle n'avoit eu aucune occasion de se distinguer dans les précédentes campagnes. Pescaire avoit placé toute sa confiance dans l'infanterie, et surtout dans les fusiliers et les arquebusiers espagnols qu'il avoit formés. Les gendarmes, demeurés inutiles, étoient encore souvent l'objet de la dérision des fantassins. Pour les engager à marcher, il fallut que Pescaire et les autres chefs partageassent entre eux tout l'argent qu'ils avoient en propre. De cette manière, il les détermina enfin à se joindre au reste de l'armée; et, le 25 janvier, il se mit en marche de Lodi pour Marignan (1).

Le roi, averti de la marche de l'armée impériale, crut d'abord qu'elle avoit intention de s'emparer de Milan; mais lorsqu'il apprit qu'elle étoit repartie de Marignan, en tournant sur la gauche, et en suivant le Lambro pour s'approcher de Pavie, il rappela de Milan à son armée La Trémouille et Lescuns, et il assembla un conseil de guerre pour décider du parti qu'il avoit à prendre. Tous les plus vieux généraux, La Palisse, Galéaz de San-Sévérino, La Trémouille, Théodore Trivulzio, le duc de Suffolk de la Blan-

(1) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. V, p. 379. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 47. — *Fr. Guicciardini* T. II, L. XV, p. 290. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 379.

1525. che-Rose, le bâtard René de Savoie, s'efforçoient de persuader au roi que la pire situation pour lui étoit d'attendre une attaque dans son camp, entre une ville assiégée où il y avoit une puissante garnison, et une armée supérieure en nombre à la sienne; qu'il ne falloit pas hésiter à lever le siége de Pavie, et à porter son armée entre cette ville et Milan, à Binasco, ou à la Certosa; que le pays, tout coupé de canaux, présentoit un grand nombre de campemens avantageux, et qu'il étoit facile d'en choisir un où son armée, toute rassemblée, ne pourroit être attaquée sans un excès de témérité; que les Impériaux, sans argent et sans vivres, ne pourroient pas tenir long-temps la campagne, et que leur embarras seroit augmenté par la réception dans leur camp de la garnison de Pavie, à laquelle on avoit fait croire que sa solde étoit toute préparée, et qui, ne recevant point d'argent après tant de souffrances, exciteroit probablement un soulèvement parmi des troupes toutes également mécontentes; qu'il suffisoit de gagner du temps pour obtenir tous les fruits de la plus complète victoire; et que si le désespoir faisoit rechercher le combat à Pescaire, la prudence la plus commune enseignoit au roi à éviter ce que désiroit son ennemi (1).

Mais Bonnivet seul étoit écouté par François Ier, parce que seul il lui parloit sans cesse de sa gloire. Il seroit indigne, lui disoit-il, de la majesté d'un roi de France de se laisser détourner de ses desseins par ses ennemis, de reculer lorsqu'ils avançoient, d'abandonner une entreprise qu'il avoit pris l'engagement d'accomplir à la face de l'Europe. Les généraux ordinaires pouvoient se conduire par ces considérations communes de prudence ou de tactique militaire; mais dès que la majesté royale étoit compromise, l'honneur de la couronne devoit être la première

(1) *Pauli Jovii Vita Davali*. L. VI, p. 390. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 151. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 291. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 385.

base de l'art de la guerre. D'après une appréciation aussi 1525.
fausse de l'honneur et du devoir d'un roi, François Ier se détermina, contre l'avis de tous ses plus sages généraux, et contre les instances du pape, à continuer le siége de Pavie en présence de l'ennemi (1).

Cependant François Ier resserra ses logemens, et en garnit les retranchemens d'une formidable artillerie, croyant ainsi s'être mis à l'abri d'une attaque. Au commencement du siége, il avoit partagé son armée en trois camps. Le premier à Saint-Lanfranc, où il commandoit en personne, étoit à gauche du Tésin, du côté par où il arrive au pied des murs de la ville; le second, où commandoit La Palisse, étoit aussi à gauche du Tésin, mais près de sa sortie; le troisième, où commandoit Montmorency, étoit à droite du Tésin, dans l'île qu'il forme avec le Gravalone. François Ier, à l'approche des Impériaux, quitta son camp de Saint-Lanfranc, et vint se réunir à celui de La Palisse; il y rappela aussi M. de Montmorency, ne laissant dans l'île qu'un petit corps de troupes sous les ordres de M. de Clermont. Toutes ses forces se trouvoient ainsi réunies en un seul camp, à l'orient de la ville, sur les bords du Tésin, et sur la route que suivoient les ennemis. Ce camp étoit fortifié, en face, du côté de Lodi, par un rempart et un fossé, qui s'étendoit jusqu'à la rivière, à droite par le Tésin, à gauche par le mur d'un vaste parc, qui entouroit la maison de chasse des ducs de Milan à Mirebel. Le roi fit abattre en trois endroits ce mur, pour former autant de portes par lesquelles il pouvoit entrer dans le parc; le reste du mur servoit d'enceinte et de défense à son camp, et barroit aux ennemis le chemin de la ville (2).

(1) *Pauli Jovii Vita Davali*. L. VI, p. 391. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 292. — Mém. de La Trémouille. Ch. XXI, p, 231. — *Galeatius Capella*. L. IV, f. 51. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 151. — *Georg. von Frundsberg*. B. III, f. 45.

(2) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. V, p. 383. — *Fr.*

1525. Pescaire, auquel Bourbon et Lannoy avoient abandonné la direction de l'attaque, par un sentiment irrésistible de la supériorité de ses talens, s'approchoit cependant de l'armée royale, mais lentement et avec précaution. Il avoit trouvé, au passage du Lambro, le château de Sant-Angelo défendu par Pyrrhus de Bozzolo, frère de Frédéric, avec deux cents chevaux et huit cents fantassins. Quoique ce poste fût très-fort, et que le roi, qui venoit de le faire reconnoître, se crût assuré qu'il feroit une longue résistance, Pescaire le prit en un jour, étant entré lui deuxième par la brèche dans la place, avec la témérité d'un grenadier, plutôt qu'avec la prudence d'un général (1).

D'autres échecs, vers le même temps, affoiblissoient coup sur coup l'armée du roi. Il avoit donné ordre au marquis de Saluces, de lui conduire sans retard, de Savone, où il étoit, un corps de quatre mille Italiens, auparavant destinés contre Gênes. Ceux-ci, traversant sans précaution l'Alexandrin, y furent surpris au passage de la Bormida, par Gaspard Mayno, commandant des troupes de Sforza, et entièrement défaits, ou faits prisonniers (2). Jean-Louis Palavicino, avec un corps plus considérable encore, se laissa surprendre le 18 février à Casal Maggiore, d'où il vouloit attaquer Crémone, et il fut aussi fait prisonnier (3). Enfin Jean-Jacques Médicis, Milanais, qui n'étoit point

Guicciardini. T. II, L. XV, p. 292. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 383. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 152. — Garnier, Histoire de France. T. XII, p. 325. — Rapin Thoyras, Histoire d'Angleterre. L. XV, p. 203.

(1) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. V, p. 382. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 48. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 293. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 381. — *Georg. von Frundsberg.* B. III, f. 42.

(2) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. VI, p. 389. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 49. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 293. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 383.

(3) *Galeatius Capella.* L. IV, f. 50. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 293. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 386.

parent de la famille florentine de même nom, réussit par 1525.
un stratagème à priver le roi de l'assistance de six mille Grisons, qui servoient dans son camp. Il surprit la ville et le château de Chiavenna, à l'extrémité du lac Majeur; et, par cette attaque inattendue, il causa un si grand effroi à la ligue grise, qu'elle donna l'ordre à tous les Grisons qui se trouvoient dans l'armée du roi de venir défendre leur patrie, et que plusieurs bataillons suisses les accompagnèrent, déclarant que leur plus pressante obligation étoit de voler au secours de leurs confédérés (1).

L'armée impériale se rapprochoit toujours plus de Pavie. Le 1er février elle étoit venue loger à Vistarino; le 3 du même mois elle s'établit dans les prés de Sainte-Justine, à deux milles et demi des murs de la ville, et à un mille de l'avant-garde française. Les deux armées se trouvoient alors si rapprochées qu'elles pouvoient se canonner sans sortir de leurs camps. Une petite rivière, nommée la Vernacula, les séparoit; et comme elle étoit profonde et fort encaissée, elle servoit de défense également aux uns et aux autres. Cependant c'étoit pour livrer bataille que Pescaire s'étoit autant approché; il ne cessoit d'étudier les positions des Français; il s'avançoit à toute heure sous leur feu pour les mieux reconnoître, et pour savoir à quel corps particulier chaque partie du camp étoit confiée. Il s'étoit ainsi assuré qu'il seroit presque impossible de forcer les Français dans leurs retranchemens : mais il les fatiguoit par de constantes escarmouches, de jour et de nuit; et il se flattoit que quelqu'un de ces combats partiels pourroit se changer en affaire générale. Plus d'une fois, en effet, les deux armées s'ébranlèrent tout entières pour une atta-

(1) *Galeatius Capella*. L. IV, f. 49. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 294. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 383. — *Pauli Jovii Vita Davali* L. V, p. 388. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 553. — *Arnoldi Ferronii* L. VII, p. 154. — *Jacopo Nardi*. L. VII, p. 308. — *Bened. Varchi*. L. II, p. 23.

1525. que accidentelle. Un troupeau de moutons, disputé entre elles, fut sur le point d'engager une grande bataille : néanmoins, après que Lannoy et Bourbon, que Bonnivet et François Ier lui-même furent entrés dans la mêlée, les deux armées se retirèrent chacune dans leur camp, avec une perte à peu près égale (1).

La plupart des attaques de Pescaire avoient un plus heureux succès : il surprit tour-à-tour les landsknechts de la Bande Noire que commandoit le duc de Suffolk, puis les Italiens de la Bande Noire de Jean de Médicis. Celui-ci, pour en tirer vengeance, attira dans une embuscade une sortie de la garnison de Pavie ; mais comme, après lui avoir tué beaucoup de monde, il montroit à Bonnivet le champ de bataille, et lui expliquoit ses dispositions, il fut blessé d'une balle à la cuisse le 20 février, d'une manière si douloureuse qu'il se vit contraint d'abandonner l'armée, et de se faire transporter à Plaisance pour y être pansé (2).

A milieu du parc dont les fortes murailles couvroient un des côtés du camp français, étoit bâti le palais de Mirebel, ancienne maison de chasse des ducs de Milan. Le roi y avoit envoyé comme en un lieu plus éloigné des dangers, ceux de ses ministres et de ses officiers qui suivoient les camps sans être militaires, comme aussi Aléandre, légat du pape. Beaucoup de marchands et de magasiniers avoient établi une sorte de foire dans le même lieu, et ils y étoient sous la protection de la gendarmerie de l'arrière-garde. Pescaire, désespérant de forcer les retranchemens du camp français, forma le projet de pénétrer dans le parc, et de marcher sur Mirebel. S'il pouvoit y réussir, il comptoit

(1) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. V, p. 385. — *Marco Guazzo, Istor. di suoi tempi*, f. 7. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 294. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 51. — Mémoires de La Trémouille. Ch. XXI, p. 232. — *Arn. Ferronii.* L. VII, p. 154.

(2) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. V, p. 387. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 296. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 51. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 387. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 153.

ensuite tourner l'armée française par sa gauche, et se mettre en communication avec la garnison de Pavie. Si le roi lui disputoit le passage, il falloit qu'il renonçât à l'avantage de ses retranchemens pour lui livrer bataille dans le parc. Pour que l'affaire fût générale, cependant, il falloit que Pescaire fît entrer son armée dans le parc, avant que les Français soupçonnassent son projet; autrement ils auroient défendu ses murailles avec autant d'avantage que leurs propres retranchemens. Il chargea donc l'Espagnol Salsède de faire, pendant la nuit qui précédoit le 25 février, une brèche aux murs du parc, non point avec de l'artillerie, pour ne pas donner d'alarme, mais avec le bélier et des sapeurs; en même temps il fit faire plusieurs autres attaques en des lieux écartés, pour détourner l'attention et étouffer le bruit; et il fit avertir Antonio de Leyva de tenter une sortie à un signal donné (1). 1525.

Ce ne fut que deux heures avant le jour que la brèche fut ouverte dans le mur du parc. Pescaire, qui avoit fait revêtir à tous ses soldats une chemise blanche par-dessus leurs armes, pour se reconnoître dans l'obscurité, fit entrer d'abord dans le parc Alphonse d'Avalos, marquis de Guasto ou Vasto, son cousin, avec six mille fantassins allemands, espagnols et italiens, et trois escadrons de cavalerie, en lui donnant ordre de marcher aussitôt sur Mirebel. Pescaire suivit lui-même avec le second corps d'armée, composé d'infanterie espagnole. Lannoy et le connétable de Bourbon conduisoient le troisième et le quatrième corps, tout composé d'Allemands. Les Impériaux avoient pénétré dans le parc, avant que les Français se fussent aperçus de leur dessein. Mais ceux-ci avoient enfin pris l'alarme: ils étoient rangés en bataille; et les

(1) *Pauli Jovii Vita Davali*. L. VI, p. 393. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 297. — *Galeatius Capella*. L. IV, f. 52. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 389. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 154. — *Georg. von Frundsberg Kriegs-staten*. B. III, f. 46.

1525. Impériaux, pour se diriger sur Mirebel, devoient passer sous le feu de l'artillerie française, que dirigeoit Jacques Galliot, sénéchal d'Armagnac. Comme ils couroient à la file pour se mettre plus tôt à couvert de ses continuelles décharges, le roi prit ce mouvement pour une fuite, et sortit de ses lignes pour les charger. Il comptoit sur la supériorité de sa cavalerie, dans une plaine propre aux grandes évolutions : mais il couvrit ainsi son artillerie; il la força de suspendre son feu, et il trouva la cavalerie ennemie entremêlée d'arquebusiers espagnols, dont les décharges abattirent bientôt un grand nombre de ses plus vaillans chevaliers (1).

La bataille étant engagée, Pescaire fit rappeler le marquis de Vasto; mais celui-ci, entendant le canon, avoit prévenu ses ordres, et se trouvoit déjà en ligne. L'armée impériale pouvoit alors compter seize mille fantassins espagnols ou allemands, mille italiens et quatorze cents chevaux. François Ier croyoit avoir dans la sienne treize cents lances et vingt-cinq mille fantassins; mais il étoit trompé par ses capitaines et ses inspecteurs aux revues : ceux-ci lui faisoient payer la solde d'un grand nombre de soldats qui n'existoient plus ou qui n'avoient jamais existé (2).

François Ier confia à Bussy d'Amboise la garde de son camp, et sa défense contre les sorties d'Antonio de Leyva; il opposa ses Suisses aux Allemands, et ses landsknechts des Bandes Noires aux Espagnols. Au commencement de la bataille, Philippe de Chabot et Frédéric de Bozzolo enlevèrent cinq canons aux Espagnols, et la Bande Noire des landsknechts repoussa jusque dans la Vernacula une

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 390.—*Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 554. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. VI, p. 394.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 290. — Mémoires de La Trémouille. Ch. XXI, p. 230.— *Anonimo Padovano, presso Muratori Annal.* T. X, p. 185.

charge de cavalerie légère : mais ces succès mêmes furent 1525.
nuisibles aux Français ; la gendarmerie, croyant la bataille gagnée, s'élança partout à la charge, elle dégarnit les flancs des Suisses et des landsknechts, qu'elle devoit protéger, et elle fit entièrement cesser le feu de l'artillerie française, dans lequel consistoit la vraie supériorité de François Ier (1).

La charge de la gendarmerie fut terrible : on n'avoit jamais combattu, dans les guerres d'Italie, avec plus d'acharnement ; et jamais, en effet, de plus grandes destinées n'avoient dépendu de l'issue du combat. Ce fut dans ce choc que Ferdinand Castriot, marquis de Saint-Ange, le dernier descendant de Scanderbeg, fut tué, par les mains mêmes, à ce qu'on prétend, de François Ier. Les gendarmes bourguignons, récemment arrivés d'Allemagne avec le connétable de Bourbon, furent mis en déroute; les escadrons de Lannoy et de Bourbon sembloient déjà ébranlés, lorsque huit cents fusiliers espagnols, dirigés par Pescaire, se répandirent sur les flancs de la gendarmerie française, et abattirent un si grand nombre de cavaliers, qu'ils forcèrent les autres à s'éparpiller. Quand les gendarmes se réunissoient pour charger les fusiliers, ceux-ci se dispersoient à leur tour; leur agilité les déroboit toujours à un ennemi qu'ils ne cessoient de molester. Cependant le marquis de Vasto, profitant du désordre de la cavalerie française, avoit attaqué l'aile droite, composée des Suisses, que commandoit Anne de Montmorency. Ils ne soutinrent point leur ancienne réputation de bravoure, malgré les efforts de Montmorency et du maréchal de Fleuranges, qui tous deux furent faits prisonniers : ils s'enfuirent lâchement. Jean de Diesbach, le premier de leurs capitaines, plutôt que de participer à leur déshonneur, n'ayant pu les arrêter, se jeta tête baissée parmi les ennemis, et s'y fit

(1) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. VI, p. 397. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 391. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 155. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 554. — *Georg. von Frundsberg.* B. III, f. 47.

1525. tuer. Les landsknechts de la Bande Noire résistèrent seuls de ce côté à l'attaque des Impériaux; mais enfermés, par une manœuvre habile de Frundsberg, entre trois bataillons, ils furent presque tous massacrés. C'est là que périrent, avec Longman d'Augsbourg, leur commandant, Richard de Suffolk de la Rose-Blanche, prétendant au trône d'Angleterre; François de Lorraine, frère du duc régnant; Wirtemberg de Lauffen, et Théodoric de Schomberg, frère du principal secrétaire de Clément VII. La Palisse, renversé de cheval, et déjà fait prisonnier, fut tué par un soldat espagnol; La Trémouille fut tué près du roi d'un coup d'arquebuse; Galéaz de San-Sévérino, grand-écuyer, qui tâchoit d'arrêter les fuyards, fut aussi tué en sa présence. L'amiral Bonnivet, ayant vainement cherché à rallier les Suisses, et ne voulant pas survivre à une défaite dont il se sentoit lui-même coupable, courut au plus épais des ennemis la visière haute, et y fut tué à coups d'épée dans le visage. Le roi, ayant perdu la plupart de ses compagnons d'armes, se défendoit vaillamment avec son épée; mais comme il poussoit son cheval vers le pont de la Vernacula, ce cheval, déjà couvert de blessures, s'abattit près de Diégo Abila et de Giovanni d'Urbietta, qui, sans connoître François, voulurent le faire prisonnier. La Mothe Hennuyer, qui le reconnut quoique blessé au visage, lui proposa de se rendre au duc de Bourbon : mais François demanda le vice-roi, M. de Lannoy; et ce ne fut qu'à lui qu'il remit son épée (1).

Au moment où les Français apprirent la captivité du roi, ils ne firent plus de résistance, et ne cherchèrent plus qu'à

(1) *Pauli Jovii Vita Ferdin. Davali.* L. VI, p. 398-401. — *Lettere de' Principi,* Pavie, 24 février 1525. T. I, f. 151. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XV, p. 297. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 52. — Mémoires de La Trémouille. Ch. XXI, p. 236. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 392. — *Arnoldi Ferronii.* L. VII, p. 155.— *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 310. — *Georg. von Frundsberg.* B. III, f. 47.

sauver leurs vies ; mais les vainqueurs se montrèrent sans 1525.
pitié, surtout ceux de la garnison de Pavie, qui ne prirent part au combat qu'après que la lutte fut terminée, et qui massacrèrent ceux que leurs camarades avoient vaincus. Un grand nombre de Suisses, pour se soustraire à la rage des Impériaux, se jetèrent dans le Tésin, et la plupart sans savoir nager : aussi périrent-ils dans ses flots. Bussy d'Amboise ramena sur le champ de bataille la troupe qui lui avoit été confiée pour la garde du camp ; mais elle fut dissipée par les Allemands de Frundsberg, et lui-même y fut tué. On compta encore parmi les morts Jacques de Chabannes, Lescuns, maréchal de Foix, Aubigny, le comte de Tonnerre, une vingtaine des plus grands seigneurs de France, et environ huit mille soldats. Parmi les prisonniers se trouvoient le roi de Navarre, le bâtard de Savoie, Anne de Montmorency, François de Bourbon, comte de Saint-Paul, Philippe de Chabot, Laval, Chaudieu, Ambricourt, Fleuranges, Frédéric de Bozzolo, deux Visconti, et un grand nombre d'autres seigneurs. Les impériaux n'avoient perdu que sept cents hommes (1).

Le duc d'Alençon, beau-frère du roi, qui commandoit son arrière-garde, abandonna ses équipages, et se retira en Piémont avec une célérité qui le perdit de réputation : il en mourut bientôt après de douleur et de honte. Le comte de Clermont, qui commandoit dans l'île du Tésin, passa le Gravalone, coupa les ponts après lui, et se retira en bon ordre. Théodore Trivulzio évacua Milan dès la première nouvelle de la bataille, il se retira par le lac Majeur sans être inquiété. Avant que la journée où la bataille s'étoit livrée, fût finie, les Français marchoient de toutes

(1) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. VI, p. 402. — *Lettere de' Principi*. T. I, f. 152. — *Galeatius Capella*. L. IV, f. 52. — Mémoires de la Trémouille. Ch. XXI, p. 236. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 395. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 156. — *Georg. von Frundsberg*. B. III, f. 49.

1525. parts pour sortir du duché de Milan. Les Impériaux ne songeoient point à les poursuivre. Ils rassembloient l'immense butin qui fut pour eux le fruit de la victoire ; et ils s'occupoient de mettre en sûreté leur prisonnier, qu'ils déposèrent sous une garde sévère dans le château de Pizzighettone, en lui prodiguant en même temps les témoignages de leur respect et de leur compassion (1).

(1) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. VI, p. 403-406. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 298. — *Arnoldi Ferronii*. L. VII, p. 157.— — *Jacopo Nardi*. L. VII, p. 311. — *P. Bizarro*. L. XIX, p. 460. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 354. — *Bened. Varchi*. L. II, p. 24. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1525, §. 80, p. 451. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 345. — *Georg. von Frundsberg Kriegs-staten*. B. III, f. 50.

—

CHAPITRE CXVI.

Inquiétude et dangers des puissances de l'Italie : projet de ligue entre elles pour défendre leur indépendance : Pescaire s'y associe, les trahit ensuite, et dépouille le duc de Milan de ses états. François Ier recouvre sa liberté par le traité de Madrid.

1525—1526.

La bataille de Pavie et la captivité de François Ier glacèrent d'effroi les puissances italiennes. Jusqu'alors elles 1525.
avoient cru être quelque chose par elles-mêmes, et pouvoir se faire respecter ou craindre, sans avoir besoin de rien hasarder dans le terrible jeu de la guerre. Comptant sur leur habileté politique, et sur leur ancienne réputation, elles s'étoient persuadées que les deux princes rivaux s'affoibliroient mutuellement par de longs combats, et que le moment viendroit où elles s'avanceroient au milieu d'eux, avec leurs forces encore entières, et les contraindroient tous deux à évacuer l'Italie. Tout-à-coup elles s'aperçurent, à la défaite de François Ier, qu'elles se trouvoient à la merci du vainqueur, et que l'épuisement même de ce vainqueur, les dettes immenses dont il étoit chargé, le désordre de ses finances et l'indiscipline de ses troupes, qui demandoient en vain leurs soldes arriérées, ne faisoient qu'augmenter leur propre danger. Elles se trouvèrent désarmées, ayant sur leurs frontières une armée nombreuse, victorieuse, affamée, et qui n'avoit que trop pris l'habitude de mépriser tout droit des gens, et de traiter

1525. avec aussi peu de ménagemens les amis que les ennemis.

Les plus rapprochés du danger étoient les Vénitiens; mais ils n'étoient pas cependant les plus exposés, parce que seuls en Italie ils avoient maintenu sur pied une armée bien payée, bien disciplinée, et en état de faire bonne contenance. On y comptoit mille hommes d'armes, six cents chevau-légers, et dix mille fantassins (1). Il est vrai que la politique craintive du sénat, autant que le caractère de son général, le duc d'Urbin, éloignoit toujours cette armée des combats. A quelque parti qu'il fût allié, il manœuvroit, il prenoit des positions; mais il n'arrivoit jamais pour la bataille.

Depuis la conclusion des guerres excitées par la ligue de Cambrai, les Vénitiens, épuisés par les effroyables dépenses qu'ils avoient soutenues pour se défendre, par la ruine de leurs provinces les plus industrieuses et les plus fertiles, par la direction nouvelle que les découvertes des Portugais avoient fait prendre au commerce, et par la diminution de leurs revenus publics, conséquence de ces causes diverses, s'efforçoient en silence de réparer leurs pertes; ils évitoient de se compromettre, de donner la mesure de leurs forces, et ils cherchoient leur garantie dans leur ancienne réputation. Cependant un désordre secret avoit vicié les parties les plus nobles de l'état. Durant cette guerre désastreuse, le sénat avoit été obligé de vendre, pour faire de l'argent, les magistratures, les gouvernemens des villes, les emplois de judicature, et la noblesse, qui donnoit le droit d'entrée au conseil souverain. Le pouvoir s'étoit ainsi trouvé souvent confié à des mains indignes de l'exercer. Beaucoup de priviléges commerciaux, de monopoles, d'exemptions de taxes avoient eu la même origine; le commerce et les finances de l'état en éprouvoient les suites funestes. Les Vénitiens évitoient de paroître, d'être nommés, d'être actifs en aucune affaire,

(1) *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 346.

parce qu'en effet leur État n'avoit plus que l'ombre de son ancienne puissance, et qu'ils craignoient une lutte corps à corps, où leur adversaire auroit senti qu'il n'embrassoit que le vide. 1525.

L'État de l'Église étoit le second en puissance après celui des Vénitiens : il pouvoit également être considéré comme une république ; et même on trouvoit plusieurs rapports extérieurs de forme entre les gouvernemens de Venise et de Rome. A Venise, un doge électif présidoit un collége de nobles, comme à Rome un pontife électif présidoit un collége de prêtres. Dans tous deux, la puissance suprême étoit représentée par un monarque à vie; dans tous deux elle étoit limitée par une aristocratie, sans que le peuple eût aucune part à l'un ou à l'autre gouvernement.

Mais l'aristocratie de Venise étoit composée d'hommes qui, consacrés dès leur enfance aux affaires publiques, avoient fait du gouvernement l'étude de leur vie, et qui ne pouvoient espérer de gagner l'estime de leurs compatriotes ou d'obtenir leurs suffrages dans les élections, qu'autant que leurs talens leur ouvriroient la carrière des emplois. L'État de l'Église, au contraire, étoit gouverné par des hommes essentiellement et constamment étrangers aux affaires qu'ils devoient décider. Ce n'étoit point par abus ou par accident que le pape ou les cardinaux étoient absolument ignorans dans l'art de la guerre, dans celui de l'administration ou de la politique : au contraire, c'étoit par abus seulement qu'ils pouvoient se trouver quelquefois en état de remplir leurs fonctions. Plus ils avoient parcouru saintement la carrière qui leur étoit propre, plus ils devoient leur élévation aux vertus seules de leur état; et plus par devoir, par conscience, ils devoient rester étrangers aux intérêts mondains. La monarchie élective et constitutionnelle de l'Église, est probablement le seul état au monde où la condition essentielle de l'éligibilité pour le pre-

1525. mier magistrat, soit d'être resté étranger toute sa vie aux fonctions qu'il est appelé à remplir.

Aussi le gouvernement de Venise s'est-il pendant quatorze siècles distingué par sa prudence, et le gouvernement de l'Église, pendant une période non moins longue, par son imprévoyance et sa malhabileté. Plusieurs papes, plusieurs cardinaux ont montré un très-grand talent pour la politique étrangère, pour l'art des négociations et celui des intrigues, auxquels ils avoient eu plus d'une occasion de se former dans les chapitres des couvens. A cette habileté l'Église a dû ses conquêtes et son agrandissement progressif. Mais il ne s'est pas trouvé un pape qui fût bon administrateur, pas un seul qui fit prospérer l'agriculture, l'industrie, le commerce, la population, dans les États confiés à ses soins; pas un seul qui établit de sages lois, ou qui y maintînt une bonne justice. Aussi, à mesure qu'un État nouveau étoit soumis à la domination de l'Église, il perdoit toutes les prérogatives qui l'avoient distingué jusqu'alors; il cessoit d'exister en quelque sorte pour l'Italie, car il ne comptoit plus parmi les États indépendans, et néanmoins il n'ajoutoit rien à la puissance des papes.

Clément VII, qui régnoit alors, avoit plus qu'aucun de ses prédécesseurs le sentiment de sa foiblesse et de son impuissance. Il le devoit en partie à ce qui avoit été fait avant lui, en partie à ses propres défauts. Les prodigalités insensées de Léon X avoient dissipé par avance toutes les ressources de l'Église. Il avoit usé de ses capitaux aussi bien que de ses revenus, comme un homme qui n'avoit ni famille, ni successeur. Il n'avoit songé qu'au présent, il s'étoit complu à nourrir des projets gigantesques, sans se réserver aucun moyen de les exécuter, et il étoit mort à propos, au moment où il avoit achevé de consumer ses dernières ressources.

Adrien VI, dans sa courte administration, n'avoit rien réparé, et Clément VII se trouvoit chargé d'une guerre

dispendieuse avec des provinces ruinées et un trésor obéré. 1525.
Il essaya de remédier au désordre par une économie souvent sordide, plutôt que par une bonne administration. Il ne corrigea aucun abus, il ne mit un terme à aucune volerie; il ne supprima aucun monopole, mais il retrancha tout l'argent destiné aux travaux publics, il abolit les pensions, il réduisit les appointemens des fonctionnaires de l'État, le nombre des soldats, et leur paye. Il rendit cette dernière si mesquine que les gendarmes ne pouvoient nourrir leurs chevaux, que jamais cavalerie ne s'étoit vue dans un plus misérable état, et que tout ce qui servoit le pape étoit prêt à l'abandonner, dès qu'il se présenteroit un nouveau maître. Souvent l'avarice dont les souverains sont accusés par leurs courtisans fait la félicité de leurs peuples; mais celle de Clément VII étoit la répugnance d'un usurier à se dessaisir d'un écu, non le calcul prudent d'un père de famille. Les prêtres avoient été chargés de décimes inusitées, les salaires des professeurs dans les arts libéraux, et les bourses des colléges pour les pauvres écoliers, avoient été supprimés. Le blé et le pain avoient par trois fois été renchéris, non point à cause de mauvaises récoltes, mais pour augmenter les profits de la chambre apostolique, qui en affermoit le monopole. Un grand nombre de maisons avoient été abattues, sous prétexte de redresser les rues de Rome; mais, loin de dédommager les propriétaires, le pape les avoit laissés exposés à l'insolence, aux caprices, et au pillage des inspecteurs de ses travaux (1).

Clément VII étoit seul accusé des souffrances du peuple, et cependant on en devoit la plus grande partie aux prodigalités de Léon X; mais on n'avoit point la justice de remonter aux causes du désordre : on bénissoit la mémoire du pape qui avoit joui et fait jouir en dissipant les finances publiques; on détestoit son successeur, qui vouloit ré-

(1) *Paolo Giovio, Vita del cardin. Pompeo Colonna*, f. 165. — *Benedetto Varchi, Stor. Fior.* L. II, p. 45.

1525. parer d'une façon maladroite, un mal qu'il n'avoit point fait. Peu de papes avoient été plus en haine au peuple que Clément VII : on le jugeoit d'autant plus sévèrement qu'on avoit conçu de lui de plus grandes espérances. Sa prudence, pour laquelle il avoit été tant vanté, ne paroissoit à l'épreuve que de la ruse et de la finesse; sa connoissance du monde et des affaires lui devenoit inutile, parce qu'on ne trouvoit dans son caractère ni décision pour prendre une résolution, ni fermeté pour la maintenir.

La république de Florence, qui n'étoit plus qu'une province soumise à la maison de Médicis, avoit d'abord paru s'attacher au gouvernement de Clément VII, par comparaison à celui de Laurent, duc d'Urbin, qui l'avoit précédé; mais bientôt ses défauts étoient devenus plus à charge, et ses bonnes qualités avoient disparu : le souvenir de l'ancienne liberté, et celui de l'administration de Savonarole, celui de Pierre Sodérini, se réveilloient dans tous les cœurs florentins; et les citoyens, sans pouvoir prévoir les événemens, sans se rendre compte de ce qu'ils souhaitoient, se réjouissoient de tous les embarras, de toutes les calamités qui pesoient sur le chef de l'État, dans l'espérance que son pouvoir en seroit enfin ébranlé (1).

Les Vénitiens et le pape déploroient également leur malheur, d'avoir fait dépendre leurs espérances, et toutes les chances d'indépendance pour l'Italie, non point d'une nation, mais d'un homme; en sorte que la mauvaise fortune de cet individu décidoit de leur existence, et presque de celle de l'Europe. En effet, ce n'étoit pas la nation française qui avoit été battue à Pavie, mais le roi; si François I[er] n'y avoit pas été fait prisonnier, ou si, tombé entre les mains des ennemis, il n'avoit pas été considéré comme comprenant à lui seul tout l'État, la déroute de Pavie n'auroit rien eu qui la distinguât de ces nombreuses batailles tour-à-tour gagnées ou perdues dans le cours des trente

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 300.

années précédentes, sans qu'elles eussent jamais décidé du sort des empires. Une armée d'environ vingt mille hommes avoit été défaite, et sa perte, d'après les calculs les plus élevés, montoit à huit mille hommes : mais ceux-ci, à la réserve de mille à douze cents gendarmes, n'étoient point Français; la plupart étoient Suisses, les autres Italiens, ou de la Basse-Allemagne. De beaux équipages et de beaux trains d'artillerie avoient été perdus : cependant les ressources de la France n'étoient pas épuisées; ses frontières n'étoient entamées nulle part, et elles étoient encore couvertes par leurs fortifications naturelles comme par celles que l'art y avoit élevées. 1525.

Il ne peut y avoir aucune sûreté pour une monarchie militaire, si l'on n'y reconnoît pas comme principe fondamental, qu'un roi cesse d'être roi du moment qu'il est prisonnier; que son pouvoir passe légitimement aux mains de son successeur, et que l'ennemi ne tient point en captivité un souverain, mais seulement un homme d'un rang distingué, dont la rançon ne doit jamais être payée par le sacrifice des intérêts nationaux. Si François Ier s'étoit hâté d'invoquer ce principe, s'il avoit reconnu que l'autorité souveraine résidoit toujours en France, et non pas dans sa personne; si, se soumettant à sa captivité, il n'avoit montré aucun empressement d'en sortir ou de faire la paix, Charles-Quint, d'après ce désintéressement même, auroit été d'autant plus empressé de traiter avec lui, il lui auroit accordé des conditions bien plus avantageuses; et François, recouvrant peut-être plus tôt sa liberté, seroit remonté sur son trône sans avoir à rougir ensuite d'avoir violé ses sermens.

Il n'étoit donc point vrai que *tout fût perdu, fors l'honneur*, comme François Ier l'écrivit à sa mère, Louise de Savoie; il n'y avoit de perdu que le monarque, et la monarchie n'étoit pas même en danger, si ce n'est par lui. Les soldats qui venoient de remporter la victoire de Pavie,

1525. quoique enrichis par un immense butin, ne vouloient point renoncer à leurs soldes arriérées; bien au contraire, ils les demandoient plus impérieusement que jamais : ils protestoient qu'ils ne rentreroient point en campagne jusqu'à ce qu'ils eussent reçu tous leurs arrérages. Dans l'intervalle, un grand nombre d'entre eux désertoient chaque jour pour aller mettre leur butin à couvert dans leurs familles; les autres, empressés à dépenser dans des orgies continuelles ce qu'ils avoient gagné, rejetoient le frein de toute discipline. Jamais l'armée impériale n'avoit été moins dans la main de ses généraux; jamais il n'avoit été plus difficile de lui faire poursuivre les avantages qu'elle avoit déjà remportés. La garnison de Pavie avoit été même jusqu'à s'emparer des canons de cette place, s'y fortifier, et déclarer qu'elle n'obéiroit plus à ses officiers jusqu'à ce qu'elle fût payée; le reste de l'armée paroissoit sur le point de suivre cet exemple, et déjà il y éclatoit chaque jour des soulèvemens partiels (1).

La pénurie de l'empereur, souverain de l'Espagne, des Pays-Bas, de l'Amérique et d'une grande partie de l'Italie, disposant de plus en partie des forces et des revenus de son frère l'archiduc d'Autriche et des États d'Empire, est un phénomène qui ne peut s'expliquer que par les désordres de son administration. Sans doute, parmi les provinces qui lui étoient soumises, plusieurs jouissoient de grands priviléges, et lui refusoient souvent les trésors qu'il dissipoit d'une main si prodigue. Pendant l'expédition de France, les Cortès de Castille lui avoient refusé une subvention extraordinaire de quatre cent mille ducats, qu'il leur avoit demandée; mais les revenus ordinaires des pays les plus riches et les plus industrieux de l'Europe, auroient dû lui suffire pour soutenir une guerre continuée avec des armées aussi petites qu'étoient les siennes. Les rois de Castille, les

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 302. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 35. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. VII, p. 409.

rois d'Aragon, ceux de Navarre, ceux de Grenade, ceux de Sicile et ceux de Naples, les souverains des Pays-Bas, ceux de l'Autriche, avoient chacun de leur côté, pour leur propre querelle, tenu sur pied des armées aussi nombreuses, et supporté des frais aussi considérables que ceux dont étoit chargé l'empereur, souverain de tous ces différens États. D'ailleurs, parmi ces États, plusieurs n'avoient point de constitution, point d'assemblée représentative; et le royaume de Naples ou le duché de Milan devoient se soumettre à tous les fardeaux que le vice-roi ou le duc Sforza leur imposoient pour le compte de l'empereur; de même que la plupart des moindres États, quoique indépendans de nom, ne pouvoient se refuser à payer de continuelles contributions de guerre. Mais dans toutes les provinces sur lesquelles s'étendoit la domination de Charles-Quint, on voyoit s'établir un système destructeur de toute économie politique. Les monopoles se multiplioient, la justice étoit soumise à une autorité arbitraire et capricieuse; le commerce étoit entravé, les propriétés enchaînées par des fidéicommis; l'oisiveté étoit considérée comme un honneur, et l'industrie comme une tache; et les États jadis les plus florissans se trouvoient bientôt réduits à la dernière misère. 1525.

Les généraux impériaux sentoient l'impossibilité de conduire en France une armée qui ne leur obéissoit plus; ils donnèrent donc tout le temps à la régente et à ses conseillers de pourvoir à la défense du royaume, de rechercher l'alliance de l'Angleterre, de s'assurer des Suisses, de s'entendre avec les États d'Italie; mais François Ier ne songeoit pas seulement qu'il pût y avoir de résistance là où il n'étoit plus lui-même: une fois prisonnier, il considéroit la cause de la France comme absolument perdue; il renonçoit déjà intérieurement à tous ses projets sur l'Italie, et il ne comptoit plus, pour terminer la guerre, que sur la loyauté et la générosité de son vainqueur. Aussi s'empressa-t-il d'accorder au commandeur Pennalosa, qui portoit à l'em-

1525. pereur, en Espagne, la relation de la bataille de Pavie, un passeport pour traverser la France, afin qu'il arrivât plus sûrement et plus tôt; et le même motif lui fit ensuite prêter l'oreille aux propositions de M. de Lannoy, qui vouloit le conduire en Espagne, et qui lui promettoit que dès sa première conférence avec Charles-Quint, ses soucis seroient terminés (1).

L'armée que le duc d'Albany avoit conduite vers le midi de l'Italie étoit encore intacte; elle n'avoit pas passé les frontières du royaume de Naples, lorsque le duc reçut près de Vellétri la nouvelle de la bataille de Pavie et de la captivité du roi. Il résolut aussitôt de se retirer vers Bracciano, pour y mettre son armée en sûreté dans les fiefs et au milieu des forteresses des Orsini, dévoués à la France. Mais les Colonna, qui prenoient non moins ouvertement le parti de l'empereur, attaquèrent un corps de troupes italiennes qui alloit se joindre au duc d'Albany, dans le voisinage de Trois-Fontaines, à peu de milles de Rome, le poursuivirent jusque dans Rome, et massacrèrent les soldats des Orsini dans le campo di Fiore; faisant ainsi sentir au pape combien son autorité étoit peu respectée, et combien sa personne même pouvoit facilement tomber au pouvoir de l'une ou de l'autre faction. Cependant le duc d'Albany continua sa retraite vers Bracciano, sans éprouver d'autres revers; et son armée étoit toujours en état de se faire craindre (2).

Au milieu du trouble que causoit à Clément VII le désastre de François Ier, trouble augmenté par la saisie de sa propre correspondance trouvée dans le camp des Français, et par

(1) *Lettera di Venezia, del 5 marzo. Lett. de' Principi.* T. I, f. 152. — Garnier, Histoire de France. T. XII, p. 332.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 302. — Mémoires de du Bellay. T. XVIII, L. III, p. 5. — *Paolo Giovio, Vita del cardin. Colonna*, f. 161 v. — *Lettera del card. de' Monti al card. Egidio. Lett. de' Principi.* T. I, f. 155.

la publicité donnée à sa partialité pour le roi (1), par les menaces des généraux impériaux, et leurs demandes exorbitantes de subsides pour leur armée, par l'audace enfin des Colonna, il reprit un peu de courage lorsque les Vénitiens, qui sentoient également leurs dangers, lui proposèrent de s'unir par une ligue pour leur sûreté commune. Ils offroient d'y faire entrer le duc de Ferrare, dont les États complétoient la communication entre ceux de l'Église et ceux de Venise, de prendre en commun à leur solde dix mille Suisses, et d'inviter la régente de France à joindre à leur armée le duc d'Albany, et les quatre cents lances que le duc d'Alençon avoit ramenées de Pavie. Les Vénitiens lui représentoient que les généraux impériaux, aussi pauvres qu'avant la bataille, et dépourvus d'artillerie, de munitions et de charrois, ne pouvoient être fort redoutables, si les puissances d'Italie se mettoient immédiatement en mesure de leur résister; tandis que si on leur donnoit du temps, les plus foibles feroient leur paix avec eux, en leur payant des contributions, et leur fourniroient ainsi avec l'argent italien les moyens de subjuguer l'Italie (2). 1525.

Mais tandis que le pape prêtoit l'oreille à ces propositions, et qu'il s'occupoit déjà de faire entrer dans la même ligue le roi d'Angleterre, qu'il savoit jaloux de Charles-Quint (3), Nicolas de Schomberg, son secrétaire et son conseiller, qu'il avoit envoyé en Espagne, revint auprès de lui avec des propositions du vice-roi de Naples. Les généraux impériaux, qui vouloient tirer de l'argent de Clément VII et des Florentins, avoient mis leurs troupes en quartier dans les États de Parme et de Plaisance, et

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali*. L. VII, p. 408.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. XVI, p. 302. — *Pauli Jovii Vita Davali* L. VII, p. 418. — *Paolo Paruta, Ist. Ven*. L. V, p. 346. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 335.

(3) Lettre de Ghiberti, dataire apostolique, aux nonces en Angleterre. Rome, 1er mars 1525. — *Lett. de' Principi*. T. I, f. 154 v.

1525. avoient abandonné ces vassaux de l'Église à toutes les vexations d'une soldatesque effrénée. En même temps que les députés de Plaisance imploroient la protection du pape, le vice-roi offroit son alliance et la garantie de l'empereur pour la maison de Médicis, moyennant une somme d'argent. Clément VII, toujours irrésolu, toujours manquant de vigueur, accepta ces propositions qui le tiroient d'une difficulté présente et qui ajournoient le danger. Il signa à Rome, le 1er avril, sans les Vénitiens, entre l'empereur et le duc de Milan d'une part, l'Église et les Florentins de l'autre, une alliance pour laquelle les Florentins devoient payer cent mille ducats aux généraux de l'empereur, et le pape une égale somme; mais ce dernier seulement après avoir été remis en possession de Reggio et Rubbiéra, où le duc de Ferrare étoit rentré pendant l'interrègne (1).

Aussitôt que le pape se fut racheté à prix d'argent, la prédiction des Vénitiens se trouva justifiée. Les généraux impériaux, ne craignant plus les Italiens réunis, exigèrent de chacun des États d'effroyables contributions pour payer leur armée. Ils demandèrent cinquante mille ducats au duc de Ferrare, quinze mille au marquis de Montferrat, dix mille aux Lucquois, quinze mille aux Siennois; mais en retour, ils autorisèrent ces derniers à secouer la tyrannie du Mont des Neuf et de la famille Pétrucci. Pendant même que l'on comptoit l'argent, Jérôme Sévérini, l'un des chefs du parti de la liberté, qui avoit été envoyé en ambassade auprès du vice-roi, tua Alexandre Bichi, chef de l'ordre des Neuf, que le pape avoit désigné pour présider au gouvernement (2). Vers le même temps, deux

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 304. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali*. L. VII, p. 409. — *Paolo Paruta*. L. V, f. 348. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 556. — *Scip. Ammirato*. L. XXX, p. 355. — *Giov. Cambi, Ist. Fior.* T. XXII, p. 268.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 309. — *Orlando Malavolti, Storia di Siena*. P. III, L. VII, f. 124 v.

cent mille ducats, promis depuis long-temps, arrivèrent d'Espagne aux généraux impériaux par les mains des banquiers génois ; et l'armée fut payée, parce que tout ce qui manquoit pour solder ses arrérages fut fourni par le duc de Milan (1). 1525.

Aussitôt que les troupes furent payées, les généraux impériaux cherchèrent à revenir en arrière sur les stipulations par lesquelles ils avoient obtenu de l'argent. Ils réclamèrent des Florentins vingt-cinq mille florins de plus que ceux-ci n'en avoient promis. Au lieu de retirer leurs garnisons de l'État de l'Église, ils envoyèrent de nouveaux soldats dans le Plaisantin, pour vivre à discrétion chez les habitans : ils avoient pris des engagemens contradictoires avec le pape, et les ducs de Ferrare et de Milan. Au premier ils avoient promis la restitution de Reggio et de Rubbiéra, dont ils avoient garanti la possession au second ; et après avoir, par ce leurre, déterminé Clément VII à s'aliéner un prince dont l'alliance étoit désirable pour lui à cause de la situation de ses États, de sa richesse et de sa puissante artillerie, ils refusèrent de le lui sacrifier. De même ils avoient promis au pape que le duché de Milan se fourniroit désormais de sel aux salines de Cervia ; mais ils refusèrent ensuite d'accorder cette espèce de gabelle, dans le duché de Milan, aux entrepreneurs des salines de l'Église. Cependant après avoir déclaré que l'empereur refusoit sa ratification à ces deux articles, ils ne voulurent point rendre au pape l'argent qu'il avoit payé en considération de ces avantages (2).

Charles-Quint ne se montroit pas de meilleure foi, et ne conservoit pas plus de modération après sa victoire

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 309. — *Galeatius Capella*. L. V, f. 54. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 9. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali*. L. II, p. 409.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 305. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali*. L. VII, p. 409. — *Ben. Varchi, Stor. Fior*. L. II, p. 26.

1525. que ses généraux. Ce n'est pas qu'au premier moment où il reçut le 10 mars à Madrid la nouvelle de la bataille de Pavie, et une lettre écrite de la main même de François Ier, il ne défendît, avec une humilité hypocrite, qu'on célébrât un succès si inouï, par des réjouissances et des feux de joie, déclarant que de tels signes d'allégresse devoient être réservés pour les victoires sur les infidèles. En même temps, il avoit professé son désir ardent de rétablir la paix dans la chrétienté; et il avoit protesté que ce qui le flattoit le plus dans le succès que Dieu lui avoit accordé, c'étoit la certitude de faire bientôt cesser l'effusion du sang chrétien (1).

Mais d'autre part, les propositions que Charles-Quint fit faire par Buren, seigneur de Rœux, à François Ier, tandis que celui-ci étoit encore détenu à Pizzighettone, montroient l'absence la plus complète de générosité, de compassion pour son rival, ou de modération. Il demandoit non-seulement l'abandon de toutes les prétentions du roi sur l'Italie et la Flandre, mais la cession de la Bourgogne à la maison d'Autriche, et celle de la Provence et du Dauphiné au duc de Bourbon, pour en faire, avec les fiefs qu'il avoit déjà, un royaume indépendant. Quelque empressement qu'eût François Ier de sortir de captivité, il répondit qu'il préféroit y demeurer toute sa vie, plutôt que de consentir à démembrer ainsi la France (2).

En même temps, Charles-Quint cessa de témoigner au cardinal Wolsey les égards qu'il lui avoit prodigués jusqu'alors. Il aliéna ainsi ce prêtre orgueilleux, qui n'eut pas de peine à développer dans l'esprit de Henri VIII la jalousie que la grandeur croissante de Charles-Quint exci-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 309. — Belleforest, Histoire de France. T. II, p. 1443. — *Galeatii Capellæ*. L. V, f. 53. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 557. — *Arnoldi Ferronii*. L. VIII, p. 159. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 355.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 9.—*Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 316. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 559.

toit déjà. D'autre part, les généraux impériaux insistoient 1525.
auprès des Vénitiens pour tirer d'eux cent mille ducats, en compensation des subsides auxquels ils s'étoient engagés pour la défense du duché de Milan, et qu'ils n'avoient pas payés pendant la précédente guerre. Les Vénitiens étoient arrivés à en offrir jusqu'à quatre-vingt mille; mais comme cette offre ne fut pas acceptée; et qu'ils eurent des indices plus certains du mécontentement du roi d'Angleterre, la négociation se rompit, et les deux parties demeurèrent en liberté (1).

Lorsque le traité de Clément VII avec l'empereur avoit été connu du duc d'Albany, ce dernier avoit jugé inutile de séjourner plus long-temps dans l'État de l'Église: il s'étoit fait prêter les galères du pape avec le consentement du vice-roi; et il s'étoit embarqué pour la France à Civittà-Vecchia, avec Renzo de Céri, l'artillerie qu'il s'étoit fait livrer par les Siennois et les Lucquois, quatre cents chevaux, mille landsknechts, et un petit nombre d'Italiens. Le reste de son armée s'étoit débandé (2). Mais celle du marquis de Pescaire s'étoit dans le même temps considérablement affoiblie. A mesure qu'il avoit payé les landsknechts, il les avoit presque tous licenciés; et comme il n'avoit point d'ennemis à combattre en Italie, et qu'il ne se sentoit point en état de tenter une invasion en France, il avoit voulu soulager le trésor impérial d'une dépense excessive aussi bien qu'inutile (3).

Cependant l'Italie entière étoit en fermentation, l'armée impériale se débandoit; et le moment approchoit peut-être où un effort vigoureux des partisans de la France remettroit François Ier en liberté. Mais le vice-roi de Naples, M. de Launoy, avoit trouvé moyen d'obtenir la con-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 322. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 350. — *Fr. Belcari.* L. XVIII, p. 560.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 304.

(3) *Ibidem*, p. 322.

1525. fiance de François Ier, et vouloit en profiter pour conduire ce monarque en Espagne, comptant ainsi s'attribuer en quelque sorte à lui seul l'honneur de la victoire de Pavie. Il persuada au roi que les conditions exorbitantes qui lui avoient été présentées par Adrien de Buren avoient été concertées pour satisfaire le connétable de Bourbon, tandis que si François Ier pouvoit traiter directement avec Charles-Quint loin de son propre sujet rebelle, il trouveroit en lui la générosité qu'il lui auroit montrée, si leurs conditions eussent été inverses. Il augmenta donc son désir d'avoir une entrevue avec l'empereur; et il lui persuada d'en envelopper le projet d'un profond secret. Lannoy fit consentir ses deux collègues à ce que François Ier fût conduit à Naples; celui-ci fournit lui-même six galères françaises pour le transporter. Le 7 juin, Lannoy s'embarqua avec lui à Porto-Fino, près de Gènes; et huit jours après, il le débarqua à Roses, sur les côtes de Catalogne, sans que le connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire eussent soupçonné seulement qu'on soustrayoit à leur pouvoir leur prisonnier, qui, aux yeux mêmes de l'armée, étoit le gage des récompenses qu'elle attendoit (1).

Lorsque les États d'Italie apprirent que François Ier étoit conduit en Espagne, et qu'il avoit lui-même désiré s'y rendre, ils sentirent que de nouveaux dangers menaçoient leur indépendance. Le roi de France, par cet empressement à se rendre auprès de son rival, montroit son désir extrême de traiter avec lui. Bientôt on apprit quelles conditions il avoit fait proposer à Charles-Quint par M. de Buren. Il offroit d'épouser la reine de Portugal, sœur de l'empereur, et de se contenter pour dot des droits que Charles-Quint prétendoit avoir sur la Bourgogne. En re-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 323. — *Pauli Jovii, Vita Ferd. Davali.* L. VII, p. 410. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 54. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 11. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 562. — *Lettere de' Principi. Roma, 18 junii*, f. 164.

tour, il vouloit donner sa propre sœur, la duchesse d'Alençon, à Charles, et avec elle tous ses droits sur le royaume de Naples et le duché de Milan. Il se disoit prêt à payer au roi d'Angleterre des sommes énormes pour le faire désister de ses prétentions, et à Charles, pour sa rançon, la même somme qu'avoit payée le roi Jean, prisonnier des Anglais; enfin, il offroit de faire accompagner l'empereur par une flotte et une puissante armée française, lorsqu'il iroit à Rome prendre la couronne de l'Empire; ce qui étoit en d'autres termes lui promettre qu'il l'aideroit à s'assurer la souveraineté de l'Italie (1). 1525.

Il n'y avoit pas un des princes d'Italie qui, après avoir éprouvé l'insolence et les vexations des ministres impériaux, pût voir sans effroi le joug sous lequel la patrie commune alloit tomber. Le moment étoit venu de faire un dernier effort pour l'indépendance italienne. On ne pourroit la sauver, si les deux monarques réunissoient leurs forces contre elle. Mais avant que le roi de France eût traité, il sembloit facile de faire comprendre à lui, à la régente, aux princes qni gouvernoient avec elle, qu'il valoit bien mieux employer tous les trésors du royaume à délivrer le roi par la force des armes, de concert avec tous les États d'Italie, les Suisses et le roi d'Angleterre, que de livrer ces trésors à titre de rançon au plus constant ennemi de la France, pour qu'il en forgeât des chaines pour eux. Le pape et la république de Venise, au nom de tous les États italiens, invitèrent donc la régente à montrer de la fermeté aux négociateurs de Charles-Quint, et à rejeter des conditions honteuses, l'assurant que bientôt l'accord de toute l'Europe suffiroit, peut-être sans combat, pour forcer l'empereur à remettre son fils en liberté, pourvu que de son côté, elle voulût aussi reconnoître et garantir la liberté de l'Italie (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 317. — Lettre de l'évêque de Bayeux, de Rome. *Lettere de' Principi.* T. I, f. 163.

(2) Lettre de l'évêque de Bayeux, de Rome. T. I. *Lettere de' Principi*,

1525. En effet, ce n'étoit pas la liberté des seuls États qui se disoient encore indépendans, mais celle de toute l'Italie, que les ministres de Clément VII, de concert avec le sénat de Venise, se flattoient de faire reconnoître. Toute l'Italie avoit une même horreur du joug de ceux qu'elle nommoit barbares ; toute l'Italie sentoit qu'elle avoit désormais un même intérêt, et paroissoit disposée à faire les mêmes efforts pour son indépendance. François II Sforza, au nom duquel le duché de Milan avoit été conquis, n'avoit recueilli du pouvoir souverain que le triste privilége d'entendre le premier les plaintes de ses peuples, auxquelles il lui étoit impossible de porter remède. Les malheureux Lombards, abandonnés à toute la licence des gens de guerre, devoient tour-à-tour payer des contributions énormes, ou recevoir à discrétion dans leurs maisons des soldats espagnols, dont le caractère avare, dissimulé et orgueilleux leur étoit particulièrement antipathique. Ils recouroient à leur duc, dont ils avoient si ardemment désiré le retour ; mais celui-ci, loin d'exercer l'autorité d'un souverain, se trouvoit le premier esclave des ministres et des généraux de l'empereur (1).

François Sforza savoit que l'empereur, peu content de l'avoir réduit au rang d'un simple gouverneur de province, avoit mis en délibération, plusieurs fois, s'il ne lui ôteroit pas le duché de Milan, pour en gratifier le frère de Charles, l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qui auroit voulu joindre cet État à ses possessions d'Allemagne. Ce projet étoit sans doute la cause des délais affectés qu'apportoit la cour de Madrid à l'expédition de l'investiture du duché de Milan; et comme François Sforza étoit déjà valétudinaire, et qu'il n'avoit point d'enfans, il paroissoit que si l'empereur lui permettoit de régner, c'étoit seulement dans l'es-

f. 163. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 351. — *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali.* L. VII, p. 413.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 326. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 54. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. VII, p. 414.

pérance de recueillir bientôt son héritage par sa mort. 1525.
Aussi, dès que le duc de Milan, et son confident et principal ministre le chancelier Moroni, se furent assurés que la régente renonceroit, au nom de son fils, à ses prétentions sur la Lombardie, reconnoitroit la maison Sforza, et s'engageroit à la maintenir dans sa souveraineté, le duc entra dans la ligue italienne, et son chancelier en devint un des plus ardens promoteurs (1).

Ce fut Jérôme Moroni qui se chargea d'une négociation difficile et délicate, qui devoit gagner à la ligue italienne un puissant défenseur. Il avoit été témoin de l'indignation avec laquelle le connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire avoient reçu la nouvelle de la tromperie de Lannoy; il connoissoit leur jalousie de ce favori de Charles-Quint, et il les avoit entendus accuser avec emportement leur maître d'ingratitude et d'injustice. Bourbon s'étoit hâté de passer en Espagne, pour disputer au vice-roi le mérite de la victoire, qu'il paroissoit vouloir s'attribuer (2). Pescaire étoit resté seul, en Italie, chargé du commandement suprême. Quoiqu'il eût adopté les mœurs et les préjugés espagnols, qu'il parlât presque constamment castillan, et qu'il regrettât souvent de n'être pas né en Castille, Pescaire étoit Italien. Sa famille, celle des d'Avalos, étoit établie dans le royaume de Naples depuis près d'un siècle : aussi Moroni supposa qu'il avoit conservé les sentimens d'un Italien, le désir de voir sa patrie indépendante; et que ce désir se réveilleroit en lui, si, au ressentiment qu'il éprouvoit déjà, venoit se joindre une offre assez brillante pour dépasser ses plus ambitieuses espérances (3).

(1) *Pauli Jovii Vita Davali Piscarii.* L. VII, p. 414. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 55. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 324.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 325. — *Ben. Varchi, Stor. Fior.* L. II, p. 27. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 562. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. VII, p. 412. — *Arnoldi Ferronii.* L. VIII, p. 160.

(3) *Galeatius Capella.* L. V, f. 55. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 325. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 563.

1525. Moroni, après avoir encouragé Pescaire à exhaler toute son irritation contre l'empereur, lui fit entrevoir qu'il ne dépendoit que de lui d'accomplir le vœu si long-temps formé par toute l'Italie, en chassant tous les barbares également de toute la péninsule; et qu'en récompense de sa coopération, le pape et les Vénitiens étoient prêts à s'unir pour placer sur sa tête la couronne de Naples. Pescaire étoit violemment irrité, son ambition étoit démesurée, son caractère artificieux et peu susceptible de scrupules : il accueillit avec ardeur les propositions qui lui étoient faites, soit qu'il se livrât à l'espérance qu'on lui présentoit, ou qu'il pensât déjà à se faire un mérite auprès de l'empereur en trahissant ses associés. Il demanda des éclaircissemens sur le complot où l'on vouloit le faire entrer; et Moroni, avec une confiance contre laquelle Jean-Mathieu Ghiberti, le dataire apostolique, l'avoit vainement tenu en garde, communiqua à Pescaire tous les projets des conjurés (1).

L'armée impériale qui occupoit la Lombardie étoit infiniment réduite : tous les Allemands avoient été renvoyés dans leur patrie; parmi les Espagnols, beaucoup s'étoient dispersés pour mettre à couvert le butin fait dans la dernière campagne; d'autres avoient suivi le vice-roi en Espagne; d'autres encore y avoient accompagné le connétable de Bourbon. Il ne restoit plus que le corps de troupes sous les ordres d'Antonio de Leyva, tout composé d'infanterie espagnole, et quelques Italiens. Le marquis de Pescaire, commandant en chef de l'armée impériale, pouvoit aisément distribuer ses quartiers de manière qu'il lui fût facile de surprendre séparément tous les soldats en qui il ne croiroit pas pouvoir se fier, et de les désarmer ou de se défaire d'eux. Une fois qu'il auroit ainsi exclu les étrangers

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali Piscarii.* L. VII, p. 414. — Lettres de Gio. Matteo Ghiberti, dataire apostolique, de Rome, 1er juillet et suiv. T. I, f. 165 et suiv. *Lett. de' Princ.*

de la péninsule, les forces de l'Italie devoient être suffisantes pour leur en fermer à jamais l'entrée : cependant elles n'y seroient point employées seules ; la France et l'Angleterre se déclaroient garantes de son indépendance, et la Suisse avoit promis ses soldats pour la défendre (1). 1525.

Pescaire, à ces projets, opposa des scrupules qu'il sembloit désirer lui-même de voir lever. Comme feudataire du royaume de Naples, il reconnoissoit, dit-il, que le pape étoit son seigneur suzerain, et que l'empereur n'étoit que son seigneur direct : toutefois, il désiroit s'assurer, par l'autorité des canonistes et des jurisconsultes, si les ordres du seigneur suzerain pouvoient le dispenser d'obéir au seigneur direct, et si le pape pouvoit le délier d'un serment militaire comme d'un serment ordinaire d'allégeance ; si enfin son honneur seroit en sûreté aussi bien que sa conscience en repos, lorsqu'il seroit entré dans les complots qu'on lui proposoit contre son maître. Pour obtenir ces éclaircissemens, il envoya à Rome le Génois Dominique Sauli, un des plus ardens partisans de l'indépendance italienne, qu'il chargea de conférer avec le pape et avec son dataire. La cour de Rome savoit avec quelle facilité elle pourroit dissiper les scrupules de Pescaire : mais elle doutoit encore de sa bonne foi, en sorte qu'elle lui envoya le Romain Menteboni, un des confidens du dataire, pour le sonder encore, pendant que le cardinal Accolti et le jurisconsulte Angelo-Cési écrivoient des traités au nom du pape, pour mettre en repos la conscience du général (2).

En même temps les agens de la cour de Rome travailloient de toutes parts pour mettre à exécution un projet si habilement concerté. Henri VIII d'Angleterre avoit fait

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 327. — *Pauli Jovii Vita Davali Piscarii.* L. VII, p. 417. — *Ejusd. Vita di Pompeo Colonna*, f. 162. — *Bened. Varchi, Stor. Fior.* L. II, p. 29. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 356.

(2) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. VII, p. 418. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 55. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 328.

1525. à Charles-Quint les demandes les plus exorbitantes après la bataille de Pavie : il en réclamoit seul presque tous les fruits; et il vouloit qu'on lui livrât la plupart des provinces de cette France dont ses prédécesseurs, depuis Henri V, se disoient rois. Ces prétentions exagérées n'avoient été avancées par Henri VIII que pour que le refus de l'empereur lui fournît une occasion de se brouiller avec lui (1). En effet, il avoit dès-lors accueilli les propositions de la cour de Rome, qui vouloit le rapprocher de la France, et l'intéresser à l'indépendance italienne; il étoit entré dans les projets qui lui avoient été communiqués par Jérôme Ghinucci, auditeur apostolique, nonce auprès de lui : il avoit envoyé en retour, à Rome, l'évêque de Bath et le chevalier de Casal, pour traiter avec le pape; et les confédérés comptoient pleinement sur son appui (2).

L'évêque de Véruli, Ennius Philonardus, nonce du pape en Suisse, fut chargé dès le 11 de juin, mais d'une manière plus explicite le 1er juillet, de pressentir la diète helvétique, et chaque canton en particulier, sur le désir universel des Italiens de s'armer pour leur indépendance; de représenter aux Suisses dans quel danger ils seroient eux-mêmes, si la maison d'Autriche, s'affermissant en Lombardie, venoit à embrasser leurs frontières presque de tous côtés; de les exhorter à saisir l'occasion de rétablir leur honneur militaire, cruellement compromis par la mauvaise conduite de leurs troupes dans les quatre dernières campagnes; enfin, de prendre des mesures pour pouvoir, au moment qu'il en recevroit l'ordre, faire entrer huit ou dix mille Suisses en Lombardie, sous l'obligation de marcher même dans le royaume de Naples, si l'on y avoit besoin d'eux (3).

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 319.

(2) *Lettera di Gio. Matteo Ghiberti a Hieronimo Ghinucci, Roma, 10 luglio,* 1525. *Lett. de' Principi*. T. I, f. 169. — *Rymer, Acta et Conv.* T. XIV, p. 38.

(3) *Lettera di Gio. Matteo Ghiberto datario a M. Ennio Philonardo*

Enfin Louise de Savoie, régente de France, fit déclarer 1525.
à Venise, le 24 juin, par Lorenzo Toscano, son envoyé secret, qu'elle reconnoissoit François Sforza comme duc de Milan; qu'elle aideroit vigoureusement l'Italie, si celle-ci prenoit la détermination de secouer le joug, et qu'elle paieroit aux alliés comme subside, tant que la guerre dureroit, quarante mille écus par mois. Pour suivre ces négociations, elle envoya en ambassade à Venise le comte Louis de Canossa, évêque de Baïeux, l'un des plus habiles diplomates parmi les Italiens attachés à la France, et elle accrédita Alberto Pio, comte de Carpi, son frère, auprès du Saint-Siége. Ni l'un ni l'autre de ces négociateurs n'avoit de pleins-pouvoirs pour conclure; et pendant plusieurs semaines, des difficultés minutieuses empêchèrent la signature des articles convenus. Sigismond Santio, secrétaire du comte de Carpi, fut envoyé en poste avec tous les traités à Paris, pour les faire approuver par la cour. Mais comme il passoit par le territoire de Brescia, pour se rendre en France par la Suisse, des voleurs l'y assassinèrent. La cour de Rome, n'en recevant point de nouvelles, crut quelque temps que les Espagnols l'avoient fait arrêter, et s'étoient saisis de toute sa correspondance. Son alarme fut très-vive; mais ce n'étoit pas là sa seule crainte. Ghiberti craignoit davantage encore d'être trahi par la régente; il regrettoit qu'on lui eût confié le secret de la coopération de Pescaire, et il pensoit que cette mère, impatiente de faire recouvrer à son fils sa liberté, pourroit bien menacer les Espagnols d'une insurrection générale de l'Italie, leur faire connoître combien le moment de l'explosion étoit rapproché, et obtenir d'eux, en raison de ce danger même, que son fils, qui étoit prêt à leur faire de grands sacrifices, fût remis en liberté sous des conditions modérées (1).

Vescovo di Veruli, nuntio in Helvetii. Roma, 1 luglio. T. I, f. 164 v.

(1) Plusieurs Lettres de G. M. Ghiberti, du mois de juillet, mais sur-

1525. Il y a tout lieu de croire que cette crainte de Ghiberti fut réalisée. La duchesse d'Alençon, sœur de François Ier, avoit passé en Espagne pour négocier un traité de paix, dont l'une des bases devoit être son propre mariage avec Charles-Quint, et celui de François Ier avec Éléonore de Portugal. Il est très-probable que, pour mieux réussir, elle ne craignit pas de compromettre le secret des puissances italiennes : du moins, dès le milieu de septembre, on apprit à Rome que les offres faites au marquis de Pescaire étoient connues de Charles-Quint, et que tous les détails de la négociation avec la France l'étoient aussi. La cour de Rome portoit successivement ses soupçons sur tous ses associés, et tous pouvoient être jugés suspects. On lui rapportoit que Moroni et que Pescaire n'avoient tous deux paru entrer dans la conspiration que pour mettre à l'épreuve les princes italiens. Cependant elle comprenoit que Pescaire, pour ne pas perdre la confiance de l'empereur et pour accomplir ses projets, avoit dû lui-même donner à sa cour des avis qui lui étoient en même temps donnés par d'autres; et tant que ces avis étoient confus, tandis qu'ils n'étoient suivis d'aucune mesure de précaution, ils pouvoient se concilier avec la politique d'un conspirateur. La conduite de la France étoit beaucoup plus suspecte; et le dataire, dans plusieurs de ses lettres à l'évêque de Baïeux, en témoignoit le plus vif ressentiment (1).

Il est impossible de savoir si Pescaire s'étoit d'abord engagé de bonne foi dans la conspiration italienne, ou si, comme il le prétendit ensuite, il n'y avoit donné les mains que pour la révéler à l'empereur. Plusieurs événemens, dans le cours de la négociation, purent du moins changer

tout celle du 15 juillet, à Sigismondo Santio. *Lett. de' Princ.*, f. 170. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 329.

(1) Lettre de G. M. Ghiberti à Domenico Sauli, du 19 sept. T. I, f. 174. — Et à l'évêque de Baïeux, du 4 septembre, f. 172.

sa résolution; il partagea l'alarme qu'avoit causée la disparition de Sigismond Santio, et put croire quelque temps ses papiers entre les mains d'Antonio de Leyva; il sut l'envoi de la duchesse d'Alençon à Madrid, et les projets de la France; peut-être fut-il même informé de ses premières révélations, et profita-t-il, pour passer du rôle de conspirateur à celui d'espion, de ce que, pour sa sûreté, il avoit déjà donné de vagues informations à l'empereur. Enfin, vers le même temps, François Sforza tomba grièvement malade; et tandis que les États italiens faisoient demander à la France de remettre en liberté son frère Maximilien, et de lui assurer la souveraineté qu'ils vouloient garantir à la maison Sforza, Pescaire se flatta d'obtenir lui-même de l'empereur, par un éminent service, cette souveraineté que la mort alloit enlever à son possesseur. Du moins est-il certain que sa bassesse alla jusqu'à exciter à la révolte, afin de les trahir ensuite, ceux qui offroient de s'exposer pour le servir. Après avoir communiqué le secret de la conjuration à l'empereur, par son secrétaire, Jean-Baptiste Castaldi, il continua ses conférences avec Moroni, les ministres du pape et ceux des Vénitiens, afin d'engager chacun des associés à se compromettre séparément (1). 1525.

Au milieu de ces négociations, François II Sforza reçut, au mois d'août, l'investiture du duché de Milan, expédiée par Charles V; mais sous les conditions les plus onéreuses. Il devoit, dans la première année, payer cent mille ducats à la chambre impériale, et prendre l'engagement d'en payer encore cinq cent mille à des termes éloignés; de plus, il devoit désormais obliger le Milanez à se fournir de sel aux salines de l'archiduc Ferdinand d'Autriche : c'étoit abandonner à ce prince étranger la gabelle la plus importante

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 329. — *Arnoldi Ferronii*. L. VIII, p. 162. — *Pauli Jovii Vita Davali Piscarii*. L. VII, p. 423. — *G. Frundsberg*. B. III, f. 58.

1525. de ses États (1). François Sforza accepta cette investiture; et après les sommes énormes qu'il avoit déjà livrées aux généraux impériaux, il paya encore cinquante mille ducats à compte de celle qui lui étoit demandée : mais sa maladie, qui prit bientôt un caractère fort inquiétant, retarda toutes les mesures des alliés. A sa mort, qu'on croyoit prochaine, son fief devoit échoir à l'empereur. Pescaire représenta aux conjurés, qu'en vue d'un tel événement, il ne pouvoit se dispenser de rassembler les garnisons espagnoles éparses en Lombardie, et même d'y faire venir de nouveau deux mille landsknechts; en sorte qu'il ne pouvoit plus être question d'accabler d'un seul coup l'armée impériale. Moroni, à qui l'on avoit voulu rendre Pescaire suspect, avoit répondu jusqu'alors, que si ce général songeoit à abandonner la cause italienne, lui Moroni seroit toujours maître de l'arrêter dans le château de Milan, avec tous les capitaines impériaux (2).

Un autre événement tenoit encore en suspens les conjurés : on apprit bientôt que François Ier, n'ayant pu, pendant deux mois, obtenir une entrevue de Charles-Quint, étoit grièvement malade de chagrin dans le château de Madrid, et qu'on désespéroit déjà de sa vie. Sa mort auroit privé tout-à-coup Charles-Quint de tous les avantages qu'il avoit cru tirer de la bataille de Pavie. Aussi l'empereur, alarmé pour son prisonnier, s'étoit empressé de lui faire visite, de lui donner les espérances les plus flatteuses, et de se montrer tout prêt à se réconcilier avec lui. Un traité de paix entre ces deux monarques pouvoit être signé d'un moment à l'autre; et il auroit rompu en un instant toutes les mesures de la ligue, en mettant, selon toute apparence, l'Italie dans une dépendance absolue de l'empereur (3).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 324.

(2) *Ibidem*, p. 328. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 564. — *Josephi Ripamontii Hist. Mediol.* L. IX, p. 709.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 330. — Mémoires de Martin du

Mais les deux malades, de la vie desquels on avoit désespéré, se rétablirent; tandis que Pescaire fut atteint lui-même du mal auquel il devoit succomber avant deux mois. Néanmoins il ne voulut pas différer plus long-temps à sortir de sa duplicité; ses lenteurs et son apparente irrésolution avoient déjà donné de l'inquiétude aux alliés italiens (1). De leur côté, les officiers espagnols s'étoient aperçus des intrigues formées autour d'eux; et Antonio de Leyva avoit publiquement menacé de faire massacrer Moroni, pour lequel ses compatriotes montroient une extrême aversion (2). 1525.

Le 14 octobre, le marquis de Pescaire, qui se sentoit déjà atteint d'une grave maladie, invita le chancelier Moroni à se rendre auprès de lui, dans le château de Novare, où il résidoit. Moroni n'estimoit point le marquis; il l'avoit plusieurs fois représenté comme le plus cruel et le plus perfide des hommes. Il étoit lui-même renommé comme le plus rusé, le plus défiant, le plus cauteleux des Italiens. Il avoit annoncé que, s'il devoit arrêter Pescaire, il profiteroit des visites que ce général faisoit au duc malade, dans le château de Milan; il se laissa prendre cependant lui-même dans un piége tout semblable. Il se rendit auprès du marquis malade, dans le château de Novare; il entra de nouveau dans tous les détails de son projet, pour disperser les soldats espagnols, les surprendre, les dévaliser, ou les massacrer. Pescaire, qui le questionnoit, avoit fait cacher Antonio de Leyva derrière une tapisserie, pour entendre cette conversation. Lorsque Moroni sortit de cette chambre, il fut arrêté, et transporté dans le château de Pavie, où Pescaire se rendit bientôt après pour l'inter-

Bellay. L. III, p. 15. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 565. — *Arnoldi Ferronii*. L. VIII, p. 162.

(1) Lettre du 19 septembre de G. M. Ghiberti à Domenico Sauli. T. I, f. 174. *Lett. de' Princ.*

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 332.

1525. roger comme juge, sur la conspiration où il avoit été jusqu'alors son complice (1).

En faisant arrêter Moroni, et en commençant avec éclat son procès, Pescaire avoit surtout intention de compromettre le duc de Milan, et de donner occasion à l'empereur de le déclarer déchu de son fief. Il avoit déjà garnison dans Lodi et dans Pavie; mais il somma le duc de lui livrer encore Crémone, Trezzo, Lecco et Pizzighettone, pour la sûreté de l'armée qu'il commandoit. Le duc céda sans résistance; il étoit dangereusement malade : il avoit perdu, avec son grand-chancelier Moroni, l'homme qui donnoit de la fermeté à son caractère, et de la prudence à son conseil. Mais Pescaire, après s'être fait livrer ces diverses places, demanda encore que la citadelle de Crémone fût aussi remise entre ses mains; et que, quant à celle de Milan, qu'il vouloit bien laisser au duc pour son habitation, celui-ci ne s'opposât pas à ce qu'il l'entourât de tranchées, et qu'il commençât tous les travaux de siége, pour pouvoir ensuite exécuter sans retard les ordres qu'il recevroit de l'empereur. François Sforza refusa ces nouvelles demandes; il ne voulut point non plus livrer à Pescaire, ou son propre secrétaire, Gian-Angélo Ricci, ou Politiano, secrétaire de Moroni. Il n'avoit eu le temps de rassembler que fort peu de vivres dans le château de Milan : toutefois il s'y enferma courageusement avec huit cents fantassins choisis; et lorsque les Espagnols commencèrent à ouvrir des tranchées pour l'assiéger, il fit faire feu sur leurs travailleurs (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 333. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 57. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 565. — *Ben. Varchi.* L. II, p. 31. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 314. — Lettre de G. M. Ghiberti à Dominique Sauli, après l'arrestation de Moroni. T. II. *Lett. de' Princip.*, f. 19.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 434. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 57. — *Benedetto Varchi.* L. II, p. 33. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 314.

L'occupation de l'État de Milan porta le trouble dans les conseils de toutes les puissances d'Italie; leurs intrigues avec Moroni étoient découvertes, et les exposoient à toute la vengeance de l'empereur; et cependant leurs mesures n'étoient point encore suffisamment prises pour lui faire la guerre. A cette époque, le protonotaire Caracciolí, ambassadeur de Charles-Quint à Venise, offroit d'accepter les quatre-vingt mille ducats que le sénat avoit paru disposé à payer, en compensation des subsides que la république auroit dû fournir pour la dernière guerre, sous condition qu'elle rentrât dans l'alliance impériale. Mais, quel que fût le danger où se trouvoit la république de Venise, elle ne put se résoudre à forger ainsi ses propres chaînes, et le sénat refusa de signer, tant que le duché de Milan seroit occupé par les Impériaux; puisque, ajouta-t-il, c'étoit pour empêcher sa réunion aux États d'un autre souverain, déjà maître du royaume de Naples, que depuis trente ans il s'étoit engagé dans tant de guerres différentes. La maladie de Pescaire, qui devenoit tous les jours plus grave, empêcha que ce refus ne fût suivi d'hostilités (1). 1525.

Dans le même temps, deux hommes qui avoient souillé par des trahisons les plus rares talens, et un caractère qui n'étoit pas sans élévation, éprouvèrent que la faveur des princes ne peut compenser la perte de l'estime publique sacrifiée pour leur plaire. Le connétable de Bourbon étoit arrivé à Tolède, le 14 novembre, auprès de l'empereur. Il avoit été reçu par lui, avec les honneurs les plus distingués, et traité comme un homme destiné à épouser la sœur du monarque, et à monter lui-même sur un trône. Mais autant Charles-Quint lui prodiguoit de caresses, autant les nobles castillans lui témoignoient de mépris. Cet homme, qui avoit vendu aux étrangers son roi et sa patrie, ne leur paroissoit pouvoir racheter par aucun talent, par aucun

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 434. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 352

1525. service, une si grande infamie; et Charles-Quint ayant demandé au marquis de Villéna de prêter son palais au connétable, ce seigneur répondit qu'il ne pouvoit rien refuser à son souverain, mais qu'aussitôt que Bourbon auroit évacué son palais, il le brûleroit de sa main, comme ayant été souillé par la présence d'un traître (1).

D'autre part, Pescaire, qui, pour gagner plus sûrement la faveur de l'empereur, étoit descendu à ce qu'il peut y avoir de plus bas dans le rôle d'un espion, à corrompre lui-même ceux qu'il vouloit dénoncer, étoit devenu l'objet de l'horreur et du mépris de tous les Italiens, qu'il avoit trahis. Né de la maison catalane d'Avalos, qui s'étoit établie dans le royaume de Naples avec Alphonse Ier, il avoit commencé à porter les armes à la bataille de Ravenne, où il avoit été fait prisonnier. Dès-lors il s'étoit trouvé dans toutes les guerres d'Italie; et, quoiqu'il ne fût encore âgé que de trente-six ans, il avoit acquis une longue expérience; il s'étoit distingué par son esprit inventif, son activité, son courage, ses stratagèmes; il s'étoit rendu cher à l'infanterie espagnole, qu'il avoit long-temps commandée, et il disoit souvent qu'il regrettoit de n'avoir pas reçu le jour en Espagne plutôt qu'en Italie. A cette époque même, il étoit accablé par une maladie qu'il n'avoit point ménagée, et il mourut à Milan le 30 novembre, tandis que sa femme Vittoria Colonna, qui s'est rendue célèbre dans les lettres, accouroit de Naples pour le soigner, et n'avoit pas encore passé Viterbe (2).

La mort de Pescaire augmenta le courage des Vénitiens, et de tous ceux qui, en Italie, vouloient assurer leur indépendance par les armes. Ils regardoient l'armée impériale

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 335.

(2) *Pauli Jovii Vita Ferdinandi Davali Piscarii.* L. VII, p. 423-425. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 633. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 60. — *Ist. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 275. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 356. — *Jos. Ripamontii.* L. IX, p. 711.

comme d'autant plus affoibile par une si grande perte, que 1525.
le connétable de Bourbon et le vice-roi de Lannoy étoient tous deux absens; et ils pressoient le pape de signer, tandis que François Sforza étoit toujours maître du château de Milan, une ligue nécessaire pour dérober l'Italie à une servitude absolue. La régente de France promettoit de leur fournir cinq cents lances françaises, et chaque mois quarante mille ducats, qui suffisoient pour solder dix mille Suisses. En même temps elle devoit commencer la guerre sur les frontières d'Espagne, pour empêcher Charles-Quint de faire passer des secours en Italie. Henri VIII, qui, à la fin du mois d'août, avoit signé une alliance défensive avec la régente, et qui y avoit mis pour condition qu'elle n'abandonneroit aucune province du royaume pour la rançon de son fils, se faisoit garant de l'exécution des engagemens pris par le gouvernement français. Le pape et les Vénitiens, dont le premier traitoit aussi pour les Florentins, et les seconds pour le duc de Ferrare, devoient mettre sur pied entre eux dix-huit cents hommes d'armes, deux mille chevau-légers et vingt mille fantassins; et la flotte vénitienne unie à la française, devoit attaquer en même temps ou Gênes, ou le royaume de Naples(1).

Mais un projet d'une exécution si difficile et si périlleuse, étoit fait pour faire trembler un homme d'un caractère bien plus ferme, bien plus décidé que Clément VII. Ce dernier, depuis qu'il étoit sur le trône, avoit trompé l'attente de tous ceux qui croyoient le connoître. Il avoit fait voir que si son administration avoit été glorieuse pendant le règne de Léon X, son cousin, c'étoit bien plus à cause de la résolution qu'il trouvoit dans celui-ci, qu'à cause de l'habileté qu'il apportoit à le servir. Toujours indécis, toujours prêt à se dédire, toujours frappé des obs-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 337. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 353. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 58. — *Lett. de' Principi.* T. I, f. 175, 176 et cæt. — *Rymer, Conv. Litt.* T. XIV, p. 48.

1525. tacles au moment où il embrassoit une résolution, et oubliant alors tous ceux qui lui avoient fait abandonner la résolution contraire, il flottoit entre des partis extrêmes, il laissoit échapper le moment d'agir; et lorsqu'il étoit enfin forcé à se décider, tantôt il s'abandonnoit avec une sorte de désespoir à ce qu'il regardoit comme une fatalité, tantôt il cédoit aux sollicitations de ses ministres, sans être pour cela persuadé par eux. Cette irrésolution étoit encore accrue par la scission qui avoit éclaté dans son conseil le plus intime. Frère Nicolas de Schomberg, dominicain allemand, qu'il avoit fait archevêque de Capoue, et Jean-Mathieu Ghiberti de Gênes, évêque de Vérone, qu'il avoit fait son dataire, étoient les confidens de Clément VII, et ceux dont il suivoit le plus constamment les conseils. Mais Schomberg avoit embrassé avec zèle le parti de l'empereur; Ghiberti, tout en se défiant de la France, et en se plaignant amèrement du manque de discrétion et du manque de foi de cette cour, vouloit s'unir à elle pour défendre l'indépendance italienne. Ils ne craignoient point de donner de la publicité à leurs débats; et leurs victoires alternatives ruinoient la considération du pape. Celui-ci s'étoit enfin résolu à signer la ligue proposée; tous les articles étoient dressés, et l'on étoit arrivé au jour même de la conclusion, lorsque Clément VII apprit que le commandeur Herréra étoit arrivé à Gênes, et qu'il lui apportoit de nouvelles propositions de l'empereur : il suspendit tout pour les entendre (1).

Ces articles avoient été dressés de manière à flatter le pape, pour le détourner d'une alliance que Charles-Quint redoutoit. On lui promettoit la restitution de Reggio et de Rubbiéra, la conservation de François Sforza dans le duché de Milan; et, s'il venoit à mourir sans héritier, la

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 340. — Lettre de Clément VII à Charles-Quint sur l'arrivée d'Herréra, Rome, 16 décembre 1525. *Lettere de' Principi.* T. I, f. 177. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 25.

cession de ce duché au connétable de Bourbon, que Clé- 1525.
ment VII avoit eu l'imprudence de proposer lui-même; quoiqu'ensuite il eût bien senti, qu'entre les mains de Bourbon, ce duché seroit aussi dépendant de l'empereur qu'il le seroit dans celles d'un vice-roi. Mais il fut bientôt facile de reconnoître que cette proposition artificieuse étoit un piége tendu au pape. Quoique Charles-Quint fût déjà instruit depuis deux jours de l'arrestation de Moroni et de la spoliation du duc de Milan, il n'en faisoit aucune mention dans ces articles; pour pouvoir déclarer ensuite que ces événemens étoient venus depuis à sa connoissance, qu'ils changeoient la face des affaires, et que la forfaiture du duc de Milan, devant, d'après les lois impériales, être punie tout au moins de mort civile, sa succession étoit ouverte, et l'empereur pouvoit en investir immédiatement le duc de Bourbon (1).

Les ambassadeurs impériaux promettoient de faire corriger cette omission, et de faire stipuler la garantie du duché de Milan, dans les termes mêmes que rédigeroit le pape; mais ils demandoient deux mois pour avoir les réponses d'Espagne; et ils vouloient que jusqu'à cette époque Clément VII ne prît aucun engagement avec leurs ennemis. Cette demande étoit évidemment une ruse pour gagner du temps. Clément le comprit; mais il fit sentir à ses conseillers qu'il pouvoit sans rien perdre accorder le terme demandé. Il jugeoit avec beaucoup de finesse qu'un traité qu'il signeroit avant que le roi de France fût remis en liberté, ne seroit qu'un épouvantail dont la régente profiteroit pour obtenir de l'empereur la libération de son fils, et qu'elle mettroit toujours en première ligne parmi ses offres, l'abandon de ses nouveaux alliés d'Italie. Mais s'il laissoit au contraire la régente traiter comme elle pourroit avec l'empereur, il n'avoit plus guère lieu de douter que

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 341. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 568 et 570. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 356.

1525. les conditions imposées par celui-ci ne fussent intolérables, et par conséquent ne fussent presque immédiatement violées. L'abus de la victoire devoit donner lieu à une nouvelle guerre, et il valoit mieux pour les Italiens traiter avec François impatient de se venger, qu'avec François marchandant encore pour sa liberté (1).

1526. Tel étoit l'état des négociations lorsque l'année 1526 commença. Charles-Quint avoit le choix, ou de traiter avec modération François Ier, de le lier par ses bienfaits, et en lui laissant la France intacte, de se faire abandonner par lui l'Italie; ou de contenter au contraire les États italiens, de les tranquilliser sur ses projets de monarchie universelle, et de dissoudre ainsi leur ligue; mais, après s'être assuré de leur amitié, de pousser ses avantages contre la couronne de France, et de la dépouiller de quelqu'une de ses provinces. Chacun de ces projets étoit recommandé par quelqu'un des conseillers de Charles; mais lui-même, qui avoit plus d'un rapport avec son aïeul Maximilien, qui, comme lui, mesuroit rarement ses projets avec ses forces, et qui oublioit que l'argent lui manquoit presque toujours dès le premier mois de chaque campagne, s'attacha seul à un troisième parti, plus gigantesque que les deux premiers; celui d'étendre à la fois son sceptre sur l'Italie et sur la France, de s'assurer du duché de Milan, de réduire à l'obéissance le pape et les Vénitiens, tous deux enclavés désormais dans ses États, et en même temps d'arracher à François Ier quelqu'une des meilleurs provinces de son royaume (2).

Ce fut dans cet esprit que, malgré l'opposition constante de son grand-chancelier Mercurio Gattinara, l'empereur dicta à son prisonnier le traité de Madrid, qui fut signé le 14 janvier 1526. Le roi, impatient de sa captivité, et se regardant déjà comme délié, par la violence qu'il éprou-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 342.
(2) *Idem*, p. 343-350.

voit, des engagemens qu'il alloit prendre, consentit à peu 1526.
près à tout ce qui lui fut demandé. Il abandonna à l'empereur le duché de Bourgogne, le comté de Charolais, les seigneuries de Noyers et de Château-Chinon, la vicomté d'Auxonne, et le ressort de Saint-Laurent : et il renonça à la suzeraineté de la France, sur les comtés de Flandre et d'Artois. En même temps il s'engagea à rendre au duc de Bourbon et à tous les rebelles qui l'avoient suivi, leurs terres, leurs fiefs et leurs seigneuries. Tandis qu'il sacrifioit ainsi des droits si importans de la couronne de France, il abandonnoit aussi ses alliés à la cupidité de l'empereur. Il promettoit d'engager Henri d'Albret, fait prisonnier avec lui à la bataille de Pavie, mais qui s'étoit échappé de sa captivité par la hardiesse de son page, à renoncer au nom et aux armes de roi de Navarre : il cédoit à l'empereur toutes ses prétentions sur le royaume de Naples, le duché de Milan, Gènes et Asti, et il promettoit de lui fournir des troupes de terre et de mer pour l'accompagner en Italie, lorsqu'il iroit prendre la couronne impériale ; ce qui exprimoit assez clairement qu'il l'aideroit à subjuguer le pape, les Vénitiens, les Florentins, les ducs de Milan et de Ferrare, nouveaux alliés du roi, qui seuls par leur résistance pouvoient nécessiter la présence d'une armée impériale en Italie au moment du couronnement. Pour garantie de ce traité, François Ier devoit épouser Éléonore, reine de Portugal, sœur de l'empereur, et le dauphin, épouser Marie sa fille. Mais, malgré cette union entre les deux familles, le roi devoit donner deux de ses fils en otage à l'empereur, pour l'observation du traité, et le ratifier lui-même, dès qu'il se retrouveroit en liberté, dans la première ville de son royaume (1).

(1) Le Traité dans Léonard, Corps diplomatique. T. II. — Et dans Rymer, *Acta*. T. XIV, p. 308. — Histoire de la Diplomatie française. T. I, p. 332-336. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVI, p. 351. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 18. — *Arnoldi Ferronii Burdigalensis*. L. VIII,

1526. A ces conditions, François Ier fut échangé le 18 mars 1526, contre ses deux fils, dans une barque amarrée au milieu de la rivière Andaye, qui forme la frontière entre Fontarabie et Baïonne; et l'Italie, instruite des clauses de ce traité, et de son exécution, attendit avec tremblement les premières démarches du roi de France, qui devoient lui indiquer s'il avoit dessein d'observer ses promesses, et s'il la condamneroit ainsi à une perpétuelle servitude (1).

p. 162. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 569. — *Georg. von Frundsberg.* B. III, f. 59.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVI, p. 353. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 354. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 58. — *Arnoldi Ferronii.* L. VIII, p. 163. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 19. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 571. — *Ben. Varchi.* L. II, p. 36. — *Ist. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 296. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 357.

CHAPITRE CXVII.

Ligue des Italiens pour défendre leur indépendance. Ils sont abandonnés par la France, et mal servis par le duc d'Urbin; cruautés des Impériaux en Lombardie. Clément VII, surpris au Vatican par les Colonna, est forcé de consentir à une trève qu'il n'observe pas.

1526.

Jamais l'Italie n'avoit été plus disposée à s'armer pour 1526.
son indépendance qu'au moment où elle eut connoissance du traité de Madrid. L'expulsion des barbares étoit le vœu de tous les États, de toutes les provinces, de toutes les conditions; et ce nom de barbares, que les Italiens donnoient alors d'une voix unanime à tous les ultramontains, n'avoit jamais été mieux mérité qu'il le fut par tous les peuples qui ravagèrent leur belle patrie pendant les trente années qui précédèrent cette époque. La civilisation avoit fait des progrès dans les cours, dans les capitales des princes ultramontains; mais la barbarie régnoit toujours dans la masse des peuples, et surtout dans les armées. Jamais tant de cupidité, tant de cruauté, tant de perfidie, n'avoient été développées à l'envi par des nations différentes. Jamais les villes n'avoient été plus souvent et plus inhumainement pillées; jamais les paysans n'avoient été réduits à un tel degré de désespoir. D'une extrémité à l'autre de l'Italie, chaque province avoit à son tour éprouvé toute la dureté des commandans étrangers, toute l'insolence et la rapacité des soldats. La Sicile, dont l'antique constitu-

1526 tion n'étoit plus respectée depuis que son monarque régnoit sur la moitié de l'Europe, étoit si lasse du joug espagnol, que la crainte des supplices ne pouvoit arrêter les conspirations, et que l'emploi constant de la force la maintenoit seule dans l'obéissance. Le royaume de Naples, après avoir gémi sous le joug français, en étoit venu à le regretter, depuis que les soldats espagnols, cantonnés sans paye dans les campagnes, se dédommageoient sur les malheureux paysans des voleries des trésoriers royaux; depuis que les vice-rois accabloient le commerce par des monopoles, qu'ils multiplioient les asiles accordés aux brigands, et qu'ils abandonnoient tout soin de la justice. L'État de l'Eglise, ruiné par le caractère turbulent de trois pontifes qui s'étoient succédé avec une ambition égale, pleuroit encore les perfidies d'Alexandre VI, lorsque Jules II et Léon X y appelèrent de nouveaux essaims d'étrangers. La longue guerre de Pise avoit laissé dans la désolation une moitié de la Toscane; et, dans le sac de Prato, cette contrée industrieuse avoit appris à connoître l'avarice et la cruauté des Espagnols. Dans toute l'étendue des Etats Vénitiens, il n'y avoit pas un petit district qui n'eût éprouvé la brutale férocité des Allemands, et qui, dans les guerres excitées par la ligue de Cambrai, n'eût été ravagé à plusieurs reprises. Gènes venoit tout récemment d'être livrée au pillage par le marquis de Pescaire et les Espagnols. Les États de Ferrare, qui avoient tenté si long-temps l'ambition de Jules II et de Léon X, avoient été arrosés de sang; ceux de Mantoue avoient été exposés aux mêmes ravages. La Lombardie, plus malheureuse que toutes les autres provinces, n'avoit cessé d'être le théâtre de la guerre depuis la première expédition de Charles VIII: prise et reprise tant de fois par les Français, les Espagnols, les Allemands et les Suisses, elle ne savoit lequel de ces peuples barbares elle devoit regarder avec le plus d'effroi. Le Piémont et le Montferrat, sans être engagés pour leur

propre compte dans la guerre, en devenoient chaque année le théâtre; et leurs malheureux habitans étoient punis par un parti d'avoir éprouvé les violences de l'autre. 1526.

Dans cet état de souffrance universelle, dont rien ne faisoit prévoir la fin, les vœux des Italiens, au défaut de paix, appeloient du moins une guerre nationale, une guerre dans laquelle ils combattroient, ils souffriroient pour leur liberté, pour leur indépendance, pour un gouvernement de leur choix, et non pour passer des mains d'un maitre qu'ils détestoient à celles d'un autre qu'ils détestoient également.

Les circonstances ne sembloient pas moins favorables, pour l'affranchissement de l'Italie, que cette disposition générale des esprits. La spoliation de François Sforza avoit dévoilé l'ambition insatiable de Charles-Quint; elle avoit révolté tous les sujets de ce malheureux prince, alors assiégé dans le château de Milan; il n'y en avoit pas un qui ne se crût appelé à prendre les armes pour défendre un souverain que l'Europe entière avoit reconnu, et en faveur duquel tant de traités avoient été conclus. En effet, la fermentation étoit universelle; les insurrections à Milan même étoient journalières; et l'armée de l'empereur, affoiblie par les désertions, manquant de munitions, mal payée, et ajoutant chaque jour par ses vexations à la haine universelle, loin de pouvoir faire tête à une attaque étrangère, ne sembloit pas même en état de se maintenir contre les habitans du pays.

A cette époque, Charles-Quint venoit d'épouser Isabelle de Portugal, qui lui avoit apporté en dot la somme prodigieuse de neuf cent mille ducats. C'étoit ce qu'auroit coûté, pendant une année, le maintien d'une armée de vingt mille hommes de troupes suisses, les plus dispendieuses de toutes: mais tel étoit le désordre des finances de l'empereur, qu'alors même il avoit trouvé le moyen d'être sans argent. La révolte des paysans, qui avoit commencé

1526. en Souabe, et qui menaçoit tout l'Empire, avoit mis l'Allemagne en feu. L'Espagne étoit mal remise de sa dernière guerre civile, et n'accordoit point encore à son monarque une très-prompte ou très-complète obéissance. La Hongrie, qui dans les deux siècles précédens avoit pris une si grande part aux affaires d'Italie, ne pouvoit plus s'y intéresser. Elle soutenoit seule, pour la défense de la chrétienté, le poids terrible de la guerre des Turcs; et le jeune Louis II, roi de Hongrie et de Bohème, livra cette même année, le 29 août, la fatale bataille de Mohacz, où il périt avec la plus grande partie de sa noblesse : il donna ainsi à Ferdinand, frère de Charles-Quint, occasion de recueillir ces deux couronnes; mais aussi il détourna toute son attention vers les frontières des Turcs (1). Les autres potentats, alarmés de l'ambition de Charles-Quint, qu'ils voyoient menacer en même temps, par le traité de Madrid, l'Italie et la France, faisoient des vœux pour que les Italiens se rendissent maîtres chez eux, et ils étoient disposés à leur accorder des secours. Le roi de France renonçoit à ses prétentions sur le Milanez et le royaume de Naples; le roi d'Angleterre exhortoit le pape à se mettre à la tête d'une ligue qui garantît, avec la liberté de son pays, celle de l'Europe.

Mais pour qu'un pays puisse s'affranchir du joug des étrangers, il faut des habitudes militaires dans le peuple, et de la résolution dans les chefs. L'une et l'autre qualité manquoient aux Italiens. L'infanterie commune, levée dans le pays, étoit universellement reconnue pour inférieure à celle des Allemands, des Espagnols et des Suisses. Ce n'est pas qu'on n'eût vu des corps particuliers, formés par de bons capitaines, prendre rang au nombre des meilleures troupes de l'Europe. Frédéric de Bozzolo, Renzo

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 406. — *Alfonso di Ulloa, Vita di Carlo V*. L. II, f. 113. — *Ejusdem Vita di Ferdinando imperatore*. L. I, p. 17.

de Céri et Jean de Médicis avoient donné à leurs bandes 1526.
italiennes une réputation à laquelle il n'y avoit aucune nation qui ne rendît hommage : mais la plupart des fantassins, engagés au mois, et licenciés à la fin de chaque campagne, ne pouvoient se comparer à ces troupes d'élite. D'ailleurs le caractère des soldats se trouvoit sans rapport avec celui de la masse de la population. Les gens de mauvaise vie, les vagabonds, les assassins, étoient presque les seuls qu'on pût déterminer à entrer dans les armées; les paysans n'avoient aucune habitude du service, et les bourgeois étoient plus timides encore. Presque partout les sujets de l'État étoient désarmés; et si quelques gouvernemens avoient eu la sagesse d'enrégimenter et d'exercer leurs milices, l'esprit militaire n'existant point dans les chefs, n'avoit pu se communiquer à la masse du peuple. Aussi l'ordonnance des Florentins, qui étoit peut-être la milice d'Italie la mieux organisée, étoit-elle devenue un objet constant de ridicule par sa lâcheté.

Le courage d'esprit manquoit plus encore aux gouvernemens que le courage militaire ne manquoit aux troupes. Celui qui animoit autrefois les conseils de la république de Florence, ne se trouvoit plus dans aucune partie de l'Italie. Les Vénitiens étoient célébrés pour leur prudence; mais leur système se bornoit à sauver le présent aux dépens de l'avenir, à échapper par adresse aux difficultés, et à compter sur l'œuvre du temps. Après avoir long-temps réussi, ce système devoit nécessairement amener enfin des revers. Clément VII, dont l'habile politique avoit été si long-temps admirée lorsqu'il n'étoit que conseiller de Léon X, et qu'on étoit persuadé qu'il avoit tout calculé et tout prévu, manquoit essentiellement de résolution. Il ne savoit ni prendre son parti à temps, ni le soutenir avec constance : il sacrifioit follement, par avarice, ses moyens de défense; et lorsqu'il s'étoit ainsi livré aux mains de ses ennemis, il prenoit par pusillanimité des engagemens contraires à tous ses intérêts.

1526. Cependant le pape et les Vénitiens étoient les deux seules puissances qui conservassent encore en Italie le sentiment de leur indépendance. C'étoit à eux à se mettre à la tête du dernier effort à tenter pour la liberté. Ils le sentoient: ils n'abandonnèrent point les projets formés pendant la captivité de François Ier; et dès qu'ils surent son retour dans ses États, ils se hâtèrent d'envoyer à Paris leurs ambassadeurs, sous prétexte de le féliciter, mais dans le fait pour reconnoitre ses dispositions, le détourner de l'observation du traité de Madrid, et l'engager plutôt à entrer avec eux dans une ligue qui mettroit des bornes à l'ambition et aux usurpations de l'empereur (1).

Les ambassadeurs du pape et de Venise n'eurent pas de peine à reconnoître les dispositions du roi. Il se plaignoit hautement de la contrainte qu'on lui avoit imposée en lui faisant signer le traité de Madrid, et de l'extrême dureté dont on avoit usé à son égard. Il répétoit que le serment qu'on avoit exigé de lui étoit bien moins valide et bien moins solennel que celui de son sacre, par lequel il s'étoit engagé envers ses sujets à ne pas démembrer la France. Sa mère, et sa sœur, madame d'Alençon, dont la négociation en Espagne avoit été infructueuse, professoient les mêmes sentimens. Les grands, comme le peuple, sembloient impatiens de laver l'affront reçu par leur roi; et en même temps les ministres français se hâtoient de déclarer aux ambassadeurs italiens que, renonçant désormais à une ambition qui avoit été fatale à la France, ils n'élevoient plus de prétentions sur Milan ou sur le royaume de Naples, et qu'ils désiroient seulement que ces provinces ne grossissent pas le partage d'un monarque rival, mais que l'Ita-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 357. — *Benedetto Varchi, Stor. Fior.* L. II, p. 38. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 354. — *Galeatius Capella.* L. V, p. 58.— *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 572. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 315. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 280. — *Georg. von Frundsberg.* B. III, f. 61.

lie entière fût libre et repoussât tout joug étranger (1). 1526.

Ces assurances sembloient propres à hâter la conclusion de la ligue italienne, qui, d'après le désir de François Ier, se négocioit en France pour que les ambassadeurs anglais y pussent intervenir plus facilement : mais ceux qui étudioient mieux le roi, auroient pu reconnoître que son courage, sa confiance en sa fortune, et son ambition, avoient été domptés par le malheur ; que désormais il ne désiroit plus que la paix ; qu'il s'empresseroit de racheter au plus haut prix ses fils, qu'il avoit laissés en otage ; et que pourvu que Charles-Quint ne lui demandât point de démembrer la France, pourvu qu'il renonçât à lui arracher la Bourgogne, François, de son côté, n'hésiteroit point à sacrifier la liberté de l'Italie ; en sorte que lorsqu'il pressoit les Italiens de s'associer à lui, et de se compromettre pour lui, c'étoit seulement pour pouvoir ensuite traiter lui-même avec plus d'avantage, et vendre à un plus haut prix l'abandon de ses alliés (2).

François Ier avoit assemblé, à Cognac, les princes et les notables de son royaume ; il les avoit consultés sur le traité qu'il venoit de signer, et il les avoit encouragés à déclarer qu'il n'avoit pas le droit d'aliéner la Bourgogne. Les états de cette province avoient protesté contre sa séparation d'avec le royaume, et François, depuis qu'il étoit en liberté, avoit refusé à M. de Lannoy, vice-roi de Naples, qui l'avoit suivi, de ratifier le traité de Madrid. Peu après ce refus, il signa, le 22 mai 1526, un traité d'alliance avec Clément VII, les Vénitiens et François Sforza, qui, parce que le pape étoit à la tête de la confédération, fut nommé la *ligue sainte* (3). Henri VIII, sans vouloir en faire partie, lui promit cependant des secours.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 359. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 355. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 572.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 360. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 357. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 573.

(3) Histoire de la Diplomatie française. T. I, L. III, p. 340. — *Fr*

1526. Le but de cette ligue étoit de faire remettre en liberté les fils de François Ier moyennant une rançon; de faire restituer le duché de Milan au duc François Sforza, et le comté d'Asti, avec la suzeraineté sur Gênes, au roi de France. Si Charles-Quint refusoit ces conditions, les confédérés, pour le forcer à les accepter, s'engageoient à réunir en Italie, à frais communs, une armée de deux mille cinq cents gendarmes, trois mille chevau-légers et trente mille fantassins, tandis que deux armées françaises pénétreroient, l'une en Lombardie, et l'autre en Espagne. Les confédérés devoient, en même temps, attaquer le royaume de Naples avec une flotte de vingt-huit galères vénitiennes et pontificales. Après qu'ils en auroient chassé les Espagnols, le pape devoit disposer de ce royaume en faveur d'un prince italien, qui paieroit au roi de France, en compensation de ses droits, une redevance annuelle de soixante et quinze mille florins (1).

Les confédérés sentoient la nécessité de ne pas perdre un jour pour faire avancer leurs troupes au secours du malheureux duc de Milan, qui, assiégé dans le château de sa capitale, avoit déclaré n'avoir pas de vivres pour tout le mois de juin (2). Les violences exercées à Milan par les troupes espagnoles y avoient bien causé un soulèvement; mais quoique le duc en eût profité pour tenter une sortie, il n'avoit trouvé ni secours, ni munitions préparées pour lui, et il avoit été obligé de rentrer dans le château, sans

Guicciardini. T. II, L. XVII, p. 368. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 22. — *Arnoldi Ferronii.* L. VIII, p. 163. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 574. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 315. — Le traité est rapporté textuellement dans la Vie de Georges Frundsberg. L. IV, f. 62.

(1) Histoire de la Diplomatie française. T. I, L. III, p. 340. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 368. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 58.— *Paolo Paruta.* L. V, p. 358. — *Arnoldi Ferronii Burd.* L. VIII, p. 163.— *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 358.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 360. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 24.

avoir recueilli de cette tentative aucun avantage. La populace, de son côté, s'étoit arrêtée à piller la vieille cour où siégeoit le tribunal criminel, et elle avoit donné le temps aux Espagnols de se mettre en défense. Cependant Antonio de Leyva, qui les commandoit de concert avec Alphonse d'Avalos, marquis de Guasto, et cousin de Pescaire, sentant le danger de sa situation, avoit promis aux Milanais, pour les calmer, qu'il retireroit de leur ville toutes les troupes qui n'étoient pas absolument nécessaires au siége du château (1). D'autres Espagnols, dans le même temps, rançonnoient les États de Parme et de Plaisance, et l'autorité ecclésiastique du pontife elle-même étoit méprisée ou attaquée par les agens de l'empereur (2). 1526.

Le pape et les Vénitiens se pressèrent en effet, même avant que la ligue fût signée, de se mettre en état d'agir. Le duc d'Urbin, général des Vénitiens, s'avança sur l'Adda, avec toute sa gendarmerie et six mille fantassins italiens; Guido Rangoni, général du pape, s'avança de son côté jusqu'à Plaisance, aussi avec six mille fantassins. Pour rendre redoutable l'une et l'autre armée, l'on sentoit le besoin d'y faire arriver des Suisses. Le moment étoit venu d'amener à leur conclusion les négociations avec les cantons, commencées déjà depuis une année par l'évêque de Véruli : mais l'on avoit tellement exigé de lui qu'il évitât de prendre aucun engagement, de laisser pénétrer son secret, de compromettre le pape, qu'il ne se trouva point en mesure de faire marcher les Suisses aussitôt qu'il l'auroit voulu. Jean-Jacques de Médicis, Milanais, qu'on désignoit par le titre de Châtelain de Musso, du nom d'un

(1) *Galeatius Capella*. L. V, f. 60. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 362. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 572. — *Jacopo Nardi, Istor. Fior.* L. VIII, p. 317. — *Josephi Ripamontii. Hist. Mediol.* L. IX, p. 711.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 363. — Lettres de Clément VII à Charles-Quint, pour justifier le commencement des hostilités. *Apud Galeatium Capellam*. L. V, f. 59.

1526. château dont il s'étoit emparé dans le voisinage des Grisons, et qui commençoit à s'élever par les armes et par l'intrigue, promit au pape de lever six mille Suisses, moyennant un demi-ducat d'engagement : Octavien Sforza, évêque de Lodi, qui prétendoit aussi avoir beaucoup de crédit auprès des cantons, promit d'en lever un nombre égal pour la république de Venise; et les confédérés se reposèrent sur les promesses de ces intrigans, auxquels ils confièrent leur argent au commencement de juin, en leur demandant la plus extrême diligence (1).

Mais, pendant ce temps, le roi de France avoit recommencé à négocier avec Charles-Quint; il lui offroit deux millions d'écus d'or pour la rançon de ses enfans, pourvu qu'à ce prix il pût garder la Bourgogne; en même temps il le menaçoit de la ligue prête à se former contre lui. Pour gagner du temps avec les confédérés, il refusoit de ratifier le traité de Cognac, jusqu'à ce qu'il eût reçu la ratification de Clément VII et des Vénitiens; et, sous ce prétexte, il ne payoit point les quarante mille écus promis chaque mois pour lever des Suisses, et il ne faisoit point avancer ses troupes (2).

Les alliés italiens avoient donné des ordres pour commencer les hostilités; ils envoyoient chaque jour de nouveaux renforts à leur armée; Vitello Vitelli étoit arrivé à celle du pape avec les troupes florentines; Jean de Médicis s'y étoit rendu aussi, et il avoit été déclaré capitaine-général de l'infanterie italienne, tandis que Guicciardini l'historien avoit été nommé lieutenant du pape dans tous les États de l'Église, et qu'il étoit parti de Rome le 7 juin,

(1) Lettre de Ghiberto, datario, à l'évêque de Véruli. Rome, 2 juin 1526. *In Lettere de' Principi*. T. I, f. 184. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 365. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 359.

(2) Lettre à messer Capino, nonce du pape auprès du roi de France. De Rome, 5 juin. *Lettere de' Principi*. T. I, f. 185. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 370. — *Ist. di Giov. Cambi*. T. XXII, p. 280.

pour se rendre auprès de l'armée, avec des pouvoirs presque illimités (1). 1526.

Mais, au milieu de ces préparatifs de guerre, les négociations continuoient toujours : Hugues de Moncade, qui se glorifioit d'avoir été formé à l'école de César Borgia, avoit été envoyé par Charles V, d'abord au roi de France, puis à Milan et à Rome, pour chercher à dissoudre la ligue, et à traiter séparément ou avec les Italiens ou avec les Français. Moncade n'avoit point voulu accepter les deux millions offerts par le roi en échange de la Bourgogne. Il avoit donné de bonnes espérances au duc de Milan ; mais, comme il avoit jugé que celui-ci ne pouvoit pas se défendre long-temps encore, il n'avoit point voulu faire suspendre le siége du château. Arrivé auprès de Clément VII, il lui avoit offert à peu près tout ce que celui-ci pouvoit désirer pour l'Italie, sous condition que ni lui ni les Vénitiens ne se mêleroient plus du traité avec le roi de France. Clément, par honneur et par politique, avoit répondu que désormais il étoit engagé, et qu'il ne pouvoit plus accepter des conditions qu'il avoit vainement demandées auparavant à l'empereur. Tout se préparoit donc pour la guerre; et les capitaines impériaux, qui se trouvoient à Milan avec fort peu de troupes, entre un peuple poussé au désespoir par leurs mauvais traitemens, et des ennemis supérieurs en forces, regardoient déjà leur situation comme très-dangereuse (2).

Mais malheureusement pour l'Italie et pour le repos de l'Europe, les Vénitiens avoient confié le commandement de leur armée à François-Marie de La Rovère, duc d'Ur-

(1) Lettre de G. M. Ghiberti à messer Capino. Rome, 9 juin 1526. *Lettere de' Principi*. T. I, f. 189. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 370. — *Ist. di Giov. Cambi*. T. XXII, p. 280.

(2) Hugues de Moncade étoit au milieu de juin à Milan, d'où il se rendit à Rome. *Lett. de' Princ.* T. I, f. 196, 201 et seq.—*Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 371. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 575.

1526. bin; et comme le rang de ce général étoit fort supérieur à celui du comte Guido Rangoni, commandant des troupes du pape, le premier dirigeoit seul toutes les opérations des alliés. Le duc d'Urbin ne manquoit point de talens militaires, ni probablement de bravoure personnelle; mais, prenant pour modèle Prosper Colonna, il avoit exagéré sa méthode. Il avoit réduit toute la tactique à l'art de prendre des positions inattaquables; quelque supériorité de nombre qui lui fût assurée, il évitoit toujours le combat: aucune circonstance ne lui paroissoit assez impérieuse pour le déterminer à une action hardie; et par son obstination à ne rien hasarder, il arrivoit à la certitude de tout perdre. Il déclara qu'il ne s'avanceroit point à portée de l'ennemi, jusqu'à ce que les Suisses qu'on lui avoit promis eussent joint son armée.

Les Suisses qu'on avoit annoncés au duc d'Urbin n'arrivoient point; une économie hors de saison avoit empêché le pape de prendre ses mesures à temps; les deux négociateurs chargés de les enrôler, avoient beaucoup moins de crédit auprès de cette nation qu'ils n'avoient voulu le faire croire; d'ailleurs Jean-Jacques de Médicis ne songeoit guère qu'à détourner à son profit une partie de l'argent qu'on lui avoit confié pour cette négociation; et Vespasien Sforza, évêque de Lodi, homme présomptueux, qui s'étoit fort vanté de son crédit, étoit à peine connu des Ligues suisses (1).

Antonio de Leyva et le marquis de Guasto, s'attendant à être attaqués aussitôt que les Suisses arriveroient, voulurent, avant cet événement, se mettre en sûreté vis-à-vis des Milanais, les dompter par la terreur, et rompre le traité qu'ils avoient conclu avec eux. Ils avoient secrètement fait entrer de nouveaux Espagnols dans la ville; ils

(1) Lettre de G. M. Ghiberti à l'évêque de Véruli, à monsignor de Pola, au châtelain de Musso. De Rome, 10 juin. T. I, f. 192 et seq. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 372.

leur avoient fait occuper les lieux-forts : ils avoient donné l'ordre à toute leur armée d'avancer; et, désirant alors exciter un soulèvement, pour avoir occasion de punir le peuple, ils firent tuer devant eux, le 17 juin, un bourgeois qui avoit négligé de les saluer, et immédiatement après, trois de ses amis qu'ils avoient vus déplorer son sort. Comme ils s'y étoient attendus, le peuple prit aussitôt les armes : mais les postes qu'ils avoient distribués par avance dans les maisons crénelées et dans les lieux-forts qui dominoient les principaux passages, firent à l'instant pleuvoir des balles sur la multitude. Un grand nombre de Milanais furent tués, avant d'avoir pu faire presque aucun mal à leurs ennemis. Le combat duroit encore lorsqu'on annonça que le reste de l'armée étoit déjà devant les portes : l'effroi gagna les Milanais; Leyva, de son côté, ne vouloit point faire piller la capitale de la Lombardie, qu'il réservoit à une spoliation plus lente, plus régulière et plus cruelle. Un nouvel accord fut conclu avec le peuple, qui consentit à son désarmement, à l'exil de tous ses capitaines de milice et de tous ses magistrats (1). 1526.

Les violences des Impériaux n'étoient pas bornées à Milan; elles se répétoient dans toutes les villes, dans toutes les bourgades de la Lombardie, et elles excitoient partout le même ressentiment. Fabrice Maramaldo, officier calabrois, avoit été placé à Lodi par Antonio de Leyva, avec sept cents fantassins italiens à la solde de l'empereur, auxquels il permettoit de s'abandonner à la dernière licence. Louis Vistarini, gentilhomme de Lodi, qui servoit aussi dans l'armée impériale, ne put souffrir plus long-temps cette oppression de sa patrie; il surprit, dans la nuit du 24 juin, une petite tour sur un bastion de cette ville, où il y avoit

(1) *Galeatius Capella*. L. V, f. 62. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 373. — Lettre de Guicciardini au comte Ruberto Boschetto. Plaisance, 18 juin 1526. *Lettere de' Principi*. T. I, f. 206. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 577. — *Josephi Ripamontii*. L. IX, p. 714.

1526. seulement six hommes de garde, qu'il tua. Maître d'une poterne, sans que personne se fût encore aperçu de son entreprise, il sortit lui-même de la ville pour aller au-devant du duc d'Urbin, qu'il avoit fait avertir. Malatesta Baglioni fut le premier introduit dans Lodi, par cette poterne, avec trois ou quatre mille fantassins de Venise; et le duc d'Urbin le suivit peu d'heures après. Maramaldo, surpris, fit cependant sa retraite en bon ordre dans la citadelle, où le marquis de Guasto vint bientôt le joindre de Milan avec trois mille Espagnols; mais, après un combat assez meurtrier, les Impériaux, n'ayant pu reprendre la ville, se résolurent à évacuer aussi la citadelle, et ramenèrent toutes leurs troupes à Milan (1).

La prise de Lodi pouvoit être de la plus haute importance pour la ligue; le passage de l'Adda étoit assuré; la réunion de l'armée pontificale à celle de Venise ne présentoit plus de difficultés; la communication de Milan avec Crémone étoit coupée; aucun obstacle n'arrêtoit plus l'armée jusqu'aux murs de la première de ces deux villes, où le peuple invoquoit un libérateur, et où le malheureux Sforza, assiégé dans le château, ayant épuisé ses munitions, s'efforçoit néanmoins encore d'attendre l'arrivée des alliés. Il n'y avoit plus que vingt milles de marche de Lodi à Milan; il n'y en avoit pas davantage de Lodi à Pavie : en sorte que cette seconde ville paroissoit aussi menacée, et que les Impériaux, pour la défendre, devoient diviser leurs forces. L'armée alliée comptoit plus de vingt mille fantassins, une bonne artillerie, une gendarmerie et une cavalerie légère redoutables; tandis que les Impériaux n'avoient que trois

(1) *Galeatius Capella*. L. VI, f. 64. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 374. — Lettres des 26 et 27 juin, de Gio. Batt. Sanga à monsignor di Pola. T. I, f. 225. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 26. — *Paolo Giovio, Vita del cardin. Pompeo Colonna*, p. 163. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 360. — *Benedetto Varchi*. L. II, p. 39. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 578.

mille Allemands, cinq ou six mille Espagnols, très-peu de chevaux, très-peu de vivres, et point d'argent (1). 1526.

Mais le duc d'Urbin joignoit à sa prudence exagérée, à sa défiance excessive des troupes italiennes, un désir secret de voir humilier Clément VII, avec toute cette famille de Médicis, dont il avoit si cruellement éprouvé l'inimitié. Il ne voulut jamais consentir, comme François Guicciardini et les capitaines de l'Église qui s'étoient réunis à lui le 26 juin le demandaient avec instance, à marcher rapidement sur Milan. Le comble de l'imprudence, leur disoit-il, seroit de livrer bataille aux Impériaux avant d'avoir reçu le secours des Suisses. Tout ce qu'il accorda pour les contenter, ce fut d'approcher lentement de Milan, en faisant trois ou quatre milles, de deux jours l'un, et passant l'autre journée dans son camp pour donner ainsi aux Suisses le temps d'approcher. En effet, le 6 juillet, une première avant-garde de cinq cents Suisses vint le joindre à Saint-Martin, à trois milles de Milan, où il étoit parvenu; mais ses lenteurs avoient donné le temps au duc de Bourbon d'arriver de Gênes avec environ huit cents fantassins espagnols, et cent mille écus qu'il apportoit d'Espagne pour les troupes (2).

Malgré l'arrivée de ce renfort, la situation de l'armée impériale à Milan étoit extrêmement critique. Avec un nombre de troupes fort inférieur, elle devoit continuer le siége du château, contenir le peuple, partout prêt à se révolter, et défendre ou l'enceinte beaucoup trop vaste des faubourgs, ou, en les abandonnant, celle de la ville, qui étoit à peine tenable. Aussi les capitaines de la ligue se croyoient-ils assurés qu'à leur approche l'armée impériale se retireroit. Le duc d'Urbin lui-même partagea un jour cette confiance; et le 7 juillet il fit avancer son armée jus-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 376. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 65. — *Josephi Ripamontii Hist. Mediol.* L. IX, p. 715.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 378. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 360. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 579.

1526. qu'à la portée de l'arquebuse : il tira même quelques coups de canon contre les portes; mais découragé dès qu'il rencontra quelque résistance, il fit appeler dès le commencement de la nuit les capitaines de l'Église, et leur déclarant qu'il avoit donné ordre aux troupes vénitiennes de faire leur retraite, il leur conseilla d'en faire autant s'ils vouloient éviter une défaite. Les commandans des troupes de l'Église, surtout Guicciardini, pressèrent le duc d'Urbin, avec les plus vives instances, de révoquer cet ordre, déclarant qu'ils ne pouvoient voir aucun danger dans leur position; mais le duc traitoit Guicciardini avec un dédain affecté, comme un homme de robe qui ne pouvoit comprendre les opérations militaires. Il fut inflexible : la retraite précipitée de l'armée au milieu de la nuit eut presque l'apparence d'une fuite; et, si l'on en peut croire les avis que reçut la cour de Rome, lorsque le duc d'Urbin prit cette résolution pusillanime, les généraux impériaux avoient déjà donné des ordres pour évacuer Milan (1).

Le jour même de cette retraite ignominieuse, le 8 juillet, avoit été choisi par les alliés pour publier solennellement leur confédération à Rome, à Venise et dans toute la France. Cet échec, dont la nouvelle suivit de si près celle de l'alliance, fut regardé par le peuple comme de mauvais augure pour la suite de la guerre (2). En effet, il sembloit confirmer l'expression proverbiale des Italiens, que les armes des Vénitiens et celles de l'Église n'avoient point de tranchant. La défiance, qui cause la ruine de presque toutes les ligues, sembloit déjà se manifester dans celle-ci. Le roi de France n'avoit point agi encore : il aimoit mieux se

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 279. — Lettre de Matteo Ghiberti à monsig. de Pola. Rome, 21 juillet 1526. T. I, p. 230. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 66. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 579. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 40. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 361. — *Paolo Giovio, Vita di Pompeo Colonna*, f. 163.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 382. — *Ist. di Giovio Cambi.* T. XXII, p. 282.

reposer sur les efforts de ses confédérés que sur les siens ; 1526.
et il s'attachoit à des disputes de mots sur les articles du traité, pour retarder sa coopération. Le duc d'Urbin paroissoit n'avoir eu en vue que de compromettre le pape, sans exposer l'armée vénitienne qu'il commandoit; et Clément VII, que toute difficulté rebutoit, que tout danger effrayoit, que toute dépense désespéroit, regrettoit déjà amèrement de s'être laissé engager dans la guerre. Une petite garnison espagnole établie à Carpi, arrêtoit les courriers dans l'état de Parme et de Plaisance, et rendoit peu sûr tout ce pays. Les Colonna, dans leurs châteaux, le duc de Sessa et Hugues de Moncade sur les frontières du royaume de Naples, menaçoient Rome et l'État de l'Église; et déjà l'argent que le pape auroit dû préparer pour une longue guerre, manquoit dès le commencement des hostilités (1).

Mais la douleur que causa la retraite de l'armée à tous les confédérés n'étoit rien encore à côté de celle qu'éprouvèrent les malheureux habitans de Milan. Antonio de Leyva et le marquis de Guasto les jugeoient assez domptés pour n'avoir plus rien à craindre d'eux ; et s'ils avoient encore observé quelque ménagement, quelque ombre de discipline ou de justice, ils y renoncèrent dorénavant. Ils ne recevoient aucun argent pour la solde de leurs troupes, et ils connoissoient assez Charles-Quint pour savoir qu'ils n'en devoient point attendre de lui : mais Milan pouvoit maintenir long-temps encore leur armée, dès qu'ils s'attribuoient la disposition de tout ce que la ville contenoit de richesses. Après avoir soigneusement désarmé les habitans, déjà fort diminués en nombre par la dernière peste, et par une continuelle émigration, ils mirent en quartier leurs soldats dans chaque maison ; ils chargèrent les bourgeois de leur fournir non-seulement les vivres les plus dé-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XV, p. 240. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 362.

1526. licats, mais tout ce qui tentoit leurs fantaisies, ou tout l'argent qu'ils demandoient pour les satisfaire. Toutes les boutiques étoient fermées, tous les métiers étoient suspendus, tous les magasins étoient vides. Les propriétaires s'étoient efforcés de mettre à couvert leurs marchandises dans des cachettes; mais les soldats furetant partout, sous prétexte de chercher des armes, prenoient à discrétion tout ce qu'ils trouvoient. Les femmes et les enfans étoient sans cesse exposés à leur débauche; et lorsqu'un Espagnol avoit tout consumé, et ne trouvoit plus rien dans la maison de son bourgeois, il le forçoit, par des tourmens prolongés, à pourvoir à de nouveaux besoins. Plusieurs d'entre eux tenoient leur hôte garrotté dans la maison, pour être sûrs de le trouver sous leur main lorsqu'ils auroient quelque nouvelle demande à lui faire. Une garde sévère veilloit aux portes de la ville pour empêcher les habitans de s'enfuir en abandonnant toutes leurs propriétés; mais quoique le suicide ait toujours été infiniment rare chez les Italiens, chaque jour on apprenoit que plusieurs malheureux s'étoient précipités dans des puits, ou s'étoient étranglés pour se soustraire à une si atroce tyrannie (1).

Lorsque le duc de Bourbon arriva à Milan, les habitans se flattèrent qu'il auroit plus d'égards que les autres capitaines impériaux, pour des États dont on savoit que Charles-Quint lui avoit promis l'investiture. Les gentilshommes milanais vinrent en députation auprès de lui, pour lui rappeler toutes les preuves d'attachement qu'ils avoient données aux intérêts de l'Empire. Bourbon lui-même en avoit été témoin; il savoit que c'étoit de la main de l'empereur qu'ils tenoient ce prince auquel on leur reprochoit d'être fidèles, tandis que les supplices qu'on leur infligeoit pour les en punir, passoient en cruauté ceux qu'on réserve

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 386. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 63, 65 et ext. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VIII, p. 317. — *Josephi Ripamontii.* L. IX, p. 715.

aux criminels les plus odieux (1). Bourbon parut touché de compassion : il excusa ses compagnons d'armes sur la nécessité des temps, sur les besoins de l'armée ; et en même temps il promit que si les Milanais pouvoient lui donner trente mille ducats, afin de satisfaire en partie l'avidité de ses soldats, il les retireroit tous de la ville. Il invoqua sur sa tête toutes les vengeances du Ciel, s'il manquoit à cette promesse ; et ses sermens obtinrent leur confiance : mais dans l'état d'épuisement où cette capitale autrefois si opulente étoit tombée, trente mille ducats étoient une somme énorme. Cependant chacun s'empressa d'y contribuer avec les derniers écus qui lui étoient restés ; Bourbon reçut l'argent ; puis, manquant effrontément de parole, il ne retira point les soldats de la ville, et ne donna point de sauvegarde aux habitans (2). 1526.

Le malheureux Sforza, enfermé dans le château de Milan, voyoit enfin approcher le moment où le manque de vivres le forceroit à capituler. Pour épargner le peu de munitions qui lui restoient, il se résolut à faire sortir trois cents de ceux qui étoient enfermés avec lui dans le château, sans être en état de le défendre. Comme les assiégeans n'y mirent point d'obstacles, ces malheureux traversèrent, dans la nuit du 17 juillet, les tranchées qui les entouroient : elles étoient si peu profondes, que quoique cette troupe ne fût composée que de vieillards, de femmes et d'enfans, elle les passa sans difficulté. Ces fugitifs, arrivés au camp de Marignan, représentèrent aux généraux de la ligue, d'une part, l'extrémité à laquelle le duc de Milan étoit réduit ; de l'autre, la facilité de le secourir par le chemin qu'ils avoient suivi eux-mêmes (3).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 387.

(2) *Ibidem*, p. 390. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 24. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 65. — *Josephi Ripamontii.* L. IX, p. 717.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 391. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 66. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 366. — Lettre de G. M. Ghiberti. De Rome, 21 juillet. *Lettere de' Principi.* T. I, f. 230.

1526. Déjà cinq mille Suisses étoient arrivés au camp du duc d'Urbin, avec Jean-Jacques de Médicis, châtelain de Musso; et quoique le duc voulût toujours attendre les troupes de la même nation que le roi de France devoit fournir, mais qui n'arrivoient point, il se laissa entraîner par l'importunité de tous ses lieutenans, et il s'approcha jusqu'à deux milles de Milan : seulement il mit quatre jours pour franchir cette distance qu'un homme à pied parcourt aisément en trois heures, et il vint camper le 22 juillet entre l'abbaye de Casaretto et le Navilio. L'assiette de son camp étoit extrêmement forte : mais pour délivrer une garnison assiégée, il s'agissoit d'attaquer et non de se défendre. Tous les officiers du duc d'Urbin le pressoient de les mener aux tranchées; le châtelain de Musso et les Suisses le demandoient au nom de leur honneur; le duc différoit sans cesse, et il délibéroit encore le 24 juillet, lorsqu'il apprit que François Sforza, n'ayant plus de vivres pour la journée, avoit capitulé. En recevant cette nouvelle, le duc d'Urbin s'écria en plein conseil de guerre, qu'elle le soulageoit d'un pesant fardeau, puisque le désir de secourir un allié alloit l'entraîner à commettre une imprudence (1).

Sforza avoit résisté jusqu'à la dernière extrémité; et quand il ne pouvoit plus tenir que quelques heures, il avoit encore obtenu de Bourbon une capitulation honorable, tant ce dernier concevoit d'inquiétude sur le siége du château de Milan, en présence d'une armée fort supérieure en nombre à la sienne. Sforza et tous ceux qui avoient été assiégés avec lui, purent se retirer en liberté où ils voulurent; les droits du premier furent réservés en leur entier, et Bourbon lui promit de le mettre en possession de la ville de Como, qui lui fut assignée pour sa résidence. Mais lors-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 392.—*Galeatius Capella*. L. VI, p. 67. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. III, p. 27. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 366. — *Jacopo Nardi*. L. VIII, p. 318. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 581.

qu'il s'y rendit, après avoir fait visite aux alliés dans leur 1526.
camp, la garnison espagnole de Como refusa d'évacuer la ville : François Sforza de son côté ne voulut pas se mettre entre les mains des Impériaux. Il revint alors au camp des alliés ; il ratifia la ligue que le pape et les Vénitiens avoient conclue en son nom avec le roi de France, et il fut mis en possession de la ville de Lodi, pour qu'une partie tout au moins du duché de Milan reconnût son autorité (1).

Les affaires de la ligue ne prospéroient pas davantage en Toscane ; le pape avoit cru nécessaire de changer le gouvernement de Sienne, parce que ce petit État s'étoit seul déclaré pour le parti impérial, et que placé entre Florence et Rome, il pouvoit servir aux ennemis de la maison de Médicis, pour l'attaquer dans l'une ou dans l'autre ville. Clément s'étoit d'abord engagé dans des intrigues avec des émigrés siennois, pour tenter de surprendre leur patrie ; mais ces menées ayant été découvertes et punies, il avoit voulu ramener ces mêmes émigrés dans leurs foyers à force ouverte. Virginio Orsini, comte de l'Anguillara, Louis, comte de Pitigliano, Gentile Baglione et d'autres capitaines furent chargés de rassembler une petite armée sur les rives de l'Arbia. Ils se présentèrent le 17 juin devant les murs de Sienne, avec neuf pièces d'artillerie, douze cents chevaux et plus de huit mille fantassins ; mais une partie de ceux-ci étoient des paysans rassemblés dans l'état florentin, qui n'avoient ni habitude de la guerre, ni discipline, ni courage. L'armée s'étoit logée imprudemment dans un long faubourg qui n'avoit point d'issue latérale ; et les commissaires avoient permis que les vivandiers embarrassassent par leurs échoppes la seule rue qui leur servoit de dégagement, de manière qu'il ne lui restoit pas quinze pieds de largeur. Un si grand désordre régnoit dans cette

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 394. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 367. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 28. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 68.

1526. armée; les soldats, qui diminuoient tous les jours par la désertion, montroient tant d'indiscipline et de lâcheté, que Clément, ne pouvant attendre une heureuse issue de cette expédition, envoya ordre de retirer l'artillerie et de s'éloigner. Cet ordre devoit s'exécuter le 26 juillet; mais le 25 à deux heures après midi, quatre cents soldats sortis de Sienne vinrent attaquer la garde qui couvroit l'artillerie; celle-ci, composée de Corses venus avec le comte de l'Anguillara, commença aussitôt à fuir. Dès que les vivandiers les virent venir sur eux, dans leur empressement de mettre en sûreté leurs effets, ils encombrèrent tellement la rue qu'il falloit traverser, de bêtes de somme chargées, de ballots et de barils, qu'il n'y avoit plus de place pour se retirer ni pour combattre. La confusion augmenta la terreur panique. Aucun soldat n'écouta plus la voix de ses chefs, les fantassins, cavaliers, capitaines et vivandiers, ne formèrent plus qu'une seule cohue, dont la terreur sembloit augmenter à mesure qu'elle s'éloignoit davantage du danger. Huit mille hommes furent mis en déroute par quatre cents soldats; ils s'enfuirent pendant dix milles, et jusqu'à la Castellina, quoique les Siennois les eussent poursuivis à peine un mille hors de leur ville; ils abandonnèrent dix canons des Florentins, et sept des Pérousins qui furent conduits en triomphe à Sienne, avec tout leur équipage; et, à la Castellina, où ils étoient déjà fort loin des ennemis, ils firent fermer les portes, comme s'ils couroient encore le plus grand danger (1).

La honteuse défaite des Florentins justifioit peut-être en partie la résolution du duc d'Urbin, de ne plus mettre sa confiance dans l'infanterie italienne, et d'éviter toute

(1) Lettre de Francesco Vettori à Macchiavel. Florence, 7 août 1526. *In Lettere familiari a Macchiavelli.* Opere. T. VIII, p. 211. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 394. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 284. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 360. — *Orlando Malavolti.* P. III, L. VII, f. 130. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 582.

bataille. La ligue lui paroissoit avoir de grandes ressources pécuniaires, tandis que le désordre des finances de l'empereur exposoit sans cesse son armée à se dissiper faute d'argent. Cependant il auroit dû penser aussi que, pour encourager les peuples, les attacher à son parti, et resserrer les liens de la ligue, il avoit besoin de succès éclatans; qu'un état qui se défend seul contre plusieurs, peut se sauver en temporisant, parce qu'aucune lenteur n'excite en lui la défiance; mais que les ligues, sans cesse exposées à se dissoudre, ont d'autant plus de chances contre elles que leurs opérations demandent plus de temps. Chaque revers peut leur enlever un de leurs confédérés; et lorsqu'elles annoncent de la défiance de leurs forces, elles éveillent bien davantage encore la défiance de leurs sujets. 1526.

Les confédérés, en effet, avoient déjà les plus fortes raisons de se défier les uns des autres; et le pape surtout pouvoit à bon droit se plaindre d'être abandonné par ceux pour lesquels il s'étoit engagé dans le danger. Les rois de France et d'Angleterre s'étoient associés à la ligue d'Italie; mais ils avoient laissé perdre plus de la moitié du temps propre à entrer en campagne, sans donner aux Italiens aucun secours. La cour de Rome et le sénat de Venise ne purent croire qu'une si étrange négligence ne cachât pas quelque projet secret. L'évêque de Bayeux, ambassadeur de France à Venise, écrivit lui-même le 22 juillet au roi François Ier et à sa mère, pour demander à être rappelé, laissant voir assez clairement qu'il croyoit les Italiens trahis par la cour de France, et qu'il ne vouloit pas coopérer à la ruine de sa patrie (1). Jean-Baptiste Sanga, confident du dataire, et l'un des hommes d'état les plus habiles de Rome, fut envoyé en France et en Angleterre pour montrer à ces deux cours que leurs délais assuroient la victoire de l'empereur, pour démêler les vues secrètes de celle

(1) Lettres de l'évêque de Bayeux, de Venise, 22 et 23 juillet, au roi et à madame la régente. *Lettere de' Principi*. T. II, f. 1 et 2.

1526. de France, et pour offrir à François Ier le duché de Milan, s'il étoit impossible de le faire concourir à la guerre d'une manière désintéressée; car si la cour de Rome ne pouvoit obtenir son but principal de chasser les barbares d'Italie, au moins croiroit-elle avoir eu quelque succès, si elle faisoit en sorte que leurs forces y fussent balancées (1).

La mission de Sanga en France convainquit les confédérés que le roi étoit de bonne foi, qu'il avoit pour le moment renoncé à toute ambition par rapport à l'Italie, et que sa mère et ses conseillers s'opposeroient vivement à ce qu'il prétendit de nouveau y dominer. Mais la lenteur inouie des trésoriers pour payer l'argent promis, des généraux pour se mettre en marche, des marins peur appareiller, tenoit au goût désordonné de François Ier pour ses plaisirs, à sa nonchalance, et à l'extrême négligence avec laquelle le servoient ses ministres. Après avoir parlé avec vivacité sur les affaires, il en renvoyoit toujours la décision à son conseil; celui-ci, sur chaque article, faisoit de nouveau consulter le roi : mais le roi étoit à la chasse, ou bien il donnoit des fêtes, et deux ou trois jours se perdoient pour chacun des points qui n'auroient pas dû souffrir un retard d'une demi-heure (2). Sanga obtint enfin que le marquis de Saluces se mît en mouvement pour entrer en Piémont, avec cinq cents lances françaises, et qu'une flotte de seize galères et quatre galions sous les ordres de Piétro Navarro, appareillât des ports de Provence pour se joindre à celle des alliés italiens (3).

Le même nonce eut moins de succès en Angleterre, où Henri VIII et son favori, le cardinal Wolsey, refusèrent

(1) Lettre de G. M. Ghiberti à l'évêque de Bayeux. Rome, 1er août 1526. *Lettere de' Principi*. T. II, f. 3.

(2) Lettre de G. B. Sanga à G. M. Ghiberti, d'Amboise, 3 août 1526 : pleine de détails curieux sur la cour de France. *Lettere de' Principi*. T. II, f. 4 v.

(3) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 398. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 362.

de prendre pour cette année aucune part aux affaires d'Italie, et ne lui donnèrent que de vaines promesses de secourir le pape l'année suivante, si l'ambition de l'empereur le mettoit en effet dans un danger réel (1). Ce danger existoit déjà. Charles-Quint faisoit armer dans les ports de Catalogne une flotte de vingt-cinq vaisseaux, destinée à ramener en Italie M. de Lannoy, vice-roi de Naples, avec sept ou huit mille hommes de vieilles troupes. On ne pouvoit savoir encore avec précision ni quand le vice-roi appareilleroit, ni où il comptoit descendre. Toutefois la ligue, et surtout la cour du pape, voyoient avec inquiétude que les Impériaux avoient à leur disposition les ports de Gênes, et ceux de l'État de Sienne; qu'en débarquant dans les premiers, ils mettoient en danger l'armée italienne de Lombardie; et dans les seconds, ils menaçoient Florence ou Rome. Aussi le nonce du pape et l'ambassadeur vénitien sollicitoient-ils Piétro Navarro de mettre en mer avec la flotte française, et de se joindre à la leur, non-seulement pour disputer le passage au vice-roi, mais encore pour assiéger Gênes, et en changer le gouvernement (2). 1526.

L'attaque sur Gênes, à laquelle se préparoit déjà André Doria avec onze galères pontificales et treize vénitiennes, ne pouvoit réussir, si l'armée de terre ne la secondoit en même temps. Le duc d'Urbin, qui n'avoit pas voulu attaquer les Espagnols à Milan, avoit encore ce parti à prendre pour rétablir la réputation de son armée; et Guicciardini envoya Macchiavel auprès de lui pour l'en solliciter (3). Le duc avoit été joint par cinq mille Suisses; et un mois

(1) Lettres de G. M. Ghiberti au protonotaire Gambara, nonce ordinaire en Angleterre, des 11 et 13 septembre 1526. *Lettere de' Principi.* T. II, f. 11.

(2) Lettres du dataire à André Doria, et de Guicciardini à Pésaro. *Lett. de' Principi.* T. II, f. 9 et 13. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 397.

(3) *Macchiavelli Legazioni.* T. VII, p. 456. *Istruzione.*

1526. plus tard, ceux qu'avoit promis le roi de France arrivèrent aussi après des lenteurs infinies; de sorte qu'il en comptoit treize mille dans son armée. Il n'avoit plus de prétextes pour rester dans l'inaction ; mais au lieu d'une entreprise vraiment utile, il s'attacha, le 6 août, au siége de Crémone. Il le conduisit avec sa lenteur et sa timidité ordinaire : il y persista malgré les instances du pape et du commissaire général Guicciardini; et il rendit ainsi son armée inutile à la ligue jusqu'au 23 septembre, que Crémone capitula (1).

Pendant ce temps, les trois flottes de la ligue s'étoient enfin réunies à Livourne; et le 29 août Piétro Navarro commença le siége de Gênes par mer. Les galères françaises avoient leur refuge à Savone, celles du pape et celles des Vénitiens à Porto-Fino; et comme elles avoient réduit à leur obéissance la plus grande partie des deux Rivières, qu'elles arrêtoient le commerce des Génois, et qu'elles leur faisoient déjà éprouver de grandes difficultés pour les vivres, il paroissoit probable que la ville ne tarderoit pas à capituler, lorsqu'elle seroit aussi attaquée par l'armée de terre (2).

Mais alors même on put éprouver combien il est dangereux pour une ligue de perdre du temps, puisqu'elle est exposée à se dissoudre par les accidens qui peuvent frapper séparément chacun de ses membres. Le pape, découragé par les mauvais succès qu'il avoit eus en Toscane et en Lombardie, et inquiet des rassemblemens de soldats

(1) *Lettera di Guicciardini al datario. Casanetto*, 24 septembre 1526. *In Lettere de' Principi*. T. II, f. 14. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 403. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 367. — *Galeatius Capella*. L. VI, p. 69. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 28. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 583.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 402. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 364. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 583. — Lettre de Ghiberti, datario, au protonotaire Gambara. Rome, 11 septembre 1526. T. II, f. 11.

que don Hugues de Moncade et le duc de Sessa faisoient dans les fiefs des Colonna, prêta l'oreille aux propositions d'accommodement que Vespasien, fils de Prosper Colonna, en qui il avoit une grande confiance, vint lui faire au nom de toute sa famille. Un traité fut signé entre eux, le 22 août, par lequel les Colonna s'engagèrent à évacuer Anagni, et à retirer tous leurs gens de guerre dans le royaume de Naples, qu'ils se réservoient de pouvoir défendre contre qui que ce soit; tandis que le pape leur promettoit le pardon de toutes leurs offenses, et supprimoit le monitoire qu'il avoit émis contre le cardinal Pompée Colonna. Après la signature de ces articles, Clément VII, toujours empressé de réduire ses dépenses, se hâta de licencier tous les gendarmes, et presque tous les fantassins qu'il avoit levés pour sa défense (1). 1526.

Mais Pompée Colonna, animé contre Clément VII d'une haine implacable, n'avoit fait entamer cette négociation avec lui que pour le surprendre plus sûrement. Don Hugues de Moncade, digne élève de César Borgia, lui avoit conseillé cette trahison, l'assurant que le désir de Charles-Quint étoit de faire périr Clément VII, ou tout au moins de le faire déposer par un concile, et que ce seroit à lui Colonna que la tiare seroit assurée par tout le parti impérial. Le duc de Sessa, ambassadeur ordinaire de l'empereur, venoit de mourir à Marino; Moncade le remplaçoit : il étoit l'ame de toutes les intrigues des Colonna, et il favorisoit les rassemblemens de troupes que faisoient ceux-ci dans leurs fiefs, autour du lac Albano (2).

Ces mouvemens militaires n'avoient pu échapper entièrement aux ministres du pape. Cependant ils ne s'attendoient encore à aucune hostilité, lorsque le matin du 20

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 405. — *Galeatius Capella*. L. VI, f. 69. — *Paolo Giovio*, *Vita di Pompeo Colonna*, p. 163. — *Jacopo Nardi*. L. VIII, p. 318. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 360.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 406.

1526. septembre, ils apprirent que dès la nuit précédente les Colonna s'étoient emparés de la porte de Rome, auprès de Saint-Jean-de-Latran; qu'ils s'étoient avancés dans ces quartiers déserts sans y trouver aucune résistance, et qu'ils étoient enfin arrivés dans la place des Saints-Apôtres, où est leur palais. Le cardinal Pompée, Vespasien, auquel le pape avoit accordé tant de confiance, et Ascagne Colonna, étoient à la tête de sept à huit mille paysans armés, presque tous rassemblés dans leurs fiefs(1).

Deux cardinaux furent envoyés aux Colonna pour savoir le motif de leur entrée hostile dans Rome, et pour réclamer l'observation de la paix conclue un mois auparavant; mais les Colonna refusèrent de les entendre. Deux autres cardinaux furent envoyés au Capitole pour appeler le peuple romain aux armes et à la défense du Saint-Siége; mais le peuple, qui attribuoit au pape tous les désordres de l'administration, et qui se réjouissoit de ses calamités, au lieu de s'armer, garnit sans défiance les fenêtres et les portes des boutiques, pour voir défiler les troupes des Colonna (2).

Celles-ci traversèrent le quartier le plus peuplé de la ville pour arriver au Ponte-Sisto; puis du quartier de Transtévère, elles suivirent le Borgo-Vecchio, jusqu'au Vatican. Clément VII vouloit les attendre dans son palais et sur son trône; il vouloit tenter si sa présence leur imprimeroit quelque respect, ou braver la mort dont le menaçoient leurs cris sacriléges. Les instances de ses cardinaux le déterminèrent enfin vers midi à se retirer au

(1) Lettre de Girolamo Negro à Antonio Micheli. De Rome, 24 octobre 1526. *Lett. de' Princ.* T. I, f. 234. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 407. — *Paolo Giovio, Vita di Pompeo Colonna*, p. 164. — *Paolo Paruta.* p. 368. — *Ben. Varchi.* L. II, p. 43. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 29. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 319. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 287.

(2) *Lettere de' Principi.* T. I, f. 234. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 740. — *Paolo Giovio, Vita di Pompeo Colonna,* f. 164.

château Saint-Ange, lorsque les soldats remplissoient déjà 1526.
son palais et le temple de Saint-Pierre, et qu'ils s'arrêtoient à piller ses meubles et tous ses ornemens sacrés. Pendant trois heures, l'église métropolitaine de la chrétienté et le palais du souverain pontife furent abandonnés à leur rapacité. Les soldats se répandirent ensuite dans les maisons des cardinaux et des courtisans; ils pillèrent aussi le tiers à peu près du Borgo-Nuovo : mais l'artillerie du château Saint-Ange les empêcha de s'en approcher davantage (1).

Lorsque la nuit fut venue, les Colonna retirèrent leurs troupes chargées de butin vers le quartier où étoient situés leurs palais. Cependant Clément VII fit inviter don Hugues de Moncade, lieutenant-général de l'empereur, et qui paroissoit le chef de l'expédition, à une conférence au château Saint-Ange. Moncade se fit donner auparavant en otage deux cardinaux, neveux du pape. Il étoit loin de supposer que l'avarice et la malversation des officiers pontificaux avoient été telles qu'il n'y avoit pas, dans cette forteresse, des vivres pour vingt-quatre heures; en sorte qu'il auroit pu y prendre le pape à discrétion. Il se contenta de lui demander une trève séparée de quatre mois; elle fut bientôt conclue. Clément VII devoit immédiatement retirer toutes ses troupes sur la rive méridionale du Pô, faire abandonner à André Doria et à ses galères le siége de Gènes, pardonner aux Colonna, et à tous ceux qui l'avoient offensé, et donner des otages pour l'observation de ces conditions (2).

Pompée Colonna et ses amis furent désespérés d'un traité qui non-seulement renversoit leurs espérances,

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 408. — *Paolo Giovio*, *Vita di Pompeo Colonna*, p. 165. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 361.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVII, p. 408. — *Vita di Pompeo Colonna*, p. 166. — *Paolo Paruta*, *Ist. Ven.* L. V, p. 369. — *Galeatius Capella*. L. VI, f. 70. — *Bened. Varchi*. L. II, p. 44. — *Ist. di Giov. Cambi*. T. XXII, p. 288.

1526. mais qui même les laissoit pour l'avenir à la merci du pape, malgré toutes les garanties qu'on demandoit de lui : mais Hugues de Moncade avoit obtenu son but, et la ligue étoit désorganisée. Guicciardini reçut au camp, devant Crémone, le 24 septembre, la nouvelle de la trêve; le marquis de Saluces, avec les cinq cents lances françaises, si longtemps attendues, et si cruellement retardées, devoit arriver le lendemain. Guicciardini offrit de feindre, deux ou trois jours encore, qu'il n'avoit point eu de nouvelles de Rome, si, pendant ce temps, on pouvoit tenter quelque attaque importante sur Milan : mais il trouva la même irrésolution et la même timidité que de coutume dans les chefs auxquels il étoit associé; en sorte que le 7 octobre il ramena ses troupes à Plaisance, de l'autre côté du Pô (1). Jean de Médicis, il est vrai, ne le suivit pas; il déclara qu'il étoit à la solde du roi de France, et il demeura au camp de la ligue avec quatre mille fantassins (2).

Malgré le départ du contingent pontifical, l'armée de la ligue étoit toujours fort supérieure en forces à celle des Impériaux. Le marquis de Saluces y avoit amené cinq cents lances et quatre mille fantassins; on y comptoit encore quatre mille Italiens de Jean de Médicis, quatre mille Suisses, deux mille Grisons, et l'infanterie vénitienne, qui passoit pour forte de dix mille hommes, quoiqu'elle fût toujours fort au-dessous du complet : mais le duc d'Urbin, qui la commandoit, sembloit chercher des prétextes pour éviter d'agir. S'il s'étoit montré seulement devant Gênes, toujours bloquée et souffrant cruellement, faute de vivres, il l'auroit déterminée à se rendre; au lieu de le faire, il demeura au camp devant Crémone jusqu'au dernier jour d'octobre. Il passa ensuite à Pioltello,

(1) Lettre de Guicciardini au dataire, du 24 septembre. T. II, f. 14. *Lettere de' Principi.*

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 411. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 70.

où il engagea une assez forte escarmouche avec le duc de 1526.
Bourbon; et il comptoit encore fortifier Monza, puis Marignano, et peut-être Biagrasso avant de s'approcher de Gênes (1).

Mais les Impériaux ne lui laissèrent pas le temps d'exécuter ses tardifs projets. Charles-Quint, à qui les confédérés avoient dénoncé leur ligue seulement le 4 septembre, en lui dictant les conditions sous lesquelles ils consentoient à l'y admettre, les avoit refusées comme honteuses. Il continuoit à faire armer à Carthagène la flotte qui devoit ramener le vice-roi en Italie, avec six mille fantassins: en même temps il sollicitoit son frère Ferdinand de lui faire passer des secours d'Allemagne; mais comme il ne lui envoyoit point d'argent, que Ferdinand étoit fort pauvre, et que la défaite des Hongrais à Mohacz ouvroit l'Allemagne aux Turcs, ces renforts auroient pu tarder long-temps encore. L'armée qui défendoit le Milanez, après avoir achevé de consumer le pays, auroit à son tour été détruite par la misère, si le même Georges Frundsberg qui avoit conduit les Allemands au secours de Pavie, n'avoit suppléé, par sa fortune privée et par son crédit, à ce que Charles-Quint ne pouvoit faire. Son fils Gaspard étoit alors enfermé à Milan, comme il l'avoit été l'année précédente à Pavie: Georges Frundsberg, pour le délivrer, appela à lui ses anciens compagnons d'armes; il leur promit un nouveau et riche butin à rassembler dans ces campagnes d'Italie que les généraux ne protégeoient plus contre aucune déprédation. Il rappela vivement à leur souvenir cette vie de licence qu'ils avoient menée eux-mêmes, et que goûtoient encore leurs compagnons d'armes; et il les détermina à le suivre avec un seul écu d'engagement, en se fiant à leur épée pour trouver une plus riche paye, et des provisions partout où ils passeroient. Il rassembla, entre Bolzano et Marrano, treize à quatorze mille landsknechts, avec cinq

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 411.

1526. cents chevaux que lui avoit donnés l'archiduc Ferdinand, sous les ordres du capitaine Zucker; et vers le commencement de novembre il se mit en chemin pour l'Italie (1).

Les Vénitiens ne surent point fermer à Frundsberg le chemin des montagnes : il déboucha par Val-de-Sabbia, Rocca d'Anfò et Salò, et il arriva jusqu'à Castiglion delle Stivière, dans l'État de Mantoue. Le duc d'Urbin, pour lui barrer le chemin, avoit établi son quartier à Vavrio sur l'Adda, entre Trezzo et Cassano; il en repartit le 19 novembre, non point pour livrer bataille aux landsknechts, mais pour les inquiéter dans leur marche avec toute sa cavalerie légère, leur couper les vivres et enlever leurs traîneurs. Frundsberg sembloit incertain dans ses projets, et l'on ne pouvoit encore décider s'il vouloit passer l'Adda et marcher sur Milan, ou passer le Pô, et marcher sur Modène et Bologne. On trembloit déjà, à Florence et à Rome, que cette armée barbare, attirée par les richesses de ces deux capitales, ne vînt les saccager; et l'on n'avoit aucune force à lui opposer. Le 24 novembre, Frundsberg s'approcha de Borgoforte sur le Pô; il étoit entré dans cette riche campagne, entourée de rivières, qu'on nomme *le Serraglio* de Mantoue. Le duc d'Urbin le suivit, et Jean de Médicis le serroit de près avec son ardeur accoutumée. Comme il savoit que les Allemands étoient entrés en Italie sans artillerie, il se croyoit hors de portée de leur feu : mais le duc de Ferrare venoit de leur prêter quatre fauconneaux; et à la seconde décharge de ces pièces de campagne, Jean de Médicis eut la cuisse emportée. On le transféra à Mantoue, où il mourut le 30 novembre. Quoique âgé seulement de trente-neuf ans, il s'étoit déjà acquis la réputation la plus brillante : de toute l'armée du duc d'Urbin,

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 412. — *Anonimo Padovano, presso Muratori, Annali d'Italia.* T. X, p. 197. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 371. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 362. — *Georg. von Frundsberg.* L. IV, p. 73, 75, 79.

les ennemis ne redoutoient que lui. Sa valeur et son impétuosité s'étoient communiquées à tous ses soldats, qui continuèrent à faire un corps désigné, pour la seconde fois, par le nom de Bandes Noires; parce qu'ils changèrent de nouveau leurs étendards blancs contre des noirs, en signe de deuil, ainsi qu'ils l'avoient déjà fait une fois à la mort de Léon X (1). 1526.

Comme on voyoit chaque jour se développer, dans Jean de Médicis, la science militaire, la prévoyance et la justesse des aperçus; comme chaque jour il acquéroit de l'expérience et de la maturité, les Italiens se flattoient de le voir parvenir au premier rang parmi les généraux du siècle, et n'espéroient qu'en lui pour rétablir l'honneur de leurs armes et l'indépendance de leur patrie. Macchiavelli montroit cette confiance, dans une lettre qu'il écrivit à Guicciardini, le 15 mars 1525, pour qu'il la communiquât au pape. Il vouloit que Clément VII, au lieu de s'engager lui-même dans une guerre qui l'exposoit si fort, et qui lui avoit si mal réussi, aidât secrètement Jean de Médicis à former une compagnie d'aventure, comme celles du quatorzième siècle, et qu'en suivant cette carrière indépendante, celui-ci ne comptât que sur la guerre pour nourrir la guerre, et travaillât à l'expulsion des barbares d'Italie, afin d'y fonder pour lui-même une monarchie puissante. Mais le pape jugea ce projet trop hardi, et ne voulut pas l'adopter (2).

Après la mort de Jean de Médicis, le duc d'Urbin cessa de suivre et d'inquiéter les Allemands. Ceux-ci passèrent le Pô le 28 novembre, et répandirent une grande terreur

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 416. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 71. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 584. — *Vita di Pompeo Colonna,* f. 167 v. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 320. — *Giov. Cambi,* p. 293, 298. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 363. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 51. — *Fil. Nerli.* L. VII, p. 144. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 51. — *Georg. von Frundsberg.* L. V, f. 86.

(2) *Macchiavelli, Lettere familiari.* L. VIII, p. 191.

1526. à Modène, à Bologne, et jusqu'en Toscane. Cependant Frundsberg, après quelques jours d'incertitude, commença à remonter à petites journées, le long de la rive droite du Pò, ravageant le territoire de Modène, de Reggio, de Parme et de Plaisance. Guicciardini, qui commandoit dans ces provinces au nom de l'Église, sollicitoit en vain le duc d'Urbin de venir à son secours : celui-ci, après lui en avoir donné quelque temps l'espérance, se fit défendre par le sénat de Venise de passer le Pò (1).

Frundsberg n'attaquoit aucune des villes fortifiées; mais il invitoit le connétable de Bourbon à venir s'unir à lui entre Plaisance et Alexandrie : et en effet, le dernier jour de l'année, il assit son camp entre la Nura et la Trebbia; tandis que Bourbon faisoit de vains efforts pour tirer son armée de Milan. Ses soldats, auxquels l'empereur devoit d'immenses arrérages, ne vouloient point quitter, sans être payés, une ville abandonnée à toutes leurs exactions et à tous leurs caprices. Bourbon, pour tirer quelque argent des Milanais, employa de nouvelles menaces et de nouveaux supplices : il fit condamner Girolamo Moroni à perdre la tête; et le jour même destiné à l'exécution, il lui vendit, pour vingt mille ducats, la liberté et la vie. Mais Moroni, qui resta dès-lors auprès de Bourbon, acquit bientôt, par la dextérité de son esprit et l'étendue de ses connoissances, un si grand crédit sur lui que, de son prisonnier, il devint son conseiller le plus intime et l'arbitre de tous ses mouvemens (2).

Le pape avoit remarqué que, dans le traité que Moncade lui avoit imposé le 21 septembre, au château Saint-Ange, les intérêts des Colonna avoient été sacrifiés à ceux de l'empereur; il augura qu'ils seroient de même abandonnés dans la suite. Quoiqu'il eût retiré son armée de

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 416. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 363. — *Georg. von Frundsberg Kriegs-staten.* B. IV, f. 81.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 419. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 71. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 585.

Lombardie et sa flotte des mers de Gènes, en exécution 1526.
de cette convention, il ne différa que peu de jours à faire éclater son courroux contre les Colonna. Il avoit rappelé à Rome Vitello Vitelli, avec quelques centaines de chevaux, deux mille Suisses et trois mille fantassins italiens (1). Dès qu'il eut rassemblé cette petite armée, il l'envoya dans les fiefs des Colonna, en lui donnant l'ordre de brûler et de détruire tous leurs villages. Les riantes collines qui entourent le lac d'Albano et tout le pays qui s'étend de là jusqu'aux frontières de l'Abruzze, furent alors exposés à une dévastation dont on pourroit encore distinguer aujourd'hui les traces. Marino et Montefortino furent brûlés; Gallicano et Zagarolo, rasés; quatorze autres villages, saccagés et détruits; et l'État romain fut inondé d'une multitude de vieillards, d'enfans et de femmes, réduits à mendier leur pain. En même temps, un monitoire priva le cardinal Colonna de sa dignité, et condamna toute sa famille comme coupable de rébellion et de trahison. Subiaco, qui étoit le château favori de Pompée Colonna, fut traité avec la plus excessive cruauté : on usa de moins de rigueur envers Ghinazzano, où Prosper Colonna avoit bâti un palais magnifique. La citadelle de Montefortino, et le château de Rocca di Papa, résistèrent seuls à toutes les attaques des troupes de l'Église (2).

Pendant le même temps, la flotte de Carthagène, dont on avoit craint si long-temps l'arrivée, avoit mis en mer ; elle portoit, avec le vice-roi de Lannoy, trois cents chevaux, deux mille cinq cents Allemands et trois ou quatre mille

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 410. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 32. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 48. — *Vita del card. Colonna*, f. 167. — Lettres du dataire au card. Trivulzio, légat à cette armée, du mois de décembre 1526. *Lettere de' Principi.* T. II, f. 24 et seq.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 414. — *Paolo Giovio, Vita del card. Colonna*, f. 168. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, f. 319 — *Lettere al card. Trivulzio. Lettere de' Principi.* T. II, f. 35 et seq.

1526. Espagnols. Clément VII n'hésita point à ordonner à André Doria de retourner à la flotte alliée, et de disputer le passage aux Espagnols. Mais Louis Armèro, amiral des Vénitiens, étoit entré à Porto-Vénère avec une moitié de ses galères; Piétro Navarro étoit en station devant le promontoire de San-Fruttuoso, qui sépare le bassin de Gènes de celui de Porto-Fino, et il n'avoit que dix-sept galères avec lui, lorsqu'il vit paroître, au mois de novembre, la flotte du vice-roi, forte de trente-six galères, avant l'époque où il l'attendoit. Il n'hésita pas à l'attaquer, et à appeler à son aide Louis Armèro: le gros temps empêcha celui-ci de sortir du port, et déroba bientôt la flotte espagnole aux attaques de Navarro et d'André Doria. Il ne put échapper, il est vrai, qu'après avoir perdu deux galères et en avoir eu trois autres si endommagées, qu'il restoit peu d'espérance de les sauver (1).

Le vice-roi vint se mettre à couvert de la tempête et de la poursuite de ses ennemis, dans le port de Santo-Stéfano, de l'État de Sienne. Si là il avoit débarqué sa troupe et marché aussitôt sur Rome, il y auroit trouvé peu de résistance; et la cour du pape avoit déjà perdu tout espoir (2). Mais Lannoy, qui arrivoit en Italie, ne savoit pas au juste quel étoit l'état des alliés: il avoit trouvé beaucoup de résistance sur mer; il pouvoit en attendre une égale sur terre: il jugea plus convenable de continuer sa route vers Gaëte, où il débarqua ses troupes. Là, le pape lui envoya le général des Franciscains, pour entrer en traité avec lui; et Lannoy parut fort disposé à écouter des propositions. François Guicciardini négocioit d'autre part, au nom du

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 414-416. — *Paolo Giovio*, f. 167. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 365. — *Petri Bizarri.* L. XIX, p. 463. — *Uberti Folietæ.* L. XII, p. 729. — *Agostino Giustiniani.* L. VI, f. 278. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 320.

(2) Lettre du dataire au nonce en Angleterre. Rome, 7 décembre 1526. *Lettere de' Principi.* T. II, f. 20.

pape, avec le duc de Ferrare; il lui offroit la restitution de Modène et de Reggio, moyennant un paiement de deux cent mille ducats et en même temps le commandement de l'armée de la ligue : mais ces propositions arrivèrent trop tard, et Alphonse d'Este, qui étoit demeuré long-temps incertain entre les deux partis, venoit de traiter avec l'empereur (1). 1526.

Quelque espoir d'une paix générale sembloit luire de nouveau : l'empereur paroissoit se relâcher de ses prétentions, et les alliés étoient rebutés d'efforts qui avoient obtenu jusqu'alors si peu de succès. Mais quoiqu'on parût d'accord sur plusieurs points, la complication des intérêts et la distance des potentats retardoient et entravoient la négociation. Tandis qu'on demandoit des instructions à Paris, à Madrid et à Londres, pour un traité négocié à Rome, les événemens marchoient avec rapidité; et celui qui avoit obtenu quelque avantage, se hâtoit de retirer les concessions qu'il avoit faites. Ainsi le temps s'écouloit sans qu'on arrivât à aucun résultat; et l'année 1526, qui avoit été signalée par tant de souffrances et de misères, laissoit, en se terminant, prévoir, pour la suivante, plus de malheurs et de désastres encore (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 414. — Lettre du dataire au protonotaire Gambara, nonce en Angleterre. *Lettere de' Principi.* T. II, f. 21.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVII, p. 421. — Lettre du dataire à l'évêque de Bayeux, pour justifier la conduite du pape. Rome, 17 décembre 1526. *Lettere de' Principi.* T. II, f. 30.

CHAPITRE CXVIII.

Le connétable de Bourbon conduit l'armée impériale vers la Toscane : Clément VII, après avoir obtenu des avantages dans le royaume de Naples, traite avec le vice-roi ; prise et sac de Rome. Florence se remet en liberté.

1527.

1527. L'ITALIE, depuis long-temps abandonnée aux ravages des nations barbares, éprouvoit des calamités toujours croissantes. Ses habitans étoient déjà parvenus au plus haut terme de la civilisation ; ils étoient déjà en possession de toute la gloire que les lettres, les arts, les sciences, leur ont procurée; ils connoissoient toutes les jouissances que la vie sociale peut promettre, et ils étoient plongés dans un abîme de misères, que les progrès qu'ils avoient faits jusqu'alors, rendoient plus douloureuses pour eux. Cependant tous les maux précédens étoient peu de chose, à côté des maux que devoit leur amener l'année 1527, année de honte pour ceux qui les accablèrent, et de désolation pour eux; année dans laquelle les fléaux de la peste, de la guerre et de la famine se réunirent pour les écraser, et dans laquelle chacun d'eux fut aggravé par des circonstances jusqu'alors inouïes.

Presque toutes les calamités qui frappent les peuples s'adoucissent en se prolongeant; l'habitude rend les unes supportables; pour d'autres, l'expérience apprend à les prévenir : les efforts combinés de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés, rétablissent en peu de temps

quelque ordre, là où tout paroissoit d'abord confusion et anarchie. Mais la guerre devient d'autant plus cruelle pour le malheureux pays qui en est le théâtre, qu'elle a duré plus long-temps. Les besoins sont les mêmes, la consommation ne diminue point; mais les provisions sont épuisées et la reproduction a cessé. Les exactions de l'année précédente semblent un titre pour en imposer de semblables, tandis que c'est justement parce qu'on a beaucoup payé qu'il ne reste plus de moyen de payer encore. Dans l'esprit des soldats, l'honneur des armes se sépare toujours plus des anciennes notions de justice, de morale, d'humanité. Ceux qui, sortant de la maison paternelle, auroient encore rougi de toute violence non nécessaire, de tout attentat contre la propriété au-delà de ceux que justifient les lois de la guerre, s'accoutument, après quelques campagnes, à ne reconnoitre de législation que la force, à se jouer de la douleur et de la misère des autres, à s'enorgueillir de leur propre insensibilité. Souvent, sans que leur cœur soit corrompu, ils adoptent comme esprit de leur état, l'esprit du plus farouche de leurs compagnons d'armes; l'opinion de leur corps, au lieu d'être un soutien pour leur morale, est un abime dans lequel toutes les énormités tombent inaperçues. Ils détruisent alors pour détruire; ils maltraitent pour s'amuser à voir souffrir; et leur cœur endurci ne conserve plus aucun de ces sentimens pieux que les leçons de leurs mères y avoient développés. 1527.

C'est à cet état de férocité qu'étoient alors arrivés les soldats qui dévoroient l'Italie. Ceux que Bourbon commandoit à Milan, avoient, pendant toute une année, vécu à discrétion chez de malheureux bourgeois abandonnés à tous leurs mauvais traitemens. Ils les tenoient garrottés dans leurs propres maisons, pour leur arracher, par des tortures, tout ce qui pouvoit satisfaire leurs caprices. Ils s'étoient fait un jeu de déshonorer sous leurs yeux leurs femmes et leurs filles. Leurs oreilles s'étoient endurcies

1527. aux cris de désespoir de ces infortunés; et quand leur hôte prisonnier s'échappoit de leurs mains pour se précipiter par une fenêtre, ou se jeter dans un puits, afin de finir ses misères, l'avare Castillan s'en consoloit, en pensant qu'apparemment il ne lui restoit plus rien à perdre, et il saisissoit un autre Milanais pour le livrer aux mêmes tortures.

Les Allemands que Frundsberg conduisoit en Italie, s'ils ne s'étoient pas encore souillés par les mêmes cruautés, avoient du moins été tirés de leur patrie par l'espoir qu'on leur avoit donné d'y prendre part. C'étoit en leur promettant d'abandonner de même à leur discrétion les riches habitans des villes, qu'on les avoit déterminés à former une armée, sans pouvoir leur offrir aucune solde. Ils connoissoient le désordre de leur empereur, et la pauvreté de leur capitaine: mais on leur avoit promis les vins et les femmes de l'Italie, et c'étoit à leurs avides mains à se pourvoir elles-mêmes d'une solde.

Cependant cette solde qu'on ne leur donnoit jamais, leur étoit due: les mois couroient; et la dette reconnue de leurs généraux s'augmentoit sans cesse. Les soldats savoient bien qu'ils ne seroient pas payés; mais ils n'abandonnoient pas pour cela leurs prétentions. Ils s'en faisoient un droit au contraire, pour rejeter absolument le joug de toute discipline. Si un capitaine plus humain vouloit s'interposer en faveur de quelque malheureux habitant, le soldat lui demandoit aussitôt sa solde arriérée; il la demandoit encore si on lui imposoit un service fatigant ou désagréable; si on vouloit le faire sortir d'un cantonnement où il se trouvoit bien. En répondant *payez-moi*, il étoit sûr d'imposer silence à tous ses supérieurs; et il commençoit à se rendre aussi redoutable à ses chefs qu'à ses hôtes.

L'arrivée de Frundsberg faisoit désirer aux généraux impériaux de profiter, par quelque action d'éclat, d'une armée aussi considérable qu'étoit la leur; et leur intérêt

plus encore que leur compassion leur faisoit désirer de mettre un terme aux souffrances des Milanais. Mais les Espagnols refusèrent de sortir d'une ville où ils s'étoient trouvés si bien : ils demandoient à grands cris toutes leurs soldes arriérées ; et si l'on ne pouvoit pas les leur donner, ils vouloient que les généraux chassassent de Milan tous les bourgeois, qui, disoient-ils, les affamoient, et qu'ils ne laissassent dans la ville que les femmes et les domestiques, pour les nourrir et les servir. En même temps ils se portèrent en foule à piller les églises et les lieux jusqu'alors respectés (1). Il fallut tout l'art de Bourbon, tout le crédit d'Antonio de Leyva et du marquis de Guasto, pour faire partir l'un après l'autre pour Pavie, les bataillons auxquels on réussissoit à payer cinq mois de soldes échues. Les remises sur Gènes que Charles V avoit envoyées, les tributs arrachés à l'Italie, les sommes empruntées ou exigées sur un crédit de tous les généraux, furent employées à payer ces cinq mois de solde, et l'avant-dernier jour de janvier, les troupes, conduites par Bourbon, passèrent le Pô. Mais en commençant cette expédition, il ne restoit déjà plus rien dans la caisse militaire, ni pour les dépenses nécessaires de la marche, ni pour payer les troupes de Frundsberg, auxquelles celles de Bourbon alloient se réunir (2). 1527.

Lorsque les deux corps d'armée eurent fait leur jonction sur les bords de la Trebbia, le duc de Bourbon se trouva avoir sous ses ordres treize ou quatorze mille Allemands, amenés par Frundsberg, cinq mille Espagnols, deux mille Italiens, cinq cents hommes d'armes, et le double à peu près de chevau-légers (3). La première ville qu'il trouvoit

(1) *Galeatius Capella*. L. VI, f. 71.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVIII, p. 423.—*Galeatius Capella*. L. VI, f. 72. — Lettre du dataire Ghiberti au comte Filippino Doria; de Rome, 4 février 1527. T. II. *Lettere de' Principi*, f. 49. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 364.

(3) *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 365. — *G. Frundsberg Kriegstaten*. B. V, f. 83.

1527. sur la route étoit Plaisance; il resta une vingtaine de jours dans son voisinage, peut-être espérant que la lâcheté des troupes pontificales lui en ouvriroit les portes, peut-être incertain sur ce qu'il devoit faire. Pendant ce temps, il pressoit Alphonse d'Este, duc de Ferrare, de prouver son attachement à la cause impériale, dans laquelle il venoit de s'engager, en lui fournissant de l'artillerie et de l'argent. Alphonse ne craignoit guère moins le voisinage d'une bande aussi redoutable, que s'il avoit été en guerre avec l'empereur. Il s'efforça donc de persuader au connétable de Bourbon, que le seul parti à prendre étoit d'aller en avant, de frapper ses ennemis au centre de leur puissance, ou à Florence ou à Rome, et de nourrir ses troupes dans un pays toujours nouveau. Il lui représenta que, lors même qu'il arriveroit à prendre Plaisance, les avantages de cette conquête ne compenseroient point la perte d'argent, d'hommes et de temps qu'il feroit pour s'en rendre maître. Bourbon sentit la justesse de ce conseil; et comme il avoit été accompagné d'un subside payé par le duc de Ferrare, Bourbon, avec cet argent, donna deux écus par homme à chacun des Allemands conduits par Frundsberg : c'étoit le premier paiement qu'ils touchoient depuis leur entrée en Italie (1).

Bourbon se mit ensuite en marche, suivant la route de Bologne, mais avec une extrême lenteur. Sa situation étoit infiniment dangereuse; car n'ayant point d'argent pour faire venir des vivres, et presque point de cavalerie pour aller en recueillir au loin, il étoit obligé de distribuer sa troupe sur une très-grande étendue de terrain pour qu'elle pût vivre de ce qu'elle trouvoit dans le pays. Mais Bourbon avoit affaire à un général trop lent et trop précautionneux

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVIII, p. 423. — Lettre à Nicolo Capponi; de Rome, 7 février 1526. T. II, f. 51. *Lett. de' Princ.* — Lettre de Ghiberti au card. Trivulzio, du 1er mars. *Ibid.*, f. 55. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 588. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 384.

pour avoir à craindre de lui aucune suprise. Le duc d'Urbin, 1527.
après avoir long-temps hésité s'il passeroit le Pô avec l'armée vénitienne, s'étoit arrêté au projet bizarre de tenir toujours le duc de Bourbon entre deux armées qui refuseroient également de combattre. L'une en avant, commandée par le marquis de Saluces, et composée des Français, des Suisses et des soldats de l'Église, devoit reculer à mesure que Bourbon avanceroit, et laisser des garnisons dans toutes les villes sous les murs desquelles il passeroit. L'autre en arrière, que le duc d'Urbin commanderoit, devoit être composée de toutes les troupes vénitiennes, et devoit suivre les Impériaux à trente milles de distance, pour les inquiéter dans leur marche, couper leurs communications, et les empêcher de recevoir des renforts (1).

Un tel projet n'étoit pas fait pour rassurer les pays que menaçoit Bourbon, et particulièrement la Toscane et l'État de Rome (2): car l'armée du marquis de Saluces devoit chaque jour s'affoiblir par les garnisons qu'elle laisseroit, et l'on connoissoit assez le duc d'Urbin et les Vénitiens pour être assuré que le premier ne s'éloigneroit jamais beaucoup des frontières de Venise. Mais le duc d'Urbin persistant dans son système, de ne jamais combattre, pour se conserver la réputation d'invincible, n'étoit pas facile à persuader. D'ailleurs, il attendoit pour lui-même quelque bénéfice de l'effroi de Clément VII et des Florentins : c'étoit pour lui un moyen d'obtenir d'eux la restitution de San-Léo et du comté de Montéfeltro; et il prit prétexte d'une légère fièvre dont il fut atteint le 3 janvier à Parme, pour se faire porter à Casal-Maggiore, puis à Gazzuolo, où il resta jusqu'au milieu de mars, laissant le champ libre aux Impériaux (3).

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 430.—*Paolo Paruta.* L. V, p. 389.

(2) Nicolo Capponi écrivit au pape pour lui représenter les dangers de Florence. La réponse, écrite par un secrétaire de Clément VII, Rome, 7 février, expose le plan de défense du pape. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 48.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 431. — Lettre de Guic-

1527. Pendant que Bourbon s'avançoit lentement vers Bologne, d'autres armées combattoient dans le voisinage de Rome; et Clément VII régloit sur leurs progrès des négociations qui ralentissoient le courage de ses généraux. Le roi de France, qui encourageoit toujours le pape par les promesses les plus splendides, ne faisoit cependant jamais arriver à temps ni les soldats, ni les subsides qu'il avoit promis. Renzo de Céri, qui s'étoit acquis beaucoup de crédit dans l'armée française par la défense de Marseille, étoit arrivé le 1er décembre de l'année précédente à Savone avec deux galères françaises; et trois jours après il avoit été suivi par le reste de la flotte française, qu'on avoit dès-lors envoyée devant Gênes avec les galères du pape et de Venise pour recommencer le blocus de cette ville (1). Renzo étoit ensuite arrivé à Rome avec le comte René de Vaudemont, auquel on songeoit à assurer le royaume de Naples, en lui faisant épouser Catherine de Médicis, nièce du pape, depuis si fameuse comme reine de France (2). Le comte de Vaudemont étoit frère du duc de Lorraine; et comme François Ier abandonnoit ses prétentions à la couronne de Naples, on pensoit à faire revivre dans la maison de Lorraine les anciens droits que lui avoit transmis la maison d'Anjou.

L'arrivée d'un prince français à l'armée destinée contre Naples fit supposer au pape que le roi accompliroit enfin des promesses si souvent répétées, et que les subsides promis, les Suisses, les gendarmes français, tout arriveroit enfin. On lui annonçoit en effet que l'argent qu'il attendoit, lui seroit incessamment apporté par messire Martin du Bellay, seigneur de Langey, le même qui nous a laissé

ciardini à l'évêque de Bayeux. Parme, 8 janvier. *Lett. de Princ.* T. I, f. 182.

(1) Lettre du dataire au card. Trivulzio. *Lett. de' Principi.* T. II, f. 22.

(2) *Paolo Paruta.* L. V, p. 378. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 424. — *Ben. Varchi.* L. II, p. 49.

les meilleurs mémoires français sur cette époque (1). Et 1527.
dans cette confiance, l'armée de l'Église, sous les ordres du cardinal Agostino Trivulzio, et de Vitello Vitelli, s'organisa à Férentino, tandis que le vice-roi étoit à Ceppérano avec celle de Naples (2).

Ce dernier avoit rassemblé environ douze mille hommes : mais sur ce nombre à peine la moitié étoient des troupes de ligne venues avec lui d'Espagne ; le reste étoit des milices du royaume de Naples, dont on faisoit peu de cas. Vers la fin de l'année précédente, il les avoit conduites au siége de Frusolone, bourgade qui n'est point entourée de murailles, mais dont la situation est assez forte. Lannoy s'y laissa surprendre le dernier jour de janvier, et fut forcé de regagner avec assez de perte les frontières du royaume de Naples (3).

Cet avantage, et les sollicitations et les promesses de l'ambassadeur de France, et les espérances que donnoit Russel, ambassadeur d'Angleterre, déterminèrent Clément VII à tenter la conquête du royaume de Naples. Renzo de Céri, avec six mille hommes, devoit pénétrer dans l'Abruzze, ranimer le parti du comte de Montorio, et s'emparer d'Aquila, qui, en effet, lui ouvrit ses portes : l'armée principale devoit marcher par San-Germano sur Naples, et la flotte alliée, sous les ordres de Piétro Navarro, à qui le pape fit abandonner le blocus de Gênes, devoit menacer les rivages de Campanie (4).

Ces diverses expéditions commencèrent en même temps

(1) Lettre du dataire au card. Trivulzio, 8 mars 1527. T. II. *Lett. de' Princ.*, f. 58.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 424. — *Benedetto Varchi.* L. II, p. 49.

(3) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 427. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 378. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 589. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 365. — Lettre du dataire de Rome, 4 février. *Lettere de' Princ.* T. II, f. 49 v.

(4) Lettre du dataire au comte Filippino Doria, pour rappeler la flotte.

1527. au milieu de février avec assez de succès : le vice-roi, inquiet sur ses moyens de défense, se retira à Gaëte, et don Hugues de Moncade à Naples. La flotte pilla Molo di Gaëta, prit Castellamare, Stabbia, Torre del Gréco, Sorrento, et enfin Salerne; Renzo de Céri eut de son côté des succès dans l'Abruzze, où il prit Siciliano et Tagliacozzo (1). Si la guerre avoit été poursuivie avec autant de vigueur qu'elle fut commencée, elle auroit pu avoir une heureuse issue. Mais il suffisoit que les soldats sentissent qu'ils obéissoient à des prélats, pour que leurs prétentions fussent beaucoup plus élevées que celles d'aucune autre troupe, et leurs services beaucoup moindres. Aucune autre armée ne vexoit davantage les pays amis, n'obéissoit moins à ses chefs, n'observoit moins de discipline : aucune ne dépensoit tant de munitions, ne pilloit plus ses propres convois, et n'étoit moins disposée à combattre. Aucune ne se refusoit davantage à toute fatigue et à tout danger, et n'avoit comme elle la prétention de persuader à ses chefs que tout ce qui étoit difficile étoit impossible. D'autre part, le pape ne pouvoit triompher de sa propre avarice, ni de son indécision. Rebuté par les dépenses considérables dont il se trouvoit accablé, il laissoit souffrir l'armée principale faute de vivres et de paye; et dès les premiers jours de mars, elle commençoit à se débander. En même temps, il étoit toujours disposé à prêter l'oreille à toutes les propositions d'accommodement qu'on lui faisoit : aussi l'empereur et le vice-roi avoient sans cesse des négociateurs auprès de lui. La flotte s'affoiblissoit par les garnisons qu'elle étoit obligée de laisser dans les villes qu'elle avoit prises. Le car-

Rome, 4 février 1527. *Lettere de' Principi.* T. II, f. 49 v. — *Fr. Guicciardini.* T. II. L. XVIII, p. 428.

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 429. — *Paolo Paruta.* L. V, f. 379. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 33. — *Fr. Belcarii* L. XIX, p. 590. — Toute la correspondance du dataire avec Trivulzio, légat à cette armée. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 22 etseq.

dinal Trivulzio et Vitelli, manquant de vivres et inquiets 1527.
de l'indiscipline de leur armée, se retirèrent de San-Germano sur Piperno; et Renzo de Céri, abandonné par une partie de ses soldats, quitta les Abruzzes, et revint à Rome; en sorte que dès le milieu de mars, l'expédition de Naples, qui avoit commencé d'une manière si brillante, ne pouvoit plus faire espérer aucun succès (1).

Du côté de la Lombardie, les généraux de l'Église étoient obligés de suivre les plans du duc d'Urbin, encore qu'il ne leur inspirât aucune confiance. Les Espagnols du duc de Bourbon s'étoient mutinés le 17 février, en demandant leur paye; et ils avoient tué leur sergent-major (officier bien plus relevé en grade alors qu'aujourd'hui), parce qu'il cherchoit à les calmer. Bourbon avoit cependant réussi à les ramener à l'obéissance, en leur faisant comprendre qu'ils n'avoient d'autres moyens de trouver de l'argent que de continuer à le suivre. Le 22 février, ils logèrent à San-Donnino, qu'ils pillèrent; et le lendemain, le marquis de Saluces, Guicciardini, et Nicolas Macchiavelli, que sa patrie avoit député auprès du second, se retirèrent de Parme sur Modène, avec onze à douze mille hommes, qui formoient l'armée de l'Église (2).

Bourbon suivit l'armée qui reculoit. Comme il avoit traversé l'État de Parme sans entrer dans aucune ville, il traversa encore les territoires de Reggio et de Modène; et déjà il étoit sur le point d'entrer dans l'État de Bologne, lorsque l'armée vénitienne passa le Pô, le 5 mars, pour se trouver derrière lui. Le duc d'Urbin ne rejoignit ses soldats que le 18 mars, après avoir donné au sénat de Venise l'as-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 430. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 382. — Lettres du dataire, des 13 et 14 mars, au card. Trivulzio. T. II, f. 61. *Lett. de' Principi.*

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 430. — *Ultima Legazione di Nicolo Macchiavelli, a Fr. Guicciardini.* Huit premières Lettres. T. VII, *Opere*, p. 467-480. — *Georg. von Frundsberg.* B. V, f. 92-96.

1527 surance des plus heureux succès. Il se fondoit non point sur la bravoure de son armée, qu'il ne vouloit pas mettre à l'épreuve, mais sur les embarras de ses adversaires. En effet, une nouvelle sédition avoit éclaté, le 14 mars, parmi les Allemands de l'armée de Bourbon. Ils avoient voulu le tuer : ils avoient tué un de ses gentilshommes et pillé ses équipages ; et le duc ne s'étoit dérobé à la rébellion que par une prompte fuite. Le marquis del Guasto apaisa les séditieux avec quelque argent qu'il se fit donner par le duc de Ferrare. Trois jours après, Georges Frundsberg fut frappé d'apoplexie (1), et abandonna l'armée. On crut encore que des soldats qu'il avoit levés par son seul crédit, et qui ne voyoient se réaliser aucune des promesses qu'on leur avoit faites, se disperseroient; mais ils demeurèrent attachés à leurs drapeaux (2).

Clément VII éprouvoit avec angoisse tout l'embarras de sa situation. François Ier l'avoit poussé à la guerre par les plus magnifiques promesses; mais il n'en avoit pas accompli une seule. Il n'avoit point envoyé dès le commencement cinq cents lances à l'armée de la ligue, et quarante mille ducats par mois, qu'il s'étoit engagé à fournir. Il n'avoit pas envoyé davantage vingt mille ducats de plus par mois, qu'il avoit promis pour la guerre de Naples. Le pape avoit déjà supporté pendant trois mois tout le fardeau de cette guerre; et le premier paiement mensuel n'étoit pas encore achevé. L'argent, qu'on savoit en chemin, n'avançoit point; et aucune parole donnée n'étoit suivie de son accomplissement. La flotte française, qui devoit seconder

(1) Frundsberg fut frappé d'apoplexie comme il haranguoit ses soldats, pour apaiser l'esprit de sédition répandu dans son armée. Le biographe allemand qui nous a laissé sa Vie, imprimée en 1568, donne peu de détails sur ses premières armes. B. II, f. 97.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 434. — *Macchiavelli, Legazioni.* Lettre de Bologne, 18 mars. T. VII, p. 487. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 367. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 591. — *Lett. del datario al card. Trivulzio. Lett. de' Princ.* T. II, f. 66.

l'entreprise contre Naples, n'étoit jamais complète. Douze galères légères avoient joint celles du pontife; mais elles étoient mal approvisionnées, et sans troupes de débarquement. Parmi les gros vaisseaux qui devoient s'y joindre aussi, les uns ne quittèrent jamais les côtes de Provence, les autres ne passèrent pas Savone. Entre les alliés du pape, il n'y en avoit aucun qui méritât plus de confiance. Les secours du roi d'Angleterre étoient trop incertains et trop tardifs : les Vénitiens paroissoient ne songer qu'à eux-mêmes; et le duc d'Urbin se refusoit à prendre aucune mesure qui pût sauver les États de Rome ou de Florence. Bourbon étoit déjà tout près des frontières de Toscane. La ville de Sienne étoit zélée pour le parti impérial : celle de Florence, lasse du joug des Médicis, soupiroit après une révolution. Dans le royaume de Naples, il est vrai, la ligue avoit eu d'abord quelques avantages; mais le pape n'avoit plus assez d'argent pour continuer cette guerre désastreuse, et il opposoit un scrupule de conscience, que ses prédécesseurs n'avoient pas connu, à la proposition qu'on lui fit à plusieurs reprises de vendre des chapeaux de cardinaux. Son dataire Ghiberti répondit, dès le 17 décembre, à l'évêque de Bayeux, que, sans discuter sur ce qu'il y avoit de honteux dans cette ressource, il s'étoit assuré qu'elle ne seroit point suffisante, et qu'on en tireroit tout au plus cent cinquante mille ducats, qui seroient bientôt dépensés (1). 1527.

Dans cette anxiété, Clément VII consentit enfin aux propositions d'accommodement que le vice-roi lui avoit fait faire à plusieurs reprises; et malgré le danger de se séparer de ses alliés, et de se mettre à la discrétion de ses ennemis, il signa, le 15 mars, avec César Fiéra-Mosca et Sernon, chargés des pouvoirs du vice-roi, une trève de huit

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVIII, p. 435. — *Lettere de' Principi*. T. II, f. 33. Dans cette lettre, qui est fort longue, le dataire justifie le pape, et accuse le roi de France, montrant de quelle manière il avoit manqué à tous ses engagemens envers les Italiens.

1527. mois, pour prix de laquelle il devoit payer aux Impériaux soixante mille ducats, destinés à l'armée du duc de Bourbon. Les conquêtes faites de part et d'autre devoient être restituées, les censures publiées contre les Colonna abolies, le cardinal Pompée rétabli dans sa dignité, et le vice-roi devoit venir à Rome pour garantir mieux le pape contre l'armée du connétable. Si les Vénitiens et le roi de France acceptoient la trêve, moyennant laquelle on espéroit négocier un traité de paix, toutes les troupes allemandes devoient être retirées d'Italie; s'ils la refusoient, elles devoient évacuer seulement l'État de l'Église (1).

Clément VII, abandonné comme il l'avoit été par ses alliés, tandis que l'armée la plus redoutable marchoit contre lui, étoit sans doute pleinement en droit de pourvoir à sa sûreté par un traité séparé. Mais il semble que ni lui, ni le dataire Ghiberti, son principal conseiller, ni personne de sa cour, n'apprécioit le danger de l'approche de Bourbon, et qu'il avoit été déterminé à traiter, beaucoup plus par l'impatience que lui causoit l'inconduite de ses troupes, et par l'embarras de ses finances, que par la crainte. Dès le premier moment, on avoit douté à Rome que Bourbon voulût accepter la trêve signée par le vice-roi; et peu de jours après, l'on apprit en effet qu'il s'y refusoit. Cependant le pape ne voulut voir dans ce refus qu'une bravade militaire ou un stratagème, pour tirer de lui plus d'argent (2). Il auroit dû mieux connoître la troupe désordonnée à laquelle il avoit affaire; ces soldats sans paye, sans obéissance, sans discipline, qui conduisoient leurs généraux, plutôt qu'ils n'étoient conduits par eux. Il avoit

(1) Lettre du dataire au card. Trivulzio, du 15 mars. *Lett. de' Principi.* T. II, f. 62. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 436. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 383, 385. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 367. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 73. — *Marco Guazzo, Stor. de' suoi temp.*, f. 48. — *Georg. von Frundsberg.* B. V, f. 100.

(2) Lettre de Ghiberti au card. Trivulzio, du 31 mars 1527. *Lett. de Princ.* T. II, f. 69 v.

appris avec l'Italie entière quelle avoit été leur tyrannie 1527.
à Milan pendant toute une année ; il pouvoit savoir que Georges Frundsberg, animé contre les superstitions de l'Église romaine d'une haine que les controverses religieuses de l'Allemagne paroissoient avoir envenimée, portoit dans son sein un cordon doré, qu'il destinoit, disoit-il, à pendre le pape de sa main (1) ; et qu'une partie de ses soldats avoit été entraînée sous ses étendards par le fanatisme de la réformation autant que par l'amour de la licence militaire. Il savoit que les Espagnols, rendus plus avides par les déprédations qu'on leur avoit permises à Milan, aspiroient à mettre la main sur les richesses de la ville la plus commerçante d'Italie, et qu'ils avoient coutume de jurer *par le sac glorieux de Florence* (2)! Ce fut donc de sa part le comble de l'infatuation que de désarmer au moment où la trève fut signée, d'écrire au cardinal Trivulzio de licencier la plus grande partie de ses soldats, de se réjouir de ce que ceux de Renzo de Céri s'étoient dissipés d'eux-mêmes ; et de ne garder pour sa défense que cent chevau-légers, et environ deux mille fantassins des Bandes Noires formées par Jean de Médicis (3).

Le pape et le vice-roi avoient traité de bonne foi ; et tous deux accomplirent les conditions auxquelles ils s'étoient engagés : mais Bourbon ne vouloit peut-être pas, et certainement ne pouvoit pas arrêter son armée. Il donnoit cependant à entendre qu'il accepteroit l'armistice, si on lui assuroit une somme d'argent plus considérable, qu'il distribueroit à ses soldats, pour leur payer deux mois de

(1) *Paolo Giovio, Elogi degli Uomini illustri*. L. VI, p. 325. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 362. — *Bened. Varchi*. L. II, p. 50. — Le biographe allemand nie ce fait. L. V, f. 92 ; mais ce biographe est catholique, et ne veut rien admettre qui puisse faire tort à son héros.

(2) *Lettere de' Principi*. T. II, f. 47 v., à Nicolo Capponi.

(3) Lettre du 29 mars, de Ghiberti au card. Trivulzio, pour en donner l'ordre. *Lett. de Principi*. T. II, f. 69. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVIII, p. 436. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 385. — *Ben. Varchi*, L. II, p. 65.

1527. solde; et comme les négociations recommençoient à cet effet, durant les huit derniers jours de mars, il fit quelques ouvrages autour de Bologne, comme s'il avoit voulu assiéger cette place. Mais le 31 mars, il déclara à Guicciardini qu'il ne pouvoit retenir plus long-temps ses soldats, et il vint loger au Ponte-à-Reno. Un envoyé du vice-roi, qui venoit lui intimer l'ordre d'observer la trêve, faillit être tué par les landsknechts, et fut réduit à se dérober à eux par une fuite précipitée; et le marquis de Guasto, qui avoit quitté Bourbon pour ne pas désobéir au vice-roi, et qui avoit pris la route de Naples, fut banni de l'armée par un jugement militaire (1).

Cependant les projets de Bourbon paroissoient encore bien difficiles à exécuter : le printemps avoit été fort retardé; il étoit tombé une quantité prodigieuse de neige dans les Apennins, que l'armée impériale avoit à traverser pour entrer en Toscane. Elle étoit campée entre Ferrare et Bologne, dans des lieux marécageux, et presque entièrement sous les eaux. Elle n'avoit pu prendre aucune ville, faute d'artillerie et de munitions : par conséquent elle étoit toujours dépourvue de magasins comme de ressources pécuniaires, et elle vivoit au jour le jour avec ce qu'elle pouvoit trouver dans les campagnes. Si elle avoit à traverser un pays aussi pauvre que l'Apennin, où elle devoit s'attendre à rencontrer quelque résistance, il falloit qu'elle portât des vivres pour plusieurs jours : aussi Bourbon demeura-t-il fort long-temps sur les frontières du Bolonais et de la Romagne, paroissant vouloir prendre tantôt une route, tantôt l'autre, menaçant toujours, mais n'avançant point (2).

Les négociations continuoient entre lui et l'Église,

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 437. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 388. — *Fr. Belcarii.* L. XX, p. 592. — *Macchiavelli Legazioni.* T. VII, p. 480-500.

(2) *Macchiavelli Legazioni.* T. VII. Ses Lettres de Bologne et de Forli, jusqu'au 13 avril, p. 480 et suiv. jusqu'à 508.

mais elles contribuoient à inspirer de la défiance au duc d'Urbin et au marquis de Saluces, qui, voyant le pape si empressé de les abandonner, étoient à toute heure prêts à se retirer. Le vice-roi lui-même se mit en route pour venir s'aboucher avec Bourbon, dans l'intention de lui offrir, pour satisfaire son armée, outre l'argent promis par le pape, de nouvelles sommes à prendre sur les revenus de Naples, ou sur les contributions extraordinaires des Florentins, qui, exposés les premiers au danger, devoient aussi s'en racheter les premiers. Cependant il n'osoit point se hasarder au milieu de cette soldatesque effrénée; et il s'arrêta à Florence, pour traiter de loin. De son côté, Guicciardini, lieutenant-général de l'Église dans toutes les provinces de Lombardie, sollicitoit le sénat de Venise, le duc d'Urbin et le marquis de Saluces, de faire suivre Bourbon par l'armée alliée; leur représentant qu'encore qu'il fût vrai que le pape avoit l'intention de traiter séparément, c'étoit leur intérêt d'empêcher qu'il ne fût écrasé; car plus sa peur seroit grande, plus Bourbon tireroit de lui de grosses sommes, qui seroient toutes employées contre la ligue (1). 1527.

Avant de s'engager dans les Apennins, Bourbon trompa ses adversaires par de nouvelles négociations; et tandis que du 15 au 25 avril, il s'avançoit par Meldola, Santa-Sofia et Val-de-Bagno, jusqu'à la piève à Santo-Stéfano, dans le Val d'Arno supérieur, il laissoit signer à Florence, par ses députés auprès du vice-roi, un nouvel accord, en vertu duquel il promettoit de s'éloigner pour une forte somme d'argent. D'autre part Guicciardini, inquiet de sa conduite équivoque, avoit décidé le marquis de Saluces et le duc d'Urbin à passer aussi l'Apennin; et il se trouvoit alors avec eux en Mugello. Les frontières du duché d'Ur-

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 438. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 389 — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 367. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 593.

1527. bin n'étoient pas bien éloignées de l'armée impériale; et ce fut sans doute le motif qui détermina surtout le duc à s'avancer (1).

Mais Guicciardini ne pouvoit réussir à inspirer au pape la même défiance; plus le danger étoit grand et alarmant, plus Clément VII étoit déterminé à fermer les yeux pour ne pas le voir. Aussitôt qu'il apprit qu'une nouvelle convention avoit été signée à Florence, il licencia le reste de ses Bandes Noires, comme si la conservation de ce petit corps avoit pu servir de prétexte à l'armée impériale pour venir l'attaquer à Rome (2). En même temps il renvoya par mer M. de Vaudemont à Marseille, et il parut dès-lors se croire dans une profonde paix.

Néanmoins, peu s'en fallut qu'une révolution imprévue ne sauvât Rome aux dépens de Florence. Tandis que l'armée de la ligue devoit prendre son quartier à l'Ancisa, pour couvrir cette dernière ville, les Florentins, non moins effrayés des soldats qui venoient les défendre que de ceux qui venoient les attaquer, demandèrent des armes à leur gouvernement. Cette demande fut appuyée ouvertement et avec chaleur par les citoyens les plus considérés, tels que Nicolas Capponi, Mattéo Strozzi, et le gonfalonier Louis Guicciardini, frère de l'historien; tandis que les partisans des Médicis, encore qu'ils connussent l'aversion de leurs concitoyens pour le joug qui leur étoit imposé, n'osoient point avouer leur répugnance à satisfaire un désir aussi légitime. Ils promirent que les seize gonfaloniers qui participoient au gouvernement, distribueroient, le 26 avril, des armes à leurs compagnies : mais comme la foule

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 439. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 388. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 66. — *Bernardo Segni, Stor. Fior.* L. I, p. 4. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. III, p. 34. — *Georg. von Frundsberg.* B. V, f. 100.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II. L. XVIII, p. 441. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 391.

se pressoit autour du palais pour les recevoir, ils s'ef- 1527.
frayèrent de l'ardeur avec laquelle on les demandoit, et manquèrent de parole (1). Pendant ce temps même, les trois cardinaux qui se trouvoient alors à Florence, Cortone, Cybo et Ridolfi, dont les deux derniers y avoient été envoyés par le pape sur la fin de l'année 1526, pour soutenir le crédit du premier, se préparoient à sortir de la ville, avec le jeune Hippolyte de Médicis, pour rendre visite aux généraux de l'armée alliée, à l'Olmo, non loin de Florence : il n'en fallut pas davantage pour que le peuple se figurât que, regardant leurs affaires comme désespérées, ils abandonnoient la ville. Le hasard fit naître ce bruit parmi une populace ignorante; mais la ville entière étoit si lasse du gouvernement des Médicis et de celui des prêtres, chaque citoyen se sentoit si humilié de ce qu'une république couverte de tant de gloire étoit réduite à dépendre d'un enfant et de prélats étrangers, que chacun adoptoit avidement toute espérance de mettre fin à cette tyrannie. Ceux qui ne croyoient pas, feignoient de croire, pour faire naître l'occasion de secouer le joug. Les jeunes gens se précipitèrent vers le palais, en criant *vive le peuple et la liberté!* La garde ne leur fit presque aucune résistance; les plus graves citoyens s'interposèrent, et lui persuadèrent de céder la place. Les insurgés se présentèrent à la seigneurie, à la tête de laquelle se trouvoit alors Louis Guicciardini, gonfalonier, frère de l'historien. Ils la forcèrent à décréter que tous ceux que les Médicis avoient condamnés pour crimes d'état, seroient rétablis dans leurs honneurs; que le gouvernement seroit constitué comme au temps du gonfalonier Pierre Sodérini, et que les Médicis seroient exilés et déclarés rebelles (2).

(1) *Bernardo Segni, Stor. Fior.* L. I, p. 4. — *Comm. di Fil. Nerli.* L. VII, p. 146. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 69.

(2) *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VIII, p. 323, 324. — *Ist. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 305. — *Comm. di Filippo de' Nerli.* L. VII, p. 148. —

1527. Les cardinaux, avec Hippolyte de Médicis, avoient très-imprudemment continué leur route vers l'Olmo, encore qu'ils fussent avertis du tumulte de la place. Ceux qui avoient préparé le soulèvement, à la tête desquels on remarquoit Pierre Salviati, que ses richesses et ses alliances appeloient à tenir le premier rang dans la ville, sentoient bien qu'il falloit s'occuper sans relâche de garder les portes, de se saisir des arsenaux, de faire prêter serment aux soldats; de traiter avec la ligue, pour assurer son appui à la république : mais il leur fut impossible de calmer assez l'ivresse populaire pour obtenir de l'attention et de l'obéissance ; et tandis que le peuple étoit encore dans les transports de la joie, eux commençoient déjà à trembler des conséquences d'une insurrection qu'ils ne se sentoient plus maîtres de diriger (1).

Salviati et ses amis avoient bien ordonné qu'on sonnât le tocsin ; mais les trois cardinaux étoient déjà de retour avec le duc d'Urbin, le marquis de Saluces et quinze cents fantassins, avant qu'on eût fermé les portes ; ils marchèrent aussitôt vers la place, et commencèrent le siége du palais, devenu la citadelle des insurgés. Jamais Florence peut-être n'avoit couru de plus grand péril ; car si les Médicis avoient été obligés de faire entrer l'armée alliée dans ses murs, pour se rendre maîtres du siége du gouvernement, ils auroient difficilement pu contenir leurs propres soldats, toujours avides de pillage ; et plus difficilement encore auroient-ils pu les opposer ensuite à l'armée de Bourbon qui s'approchoit. Guicciardini, qui sentoit tout le danger que couroit sa patrie, s'interposa entre les deux partis ; il s'efforça de les effrayer l'un et l'autre sur les suites de leur obstination, et il les amena à un accord par lequel les insurgés abandonnèrent le palais, et le rendirent

Bened. Varchi. L. II, p. 73. — *Pauli Jovii Hist.* L. XXV, p. 15. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 369. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 390.

(1) *Filippo de' Nerli*. L. VII, p. 149.

aux Médicis, après avoir obtenu d'eux, en retour, une 1527.
amnistie complète, mais qui ne fut observée qu'imparfaitement (1).

Le duc d'Urbin prit acte de cette insurrection, qui manifestoit assez les dispositions des Florentins à l'égard du pape, pour demander que cette république s'engageât en son propre nom dans la ligue avec Venise et la France; de sorte qu'elle ne se trouvât plus comprise dans les négociations que Clément VII poursuivoit à l'heure même avec les Impériaux. La seigneurie s'obligea en effet à ne conclure aucune pacification avec l'empereur sans le consentement de tous les confédérés; et les cardinaux lieutenans du pape furent contraints de consentir à ce traité, qui fut signé le 28 avril, dans le palais des Médicis (2). Le duc d'Urbin profita, pour lui-même aussi bien que pour la ligue, de sa présence à Florence avec une armée: il ne voulut point partir qu'il ne se fût fait restituer, par la république, le fort château de Sané-Lo, chef-lieu du comté de Montéfeltro, et la forteresse de Maiuolo. Il les obtint, en quelque sorte, par force, sans délibération publique, et sans l'assentiment des conseils, auxquels seuls il appartenoit de donner de tels ordres (3).

L'insurrection de Florence avoit été excitée et calmée en un jour; elle causa cependant le plus grave préjudice aux alliés; elle empêcha leur armée de prendre position à l'Ancisa, d'où il auroit été plus facile de surveiller le duc de Bourbon: elle augmenta la défiance du duc d'Urbin et

(1) *Fr. Guicciardini* T. II, L. XVIII, p. 442. — *Jacopo Nardi*. L. VIII, p. 325. — *Ben. Varchi*. L. II, p. 82; L. III, p. 98. — *Bernardo Segni*. L. I, p. 5. — *Filippo de' Nerli*. L. VII, p. 150. — *Giov. Cambi*. T. XXII, p. 307. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 370. — *Pauli Jovii*, *Hist. sui temp.* L. XXV, p. 17.

(2) *Ben. Varchi*, *Stor. Fior.* L. III, p. 101. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 390.

(3) *Ben. Varchi*, *Stor. Fior.* L. III, p. 102. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 368.

1527. des Vénitiens, qui, voyant combien l'État de Florence étoit peu assuré, redoutèrent plus que jamais de s'éloigner de leurs propres provinces; elle fit enfin perdre un temps précieux, dont le duc de Bourbon sut profiter (1).

Celui-ci partit en effet, le 20 avril, du voisinage d'Arezzo, se dirigeant sur Rome, sans artillerie, sans charrois, sans munitions; il ne se laissa arrêter ni par les pluies, qui, dans cette saison, furent prodigieuses, ni par le manque de vivres. Il reçut des Siennois, alors dévoués à la faction impériale, quelques secours, qui l'aidèrent à continuer sa route; mais il ne s'arrêta point dans leur État, comme Clément VII s'y étoit attendu (2). Dans sa marche, il pilla Aquapendente et San-Lorenzo-alle-Grotte; il fut introduit dans Viterbo, par quelques émigrés de cette ville; il s'empara ensuite de Ronciglione, et il parvint enfin, le 5 mai, devant les murs de Rome, avant que le pape eût voulu se persuader de son départ de Toscane (3).

Clément VII avoit cherché une seconde fois, dans ces derniers momens, à se mettre en défense; il ordonna de nouvelles levées pour remplacer les soldats qu'il avoit si imprudemment licenciés; il vendit trois chapeaux de cardinaux, mais il n'eut pas même le temps d'en retirer l'argent. Il demanda une contribution volontaire aux plus riches habitans de Rome; mais ceux-ci, retenant d'une main avare des biens qui alloient leur échapper, donnèrent à peine quelques écus, lorsqu'il s'agissoit de défendre tout le reste de leur fortune, leur honneur et leur vie (4).

Renzo de Céri, de la maison Orsini, avoit été chargé, par le pape, de la défense de Rome. Cet homme, qui, pen-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVIII, p. 443. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 371.

(2) *Orlando Malavolti, Storia di Siena*. P. III, L. VII, f. 132.

(3) *Lettera di Filippo Bellucci a Federico Clavario, commissario apostolico*, du 4 mai 1527. *Lett. de' Princ*. T. II, f. 74.— *Marco Guazzo*, f. 49. *Georg. von Frundsberg*. B. V, f. 101.

(4) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVIII, p. 445.

dant la guerre de la ligue de Cambrai, s'étoit illustré en soutenant le siége de Crème, avoit vu depuis diminuer chaque jour sa réputation. Clément VII, en particulier, ne faisoit presque aucun cas de lui : toutefois, par une infatuation qui sembloit l'entraîner à sa perte, il lui accorda, dans cette occasion, la plus grande confiance. Messire du Bellay, qui arriva en poste de Florence, pour avertir le pape de la marche de Bourbon, partagea, avec Renzo de Céri, le soin de pourvoir à la défense de Rome (1). Pour remplacer les anciens soldats qui avoient été tout récemment licenciés, ils enrôlèrent parmi les domestiques des prélats et les boutiquiers de Rome, une troupe sans courage et sans discipline ; et ils ajoutèrent quelques ouvrages aux fortifications du côté de Borgo. Ces travaux inspirèrent à Renzo une si grande confiance, qu'il se figura pouvoir opposer la résistance la plus obstinée à l'armée de Bourbon : aussi écrivit-il au comte Guido Rangone, qui accouroit pour défendre Rome, avec cinq mille fantassins et un petit corps d'artillerie, qu'il feroit mieux d'aller joindre l'armée de la ligue, puisque la capitale avoit tout au plus besoin d'un renfort de sept ou huit cents arquebusiers (2). 1527.

Cette lettre, écrite seulement le 4 mai, n'arrêta point la marche de Guido Rangone, qui aspiroit à la gloire de délivrer la capitale de la chrétienté. Il avoit calculé qu'il devanceroit Bourbon, si celui-ci s'étoit chargé d'un train d'artillerie ; qu'il seroit, au contraire, toujours à temps de se joindre aux défenseurs de la ville, si Bourbon n'arrivoit avant lui que pour n'avoir point conduit de canons.

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 35 ; mais il est fort court sur tous ces événemens, et les Mémoires français sont en général peu satisfaisans sur tout ce qui se passa après la captivité du roi à Pavie. — *Georg. von Frundsberg*. B. V, f. 102.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVIII, p. 445. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 391. — *G. von Frundsberg*. B. V, f. 103.

1527. Mais, dès le 5 mai, Bourbon parut dans les prés devant Rome, et fit sommer la ville par un trompette. Clément VII, qui dans plusieurs occasions avoit manifesté une timidité excessive, et qui, tout dernièrement encore, avoit voulu s'enfuir, lorsque l'armée napolitaine s'avançoit sur Frusolone, montra cette fois la plus inexplicable assurance. Il renvoya le trompette avec mépris : il ne voulut point permettre de couper les ponts de la ville pour se défendre derrière le Tibre, si le Borgo étoit forcé; et, pour ne pas répandre l'alarme, il donna ordre aux gardes des portes d'empêcher qu'on n'emportât aucunes richesses ou aucunes marchandises (1).

Dès le matin du 6 mai, Bourbon conduisit ses troupes à l'assaut, contre les murailles du Borgo, entre le Janicule et le Vatican. Quel que fût l'éclat dont il étoit entouré, comme général de la plus puissante armée qui fût alors sur pied en Europe, il paroît qu'il sentoit toute la honte aussi bien que les dangers de sa situation. Prince du sang, et rebelle à son roi; Français, et traître à sa patrie; catholique, et conduisant contre le pape une armée qui en vouloit à la religion même; chevalier, et associé à des brigands, il ne pouvoit se dissimuler à lui-même qu'il méritoit le mépris que lui avoient témoigné les Espagnols, et qu'exprimoient tous ceux qui ne le craignoient pas. Une victoire éclatante pouvoit seule le relever à ses propres yeux ou aux yeux des autres : il vouloit l'obtenir ou mourir au combat; et comme, en montant à l'assaut, il s'aperçut que ses fantassins allemands le secondoient froidement, il saisit une échelle, l'appuya lui-même contre le mur, pour les encourager par sa propre intrépidité; et il avoit à peine commencé à monter, lorsqu'il fut atteint dans les reins d'une balle de mousquet tirée du haut des murs, qui lui traversa le flanc et la cuisse droite. Il sentit aussitôt que le

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 446. — *Lett. de' Principi.* T. II, f. 74, de Rome, 4 mai.

coup étoit mortel; mais il conserva assez de présence d'esprit pour demander à ceux qui l'entouroient, de couvrir son corps de son manteau, pour que ses soldats ne s'aperçussent pas de sa chute; et il expira au pied des murs, pendant que l'assaut continuoit (1). 1527.

La mort de Bourbon ne put être long-temps cachée à ses soldats; mais loin de leur faire perdre courage, elle parut les exciter à la vengeance. Les Suisses de la garde du pape avoient défendu le mur avec une grande valeur; et une batterie placée sur le haut de la colline, qui prenoit de flanc les assiégeans, leur tuoit beaucoup de monde : mais un épais brouillard qui se leva après que le soleil se fut montré sur l'horizon, empêcha les artilleurs de bien diriger leurs pièces. Les Espagnols en profitèrent pour entrer dans la ville par quelques petites maisons contiguës au mur; les Allemands, d'autre part, franchirent les tranchées, et se rendirent aussi maîtres du rempart. Avant d'y réussir, les assaillans avoient eu un millier d'hommes tués; ils en tirèrent une cruelle vengeance sur cette partie de la jeunesse romaine qui avoit marché sous les ordres de ses Caporioni, et qui se trouvoit resserrée entre les Espagnols et les Allemands. Elle fut massacrée sans pitié, encore que la plupart de ces jeunes gens eussent jeté leurs armes, et demandassent la vie à genoux (2).

Pendant le combat, Clément VII étoit en prières devant l'autel de sa chapelle au Vatican. Lorsque les cris des soldats lui annoncèrent la prise de la ville, il s'enfuit de son palais au château Saint-Ange, par le long corridor qui,

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 446. — *Paolo Giovio, Vita del card. Pompeo Colonna*, p. 172. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 37. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 393. — *Galeatius Capella.* L. VII, p. 73. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 593. — *Arnoldi Ferronii.* L. VIII, p. 165. — *Marco Guazzo*, f. 50. — *Georg. von Frundsberg.* B. V, f. 106, B VI, f. 108.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 446. — *Pauli Jovii Epitome Hist.* L. XXIV, p. 14. — Ejusdem *Vita di Pompeo Colonna*, p. 172 v.

1527. élevé sur un double mur, au-dessus des plus hautes maisons, traverse toute la cité léonine, et établit une communication entre le Vatican et la forteresse. L'historien Paul Jove, qui suivoit Clément VII, avoit relevé sa longue robe, pour qu'il pût marcher plus vite, et l'avoit couvert de son chapeau et de son manteau violet, de peur que le pape, en traversant le pont qui le laissoit voir à découvert, ne fût reconnu à son rochet blanc, et ajusté par les soldats furieux. De toute la longueur du corridor, Clément VII voyoit au-dessous de lui la fuite misérable des siens, et la poursuite des barbares qui les achevoient à coups de piques et de hallebardes. Sept à huit mille Romains furent massacrés dans cette première journée (1).

Après avoir gagné le château, le pape avoit encore le temps de s'enfuir par le pont des Anges, qui étoit sous la protection de son artillerie, de traverser les rues de Rome sous l'escorte de ses chevau-légers, et de se mettre en sûreté. Le souvenir récent de sa captivité au château Saint-Ange devoit lui faire sentir combien cet asile étoit peu sûr : mais l'effroi dont il étoit glacé l'empêcha d'aller plus loin ; il s'y laissa renfermer avec les cardinaux et les prélats de sa suite; et Philippe Serbelloni ainsi que l'Espagnol Mendanez furent chargés de l'y assiéger (2).

L'armée qui se précipitoit dans Rome étoit alors forte de quarante mille hommes ; Frundsberg, il est vrai, n'avoit amené que quatorze mille landsknechts, auxquels s'étoient joints en Lombardie six mille Espagnols : mais on y voyoit encore l'infanterie italienne du Calabrois Fabrice Maramaldo, de Sciarra Colonna, et de Louis de Gonzague, surnommé Rodomont. De plus, cette armée avoit

(1) *Paolo Giovio, Vita del card. Pompeo Colonna*, p. 173. — *G. Frundsberg*. B. VI, f. 109.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XVIII, p. 447. — *Giovio, Vita del card. Colonna*, p. 174. — *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VIII, p. 328. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 595.

recueilli sur sa route une foule de chevau-légers, dont le commandement avoit été donné à Philibert de Châlons, prince d'Orange, et à Ferdinand de Gonzague. Elle s'étoit aussi grossie d'un nombre prodigieux de déserteurs de l'armée de la ligue, ou de soldats renvoyés de celle du pape, et de tous les bandits, tous les vagabonds des pays qu'elle traversoit : l'espoir du pillage les attiroit tous sous ses étendards (1). 1527.

Le borgo de Rome et le quartier du Vatican avoient été aussitôt saccagés ; et, dans cette première ivresse de la victoire, la fureur sacrilége des soldats avoit paru moins révoltante, encore qu'ils n'eussent épargné ni les couvens, ni les églises, ni le palais du pape, ni le temple de Saint-Pierre, cathédrale du monde chrétien. Mais les soldats étoient loin de se contenter des richesses trouvées dans ces deux quartiers. Ils prirent également d'assaut celui de Trastévéré ; et comme les ponts n'avoient point été coupés, ils se trouvèrent maîtres de Rome, où Louis de Gonzague entra le premier par Ponte-Sisto, à la tête de l'infanterie italienne (2).

Jamais peut-être dans l'histoire du monde une grande capitale n'avoit été abandonnée à un abus plus atroce de la victoire ; jamais une puissante armée n'avoit été formée de soldats plus féroces, et n'avoit plus absolument secoué le joug de toute discipline ; jamais le souverain au nom duquel elle combattoit n'avoit été plus indifférent aux calamités des vaincus. Ce n'étoit point assez de livrer en proie à la rapacité des soldats, la totalité des richesses sacrées et profanes, que la piété des peuples ou leur industrie avoient rassemblées dans la capitale du monde chrétien ; les personnes mêmes des malheureux habitans furent également abandonnées à leur caprice et à leur brutalité. Tandis que

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 447. — *Paolo Giovio, Vita del card. Pompeo Colonna*, f. 173 v.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 447. — *Vita del card. Pompeo Colonna*, f. 173 v. — *Georg. von Frundsberg.* B. VI, f. 110.

1527. les femmes de toute condition, étoient victimes de leur incontinence, ceux à qui l'on soupçonnoit des richesses cachées ou du crédit étoient mis à la torture; et on les obligeoit, par des tourmens prolongés, à épuiser la bourse des amis qu'ils pouvoient avoir en pays étranger. Beaucoup de prélats moururent dans ces tourmens; beaucoup d'autres, après s'être rachetés, moururent des suites de ces violences, de leur affliction, ou de leur effroi. Les palais de tous les cardinaux furent pillés, sans que les soldats voulussent distinguer les Guelfes d'avec les Gibelins, ou accorder une sauve-garde à ceux qui étoient le plus connus pour leur attachement au parti impérial. Seulement on leur permit quelquefois de se racheter à prix d'argent; et comme les marchands avoient déposé leurs effets chez eux, se figurant qu'ils y seroient en sûreté, ces marchands payèrent souvent des sommes énormes, pour les dérober aux soldats. La marquise de Mantoue racheta son palais au prix de cinquante mille ducats, tandis qu'on assure que son fils en retira dix mille pour sa part du pillage. Le cardinal de Sienne, après avoir payé sa rançon aux Espagnols, fut fait prisonnier par les Allemands, complètement pillé, battu, et forcé de racheter de nouveau sa seule personne au prix de cinq mille ducats. Les cardinaux de la Minerva et de Ponzetta éprouvèrent un malheur presque semblable. Les prélats allemands ou espagnols ne furent pas plus épargnés par leurs compatriotes que les Italiens. On entendoit retentir dans toutes les maisons, les cris et les lamentations des malheureux exposés à la torture; les places devant toutes les églises étoient jonchées des ornemens d'autel, des reliques, et de toutes les choses sacrées, que les soldats jetoient dans la rue, après en avoir arraché l'or et l'argent. Les luthériens allemands, joignant le fanatisme religieux à la cupidité, s'efforçoient de montrer leur mépris pour les pompes de l'Église romaine, et de profaner ce que respectoient des peuples qu'ils nommoient idolâtres. Cependant,

après le premier jour de fureur, dans lequel ils auroient voulu égorger tous ceux qui avoient porté les armes, les Allemands ne tirèrent plus l'épée; ils s'adoucirent même tellement que leurs prisonniers purent se racheter d'eux à très-bon compte. Dès-lors ils ne songèrent plus qu'à boire, à ramasser de l'argent, et à détruire les tableaux et les statues qui leur paroissoient des monumens d'idolâtrie. Mais les Espagnols étoient infiniment plus avides et plus cruels: leur soif de l'or demeuroit toujours aussi ardente; et comme aucune pitié ne touchoit jamais leur cœur, ils multiplioient les tourmens pour forcer leurs prisonniers à découvrir tout ce qu'ils avoient de caché, et ils les prolongoient sans relâche. Les Italiens, et surtout ceux de l'Abruzze, imitoient les vices des deux nations auxquelles ils se trouvoient associés; et sans les égaler en bravoure, ils cherchoient du moins à leur ressembler par leur cruauté et leur impiété (1). 1527.

Le cardinal Pompée Colonna entra dans Rome deux jours après la prise de cette ville, pour jouir de l'humiliation de Clément VII. Il y fut suivi par une foule de paysans de ses fiefs, qui peu de temps auparavant avoient été barbarement pillés par ordre du pape, et qui s'en vengèrent en pillant à leur tour les maisons romaines, où ils trouvèrent encore de gros meubles, qui n'avoient point tenté l'avidité des soldats. Pompée ressentit néanmoins une profonde douleur, quand il vit la détresse dans laquelle il avoit contribué à précipiter sa patrie: il ouvrit sa maison à tous ceux qui voulurent s'y réfugier; il racheta de ses deniers les cardinaux captifs, sans distinction de faction amie ou ennemie,

(1) *Paolo Giovio, Vita del card. Pompeo Colonna*, f. 173, 174. — *Fr. Guicciardini*. L. XVIII, p. 448. — *Jacopo Nardi*. L. VIII, p. 329. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 393. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 595. — *Arnoldi Ferronii*. L. VIII, p. 165. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 37. — Paradin, Histoire de notre temps, p. 204. — Brantôme. — *Ulloa, Vita di Carlo V*. L. XI, f. 110 v. — *Georg. von Frundsberg*. B. VI, f. 112.

1527. et il conserva la vie à une foule de misérables, qui, ayant tout perdu, auroient dû sans lui périr de faim (1).

Le jour même où l'armée impériale étoit entrée à Rome, le comte Guido Rangone étoit parvenu jusqu'au Ponte-Salario, avec ses chevau-légers et huit cents arquebusiers. Si la ville avoit tenu seulement vingt-quatre heures, il seroit arrivé à temps pour la défendre et la sauver. Lorsqu'il apprit les événemens, il se retira jusqu'à Otricoli, pour se réunir au reste de sa troupe. Le duc d'Urbin et le marquis de Saluces cheminoient beaucoup plus lentement; ils n'étoient partis que le 3 mai de Florence, et le marquis n'arriva que le 11 à Orviéto, d'où il fit pendant la nuit une tentative pour tirer le pape du château Saint-Ange: elle échoua, parce que Frédéric de Bozzolo, qui conduisoit le détachement, se blessa en tombant de cheval. Le duc d'Urbin n'arriva à Orviéto que le 16 parce qu'il voulut faire en passant une révolution à Pérouse, d'où il chassa Gentile Baglioni, partisan des Médicis, pour donner le gouvernement aux fils de ce Jean-Paul Baglioni que Léon X avoit fait mourir (2).

Le duc d'Urbin prétendit qu'ayant fait alors une revue de son armée, il ne s'y trouva plus que dix-sept mille combattans, au lieu de trente mille qu'il devoit avoir sous les armes. C'en auroit été assez cependant, sous tout autre chef que lui, pour chasser les Impériaux de Rome; car les soldats espagnols et allemands, livrés à la débauche et à l'ivrognerie, n'obéissoient plus à la voix d'aucun de leurs chefs, et ne respectoient nullement Philibert de Châlons, prince d'Orange, qu'ils avoient élu eux-mêmes pour remplacer le connétable de Bourbon. On ne pouvoit les arracher au pillage pour remplir aucun devoir militaire; et lorsqu'une fausse alarme faisoit battre aux champs, on ne

(1) *Paolo Giovio, Vita di Pompeo Colonna*, f. 174.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 449. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 596. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 401.

voyoit presque personne venir se ranger sous les drapeaux (1). 1527.

Mais le duc d'Urbin, fidèle à son système de ne jamais exposer son armée à un combat, n'avoit pas même la pensée d'attaquer les Impériaux; et il déclaroit qu'il ne songeroit à le faire, qu'autant qu'il pourroit ajouter à son armée seize mille Suisses, levés avec l'autorisation des cantons; qu'il en faudroit même vingt-quatre mille, si, dans cet intervalle de temps, l'armée impériale recevoit les secours qu'elle pouvoit aisément tirer du royaume de Naples (2). Aucune pitié pour les malheureux habitans de Rome, ne paroissoit l'émouvoir; et, dans le conseil de guerre assemblé à Orviéto, on délibéra seulement sur les moyens de tirer Clément VII du château Saint-Ange, où il étoit assiégé. Cette entreprise ne paroissoit nullement difficile avec une armée aussi nombreuse : les Français la désiroient vivement pour l'honneur de leur roi; et le conseil des Prégadi de Venise avoit donné des ordres pressans à son général, de secourir son allié. Seulement le duc d'Urbin, dont la haine et la rancune contre la maison de Médicis cherchoient avidement des prétextes dans son système timide de tactique, faisoit naître à chaque heure de nouveaux obstacles. Le pape le faisoit solliciter de venir prendre position à la croix de Mont-Marino, situation très-forte, en face du château Saint-Ange, d'où il auroit été facile à toute heure de s'entendre avec les assiégés par des signaux; mais il ne voulut jamais passer Tre-Capanne. Son approche détermina toutefois Clément VII à refuser de signer des conditions de capitulation, sur lesquelles il étoit presque d'accord. Alors le duc d'Urbin, après avoir

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 449. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. V, p. 394 — *Georg. von Frundsberg.* B. VI, f. 115.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 451. — Paolo Paruta attribue cette tiédeur à l'un des deux providiteurs qui suivoient l'armée, Vetturi; tandis que Pisani, son collègue, pressoit de combattre. L. VI, p. 401.

1527. rendu aux assiégés une vaine espérance, précisément comme il l'avoit rendue l'année précédente au duc de Milan, s'éloigna de Rome le 1er de juin, et alla camper à Mont-Erosi (1).

Le vice-roi de Naples s'étoit hâté de venir à Rome sur l'invitation même du pape, qui se flattoit de traiter avec lui à de meilleures conditions : bientôt il s'aperçut que l'armée le voyoit de si mauvais œil, qu'il repartit pour Naples. En chemin, il rencontra le marquis de Guasto, Hugues de Moncade et Alarcon, qui lui persuadèrent de retourner sur ses pas, pour conserver quelque autorité sur une armée qui échappoit presque à l'empereur. Il revint en effet; mais on ne lui laissa prendre aucune part aux affaires, ou de la guerre, ou de la paix (2).

La capitulation du pape fut signée le 6 juin, à peu près aux conditions qu'il avoit refusées six jours auparavant. Il s'engageoit à payer à l'armée quatre cent mille ducats; cent mille immédiatement, cinquante mille dans vingt jours, deux cent cinquante mille dans deux mois. Jusqu'à l'entier paiement des premiers cent cinquante mille ducats, il devoit rester prisonnier au château Saint-Ange, avec les treize cardinaux qui l'y avoient suivi. Ensuite il pourroit passer ou à Naples, ou à Gaëte, pour y attendre les ordres de l'empereur. Il s'engageoit à livrer aux troupes impériales les villes de Parme, Plaisance et Modène, et à recevoir garnison dans les châteaux de Saint-Ange, d'Ostie, de Civita-Castellana et de Civita-Vecchia. Il promettoit d'absoudre les Colonna de toutes censures ecclésiastiques, et de donner des otages pour l'observation de toutes ces conditions. Après la signature de ce traité, le même capitaine Alarcon, qui avoit été chargé de la garde de Fran-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 450. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 330. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 402.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 451. — *Benedetto Varchi* L. IV, p. 205. — *Marco Guazzo*, f. 51 v.

çois I[er] pendant sa captivité, entra au château Saint-Ange 1527.
avec trois compagnies espagnoles et trois allemandes, pour prendre le pape sous sa garde (1).

La capitulation fut religieusement exécutée dans ce qui dépendoit du pape ; mais le gouvernement de l'Église paroissoit dissous par sa captivité, et les places les plus éloignées refusèrent de lui obéir. Civita-Castellana étoit gardée par les troupes de la ligue; Civita-Vecchia par André Doria, qui la retenoit pour gage de 14,000 écus de solde qui lui étoient dus; Parme et Plaisance, détestant le gouvernement espagnol, ne voulurent pas ouvrir leurs portes au commissaire impérial qui s'y présenta pour en prendre possession. Modène, que défendoit le comte Louis Rangoni, frère de Guido, avec cinq cents fantassins seulement, fut attaquée, au commencement de juin, par le duc de Ferrare, avec deux cents lances, six mille fantassins et beaucoup d'artillerie, et fut obligé de capituler le 5 juin (2). Les alliés du pape eux-mêmes voulurent à leur tour profiter de ses disgraces; les Vénitiens s'emparèrent de Ravenne et de Cervia, qu'ils avoient perdues lors de la ligue de Cambrai, et Sigismond Malatesti se rendit maître de la ville et de la citadelle de Rimini, antique principauté de sa famille (3).

Clément VII ne considéroit sa souveraineté dans l'État de l'Église que comme viagère, tandis que la grandeur héréditaire de la maison de Médicis étoit attachée à l'obéissance des Florentins. Quoiqu'il n'eût ni enfans, ni proches parens, il tenoit de toute son ame à la perpétuité

(1) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XVIII, p. 452. — *Benedetto Varchi, Storia Fior.* L. IV, p. 207. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 597. — *Marco Guazzo, Istoria de' suoi tempi*, f. 51. — *Georg. von Frundsberg.* L. VI, f. 123.

(2) *Anonimo Padovano, presso Muratori, Annali d'Italia.* T. X, p. 209.

(3) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 453. — *Benedetto Varchi.* L. IV, p. 229. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 401.

1527. du pouvoir dans sa maison, et il étoit disposé à faire à l'orgueil de son nom bien plus de sacrifices que Léon X, son cousin. Mais encore qu'il voulût conserver Florence, il avoit peu songé à l'épargner; autant il préféroit le bien de ses héritiers à celui de sa patrie, autant il se préféroit lui-même à ses héritiers : aussi dans les guerres où il entraînoit la république, sans qu'elle y eût aucun intérêt direct, toutes les fois qu'un emprunt étoit nécessaire, qu'une dépense extraordinaire appeloit une contribution de guerre, c'étoit sur les Florentins qu'il en rejetoit le fardeau. Ceux-ci, qui avoient absolument cessé d'avoir une importance politique, qui ne comptoient plus en Europe comme une puissance, qui n'avoient plus un intérêt direct dans les événemens, se voyoient ruinés par l'ambition de la maison de Médicis. Ils avoient dépensé cinq cent mille florins, pour la conquête et la défense du duché d'Urbin; puis au premier danger ils avoient été obligés de rendre au duc la forteresse de San-Léo, et le comté de Monte-Feltro, qui leur avoient été remis en compensation de ces avances (1). Ils avoient encore dépensé cinq cent mille florins dans la guerre que Léon X entreprit contre la France; ils en avoient payé trois cent mille aux capitaines impériaux et au vice-roi, pendant l'administration du cardinal Jules de Médicis; et depuis que ce même Jules étoit devenu pape, ils avoient dépensé six cent mille florins pour la guerre qu'il faisoit à l'empereur (2). C'étoit trop de maux à la fois, d'avoir perdu leur liberté et de continuer à porter un fardeau d'impositions qui devoit écraser tout autre qu'un peuple libre. Aussi les Florentins étoient-ils presque unanimes pour épier le moment où ils pourroient secouer le joug des Médicis.

(1) *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VIII, p. 328. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 19.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 454.

La prise de Rome et la captivité du pape au château 1527
Saint-Ange anéantissoient la puissance de cette maison. Les trois cardinaux que Clément VII avoit établis à Florence comme administrateurs de la république, et tuteurs des deux bâtards, Hippolyte et Alexandre, ne pouvoient en douter. Ils avoient reçu le 11 mai la nouvelle de la catastrophe; ils cherchoient à la cacher en répandant des bruits tout contraires; mais il y avoit long-temps que le peuple étoit accoutumé à ne leur prêter aucune foi (1).

Tous les hommes les plus respectés de la ville, tous ceux qui descendoient de familles illustrées depuis long-temps, se rendirent auprès de Silvio Passérini, cardinal de Cortone, au palais des Médicis, non plus en habit militaire, comme dans l'insurrection précédente, mais avec le *lucco* et le *capuccio*, habit civil propre aux Florentins, qui donnoit de la gravité à leur démarche; et ils lui demandèrent de rendre pacifiquement à la patrie une liberté qu'il ne pouvoit plus retenir (2). A leur tête on voyoit Nicolas Capponi, le plus zélé parmi les amis de la liberté, et celui qu'on regardoit déjà comme devant organiser le nouveau gouvernement; et avec lui Philippe Strozzi, son beau-frère, qui avoit épousé Clarice de Médicis, sœur de Laurent II et fille de Pierre. Philippe Strozzi avoit été donné pour otage par Clément VII à Hugues de Moncade, lors de la première captivité du pape, et de son premier traité avec les Colonna; mais Clément n'avoit voulu ensuite, ni exécuter les conditions qu'il avoit signées, ni se donner aucune peine pour faire recouvrer la liberté aux otages qu'il avoit livrés. Lorsque Moncade vit combien Strozzi étoit irrité de cet abandon, il le remit en liberté de lui-même, pour ébranler par son moyen le pouvoir du pontife à Florence (3).

(1) *Ist. Fior. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 313. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 371.
(2) *Pauli Jovii Hist.* L. XXV, p. 21.
(3) *Bernardo Segni Stor. Fior.* L. I, p. 6.

1527. Clarice de Médicis, femme de Philippe Strozzi, partageoit l'irritation de son mari. Tous deux avoient encore à se plaindre de ce que Clément VII, après avoir promis le chapeau de cardinal à leur fils Pierre, et l'avoir engagé à prendre l'habit ecclésiastique, se refusoit constamment à exécuter sa promesse. Clarice, que son sexe et la parenté des Médicis mettoient à l'abri du ressentiment de ce parti, ne craignoit point de rappeler à tous ceux qui avoient été long-temps dévoués à sa famille, que ce n'étoit pas pour de vrais Médicis qu'ils sacrifioient la liberté de leur patrie, mais pour un de leurs sujets provinciaux, le cardinal de Cortone, et pour deux bâtards, Hippolyte et Alexandre (1).

Le cardinal de Cortone, Silvio Passérini, étoit d'un caractère foible et irrésolu : d'ailleurs il trembloit de perdre dans une révolution son trésor personnel; et il écoutoit difficilement d'autres conseils que ceux de l'avarice. Le cardinal Nicolas Ridolfi, quoique reconnoissant envers la famille de Médicis, à laquelle il devoit la pourpre, étoit cependant attaché à la liberté; et toute sa famille étoit dévouée à cette cause. Onofrio de Montédoglio, commandant de la garnison de Florence, qui avoit environ trois mille hommes sous ses ordres, étoit le seul qui montrât du zèle pour défendre l'autorité des Médicis. Il suffisoit, disoit-il, de répandre quelque argent parmi les soldats, et avec eux on étoit sûr de tenir la ville dans l'obéissance. Mais le trésorier de la communauté s'étoit caché, pour qu'on ne pût pas l'obliger à faire une dépense contraire au salut de sa patrie. Le cardinal de Cortone ne voulut pas mettre la main à son pécule particulier; et le courage de ceux qui vouloient se défendre, disparoissant avec l'argent qui auroit dû les payer, il n'y eut bientôt d'autre parti

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 22. — *Bened. Varchi.* L. III, p. 109. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 372.

à prendre que celui de céder (1). Le 16 mai, un accord fut conclu entre les principaux citoyens du parti républicain et le cardinal de Cortone, représentant les Médicis. Celui-ci promit de sortir de Florence avec Hippolyte et Alexandre, tandis qu'en retour on garantit aux Médicis la jouissance de tous leurs biens; et on leur promit une exemption, pendant dix ans, de toute contribution extraordinaire. Il fut convenu, en même temps, qu'on remettroit en vigueur la constitution qui avoit régi la république jusqu'en 1512 (2). 1527.

En effet, le 17 mai, les jeunes Médicis, accompagnés par le cardinal de Cortone, par Philippe Strozzi, et par plusieurs de leurs amis, partirent de Florence sans bruit et sans violence : ils passèrent la première nuit à Poggio, à Caiano, magnifique maison de campagne bâtie par Cosme de Médicis. Le lendemain, ils allèrent à Pise, dont ils avoient promis de livrer la forteresse à la seigneurie, aussi bien que celle de Livourne. Ils eurent alors, il est vrai, quelque regret à un accommodement que leurs amis accusoient de foiblesse ; et pour ne point être forcés à exécuter leur convention, ils se dérobèrent à ceux qui les accompagnoient, et se retirèrent à Lucques. Les commandans de ces forteresses ne tardèrent pas néanmoins à les remettre aux commissaires de la république (3).

Cette république venoit de renaître après une longue léthargie. La balie qui avoit été créée par les Médicis, en 1512, et qui dès-lors avoit, sous leur direction, gouverné souverainement l'État, convoqua le conseil des Cent, et lui proposa de décréter le rétablissement de la constitution po-

(1) *Pauli Jovii.* L. XXV, p. 22. *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 372. — *Bened. Varchi.* L. III, p. 109.

(2) *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VIII, p. 329. — *Benedetto Varchi, Stor. Fior.* L. III, p. 111. — *Comment. di Filippo de' Nerli.* L. VII, p. 151.

(3) *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 330. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 433, — *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 318. — *Pauli Jovii Histor.* L. XXV, p. 22. — *Benedetto Varchi.* L. III, p. 119. — *Bernardo Segni.* L. I, p. 13. — *Fr. Belcari.* L. XIX, p. 597.

1527. pulaire, telle qu'elle existoit en 1512; en sorte que la révolution se fit dans les formes requises par les lois, et fut sanctionnée par l'autorité légitime; après quoi cette balie abdiqua elle-même le pouvoir qui lui avoit été confié (1).

La seigneurie qui siégeoit alors, le conseil des Cent, et tous les magistrats, avoient été nommés par les Médicis, et leur étoient pour la plupart complètement dévoués. Mais la ville entière, impatiente de rentrer en jouissance de sa liberté, soupiroit après le jour où elle ne seroit gouvernée que par des citoyens de son choix. Les plus ardens, à la tête desquels on remarquoit Anton Francesco des Albizzi, auroient voulu qu'on chassât du palais à force ouverte le gonfalonier Francesco Antonio Nori, homme absolument vendu aux Médicis, ainsi que toute la seigneurie. Ce ne seroient, disoient-ils, que de justes représailles des violences dont on avoit usé contre le gonfalonier perpétuel, Pierre Sodérini. Mais des citoyens plus sages persuadèrent au peuple d'attendre, et au conseil des Cent de rapprocher le jour où le grand-conseil serait assemblé légitimement. La salle destinée à ce conseil avoit été changée par les Médicis en caserne de soldats. Il falloit démolir les murs intérieurs qu'on y avoit élevés. Toute la jeune noblesse florentine (déjà ce nom remplaçoit le nom plus glorieux de citoyens) mit la main à l'ouvrage. Chacun vouloit avoir contribué à abattre ce monument de la servitude de la patrie. La salle du conseil souverain fut rétablie, fut nettoyée: elle fut arrosée d'eau bénite par les prêtres, et consacrée par une messe solennelle; et le 21 mai l'on put enfin assembler le conseil-général, où l'on compta deux mille deux cent soixante et dix citoyens florentins (2).

Dans ce conseil, les suffrages libres du peuple élurent

(1) *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 319. — *Ben. Varchi.* L. III, p. 116. — *Comment. di Filippo de' Nerli.* L. VIII, p. 153. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 372.

(2) *Jacopo Nardi, Ist. Fior.* L. VIII, p. 331. — *Istor. di Giov.*

Nicolas Capponi pour gonfalonier de justice : ses fonctions devoient durer treize mois, et il pouvoit être confirmé au bout de ce terme. Une seigneurie nouvelle fut aussi élue pour demeurer trois mois en fonctions, parce qu'on voulut qu'elle remplaçât, dès le 1er juin, les créatures des Médicis, au lieu d'attendre jusqu'au 1er juillet. Le même grand-conseil élut encore les décemvirs de la liberté, et les huit seigneurs de la garde, il forma de nouveau le conseil des quatre-vingts, qui devoit maintenir l'équilibre entre le gouvernement et le peuple. Tous ces magistrats, vrais représentans de leurs concitoyens, furent installés dans leurs fonctions; et le 2 juin, une procession solennelle de tous les membres du gouvernement et de tout le clergé suivie par la foule des citoyens, alla dans tous les temples rendre graces à Dieu du recouvrement de la liberté (1). 1527.

Cambi, T. XXII, p. 321. — *Ben. Varchi.* L. III, p. 125. — *Comment. di Fil. de' Nerli.* L. VIII, p. 159.

(1) *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 323-329. — *Jacopo Nardi, Istor. Fior.* L. VIII, p. 331. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 373. — *Bened. Varchi.* L. III, p. 130. — *Ser. Fil. Nerli.* L. VIII, p. 161. — *Bernardo Segni.* L. I, p. 12.

Nicolas Macchiavelli, qui, par ses écrits, avoit contribué à conserver l'amour de la liberté, et qui avoit souffert pour elle, ne jouit point de la restauration du gouvernement républicain. Il mourut le 22 juin 1527, moins d'un mois après son retour de sa dernière légation auprès de Guicciardini et de l'armée de la ligue. Quel que fût le but qu'il s'étoit proposé en écrivant le livre où il a exposé la théorie de la tyrannie, ce but n'avoit pas été mieux entendu de ses contemporains que de la postérité. Ses concitoyens lui reprochoient d'avoir enseigné au duc d'Urbin, dans son Traité du Prince, à enlever aux riches leur fortune, aux pauvres leur honneur, à tous leur liberté. Cette accusation lui fit faire de vains efforts pour retirer de la circulation un livre qui lui faisoit tant d'ennemis. Elle empêcha le peuple de lui rendre l'emploi de secrétaire des Dix de la guerre, qu'il avoit occupé avant 1512. On lui préféra Francesco Tarugi, homme de basse condition, mais de meilleures mœurs que Macchiavel, et non moins que lui attaché à la liberté, dont il n'avoit jamais abandonné la cause. *Benedetto Varchi, Storia Fiorentina.* L. IV, p. 210. Cette préférence paroît avoir causé à Macchiavel un chagrin amer, qui peut-être hâta sa mort, attribuée à une colique hépatique.

CHAPITRE CXIX.

Lautrec conduit une armée française devant Naples, et bloque cette ville; victoire de sa flotte sur celle des Espagnols: maladie dans son camp; sa mort, et capitulation de son armée. André Doria passe au parti impérial, et change le gouvernement de Gênes.

1527—1528.

1527. Les papes, au quatorzième siècle, pendant leur séjour à Avignon, étoient les seuls, entre les potentats, qui ne craignissent point de s'engager dans des guerres éternelles. Quels que fussent les revers de leurs armées, ils ne pouvoient être atteints par la désolation de leurs peuples, le pillage de leurs villes, et même de leur capitale; ils ne s'apercevoient point, à Avignon, des souffrances intolérables de l'Italie; la clameur publique n'arrivoit point jusqu'à eux, pour les forcer à fairo la paix; et il se présentoit toujours autour d'eux des courtisans, des ministres, des flatteurs intéressés, qui, ne pouvant élever leur fortune que par la guerre, s'efforçoient de leur faire croire que l'honneur, la religion, les intérêts de la foi et ceux de l'Église exigeoient la continuation des hostilités. Ce qui, dans le quatorzième siècle, étoit la condition toute particulière de l'Église de Rome, se trouva, au commencement du seizième, être celle de tous les monarques de la chrétienté, à la réserve du pape seul. Depuis que leurs États étoient devenus beaucoup plus considérables, la guerre ne passoit presque jamais leurs frontières, et ne mettoit point leur existence en danger.

Charles-Quint, à l'âge de vingt-sept ans, avoit déjà fait prisonniers le roi de France, le roi de Navarre et le pape : cependant il ne s'étoit encore jamais mis à la tête d'aucune de ses armées; il ne connoissoit ni l'effroyable spectacle d'un champ de bataille, ni la misère ou la désolation d'une ville prise d'assaut, ni les tourmens prolongés des bourgeois chez lesquels il mettoit une armée en quartier sans la payer. Ses courtisans avoient grand soin de dérober à l'*invincible Auguste*, des détails qui auroient pu l'affliger : ils l'entretenoient des intérêts de sa gloire : Charles-Quint poursuivoit les projets de son ambition; et lorsque les prodigalités de sa cour, ou le système absurde de ses finances, faisoient manquer l'argent nécessaire aux généraux pour achever une entreprise, chacun se faisoit un devoir de dissimuler les calamités d'une province éloignée, ou de les représenter comme la conséquence nécessaire d'une politique magnanime. Dans la suite de son règne, Charles-Quint conduisit lui-même ses armées; alors il sentit mieux la nécessité de la paix, et son ambition fut plus souvent modérée par les circonstances où il se trouva jeté : mais ses successeurs, Philippe II, Philippe III, Philippe IV, stationnaires dans les solitudes de l'Escurial, inaccessibles à tous les regards, sourds à toutes les plaintes, à tous les gémissemens, ne purent jamais être détournés de leurs rêves ambitieux, par la crainte ou par la pitié. Parce qu'ils ne virent point la guerre, ils la firent sans relâche; ils ne connurent point les calamités qu'ils causèrent pendant un siècle entier, ou bien ils ne voulurent jamais y compatir. On les vit prolonger d'année en année le sac des villes et le ravage des campagnes, pour la possession d'une misérable province, pour une prérogative infructueuse, pour une dispute d'étiquette, ou même par paresse d'esprit, parce qu'ils ne savoient point prendre une décision. 1527.

Henri VIII, roi d'Angleterre, qui, à cette époque, avoit acquis une si grande prépondérance en Europe, étoit bien

1527. plus à l'abri encore que les monarques de la maison d'Autriche, des calamités de la guerre : son peuple n'en connoissoit le fardeau que par l'augmentation de ses dépenses; et la vanité de Henri VIII étoit flattée de l'importance militaire qu'il avoit acquise. Il se figuroit, selon l'erreur commune des rois, que, quoiqu'il ne parût jamais aux armées, il pouvoit recueillir de la gloire par des batailles livrées en son nom, où il n'avoit donné aucune preuve ni de talent ni de bravoure.

Jusqu'à la bataille de Pavie, François Ier avoit été également sourd aux plaintes des peuples, et insensible à leurs calamités. Il s'étoit glorifié d'avoir mis les rois de France *hors de page*, c'est-à-dire, de n'avoir plus fait dépendre sa conduite que de ses seules fantaisies, sans écouter les réclamations, ou sans consulter les intérêts de ses sujets. Il n'étoit point dépourvu de sensibilité; et la vue des souffrances qu'il causoit, auroit pu le toucher, si son extrême légèreté et son goût pour les plaisirs n'avoient distrait sans cesse son attention de ses devoirs. Pendant que ses armées se dissipoient faute de paye; que ses villes, mal pourvues et mal défendues, étoient emportées d'assaut; que les exactions de ses généraux faisoient prendre en horreur aux Italiens le nom de la France, il prodiguoit à ses maîtresses l'argent de l'état; il dissipoit, dans des fêtes insensées, des trésors qui auroient suffi pour défendre l'indépendance et la gloire nationales. Enfin la captivité avoit tout-à-coup révélé à François Ier l'existence du malheur, les dangers de son royaume, et le besoin que ses peuples avoient de la paix. Dès-lors son ancienne confiance en sa fortune avoit cessé : sa gaieté avoit été troublée; obligé à continuer la guerre, il l'avoit faite sans ardeur, et il désiroit sans cesse, il recherchoit à toute heure une pacification qui lui rendit ses enfans, et qui fit cesser l'état d'inquiétude et de crainte où il se trouvoit.

Mais une dure expérience peut changer un caractère

foible et inconséquent, sans toutefois le réformer. Dans sa 1527. prospérité, François Ier entreprenoit la guerre avec légèreté, et la négligeoit ensuite par inconstance : après avoir ressenti le malheur, il écouta les conseils d'une timidité nouvelle en lui; il voulut, sur toute chose, ne pas s'exposer; et en désirant la paix, il ne sut pas voir qu'un des moyens de l'obtenir, c'est de pousser la guerre avec vigueur dans le moment favorable. Il ne se détermina jamais à donner aux Italiens les secours qui les auroient fait indubitablement triompher; il les laissa écraser avant de se mettre de bonne foi en mouvement, et leurs revers, conséquences de ses lenteurs, lui coûtèrent infiniment plus de sang et d'argent qu'il n'en auroit fallu, deux ans plus tôt, pour obtenir les plus brillantes victoires. Les chagrins, en abattant son courage, ne détruisirent pas son goût pour les plaisirs; l'habitude de la dissipation étoit prise; la distraction lui sembloit d'autant plus nécessaire qu'il éprouvoit plus d'inquiétudes; et une application soutenue étoit un trop rude fardeau pour lui. Ses amours et sa galanterie occupoient autant de place dans sa vie qu'avant sa captivité; et leur influence, dès cette époque, ne fut pas moins funeste.

Jamais les calamités de la guerre n'auroient dû faire désirer la paix à tous les souverains plus qu'après la prise de Rome. L'empereur avoit, il est vrai, fait une conquête inespérée; mais il l'avoit obtenue avec une armée qu'il étoit depuis long-temps hors d'état de payer, et qui dès-lors n'étoit plus à lui. Ses soldats pouvoient achever la ruine de ses ennemis; mais ils ne reconnoissoient plus ses ordres, ils n'obéissoient plus à ses généraux, ils ne lui donnoient plus aucune garantie pour l'avenir : aussi Charles-Quint se trouvoit, après le pillage de Rome, tout aussi éloigné de l'accomplissement de ses premiers projets, qu'il l'étoit avant la guerre. De leur côté, les alliés avoient reconnu combien peu ils pouvoient réciproquement comp-

1527. ter sur les promesses les uns des autres; ils avoient vu que chacun d'eux cherchoit à rejeter sur ses associés le fardeau de la guerre, et à se dispenser de remplir les engagemens les plus formels; ils avoient vu que leur général, le duc d'Urbin, arrivoit toujours à temps pour être témoin des calamités de leurs provinces, et jamais à temps pour les empêcher; et ils pouvoient s'assurer que l'épuisement général, que la défiance mutuelle et le découragement des troupes iroient en croissant chaque année, loin qu'ils pussent y remédier.

La nouvelle de la prise et du sac de Rome glaça toute l'Europe d'horreur et d'effroi. Charles-Quint lui-même ne voulut pas prendre aux yeux de ses sujets la responsabilité des atrocités qui avoient été commises en son nom. Il fit suspendre les fêtes qui avoient été ordonnées en Espagne pour la naissance de son fils Philippe : il fit faire des prières dans les églises pour la liberté du pape, comme si elle ne dépendoit pas de lui; et il écrivit, le 2 août, au roi d'Angleterre et à tous les autres souverains, pour se justifier d'une violence qu'il protestoit avoir été commise contre sa volonté (1).

Mais d'autre part, les rois de France et d'Angleterre, partageant le ressentiment de leurs sujets et de toute l'Europe, paroissoient déterminés à venger le pape, et à lui rendre par la force des armes une liberté qu'il n'avoit perdue que pour avoir été abandonné par eux. Le cardinal Wolsey partit de Londres le 3 juillet, pour venir s'aboucher avec François Ier à Amiens. Il reçut en chemin des propositions que Charles-Quint avoit faites pour la paix générale, après la nouvelle des affaires d'Italie, et quoique celles-ci se rapprochassent des demandes de François Ier, les deux rois ne voulurent point les accepter. Ils signèrent, le 18 août, un traité d'alliance, dont l'objet étoit de

(1) *Lettere de' Principi*. T. II, f. 76 v. — *Alfonso de Ulloa*, *Vita di Carlo V*. L. II, f. 111. — *Paolo Paruta*. L. VI, p. 399.

faire rendre la liberté au pape et aux deux fils du roi de France, de fixer la rançon de ceux-ci à deux millions d'écus d'or, et d'assurer à François Ier la Bourgogne, et à la maison Sforza le duché de Milan. Henri VIII demanda que le commandement de l'armée française qui entreroit en Italie fût confié à M. de Lautrec; et il promit de fournir trente-deux mille ducats par mois pour les frais de la guerre (1). 1527.

En même temps, le cardinal Cybo invita les cardinaux ses confrères qui ne se trouvoient pas au pouvoir des Espagnols, à se réunir à Bologne ou à Parme, encore que le roi de France eût préféré que ce fût à Avignon, pour travailler à obtenir la mise en liberté du chef de l'Église, et empêcher que les actes qui pourroient lui être arrachés par la violence pendant sa captivité ne fussent préjudiciables à la chrétienté. Après quelque hésitation, ce fut à Parme que le collége des cardinaux se rassembla; et ce fut de là qu'il traita désormais au nom de l'Église romaine avec les alliés (2).

La peste étoit venue se joindre à tous les fléaux qui avoient jusqu'alors désolé l'Italie. La misère universelle, la mauvaise nourriture des pauvres, et les souffrances de l'ame, qui se joignoient à celles du corps, avoient préparé le peuple à recevoir la contagion. Elle avoit éclaté dans le nord de l'Italie; et elle avoit ensuite été répandue de ville en ville par des armées licencieuses, qui défioient toute police, et qui refusoient de se soumettre à tout régime sanitaire.

L'effroyable traitement que les Romains avoient éprouvé

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 458. — *Benedetto Varchi.* T. II, L. V, p. 8. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 331. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 598. — *Arnoldi Ferronii.* L. VIII, p. 165. — *Rymer, Acta publica.* T. XIV, p. 198. — Histoire de la Diplomatie Française. T. I, p. 350, — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 74.

(2) Lettre du card. Cybo au card. Salviati, 27 juillet 1527, et réponse de celui-ci. *Lettere de' Principi.* T. II, f. 75 v. et seq.

1527. de la part de l'armée impériale, ne les avoit que trop disposés à recevoir la communication de ce fléau. En effet, la peste ne se fut pas plus tôt déclarée à Rome, qu'elle y prit un caractère plus redoutable encore que dans le reste de l'Italie. Le marquis de Guasto et don Hugues de Moncade avoient amené dans cette ville les troupes auparavant stationnées dans le royaume de Naples; mais bientôt l'indiscipline de leurs soldats les avoit forcés à s'enfuir pour mettre leur vie à couvert. Le prince d'Orange avoit aussi quitté l'armée pour aller à Sienne, sous prétexte de mettre un terme aux séditions qui agitoient cette ville. Le vice-roi de Naples enfin, Charles de Lannoy, qui s'étoit également éloigné, mourut à Averse vers la fin de septembre, comme il retournoit à Naples (1).

Les soldats, demeurés sans chefs, n'en furent que plus redoutables à leurs hôtes. Ce n'étoit pas un pillage de quelques jours auquel cette ville avoit été exposée; il se continuoit pendant des mois; et les mêmes extorsions, les mêmes horreurs qui avoient signalé la première entrée des Impériaux, se renouveloient tous les jours. La crainte de la peste détermina enfin les troupes espagnoles et italiennes à se répandre dans les campagnes autour de Rome, tandis que les Allemands croyoient s'en mettre à l'abri, en vivant dans une débauche continuelle. Les Impériaux pillèrent alors Terni et Narni, et forcèrent Spolète à se racheter par une contribution, tandis que le duc d'Urbin, qui avec son armée auroit dû couvrir cette province, reculoit toujours dès qu'un parti ennemi s'avançoit (2).

Le pape, enfermé au château Saint-Ange avec treize cardinaux, sous la garde d'Alarcon, avoit déjà vu la peste

(1) *Marco Guazzo, Istor. di suoi temp.*, f. 53. — *Lettere de' Principi.* T. II, f. 79. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 454. — *Georg. von Frundsberg.* B. VII, f. 127.

(2) *Benedetto Varchi.* L. III, p. 137. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 458. — *Georg. von Frundsberg.* B. VII, f. 130.

pénétrer dans l'enceinte de cette forteresse, et avoit perdu quelques-uns de ses familiers. Il mettoit toute son espérance dans la générosité de Charles-Quint, qu'il faisoit solliciter. Il avoit évité d'être conduit à Gaëte, comme les lieutenans de l'empereur avoient voulu d'abord le faire ; il évita aussi d'être transféré en Espagne, selon le désir secret de Charles-Quint. Cependant sa captivité dans une citadelle où la peste s'étoit introduite sembloit plus redoutable encore (1). 1527.

Ce fut avec une peine infinie qu'il réussit à payer les premiers cent cinquante mille ducats qu'il avoit promis pour sa rançon. Des marchands génois lui en avancèrent une partie, à recouvrer sur les décimes du royaume de Naples, sur la vente du sel à Bénévent, et sur tout ce qu'il pouvoit hypothéquer de plus liquide : mais les Allemands demandoient des sûretés pour le reste de ce que le pontife leur avoit promis; et il lui étoit impossible, dans sa captivité, de les trouver. Il avoit donné pour otages son dataire J. Mathieu Ghiberti, le cardinal Trivulzio, le cardinal Pisani, et deux de ses parens, Jacob Salviati et Laurent Ridolfi, l'un père, l'autre frère des cardinaux de même nom. Trois fois ces otages furent conduits sur la place du Campo di Fiore, à une potence préparée pour eux par les Allemands furieux ; le bourreau les y attendoit déjà : mais les mêmes soldats qui menaçoient ces victimes, leur accordoient ensuite un nouveau répit, pour ne pas perdre le seul gage dont ils se crussent assurés. Un jour enfin, après une longue captivité, ces otages réussirent à enivrer tous leurs gardiens dans un grand repas. Ils s'échappèrent ensuite à pied, de nuit, et déguisés, et ils arrivèrent jusqu'au camp du duc d'Urbin (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 457. — *Paolo Giovio*, *Vita del card. Colonna*, f. 176.

(2) *Jacopo Nardi*, *Ist. Fior.* L. VIII, p. 333. — *Bernardo Segni* L. I, p. 18, 21. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 603. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 459 — *Georg. von Frundsberg.* B. VII, f. 136.

1527. La fuite de ces otages contribua à rendre les Allemands plus traitables. Le marquis de Guasto revint à Rome pour remettre l'armée en activité; il donnoit deux écus à chaque soldat en les rappelant sous leurs drapeaux : mais la peste et la désertion en avoient tellement diminué le nombre pendant une seule saison, qu'au lieu de quarante mille qui étoient entrés à Rome avec le duc de Bourbon, il ne s'en trouva plus que dix mille (1). D'autre part, don Francesco Angélio, général des Franciscains, et Verrei de Milhaud, chambellan de Charles-Quint, étoient arrivés à Rome avec des pleins pouvoirs de l'empereur pour négocier avec le pape. Ils avoient commission de le traiter désormais avec respect, mais de se tenir en garde contre son ressentiment et de ne lui accorder aucune confiance (2). Après de longs débats, ils signèrent enfin avec lui, le 31 octobre, une nouvelle convention, qui lui donnoit un peu plus de temps pour acquitter sa rançon. Clément VII devoit être remis en liberté après avoir encore payé cent douze mille ducats aux troupes impériales. Dans le cours des trois mois suivans, il devoit en payer de plus deux cent trente-huit mille; livrer en gage plusieurs forteresses, donner ses deux neveux, Hippolyte et Alexandre, comme otages; accorder les produits de la croisade et d'une décime ecclésiastique en Espagne à l'empereur, et s'engager enfin à demeurer neutre dans la guerre qui alloit éclater, soit dans le duché de Milan, soit dans le royaume de Naples (3).

Mais bien avant que Clément VII eût recouvré sa liberté à ces dures conditions, la guerre que les rois de France et d'Angleterre avoient résolu de porter en Italie avoit com-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 459. — *Bened. Varchi.* L. IV, p. 235.

(2) *Bernardo Segni.* L. I, p. 14.

(3) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 27. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 468. — *Bernardo Segni.* L. I, p. 21. — *Ben. Varchi.* L. V, p. 44. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 604.

mencé. Lautrec, qui n'avoit été nommé par François Ier pour général de son armée qu'avec répugnance, et sur les instances de Henri VIII, et qui n'avoit accepté à son tour qu'avec un regret extrême une commission qui n'étoit pas accompagnée de la faveur de son maître, partit de la cour le 30 juin, pour se rendre à l'armée qui se rassembloit dans l'Astésan. Elle devoit être composée de neuf cents gendarmes, deux cents chevau-légers, et vingt-six mille fantassins, dont six mille landsknechts sous le comte de Vaudemont, six mille Gascons sous le comte Piétro Navarro, quatre mille Français et dix mille Suisses (1). Mais tous ces corps demeurèrent fort au-dessous du complet; les envois d'argent se ralentissoient déjà, et il étoit facile de connoître que par cette démonstration de grandes forces, François Ier songeoit bien plus à presser les négociations entamées avec la cour de Madrid pour la rançon de ses fils, qu'à frapper lui-même de grands coups. Les Vénitiens, de leur côté, avoient laissé réduire soit leur armée, soit leur flotte, à un tel état de dénûment, qu'il étoit impossible d'en attendre aucun service. Les Florentins seuls, qui, en recouvrant leur liberté, avoient retrouvé tout leur ancien attachement pour la maison de France, fournissoient de bonne foi à l'armée de la ligue les contingens auxquels ils s'étoient obligés (2). 1527.

En attendant que son armée fût entièrement assemblée, Lautrec, averti que le comte Louis de Lodrone levoit des contributions dans l'Alexandrin, avec une forte bande de landsknechts, le força, au mois d'août, à se jeter dans le château de Bosco, l'y assiégea, et, au bout de dix jours

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 465. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 65. — *Ben. Varchi.* T. II, L. V, p. 8. — *Bernardo Segni.* L. I, p. 20 — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 598. — *Arnoldi Ferronii.* L. VIII, p. 166. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 75.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 466. — *Benedetto Varchi.* L. IV, p. 236.

1527. d'attaques très-vives, le contraignit à se rendre à discrétion (1). Dans le même temps, André Doria, alors amiral de la flotte française, sortit du port de Marseille avec dix-sept galères, et recommença le blocus de Gênes, qui, bien qu'interrompu à plusieurs reprises, avoit déjà réduit cette ville à un extrême dénuement. Il avoit forcé neuf galères impériales, qui portoient aux Génois un grand approvisionnement de blé, à chercher un refuge dans le bassin de Porto-Fino, et il les y retint captives quelque temps; mais un gros temps, en l'éloignant de la côte, leur donna le moyen de lui échapper. Cependant cet événement, qui sembloit mettre Gênes à l'abri des attaques du parti français, eut un effet tout contraire; il enhardit le doge Antoniotto Adorno, et le décida à tenter la fortune des combats. Augustin Spinola, commandant de la garde, après avoir remporté un avantage sur des troupes de débarquement d'André Doria à Porto-Fino, fut envoyé contre César Frégose, qui, détaché par Lautrec, s'étoit avancé avec un corps d'armée jusqu'à San-Pier-d'Aréna. Encouragé par ses précédens succès, il n'hésita pas à lui livrer bataille : il fut battu et fait prisonnier. Les Génois, qui souffroient depuis long-temps pour la cause impériale, ne voulurent pas s'exposer à un nouveau blocus : la faction Frégose prit les armes dans la ville, et fut secondée par tous ceux qui désiroient le repos; deux députés, Ferrari et Lomellini, furent envoyés à César Frégose, pour lui offrir de le recevoir dans la ville, et de mettre la république sous la protection de la France, s'il vouloit s'engager à ne point ordonner de proscription et à n'exercer aucune vengeance. Antoniotto Adorno lui-même, qui, dès le commencement du tumulte, s'étoit retiré dans le Castelletto, prit part à la

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 461. — *Pauli Jovii Histor. sui temp.* L. XXV, p. 24. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 76. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 66. — *Bernardo Segni.* L. I, p. 20. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 407. — *Georg. von Frundsberg.* B. VII, f. 138.

négociation, et promit d'évacuer la forteresse; et la révolution s'accomplit ainsi dans les premiers jours du mois d'août, sans effusion de sang, sans désordre, sans violence, par la modération des chefs des deux partis, auxquels le sénat décréta en commun des actions de graces. Adorno se retira auprès d'Antonio de Leyva à Milan, où il mourut sans enfans peu de mois après; et Théodore Trivulzio, envoyé par Lautrec, fut reconnu comme gouverneur et lieutenant du roi à Gênes (1). 1527.

Pendant ce temps, Lautrec avoit formé le siége d'Alexandrie, où le comte Baptiste Lodrone commandoit une garnison allemande. Ce dernier se trouvoit affoibli par la captivité de son frère, et par celle du détachement qui avoit été fait prisonnier à Bosco; mais Albéric de Barbiano, comte de Belgioioso, lui amena cinq cents hommes, dont il déroba aux Français la marche, au travers des collines de l'Alexandrin, et la ville se défendit jusqu'à ce que Lautrec eût reçu de l'artillerie et des munitions de Venise. Les Impériaux ne capitulèrent que lorsque plusieurs brèches furent ouvertes (2).

Lautrec voulut d'abord laisser une garnison française dans Alexandrie : cette ville lui paroissoit importante pour assurer la communication entre son armée, la Ligurie et la France. Mais François Sforza réclama contre cette violation des traités, qui signaloit les premiers pas que les Français faisoient en Lombardie. Toutes les villes du duché de Milan, à mesure qu'elles seroient soumises, devoient, aux termes de l'alliance, être remises entre ses mains. Les Vénitiens s'interposèrent pour maintenir ses

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XXV, p. 34; L. XXVI, p. 64. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 75. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 461. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 67. — *Ben. Varchi.* L. IV, p. 251. — *Fr. Belcari.* L. XIX, p. 600. — *Agost. Giust.* L. VI, f. 279. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 410.

(2) *Galeatius Capella.* L. VII, f. 76. — *Pauli Jovii.* L. XXV, p. 24.

1527. droits, et Lautrec céda. Cependant il étoit facile de reconnoître la défiance qui divisoit déjà les confédérés : les Italiens craignoient que le roi ne voûlut garder le Milanez pour lui-même, ou qu'il ne se réservât les moyens de le sacrifier, pour racheter à ce prix ses enfans. Lautrec, de son côté, avoit des ordres secrets de sa cour, de ne point amener les affaires en Lombardie à une prompte décision, de peur que les Vénitiens, n'ayant plus lieu de craindre l'empereur, ne s'intéressassent plus au succès du reste de l'entreprise (1).

Après la soumission d'Alexandrie, Lautrec, ayant fait sa jonction avec l'armée vénitienne de Lombardie, s'avança jusqu'à huit milles de Milan. Antonio de Leyva, qui commandoit dans cette ville, ne doutant pas qu'il n'y fût incessamment attaqué, et n'ayant pour se défendre que des forces très-inférieures, rappela en hâte quatre cents fantassins de la garnison de Pavie. C'étoit justement ce qu'avoit voulu Lautrec, qui tourna court sur Pavie le 28 septembre, et ne donna point au renfort qui en étoit sorti le temps d'y rentrer. Louis de Barbiano, comte de Belgioioso, qui commandoit à Pavie, n'avoit plus sous ses ordres que huit cents hommes; il n'en voulut pas moins persister à se défendre. Après quatre jours d'attaques, plusieurs brèches furent ouvertes aux murailles, et Belgioioso céda enfin aux supplications des bourgeois : il offrit alors de capituler, mais il n'étoit déjà plus temps; la ville fut prise d'assaut, et abandonnée à toute la fureur des troupes françaises. Le nom de Pavie leur rappeloit la captivité de leûr roi et la destruction de leur armée : officiers et soldats, tous étoient également ardens à se venger; et les

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 463. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 76, 78. — *Pauli Jovii Histor. sui temp.* L. XXV, p. 27. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 70. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 382. — *Ben. Varchi.* L. V, f. 9 — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 601. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 407.

malheureux bourgeois, qui n'avoient eu aucune part aux victoires des Impériaux, furent traités avec une rigueur qui égaloit toute la cruauté des Castillans. Ce ne fut qu'après huit jours d'excès de tout genre, que Lautrec rappela ses troupes à la discipline, et fit cesser le pillage (1). 1527.

Après la prise de Pavie, les Vénitiens et le duc de Milan pressoient Lautrec d'achever la conquête de la Lombardie; ils lui représentoient qu'Antonio de Leyva étoit malade, que ses troupes étoient fort diminuées en nombre, qu'elles étoient découragées par les succès récens des Français; mais que si on lui donnoit du temps, Leyva recevroit les renforts levés pour lui en Allemagne, et opposeroit alors une résistance invincible. Lautrec convint que ce plan de campagne seroit plus sage; mais il y opposa les ordres exprès des rois de France et d'Angleterre, qui n'avoient formé son armée que pour délivrer le pape; et il continua sa marche vers le midi de l'Italie (2).

Lautrec rencontra à Plaisance des ambassadeurs d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, et de Frédéric, marquis de Mantoue, qui, selon le sort des petits princes, venoient se ranger au parti du plus fort; Alphonse d'Este, malgré les secours qu'il avoit tout récemment donnés au duc de Bourbon, fut traité avec partialité par François Ier. Renée de France, fille de Louis XII et belle-sœur du roi, fut promise en mariage à son fils Hercule; elle lui apporta pour dot les duchés de Chartres et de Montargis. Le sacré collége assemblé à Parme sous la présidence du cardinal Cybo, renouvela, au nom du pontife captif, l'investiture de Ferrare en faveur de la maison d'Este, et renonça à toutes ses

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 462. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 71. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 332. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 77. — *Pauli Jovii.* L. XXV, p. 24. — *Ben. Varchi.* L. V, p. 9. — *Marco Guazzo*, f. 53. — *Bern. Segni.* L. I, p. 20. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 601.

(2) *P. Paruta.* L. VI, f. 409. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 78.

1527. prétentions sur Modène. Un chapeau de cardinal fut en même temps promis à Hippolyte, second fils d'Alphonse; et celui-ci en retour s'engagea seulement à fournir à l'armée de la ligue cent hommes d'armes et six mille écus par mois (1).

La république de Florence, de son côté, fut appelée à renouveler son alliance avec la France et les Vénitiens. Le gonfalonier, Nicolas Capponi, voyoit avec peine ses concitoyens prendre parti dans cette querelle. Il auroit jugé plus prudent de ménager également les deux souverains qui menaçoient l'Italie : Luigi Alamanni, qui avoit déjà acquis une grande réputation comme poète, et qui, depuis sa conjuration contre le cardinal Jules de Médicis, avoit toujours vécu en France, sembloit y avoir reconnu combien peu la république devoit compter sur l'amitié de cette cour; et il avoit vivement exhorté ses concitoyens à s'allier à Charles-Quint plutôt qu'à François Ier. Mais Florence étoit alors divisée entre le parti des grands et celui du peuple : déjà l'on soupçonnoit les premiers de songer à rappeler les Médicis; et l'on crut que c'étoit pour les favoriser secrètement que Capponi et Alamanni s'opposoient au renouvellement de l'alliance. Tout le parti populaire se déclara vivement pour la France; l'alliance fut renouvelée, et les Bandes Noires que la république avoit depuis peu de mois prises à son service, et qu'elle avoit portées à cinq mille hommes, sous les ordres d'Horace Baglioni, furent promises à M. de Lautrec (2). Après ces négociations, le renouvellement de la ligue fut publié à Mantoue le 7 décembre; elle devoit comprendre le pape Clément VII, les rois de France et d'Angleterre, les républiques de Venise et de

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 465. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 75. — *Ben. Varchi.* L. V, p. 36. — *Bern. Segni.* L. I, p. 17. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 602. — *Galeatius Capella.* L. VII, p. 78. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 416.

(2) *Ben. Varchi.* L. IV, p. 212; L. V, T. II, p. 12-23. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 341. — *Bern. Segni.* L. I, p. 15.

Florence; les ducs de Milan et de Ferrare, et le marquis 1527.
de Mantoue (1).

Le pape étoit toujours nommé à la tête de la sainte ligue, destinée essentiellement à lui faire recouvrer sa liberté. Cependant à l'époque à peu près où cette ligue étoit de nouveau publiée à Mantoue, il sortoit lui-même de sa longue captivité au château Saint-Ange. Pour rassembler l'argent qu'il avoit promis aux troupes impériales, il avoit été obligé de mettre en vente sept chapeaux de cardinaux et beaucoup d'autres des premières dignités de l'Église romaine; il avoit ouvert aux Impériaux les forteresses qui étoient encore en sa puissance; il avoit donné de nouveaux otages pour garantie du reste de sa dette; et le 10 décembre avoit enfin été fixé pour lui ouvrir les portes de sa prison. Alarcon, qui l'avoit eu six mois entiers sous sa garde, s'étoit acquitté de son office avec la plus rigoureuse ponctualité; mais le dernier jour, soit que réellement il se relâchât de sa vigilance, soit qu'il eût des ordres secrets de laisser le pontife se soustraire aux demandes nouvelles que pourroit lui faire l'armée, il le laissa s'échapper. Le pape se présenta le 9 décembre à la porte du château Saint-Ange, comme un exprès envoyé par son propre maître d'hôtel pour lui préparer des logemens et des vivres. On ne le reconnut point, ou l'on feignit de ne point le reconnoître; et on le laissa passer, couvert d'un grand chapeau et d'un manteau grossier. Il sortit également de Rome, à pied, par la porte d'un jardin, puis trouvant en dehors des murs un cheval espagnol qui l'attendoit, il se rendit seul à Orviéto, où étoit alors le camp des alliés (2).

Clément VII, abattu par ses souffrances et par sa longue

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 34. — Dumont, Corps diplomatique, T. IV. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. VI, p. 417. — *Rymer, Acta publica.* T. XIV, p. 233.

(2) *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 334. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 468. — *Bernard. Segni.* L. I, p. 21. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 604. —

1527. captivité, désespérant de sa fortune, et renonçant aux vastes projets auxquels il avoit fait d'abord tant de sacrifices, parut, lorsqu'il arriva auprès de ses anciens confédérés à Orviéto, n'avoir d'autre désir que d'observer le traité qu'il venoit de conclure avec les Impériaux, et de rendre la paix à l'Italie. Il supplia les alliés de retirer leur armée de l'État de l'Église, puisque les généraux de Charles-Quint lui avoient promis, en retour, qu'ils retireroient de leur côté en même temps leur armée de Rome; et cette malheureuse capitale, pillée sans relâche depuis sept mois par une armée barbare, ne pouvoit supporter plus long-temps
1528. de si cruelles calamités. Mais lorsqu'au commencement de l'année 1528, les ambassadeurs de France et d'Angleterre se présentèrent à lui et le pressèrent de s'unir à leur ligue, on vit reparoître l'irrésolution, les ruses et la mauvaise foi qui avoient eu pour lui des conséquences si fatales, et il recommença à donner des espérances à tous les partis (1).

Encore que les hostilités se fussent renouvelées long-temps auparavant, ce fut seulement le 21 janvier 1528 que les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Venise se présentèrent à Charles-Quint à Burgos, pour récapituler dans une audience publique les griefs de leurs maitres, sommer Charles de remettre en liberté le pape et les fils de France, et sur son refus demander leur congé, puisqu'aucune des propositions de paix qui avoient été débattues pendant l'année précédente n'avoit pu obtenir un agrément mutuel. Les ambassadeurs furent immédiatement suivis par deux hérauts d'armes, qui, au nom des rois de

Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 75. — *Bened. Varchi.* L. V, p. 44. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 29. — *Georg. von Frundsberg.* B. VIII, f. 153.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 470. — *Benedetto Varchi.* L. VI, p. 98. — *Lett. de' Principi.* T. II, f. 82 et seq. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 418.

France et d'Angleterre, déclarèrent formellement la guerre 1528.
à l'empereur. Tout cet appareil donné à la rupture des négociations, irrita Charles, qui, sous prétexte de pourvoir à la sûreté de ses propres ambassadeurs, fit retenir à trente milles de distance les envoyés de France, de Venise et de Florence, et ne permit point à l'envoyé du duc de Milan de quitter sa cour (1).

François Ier, par représailles, fit arrêter Granvelle, ambassadeur de l'empereur; et il obtint ainsi la mise en liberté de ses envoyés: mais ceux-ci, à leur retour, lui rapportèrent que l'empereur l'avoit publiquement accusé d'avoir faussé sa parole. François répondit le 28 mars par un cartel, le défiant à un combat singulier, pour lui prouver qu'il avoit menti en l'accusant: Charles-Quint de son côté répliqua le 24 juin; il accepta le défi, et offrit pour champ du combat, la place même sur la rivière d'Andaye, où François Ier avoit été échangé contre ses enfans. Ces cartels satisfirent l'animosité des deux princes, sans qu'ils songeassent l'un ou l'autre à venir au combat auquel ils s'étoient provoqués (2).

Lautrec, cependant, au moment où il avoit renoncé à toute espérance de paix, avoit mis son armée en mouvement, pour tenter la conquête du royaume de Naples. Il étoit parti le 9 janvier, de Bologne, suivant la route de la Romagne et de la Marche, pour entrer dans les Abruzzes; et en effet, il passa le Tronto le 10 février (5). François Ier

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 471. — *Benedetto Varchi, Stor. Fior.* L. V, p. 59. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. III, p. 43. — *Alfonso de Ulloa.* L. II, f. 113.

(2) Mémoires de messire Martin du Bellay. L. III, p. 44-63. — *Bened. Varchi.* L. V, p. 69-75. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 474. — *Fr. Belcarius.* L. XIX, p. 606.

(3) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 473. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 76. — *Pauli Jovii Histor. sui temp.* L. XXV, p. 35. — *Ben. Segni.* L. I, p. 25. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 420. — *Marco Guazzo*, f. 55.

1528. lui avoit assigné cent trente mille écus par mois, pour l'entretien de son armée; et déjà il avoit laissé s'accumuler un arriéré de deux cent mille écus, lorsqu'oubliant qu'il avoit fait perdre le Milanez à ce même Lautrec, pour n'avoir pas fourni les fonds nécessaires aux troupes, il réduisit tout-à-coup à soixante mille écus la subvention qu'il lui avoit promise; et il le fit en même temps avertir qu'il ne pourroit pas la continuer plus de trois mois (1).

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Lautrec, dont jusqu'alors les succès avoient dépassé les espérances. Toutes les villes des Abruzzes s'étoient empressées de lui ouvrir leurs portes, et la plupart, le recevant comme un libérateur, lui envoyèrent leurs clefs vingt-cinq ou trente milles à l'avance. Les Vénitiens lui avoient fourni, sous les ordres de Piétro Pésaro et de Camillo Orsini, une armée dont les chevau-légers, levés dans les montagnes de l'Épire, étoient supérieurs à tous ceux qui faisoient alors le même service en Europe (2). Les Florentins, à qui Lautrec avoit demandé seulement de l'argent, préférèrent fournir leur contingent en hommes; ils sentoient la nécessité de redevenir militaires pour défendre leur indépendance : ils avoient pris à leur service les Bandes Noires, formées presque uniquement de Toscans; ils en avoient donné le commandement à Orazio, fils de Jean-Paul Baglioni de Pérouse, et cette troupe de quatre mille hommes étoit une des plus braves et des plus redoutées de l'armée française (3).

Si François I[er] avoit profité du zèle des peuples; s'il avoit, par un seul effort, fourni suffisamment son armée

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 478. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 433.

(2) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 36. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 420. — Diverses Lettres d'André Civran, provéditeur des Stradiotes. *In Lett. de' Princ.* T. II, f. 94 et seq.

(3) *Bern. Segni.* L. I, p. 22.

et d'hommes et d'argent, il auroit pu chasser, en une courte campagne, les Impériaux de l'Italie : mais jamais l'armée de Lautrec, qui, sur le rôle, paroissoit très-considérable, ne fut complète ou près de l'être. Il avoit perdu beaucoup de temps dans la Marche d'Ançône, à attendre tantôt des Suisses, tantôt des Allemands, tantôt des Gascons. Avant que l'un des corps qu'il devoit commander eût rejoint ses drapeaux, un autre avoit déjà achevé le temps de son service : aussi sa marche ne ressembloit-elle nullement à l'impétuosité qui avoit distingué les Français dans leurs premières campagnes d'Italie : il n'avançoit que lentement, il laissoit à ses alliés le temps de se décourager, et bientôt le besoin d'argent lui fit aliéner, par ses extorsions, des peuples qui l'avoient d'abord reçu à bras ouverts (1). 1528.

Encore que Lautrec fût entré dans le royaume de Naples, le prince d'Orange eut une peine extrême à faire sortir de Rome l'armée impériale, pour aller le combattre. Cette soldatesque effrénée ne vouloit point renoncer aux dépouilles et aux voluptés qu'elle trouvoit encore dans la capitale de la chrétienté. Pendant huit mois, aucune sorte de protection n'avoit été assurée ni aux personnes ni aux propriétés; et comme l'insolence des militaires et la misère des bourgeois croissoient en même temps, les maux de la veille étoient toujours surpassés par ceux qu'amenoit le lendemain. Il falloit donner de l'argent à l'armée, pour la déterminer à obéir de nouveau ; le prince d'Orange en demanda au pape, qui, avec sa cour, étoit toujours à Orviéto; et celui-ci, malgré la misère où il étoit réduit, malgré les vœux qu'il faisoit pour la cause de la ligue, malgré la crainte d'offenser les Français, donna encore quarante mille ducats au prince d'Orange, pour qu'il tirât son armée

(1) Lettre de Gio. Batt. Sanga, secrétaire de Clément VII, à Piétro Paolo Crescenzio, son nonce à l'armée de la Ligue. T. II, f. 186 et seq. *Lettere de' Principi*

1528. de Rome. En effet, cette armée se remit en campagne le 17 février. Mais, quoique les déserteurs eussent été remplacés dans ses rangs par des brigands qui, de toute l'Italie, s'empressoient de venir partager le pillage de la capitale de la chrétienté, cette armée qui, huit mois auparavant, comptoit au moins quarante mille hommes, se trouva réduite à quinze cents chevaux, quatre mille Espagnols, deux ou trois mille Italiens et cinq mille Allemands : la peste avoit emporté tout le reste (1).

Le prince d'Orange et le marquis de Guasto, ayant pris, avec leur armée, la route de la Campanie, passèrent ensuite les montagnes près de Serra Capriola, et descendirent dans la Pouille, où ils établirent leur camp sous les murs de Troia. Lautrec, de son côté, au lieu de se presser de marcher sur Naples, dont la possession avoit presque toujours été décisive dans les guerres du royaume, s'étoit arrêté dans la Pouille, pour y recevoir la gabelle sur les moutons voyageurs, gabelle qui, dans le mois de mars, rapporte de quatre-vingts à cent mille écus, et qui faisoit alors le revenu principal de la couronne. Il avoit passé ses troupes en revue à San-Sévérino, et il avoit compté environ trente mille hommes sous ses ordres. Il s'étoit ensuite rendu à Lucéria, où l'attendoit Piétro Navarro; et les deux armées, française et impériale, s'étoient enfin trouvées en présence. Les bords d'un ruisseau qui coule entre Lucéria et Troia, furent attaqués et défendus par plusieurs belles escarmouches de cavalerie; mais avec peu d'effusion de sang, parce que les fusiliers n'avoient point de part au combat (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 479. — *Benedetto Varchi.* L. V, p. 52. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 37. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 421. — Lettre de Gio. Batt. Sanga à Piétro Paolo Crescenzio, nonce auprès de Lautrec; de Rome, 24 février. *Lett. de' Principi.* T. II, f. 92. — *Georg. von Frundsberg.* B. VIII, f. 157.

(2) *Pauli Jovii Hist.* L. XXV, p. 37. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 479. — *Marco Guazzo,* f. 54 v. — Mémoires de Martin du Bellay.

Lautrec offrit à plusieurs reprises la bataille au prince 1528.
d'Orange, pendant sept jours qu'ils restèrent en présence; mais les Impériaux ne voulurent pas l'accepter. D'autre part, Lautrec n'osa point tenter de les forcer dans leurs logemens, parce qu'il ne regardoit pas son infanterie comme assez ferme pour un pareil combat. Il attendoit encore les quatre mille hommes des Bandes Noires à la solde des Florentins que lui amenoit Horace Baglioni. Dès que le prince d'Orange apprit leur approche, les regardant lui-même comme la meilleure infanterie qui fît alors la guerre en Italie, il jugea convenable de faire sa retraite sur Naples: il profita d'un brouillard épais pour sortir de son camp, le 21 mars, en y laissant des feux allumés pour tromper les Français; et tandis qu'il suivoit les gorges de Crévalcuore, pour rentrer en Campanie, il laissa à Melphi, Sergiani Caraccioli, prince de cette ville, avec sa compagnie de gendarmes, deux bataillons espagnols et quatre italiens, pour arrêter les Français (1).

Lautrec, ayant reconnu la fuite des ennemis, et étant entré dans Troia, où il trouva qu'il leur restoit encore beaucoup de vivres, assembla un conseil de guerre pour délibérer sur les opérations futures. Guido Rangoni, René de Vaudemont, Valério Orsini, et presque tous les capitaines représentoient qu'il n'y avoit plus aucun avantage à demeurer en Pouille, où la douane des moutons n'avoit pas rendu, à cause de la guerre, plus de la moitié de ce qu'on en attendoit; qu'en suivant de près le prince d'Orange, au contraire, on avoit tout lieu de se flatter qu'on atteindroit cette armée encore encombrée de tout

L. III, p. 79. — *Bened. Varchi.* L. VI, p. 100. — *Paolo Paruta*, L. VI, p. 432.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 480. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 39. — *Marco Guazzo*, f. 55. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 434. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 83. — *Georg. von Frundsberg Kriegs-staten.* B. VIII, f. 158.

1528. le butin dont elle s'étoit chargée à Rome; qu'en l'attaquant dans sa marche, on étoit presque sûr de la détruire, d'autant plus que le prince d'Orange étoit ouvertement brouillé avec Hugues de Moncade, qui avoit succédé à la vice-royauté de Naples, et qu'il n'en obtiendroit aucun secours. Mais Piétro Navarro, qui, ainsi que Lautrec, aimoit à ouvrir un avis contraire à celui de tous les autres, et mettoit ensuite tout son orgueil à le soutenir avec obstination, insista pour que l'armée ne laissât aucun lieu-fort derrière elle, et surtout pour qu'elle s'assurât de Melphi, place d'armes de Sergiani Caraccioli, un des plus puissans et des plus valeureux entre les barons du parti impérial. Son avis l'emporta; Melphi fut attaqué par Piétro Navarro, avec les Bandes Noires et l'infanterie gasconne : après deux assauts très-meurtriers, la ville fut prise le 23 mars, et le château se rendit peu après à discrétion; les soldats, furieux de la perte qu'ils avoient faite, ne voulurent accorder aucun quartier : à la réserve du prince de Melphi lui-même, et d'un petit nombre de ses officiers, tout le reste des prisonniers fut massacré, et le nombre des morts, dans la ville ou le château, passa trois mille (1).

Le retard causé par le siége de Melphi eut les plus funestes conséquences pour l'armée française. Le prince d'Orange put faire sa retraite sur Naples sans aucune perte ; il eut tout le loisir de calmer un soulèvement de ses soldats espagnols, qui lui demandoient leurs soldes arriérées, et de prendre ses mesures pour la défense de Naples. Il y distribua son armée dans la ville même, malgré les instances du marquis de Guasto, qui vouloit épargner à ses concitoyens la réception d'hôtes aussi redoutables, et faire tracer leur camp dans un lieu-fort, au-dehors des murs. Pendant

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 39. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 481. — *Bernardi Segni.* L. I, p. 26. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 84. — *Ben. Varchi.* L. VI, p. 101. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 610. — *Marco Guazzo*, f. 55.

ce temps, Lautrec soumettoit Barletta, Vénosa, Ascoli, et toutes les villes de la Pouille, à la réserve de Manfrédonia; et Giovanni Moro, qui commandoit la flotte vénitienne en l'absence de l'amiral Piétro Lando, parcourant avec ses galères, les côtes de la terre de Bari et de la terre d'Otrante, avoit déjà reçu la capitulation de Monopoli et de Trani, et assiégeoit le château de Brindes, après avoir pris la ville. Trois autres villes encore avoient été promises aux Vénitiens par les conditions de la ligue, savoir, Otrante, Pulignano et Molo; et dans toutes trois, les peuples manifestoient hautement leur désir de retourner sous la domination vénitienne. Malheureusement, le provéditeur des Stradiotes, André Civran, le plus brave et le plus actif des capitaines vénitiens, fut atteint, au siége de Manfrédonia, d'une maladie dont il mourut; et bientôt après, la flotte vénitienne fut rappelée par Lautrec devant Naples, pour y seconder son armée (1). 1528.

Lautrec, vers le milieu d'avril, avoit quitté la Pouille pour s'approcher de Naples. Il avoit reçu les capitulations de Capoue, de Nola, d'Acerra, d'Aversa, et de toutes les principales villes de la terre de Labour : il n'avançoit cependant qu'avec une extrême lenteur, à cause des pluies excessives qui avoient inondé le pays, et de la difficulté de pourvoir de vivres une armée aussi nombreuse que la sienne; car il avoit eu la négligence d'y laisser rassembler deux fois plus de valets, et de gens de métiers suivant l'armée, que de soldats. Enfin, l'avant-dernier jour d'avril, il arriva en vue de Naples, et le 1[er] mai il traça son camp sur le Poggio Réale (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XVIII, p. 484. — *Paolo Paruta*. L. VI, p. 435. — *Pauli Jovii Hist*. L. XXV, p. 41. — Lettres du nonce P. P. Crescenzio au secrétaire du pape, J. B. Sanga. *Lettere de' Principi*. T. II, f. 96 et seq.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. XVIII, p. 485. — *Pauli Jovii*. L. XXV, p. 41. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 86. — *Ben. Varchi*. L. VI, p. 102. — *Beg. Segni*. L. I, p. 27. — *Georg. von Frundsberg*. B. VIII, f. 159.

1528 Naples étoit alors estimée une ville très-forte, et les montagnes sur lesquelles s'étendoient ses remparts étoient d'une défense facile : elle avoit dans ses murs une armée bien plutôt qu'une garnison ; les soldats avoient vieilli sous les armes, et les officiers étoient les plus habiles de l'Europe dans l'art militaire. On croyoit que la ville n'étoit point suffisamment approvisionnée : mais la plupart des habitans s'étoient retirés à Ischia, à Capri, et dans les îles voisines ; de sorte que leurs provisions étoient restées aux soldats. Lautrec, au lieu d'ouvrir ses batteries contre Naples, et de profiter, pour une attaque hardie, de l'impétuosité française, qu'il avoit, il est vrai, déjà laissé refroidir, résolut d'affamer la ville par un blocus. En vain on lui représenta qu'il ne réussiroit jamais à fermer absolument la mer aux assiégés ; que son armée ne seroit guère moins exposée à manquer de vivres que celle des ennemis, et que, dès le commencement des chaleurs, l'air de la campagne de Naples deviendroit fatal à ses soldats : Lautrec se faisoit un point d'honneur de tout juger par lui-même, et de ne point écouter de conseil. Il comptoit si fort sur les besoins des assiégés, qu'il interdit d'abord à ses soldats de se laisser engager dans aucune escarmouche : mais bientôt il fut obligé de révoquer cet ordre ; l'oisiveté et l'ennui faisant perdre à ses troupes et le courage et la santé (1).

Les deux armées recommencèrent donc à se livrer presque chaque jour de petits combats, qui devinrent souvent d'autant plus meurtriers que l'infanterie légère, armée de carabines, se mêloit à la cavalerie, et que les Espagnols d'une part, les Toscans des Bandes Noires de l'autre, étoient de fort habiles tireurs. Cependant l'armée qui défendoit Naples, accoutumée à Rome à l'abus de la victoire et à l'oubli de toute discipline, opprimoit cruellement les Napolitains. Ceux-ci s'échappoient de la ville toutes les fois

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XVIII, p. 486. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 88. — *Bernardo Segni*. L. II, p. 39.

qu'ils pouvoient le faire, et se réfugioient à Caprée, à Ischia, à Procida, ou sur le promontoire de Sorrento. La plupart des fugitifs, croyant la victoire des Français assurée, ou languissant de secouer le joug cruel des Espagnols, passoient de là au camp de Lautrec, et s'empressoient de prêter serment de fidélité au roi de France. Vincent Caraffa en donna l'exemple, qui fut bientôt suivi par Caraccioli, comte de Murcone; par Ferdinand Pandoni, Frédéric Gaëtani et François d'Aquino. Sergiani Caraccioli lui-même, qui avoit été fait prisonnier à Melphi, dont il étoit prince, n'ayant pu obtenir que le prince d'Orange s'occupât de le racheter, se déclara pour le parti angevin, et reçut de Lautrec un commandement (1). 1528.

Les assiégés éprouvoient déjà de grandes privations: quoique les blés ne leur manquassent point, tous leurs moulins étoient aux mains de leurs ennemis, et ils étoient obligés de broyer eux-mêmes leur froment. Le vin, qu'ils avoient prodigué dans les premiers jours du siége, commençoit aussi à leur manquer : les landsknechts visitoient toutes les caves des particuliers pour en trouver; et leur insolence alla jusqu'à piller celle du marquis de Guasto, un de leurs généraux (2). Dans les provinces, la fortune paroissoit favorable aux Français. Simon Thébaldi, Romain, envoyé en Calabre par Lautrec, avoit soulevé toute cette province pour le parti d'Anjou; les Abruzzes étoient en entier entre les mains des Français, et la plus grande partie de la Pouille obéissoit aux Vénitiens. D'autre part, les Français avoient déjà un grand nombre de malades dans leur camp; ce fut aussi pour eux une perte douloureuse que celle d'Horace Baglioni, colonel des Bandes Noires, tué, le 22 mai, dans une escarmouche peu importante. Il fut remplacé par le comte Hugues de Pépoli (3).

(1) *Pauli Jovii.* L. XXV, p. 42. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. [illegible]. — *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 490.

(2) *Pauli Jovii Hist.* L. XXV, p. 42.

(3) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 490. — *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 48. —

1528. Lautrec avoit compté que le port de Naples seroit entièrement fermé aux assiégés par les flottes de France et de Venise : mais André Doria, amiral de la flotte française, mécontent depuis long-temps de la conduite des généraux à son égard, et de celle de la cour de France envers sa patrie, n'avoit pas voulu servir lui-même; et il s'étoit fait remplacer par son neveu Philippino Doria, dans le commandement des huit galères génoises qu'il avoit envoyées devant Naples. Pierre Lando de son côté, l'amiral vénitien, ne pouvoit se résoudre à abandonner le siége du château de Brindes, ni les conquêtes qu'il faisoit en Pouille pour sa république : néanmoins, comme il en avoit reçu l'ordre positif dès la fin de mai, les assiégeans commencèrent à attendre, et les assiégés à craindre son arrivée. Don Hugues de Moncade se flatta de pouvoir le prévenir, de surprendre, dans le golfe de Salerne, Philippino Doria, avant qu'il eût été joint par la flotte vénitienne; de l'attaquer à l'abordage avec ses vieilles bandes espagnoles, et de se rendre maître de ses huit galères, malgré la supériorité des marins génois pour la manœuvre. Il avoit, dans le port de Naples, six galères, quatre fustes et deux brigantins; il y fit monter mille arquebusiers espagnols, l'élite de toute son armée : il s'embarqua lui-même avec presque tous les capitaines, et tous les hommes de marque qui se trouvoient avec lui à Naples, et il se fit suivre par un grand nombre de bateaux de pêcheurs, qu'il chargea aussi de soldats. Il avoit espéré trouver les galères de Doria sans garnison : mais celui-ci avoit été averti de son dessein, et avoit eu le temps de demander à Lautrec trois cents arquebusiers, qu'il avoit répartis sur ses vaisseaux (1).

Marco Guazzo, f. 62. — *Bern. Segni*. L. II, p. 42. — *Fr. Belcarii*. L. XX, p. 613. — *Lettere de' Principi*. T. II, f. 100.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIX, p. 487. — *Pauli Jovii*. L. XXV, p. 43. — Martin du Bellay. L. III, p. 90. — *Bened. Varchi*. L. VI, p. 115. — *Bern. Segni*. L. II, p. 40. — *Marco Guazzo*, f. 58 v. Il y a contradiction sur

Philippino Doria, lorsque les Impériaux vinrent le trouver, croisoit dans le golfe de Salerne, le long du rivage d'Amalfi, et en face du petit promontoire nommé Capo d'Orco. Il n'évita point le combat; mais avant de rencontrer l'ennemi, il détacha trois de ses galères, sous les ordres de Nicolas Lomellino, pour prendre le vent à quelque distance, et revenir ensuite au milieu de la bataille frapper les Impériaux dans les flancs et par-derrière, avec toute l'impétuosité du mouvement qu'elles auroient acquis. 1528.

Le marquis de Guasto et Hugues de Moncade, partis le 28 mai au matin de Posilippo, avoient voulu animer leurs soldats à ce genre de combat nouveau pour eux, en leur faisant trouver un repas préparé à l'île de Caprée: dans le même lieu, ils leur firent entendre un sermon d'un ermite espagnol, qui les exhortoit à combattre vaillamment pour délivrer les nombreux captifs de leur nation, que Doria tenoit à la chaîne dans ses galères. C'est à ce double retard que l'amiral génois dut l'avantage d'être averti de l'attaque qu'on préparoit contre lui. Il ne restoit que trois heures de jour, lorsque les Espagnols découvrirent les cinq galères que Philippino avoit gardées. Les deux vaisseaux amiraux s'engagèrent réciproquement: mais Doria s'empressa de tirer le premier pour se couvrir de sa propre fumée, tandis que dès la première décharge il tua quarante hommes sur la galère ennemie qu'il voyoit à découvert. Les Génois, accoutumés au service de mer, savoient se courber en combattant, et demeurer cachés derrière les pavois: les Espagnols, au contraire, sentoient leur infériorité jusqu'à ce qu'ils pussent venir à l'abordage, que leurs ennemis évitoient. Ils n'avoient point de huniers, et ils étoient fort incommodés par le feu de leurs

la date de cet événement. Je l'ai rectifiée par les *Lettere de' Principi*. T. II, f. 100 v. et seq. — *Pauli Folietæ continuat. Annal. Genuens.* L. XII, p. 733.

1528. adversaires qui partoit du haut des mâts. Toutefois deux galères génoises, attaquées par trois impériales, étoient fort maltraitées, et sur le point de se rendre, lorsque celles de Lomellino, détachées pour prendre le vent, revinrent à pleines voiles frapper la flotte de Moncade. Le grand mât du vaisseau que montoit ce dernier fut fracassé dans le choc : lui-même fut blessé au bras ; et tandis qu'il continuoit à exhorter ses soldats, il fut tué par les pierres et les feux d'artifice qu'on lui jetoit des huniers. A la fin du combat, son vaisseau fut coulé à fond. La galère que montoit César Fiéramosca, sombra également. Ce fut le moment que prit Philippino Doria pour détacher tous les esclaves barbaresques qu'il avoit à la chaîne, et les exhorter à mériter la liberté qu'il leur rendoit, en se vengeant des Espagnols, leurs plus cruels ennemis. Il joignit alors l'abordage, qu'il avoit auparavant évité. Les Barbaresques à moitié nus se précipitèrent le sabre à la main sur les vaisseaux espagnols. Ceux du marquis de Guasto et d'Ascanio Colonna étoient déjà tout en feu, leurs rames brisées, leur équipage ou soulevé ou détruit, lorsqu'ils prirent le parti de se rendre. Les fustes furent également capturées ; deux galères impériales fort maltraitées s'enfuirent. Le prince d'Orange fit pendre à son arrivée le capitaine de l'une des deux en punition de ce désastre ; l'autre, effrayé de cet acte de cruauté, retourna sur ses pas, et rendit sa galère à Philippino Doria (1).

La flotte impériale étoit détruite : le vice-roi Moncade avoit été tué ; et les Maures entourant son cadavre, lui demandoient avec un rire féroce, s'il comptoit toujours faire une seconde descente en Afrique, et y renouveler

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 46, 47. — *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 488. — *Bened. Varchi.* L. VI, p. 417. — *Marco Guazzo*, f. 59, 60. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 91. — *Fr. Belcarii.* L. XX. p. 611. — *Arnoldi Ferronii.* L. VIII, p. 169. — *Bern. Segni.* L. II, p. 40. — *Agostino Giustiniani.* L. VI, f. 280.

ses effroyables cruautés. César Fiéramosca et don Pédro 1528.
Urias avoient aussi été tués avec environ mille fantassins. Le marquis de Guasto, Ascagno Colonna, François Hijar, Philippe Cerbellion, Jean Caietan, Sernon, demeurèrent prisonniers; et le lendemain même, l'historien Paul Jove, qui avoit vu le combat des rivages de l'île d'Ischia, alla, au nom de la marquise de Guasto, leur porter quelque argent et quelque consolation, sur la galère de Philippino Doria. Celui-ci les envoya ensuite à son oncle André, devant Gènes, avec les trois galères qu'il avoit prises (1).

Peu de temps après cette victoire, qui sembloit assurer la réussite des entreprises de Lautrec, l'amiral vénitien Piétro Lando arriva, le 10 juin, dans le golfe de Naples avec vingt-deux galères, qui pendant quelque temps ôtèrent aux assiégés toute possibilité de recevoir par mer des secours (2). Cependant les Impériaux avoient encore une cavalerie légère très-considérable : Lautrec n'en avoit presque aucune; et loin de vouloir en solder, comme on le lui proposoit, il permit à la gendarmerie, qui faisoit son service, de s'éloigner pour prendre ses quartiers à Capoue, à Averse et à Nola. Le prince d'Orange, demeuré seul chargé du commandement à Naples, en profita pour harceler sans cesse les assiégeans, et faire entrer à plusieurs reprises des vivres dans la ville. L'infanterie légère des Bandes Noires, qui avoit combattu d'abord avec beaucoup de zèle dans les escarmouches, se voyant constamment sacrifiée, parce qu'il ne se présentoit point de chevaux pour la couvrir dans ses retraites, se dégoûta de combats toujours désavantageux. Mais, plus on insistoit auprès de Lautrec pour que celui-ci employât à solder

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XXV, p. 46. — *Lettere de' Principi*, de Viterbe, 3 et 8 juin. Recommandations en faveur des prisonniers. T. II, f. 101 et seq.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 496. — *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 47. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 440.

1528. des chevau-légers l'argent qu'il avoit reçu de France, plus Lautrec se blessoit de ce qu'on osoit lui donner des conseils, et s'obstinoit à ne pas les suivre (1).

Déjà l'on ne livroit plus autour de Naples de combats importans; mais les assiégeans comme les assiégés luttoient avec la faim et avec la maladie. Les derniers étoient condamnés à de dures privations ; la peste s'étoit manifestée dans la ville, et plusieurs corps de fantassins allemands et de chevau-légers traitoient secrètement avec Lautrec, pour passer dans le camp français. Dans ce camp, d'autre part, les maladies se multiplioient d'une manière effrayante; les sapeurs étoient tellement réduits en nombre, que les tranchées ne pouvoient s'achever ; Lautrec n'avoit ni ouvriers pour y travailler, ni soldats pour les garder lorsqu'elles seroient terminées. Les tranchées, en interrompant le cours des eaux, en avoient fait répandre beaucoup dans la campagne ; ces eaux demeuroient stagnantes, et y augmentoient la corruption de l'air. Au reste, la campagne qui entoure Naples est toujours meurtrière dès que les chaleurs de l'été ont commencé ; et une armée ne pourroit y séjourner aujourd'hui pendant les mois qu'y passa Lautrec, sans être frappée, comme la sienne, de fièvres pestilentielles : celles-ci commençoient par une enflure aux jambes, qui s'étendoit ensuite à tout le corps, et le malade mouroit tourmenté par une soif cruelle. Parmi les premières victimes de ce fléau, on compta le nonce du pape auprès de l'armée de la ligue, Pierre-Paul Crescenzio, et Luigi Pisani, provéditeur vénitien, qui moururent tous deux le 15 juin. Dès-lors chaque jour fut marqué par les funérailles de quelqu'un des chefs ; et cependant ce ne fut qu'à dater du 15 juillet que l'épidémie parvint à son comble (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 490. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 50.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 497. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.*

L'empereur et le roi de France, avertis de la prolongation du siége de Naples, et sollicités chacun de leur côté d'envoyer des secours à leur armée, résolurent en effet l'un et l'autre de faire passer de nouvelles troupes en Italie. Le premier fit choix pour cette expédition de Henri-le-jeune, duc de Brunswick ; le second, de François de Bourbon, comte de Saint-Paul. Brunswick devoit amener des renforts à Antonio de Leyva, et après avoir assuré la supériorité aux Impériaux en Lombardie, s'avancer vers l'Italie méridionale, pour forcer M. de Lautrec à lever le siége de Naples. Saint-Paul au contraire devoit lui disputer le passage, chasser Antonio de Leyva, de Milan, et après avoir exclu les Impériaux de la Lombardie, joindre Lautrec, pour achever avec lui la conquête du royaume de Naples (1). 1528.

Le duc de Brunswick, avec l'assistance de Ferdinand, roi de Hongrie, frère de l'empereur, fut prêt le premier. Il partit de Trente le 10 mai, avec six cents chevaux et dix mille fantassins. Il passa l'Adige, et s'avança jusqu'en Lombardie, sans que le duc d'Urbin, général des Vénitiens, s'approchât jamais assez de lui pour s'exposer à une escarmouche. Celui-ci avoit déclaré au sénat de Venise que, quelque supériorité de nombre qu'on pût lui assurer, sa cavalerie ne tiendroit point contre la gendarmerie allemande, ni son infanterie contre les landsknechts : mais selon sa tactique ordinaire, il avoit gardé les villes et les lieux-forts, et laissé aux ultramontains le temps d'épuiser leur furie (2).

L. XXVI, p. 51. — *Bern. Segni*. L. II, p. 42. — *Marco Guazzo, Storia de' suoi tempi*, f. 61 v. — *Georg. von Frundsberg*. B. VIII, f. 180.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIX, p. 492. — *Galeatius Capella*. L. VII, f. 81. — *Pauli Jovii*. L. XXVI, p. 73. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 1[illegible].

(2) *Pauli J[illegible] Hist*. L. XXVI, p. 73. — *Paolo Paruta*. L. VI, p. 437. — *Lett. de' Princ*. T. II, f. 102 et seq. Lettre du duc d'Urbin au commandant de Bergame ; de Brescia, 21 juin. — *G. Frundsberg*. B. VIII, f. 164.

1528. Les Allemands qu'amenoit le duc de Brunswick, avoient quitté leur pays dans l'espérance d'un pillage semblable à celui qui avoit enrichi leurs compatriotes l'année précédente; et lorsqu'ils trouvèrent les plaines de Lombardie ruinées par une guerre désastreuse, les bourgades désolées par la famine et la peste, les villes non moins défendues contre eux par leurs amis que par leurs ennemis, ils se dégoûtèrent d'un service fatigant dont ils n'étoient point payés. Aucun argent n'arrivoit aux armées impériales, ni d'Espagne, ni d'Allemagne; et Antonio de Leyva, qui avoit d'abord engagé le duc de Brunswick à assiéger Lodi, voyant que ce siége n'avoit pas de succès, prenoit à tâche de le décourager, afin de n'avoir pas d'associés en Lombardie, soit pour le commandement, soit pour le pillage. Brunswick se vengea de cette contrariété, en se signalant par une cruauté sans égale : il ne se contentoit pas de livrer tout au pillage, il faisoit encore passer au fil de l'épée tous les hommes qui tomboient entre ses mains; il brûloit tous les bâtimens isolés, et il vouloit que son passage fût marqué par une entière désolation. Pour justifier ces atrocités, il prétendoit que les Italiens étoient tous des rebelles à l'autorité impériale; et il disoit qu'il venoit détruire ceux que ses prédécesseurs n'avoient pu corriger. Le duc d'Urbin usa de représailles sur ses prisonniers allemands : le 15 juillet, les landsknechts se mutinèrent; et, peu après, le duc de Brunswick reprit, par Como, le chemin de l'Allemagne, avec les foibles restes d'une armée dont la plus grande partie avoit déserté, ou avoit passé sous les drapeaux d'Antonio de Leyva (1).

(1) *Pauli Jovii*. L. XXVI, p. 74. — *Ben. Varchi*. L. VI, p. 122. — *Bern. Segni*. L. II, p. 41. — *Fr. Guicciardini*. L. XIX, p. 493. — *Marco Guazzo*, f. 57. — *Fr. Belcarii*. L. XX, p. 614. — *Galeatius Capella*. L. VII, f. 82. — *Georg. von Frundsberg Krieg*. B. VIII, f. 165. — Le vieux général d'infanterie, Georges de Frundsberg, demeuré malade à Ferrare, profita de l'expédition du duc de Brunswick en Italie, pour retourner

Ce dernier continuoit à maintenir par la terreur Milan dans l'obéissance. Abandonné par l'empereur, sans argent pour payer ses soldats, il s'étoit emparé de tous les vivres qui se trouvoient dans la ville, de tous ceux qui venoient de la campagne, et s'en étant assuré le monopole, il les vendoit trois ou quatre fois leur prix. Les pauvres, ruinés par trois années d'extorsions, qui succédoient à vingt ans de guerre, mouroient de faim dans les rues, sans pouvoir acheter leur pain au prix qu'y mettoit l'avarice du général; les riches, prisonniers des soldats logés chez eux, étoient soumis à tous les genres d'outrages, et souvent mis à la torture, toutes les fois qu'ils tardoient à satisfaire à quelqu'un de leurs caprices. Des gardes arrêtoient aux portes tous ceux qui auroient voulu s'échapper de la ville. Lorsqu'ensuite les Milanais passoient par-dessus les murs, ou qu'ils se déroboient aux soldats par un déguisement, leurs biens étoient confisqués, et des listes imprimées en annonçoient la vente dans tous les carrefours (1). 1528.

L'armée que M. de Saint-Paul conduisoit en Lombardie, pour délivrer cette province du joug des Espagnols, devoit être composée de cinq cents hommes d'armes, et de cinq cents chevau-légers commandés par le seigneur de Boisy; de six mille aventuriers sous la charge du seigneur de Lorges, et de trois ou quatre mille landsknechts qu'amenoit le sieur de Montejan. Mais François I[er] laissa dissiper avec sa négligence ordinaire, l'argent destiné à cette expédition: les corps n'étoient point complétés, et n'arrivoient que lentement et successivement au lieu du rendez-vous; et le comte de Saint-Paul était encore occupé à passer les Alpes,

par Milan en Allemagne. Mais il n'y avoit que huit jours qu'il étoit rentré dans son château de Mindelheim, lorsqu'il y mourut, accablé de dettes qu'il avoit contractées au service de l'empereur. *Kriegs-staten.* B. VIII, f. 168.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 483. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 81. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 81. — *Bern. Segni.* L. II, p. 48. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 336.

1528. lorsqu'il apprit que le duc de Brunswick étoit retourné en Allemagne, faute d'argent (1). Les Français s'étoient laissé enlever par surprise la ville de Pavie, conquête de M. de Lautrec; le comte de Saint-Paul l'attaqua de nouveau avec le duc d'Urbin, et vers la fin de la campagne, il la reprit d'assaut (2) : mais il paroissoit suffisamment occupé à disputer à Antonio de Leyva les forteresses de Lombardie, et il n'y avoit guère d'apparence qu'il pût marcher vers le royaume de Naples, où M. de Lautrec l'appeloit en vain, et soupiroit après son arrivée.

Malgré les souffrances de ce dernier, qui s'accroissoient rapidement, il n'étoit pas encore facile de prévoir laquelle de l'armée de Lautrec, ou de celle du prince d'Orange, succomberoit la première, à la peste et à la famine, contre lesquelles toutes deux avoient à lutter; lorsqu'une défection éclatante, occasionée par la mauvaise politique de François Ier, décida du sort de l'armée française. André Doria, qui s'étoit acquis la réputation de premier marin de son siècle, et qui, servant dès sa jeunesse à la solde des étrangers, avoit créé une flotte qu'il ne tenoit point de sa patrie, se plaignoit depuis long-temps de la jalousie et des intrigues des ministres du roi de France. Il avoit été associé à Renzo de Céri, dans une expédition destinée d'abord contre la Sicile, puis contre la Sardaigne, et qui avoit échoué par leur mésintelligence (3). Il avoit fait prisonnier le prince d'Orange, dès le temps de l'expédition de Bourbon en Provence; mais la riche rançon de ce prisonnier lui avoit été retenue par le roi : des arrérages considérables lui étoient dus pour la solde de ses galères, et ne lui étoient point

(1) Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 104. — *Paolo Paruta*. L. VI, p. 448. — *Lett. de' Principi*. T. II, f. 106 et seq.

(2) Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 105. — *Ben. Varchi*. L. VII, p. 175. — *Pauli Jovii*. L. XXVI, p. 79.

(3) *Fr. Guicciardini*. L. XVIII, p. 477. — *Pauli Jovii*. L. XXVI, p. 68. — Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 93.

payés ; enfin François de la Rochefoucault, seigneur de Barbesieux, venoit d'être nommé amiral des mers du Levant, à son préjudice (1). 1528.

Mais ces offenses purement personnelles n'étoient encore que le moindre des motifs qui aliénoient André Doria du parti de la France. Quoique ce grand homme n'eût presque jamais vécu dans sa patrie, il étoit tendrement attaché à sa liberté et à sa prospérité. Le sac de Gênes, par l'armée impériale, lui avoit inspiré une grande aversion contre les Espagnols. Dès-lors, toutes les fois qu'il en faisoit prisonniers, il refusoit d'en recevoir la rançon à quelque prix que ce fût ; et il les mettoit tous à la chaîne pour ramer sur ses galères : il ne commença à mettre cette aversion en oubli, que lorsque le mépris de François Ier pour les priviléges des Génois, pour leur capitulation, et même pour leur prospérité privée, lui fit sentir la nécessité de venger les offenses les plus récentes, fût-ce même avec l'aide de ceux qui avoient infligé les plus anciennes. Le roi ne vouloit considérer Gênes que comme une province de son royaume, et non comme une république qui s'étoit volontairement confiée à sa protection : il regardoit tous les priviléges des peuples, tous les droits des citoyens, toutes les limitations de son autorité, comme autant d'offenses faites à sa majesté royale ; et il se plaisoit à donner des ordres qui humiliassent l'esprit rebelle des Génois. Dans cette vue, il se proposa de transporter à Savone, autant qu'il dépendroit de lui, tout le commerce de Gênes. Il augmenta les fortifications de cette ville; il voulut qu'elle relevât immédiatement de la couronne ; il y transféra la gabelle du sel ; et bien qu'il eût formé ces projets dans le temps où Savone lui étoit restée fidèle, tandis que Gênes avoit passé sous la

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 498. — Du Bellay. L. III, p. 95. — *Ben. Varchi.* L. VI, p. 150. — *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 69. — *Bern. Segni.* L. II, p. 43. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 608 et 618. — *Lettere de' Principi* T. II, f. 109.

1528. domination impériale, il ne voulut point les modifier après avoir recouvré cette capitale. Les Génois ne doutoient point que l'exécution de ces projets n'amenât la ruine complète de leur ville; ils s'adressèrent à leur illustre concitoyen pour obtenir ses secours; et André Doria leur promit, « que ce qu'il pourroit faire pour son pays, avec son hon- » neur, il le feroit (1). »

L'engagement de Doria avec le roi de France expiroit à la fin de juin de l'année 1528. Avant de consentir à le renouveler, il envoya un gentilhomme à François Ier, pour lui demander justice, soit sur la rançon et les arrérages qui lui étoient dus, soit sur les priviléges de sa patrie: pendant ce temps il demeura à Gênes dans l'inaction, donnant ordre à son neveu Philippino, de se relâcher de la sévérité du blocus de Naples. Lautrec, qui comprit que Doria songeoit à se détacher de l'alliance de France, et qui en fut encore averti par Clément VII, sentit quel prodigieux préjudice il en résulteroit pour son armée. Il dépêcha donc Guillaume du Bellay au roi, pour le supplier de retenir Doria à son service. Du Bellay, en passant à Gênes, visita Doria, avec lequel il étoit lié d'amitié, et écouta ses propositions; il chercha ensuite à les faire valoir auprès du roi; mais le chancelier Duprat s'opposa à ce qu'elles fussent acceptées. Barbesieux fut dépêché à Gênes, pour y prendre le commandement de la flotte d'André, se saisir de ses galères, aussi bien que de celles du roi, et même, s'il le pouvoit, s'assurer de sa personne. André Doria n'attendit point à Gênes l'homme qu'on envoyoit pour le remplacer; il se retira avec sa flotte à Lérici: il déclara à Barbesieux qui vint l'y trouver, qu'il savoit de quels ordres celui-ci étoit porteur; que cependant il lui rendroit les galères du roi, mais que, pour les siennes, elles étoient sa propriété, « qu'il n'en de-

(1) Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 95. — *Pauli Jovii*. L. XXVI, p. 70. — *Agostino Giustiniani*. L. VI, f. 280.

» voit compte à personne, et qu'il en feroit à sa volonté (1). » 1528.

Pendant ce temps, André Doria traitoit aussi avec les prisonniers que son neveu avoit faits devant Naples, et surtout avec le marquis de Guasto, qui cherchoit à l'engager au service de l'empereur. Par son entremise, il envoya le 20 juillet, en Espagne, un secrétaire chargé d'exposer les conditions moyennant lesquelles il passeroit au service impérial avec douze galères, pour un traitement annuel de soixante mille ducats. Il demandoit que Gènes fût remise en liberté, et se gouvernât désormais en république indépendante; que Savone, et toutes les villes de la Ligurie, lui fussent de nouveau soumises; que l'empereur pardonnât, à lui et à tous les siens, toutes les offenses commises contre sa couronne; et que, pour chaque captif espagnol qu'il lui demanderoit de relâcher, il lui en fournît un autre également robuste et également propre à la rame (2). Toutes ces conditions furent acceptées avec empressement; et la flotte génoise, qui, dès le 4 juillet, avoit quitté la baie de Naples, passa au service impérial (3).

Il est de l'intérêt de ceux qui disposent de tous les honneurs et de toutes les récompenses, de faire considérer la constance dans l'obéissance militaire comme le premier des devoirs d'un soldat, et de dissimuler que, tous les engagemens étant réciproques, la violation du contrat de la part de celui qui commande, dégage de son serment celui qui avoit promis d'obéir. La postérité a été juste envers André Doria: elle n'a vu dans sa conduite que son héroïsme, et elle ne l'a point accusé d'avoir manqué de foi à François Ier. Ses contemporains furent quelquefois plus sévères; et le héros

(1) Mémoires de messire Martin du Bellay. L. III, p. 97. — *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 499. — *Ben. Varchi.* L. VI, p. 153. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 70. — *Pauli Polietæ Hist. Genuensis.* L. XII, p. 734. — *Petri Bizarri.* L. XX, p. 475.

(2) Lettre de Gio. Batt. Sanga à Gio. della Stuffa, nonce auprès de Lautrec. Viterbe, août, 1528. *Lettere de' Princ.* T. II, f. 110.

(3) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 500.

1528. génois, qui avoit passé sa vie au milieu des soldats, ne pouvoit lui-même dédaigner les préjugés militaires. Le Florentin Luigi Alamanni, non moins distingué comme patriote que comme poète, dit un jour à André Doria : « Sans doute » votre entreprise a été grande et généreuse ; mais elle » seroit plus généreuse et plus illustre encore, si elle n'étoit » entourée de je ne sais quelle ombre, qui en altère la » splendeur. » André Doria soupira, il resta muet quelques momens ; puis il reprit : « Un homme peut s'estimer heu- » reux quand il réussit à faire une belle action, encore » que les moyens ne soient pas entièrement beaux. Je sais » que vous-même, et d'autres, pouvez m'accuser de ce » qu'ayant toujours servi les Français, et m'étant élevé » par les faveurs de leur roi, je l'ai abandonné lorsqu'il » avoit le plus grand besoin de moi, et je me suis donné à ses » ennemis. Mais si le monde savoit combien est grand » l'amour que j'ai pour ma patrie, il m'excuseroit d'avoir » employé un moyen qui m'expose moi-même à quelques » inculpations, lorsque je ne pouvois autrement la sauver » ou procurer sa grandeur. Je ne raconterai point que le » roi François Ier me retenoit ma solde, et n'exécutoit pas » la promesse qu'il m'avoit faite de rendre Savone à ma » patrie. De tels motifs ne suffiroient point pour ébranler » un homme d'honneur dans son antique foi ; mais ce qui » devoit suffire, c'étoit la certitude que j'avois acquise que » le roi ne rendroit jamais à Gênes sa liberté, que jamais » il ne consentiroit à en retirer son gouverneur, à remet- » tre aux citoyens leur forteresse. Puisque j'ai obtenu » heureusement l'une et l'autre chose en lui retirant ma » foi, tout homme équitable doit trouver que je puis pré- » senter mon action au grand jour, et ne pas craindre » qu'aucune ombre en altère la splendeur (1). »

La flotte vénitienne de Piétro Lando étoit si mal équi-

(1) Bernardo Segni, qui rapporte cette conversation, la tenoit de la bouche de Luigi Alamanni lui-même. *Istor. Fiorentina*, L. II, p. 52.

pée, elle portoit si peu de soldats, et de si mauvais marins, 1528.
qu'elle auroit difficilement suffi pour fermer le port de Naples aux petits vaisseaux de Sicile, après le départ de Philippino Doria : mais d'ailleurs, elle s'en éloigna le 15 juillet, pour aller se pourvoir de vivres en Calabre, et elle n'en revint qu'au commencement d'août. Barbesieux, il est vrai, arriva le 18 juillet avec la flotte française; mais il n'amenoit à Lautrec que huit cents fantassins, et une troupe de jeunes gentilshommes qui vouloient faire à Naples leurs premières armes. La somme d'argent qu'il apportoit, étoit aussi fort inférieure à celle que le roi avoit promise à Lautrec. Cependant Barbesieux ayant débarqué sa petite troupe avec l'argent qu'elle portoit, celle-ci s'avança jusqu'à Nola : arrivé là, le prince de Navarre, qui la conduisoit, se trouva trop foible pour aller plus avant : il envoya demander une escorte à Lautrec. En effet, comme il se rendoit au camp après l'avoir reçue, il fut attaqué par une sortie des Impériaux si vigoureuse, que le seigneur de Candalles et le comte Hugues de Pépoli, qui avoient conduit l'escorte, furent tous deux faits prisonniers, et que deux cents des nouveau-venus furent tués. L'argent arriva, il est vrai, en sûreté dans le camp : Pépoli fut échangé; mais Candalles mourut de ses blessures (1).

Jusqu'alors Lautrec avoit soutenu le courage de l'armée française par la fermeté de son caractère : mais à son tour il fut frappé par la fièvre contagieuse, dans le temps même où Vaudemont étoit presque arrivé à l'article de la mort. Sous le poids même de cette maladie, Lautrec opposa toujours la constance inébranlable de son caractère à tous les maux dont il étoit frappé. Il destina l'argent qu'il venoit de recevoir de France à faire en Italie des levées de fantassins et de chevau-légers : Renzo de Céri partit pour les

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 501. — Martin du Bellay. L. III, p. 100. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 52. — *Bern. Segni.* L. II, p. 43. — Mémoires de Blaise de Montluc, l. I, p. 71, T. XXII.

1528. rassembler en Abruzze, tandis que les Florentins envoyoient deux mille hommes de renfort pour remplir les vides qu'avoit faits cette campagne dans les Bandes Noires. Mais il étoit déjà trop tard pour prendre ce parti : Lautrec, bloqué à son tour dans son camp par l'armée qu'il avoit si long-temps assiégée, perdoit tous les jours des fourrageurs, des convois et des bagages. Les vivres qu'il faisoit venir tomboient presque tous entre les mains de l'ennemi ; et tandis que ses soldats, exténués par la fatigue et la maladie, étoient encore privés de pain, toutes choses abondoient à Naples, et les Allemands ne songeoient plus à déserter (1).

Vers la fin de juillet, la maladie répandue dans le camp français prit un caractère beaucoup plus effrayant. De vingt-cinq mille hommes qui s'y trouvoient un mois auparavant, il n'en restoit pas, le 2 août, quatre mille en état de tenir leurs armes; et de huit cents gendarmes il n'en restoit pas cent. Piétro Navarro, Vaudemont, Camille Trivulzio, et les deux mestres-de-camp, étoient malades; Lautrec, qu'on croyoit guéri, avoit une rechute : tous les ambassadeurs, tous leurs secrétaires, tous les hommes de quelque distinction, à la réserve du marquis de Saluces et du comte Guido Rangoni, étoient atteints par la contagion. Les fantassins souffroient en même temps de la faim et de la soif; toutes les citernes étoient mises à sec, et les soldats ne pouvoient puiser l'eau à Poggio-Réale qu'au prix d'un combat, que, dans leur état de foiblesse, ils redoutoient de livrer. L'étendue du camp étoit beaucoup trop grande, proportionnellement au nombre de ses défenseurs; elle forçoit à les épuiser par des factions sans cesse répétées. Renzo de Céri, immédiatement avant son départ pour l'Abruzze, avoit sollicité Lautrec de changer de campement, ou de mettre ses troupes en quartier dans

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 106. — *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 502. — *Bened. Varchi.* L. VI, p. 155.

les villes de Campanie; en lui faisant remarquer que des eaux croupissoient de toutes parts autour de lui, et qu'un gazon épais avoit crû jusque dans les tentes des soldats : mais Lautrec, avec une obstination invincible, déclara qu'il préféroit mourir sur la place plutôt que de donner ce triomphe aux ennemis (1). Il mettoit également son point d'honneur à ne pas resserrer ses logemens; et tout malade qu'il étoit, il se faisoit porter de poste en poste, pour s'assurer que ses ordres fussent exécutés, et surveiller les corps-de-garde qu'il avoit établis. Sa constitution ne put résister long-temps à une telle fatigue; il mourut dans la nuit du 15 au 16 août; et comme sa vertu et sa constance avoient fait jusqu'alors le plus ferme appui de l'armée, sa mort acheva de lui enlever toute espérance de salut (2). 1528.

Le comte de Vaudemont étoit mort aussi, et le marquis de Saluces prit le commandement de l'armée française; mais ni ses talens ni sa réputation ne le mettoient en mesure de porter un si pesant fardeau. D'ailleurs, les difficultés augmentoient chaque jour; André Doria étoit arrivé à Gaete avec douze galères à la solde de l'empereur; et il avoit forcé la flotte française à s'éloigner. Maramaldo, Ferdinand de Gonzague, et d'autres chefs impériaux, cessant de se renfermer dans la ville, attaquoient et surprenoient des détachemens français à Capoue, à Nola, à Averse, et coupoient presque toute communication entre l'armée et les villes encore dévouées à la France : la seule espérance des Français reposoit sur Renzo de Céri, qui étoit alors à Aquila, et dont le marquis de Saluces pressoit l'arrivée, non plus pour prendre Naples, mais pour faire lui-même sa retraite avec sûreté (3).

(1) *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 53. — *Bern. Segni.* L. II, p. 42.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 502. — Martin du Bellay. L. III, p. 107. — *Ben. Varchi.* L. VI, p. 156. — *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 55. — *Fr. Belcarii.* L. XX, p. 618.

(3) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 503. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 56. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 108.

1528. Cette retraite étoit devenue indispensable ; et le marquis de Saluces résolut de profiter d'une pluie violente, accompagnée de tonnerre, qui tomba dans la nuit du 29 août, pour dérober sa marche aux ennemis. Il se mit, avec Guido Rangoni, à la tête de l'avant-garde, et confia la bataille à Piétro Navarro, tandis que Pompéran, Camille Trivulzio et Nègre Pelisse commandoient l'arrière-garde ; tous les canons de rempart furent laissés en batteries, tous les plus lourds bagages furent abandonnés, et l'appel des tambours et des trompettes fut interdit : mais les Français avoient encore fait peu de chemin, lorsque la pluie cessa et que le jour commença à luire. La cavalerie impériale, avertie du départ des Français, s'élança aussitôt tout entière à leur poursuite. La Bande Noire des Toscans accueillit les ennemis avec une décharge de toute sa mousqueterie : toutefois comme elle marchoit dans un chemin creux où elle ne pouvoit point s'étendre, la cavalerie, revenant à la charge, réussit aisément à enfoncer les derniers rangs, et à jeter le désordre dans toute la colonne. La résistance ne pouvoit être longue ; les soldats malades avoient à peine la force de soulever leurs mousquets ou leurs épées ; renversés au premier choc, ils demandoient et obtenoient facilement la vie. C'est alors que Piétro Navarro, qui s'efforçoit de s'enfuir sur une petite mule, fut pris dans un sentier détourné. L'avant-garde cependant étoit arrivée devant Averse ; mais la porte étroite qu'on lui avoit ouverte étoit à chaque instant encombrée, et il se passa trois heures entières, avant que tous les fuyards, entassés dans le fossé, fussent entrés dans la ville (1).

L'arrivée des Français à Averse ne mettoit point un terme à leurs malheurs : ils repoussèrent, il est vrai, l'attaque irrégulière de la cavalerie, qui les avoit poursuivis

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XXVI, p. 57, 58. — *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 504. — *Bern. Segni.* L. II, p. 45. — *Georg. von Frundsberg.* B. VIII, f. 161.

jusque-là; mais le prince d'Orange s'approcha avec son 1528.
infanterie et les canons mêmes abandonnés par les Français dans leur camp. Bientôt il eut ouvert une brèche : en même temps le marquis de Saluces fut blessé au genou par un éclat de pierre, et emporté chez lui dans un état cruel de souffrance. Pour surcroît de malheur, Capoue, première ville que devoit traverser l'armée en continuant sa retraite, ouvrit ses portes à Fabrice Maramaldo. On avoit évacué sur cette ville la plupart des malades de l'armée. Le comte Hugues Pépoli y commandoit; mais il étoit lui-même mourant. Les habitans persuadèrent à la garnison de faire une sortie pour recueillir du bétail, et ils profitèrent de l'absence de presque tous les hommes valides, pour introduire dans leurs murs Fabrice Maramaldo et ses Calabrois; ceux-ci dépouillèrent, avec la plus extrême barbarie, les malades dans leur lit, et Hugues de Pépoli, qui étoit mort à l'heure même, sur son cercueil. Les habitans d'Averse, apprenant cet événement, qui ne laissoit plus aux Français d'espérance, supplièrent le marquis de Saluces de leur épargner l'horreur d'un assaut; et celui-ci, déjà vaincu par la douleur de sa blessure, donna au comte Rangoni commission de passer au camp ennemi pour capituler (1).

La capitulation d'Averse portoit que le marquis de Saluces ouvriroit aux Impériaux cette ville avec sa forteresse; qu'il leur abandonneroit son artillerie, ses munitions, ses drapeaux, ses armes, ses chevaux et ses bagages; qu'il demeureroit lui-même prisonnier avec tous les capitaines de l'armée; mais que tous les soldats, tant ceux qui étoient enfermés dans Averse que ceux qui avoient été pris auparavant, seroient renvoyés en France, après s'être engagés à ne pas servir de six mois contre l'empereur. Le marquis de Saluces promit de faire son possible pour que toutes les garnisons françaises du royaume de Naples ac-

(1) *Pauli Jovii Histor.* L. XXVI, p. 59. — *Bern. Segni.* L. II, p. 44. — *Arnoldi Ferronii.* L. VIII, p. 170.

1528 ceptassent la même capitulation. Le comte Guido Rangoni fut seul exempté de la captivité par le prince d'Orange, en récompense de ce qu'il avoit négocié ce traité (1).

Ainsi, l'une des plus belles armées que la France eût encore mise sur pied périt tout entière par le fer, la maladie ou la captivité. Les Espagnols, avec une froide cruauté, enfermèrent les prisonniers, presque tous malades, dans les étables royales de la Madeleine. Le prince d'Orange permit au sénat de Naples de leur fournir des alimens; mais ce fut le seul soin qu'il consentit à prendre d'eux. Les malheureux, entassés les uns sur les autres dans la fange, et au milieu des cadavres, périrent bien plus rapidement encore qu'ils ne faisoient dans le camp. Presque aucun ne put retourner dans sa patrie; tandis que leurs maladies communiquèrent à Naples une peste effroyable, qui continua de ravager cette ville long-temps encore après eux (2).

La capitulation d'Averse mit aussi un terme à l'existence des Bandes Noires, corps presque uniquement composé de Toscans, qu'avoit formé Jean de Médicis, et qui tenoit le premier rang dans l'infanterie légère de toute l'Europe. Les Bandes Noires s'étoient, il est vrai, rendues plus redoutables encore aux citoyens des pays où elles faisoient la guerre, qu'à leurs ennemis, par leurs cruautés et leurs voleries. Orazio Baglioni, le chef que la république florentine leur avoit donné, étoit mort devant Naples; Hugues de Pépoli, qui lui avoit succédé, étoit mort à Capoue; Jean-Baptiste Sodérini et Marco del Néro, les deux commissaires florentins qui les accompagnoient, moururent dans les prisons de Naples. Aucun chef ne restoit plus pour prendre soin de ce corps, qui le premier avoit fait rejaillir quelque gloire militaire sur les Florentins. Beaucoup de soldats étoient prisonniers, d'autres morts, d'autres ma-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 504. — Martin du Bellay. L. III, p. 109. — *Ben. Varchi.* L. VI, p. 157. — *Fr. Belcarii.* L. XX, p. 619.

(2) *Pauli Jovii Histor.* L. XXVI, p. 61.

lades; le reste se débanda, et ne se réunit plus jamais (1). 1528.

Le marquis de Saluces ne tarda pas à mourir en prison; et comme le chagrin se joignoit à la souffrance pour l'accabler, on crut qu'il avoit hâté volontairement sa mort. Piétro Navarro fut conduit à Naples, dans cette même forteresse qu'il avoit prise aux Français du temps du grand capitaine; et il y fut enfermé dans la même prison où le roi d'Espagne l'avoit oublié trois ans. On écrivit à Madrid pour savoir comment il devoit être traité. Charles-Quint ordonna de lui faire trancher la tête, comme à un rebelle; mais le gouverneur du château, François Hijar, eut quelque pitié de ce vieillard illustre qui, de la condition de palefrenier du cardinal d'Aragon, s'étoit élevé par tant de hauts faits et tant de talens à tant de gloire. Pour qu'il ne périt point par la main du bourreau, Hijar vint lui-même l'étrangler dans sa prison, ou, selon d'autres, il le fit étouffer sous des couvertures (2).

La capitulation de l'armée française à Averse ne mit point un terme immédiat aux calamités du royaume de Naples. Le prince d'Orange, qui commandoit les restes de ces bandes formées au brigandage et à la cruauté par le sac de Rome, étoit toujours laissé sans argent par l'empereur; et ce n'étoit que par la terreur, les confiscations et les supplices, qu'il pouvoit remplir de nouveau son trésor. Ses soldats, qui avoient pillé Averse, au moment où les Français lui avoient remis cette ville, lui demandoient encore la paye de huit mois de leur solde. Le prince d'Orange n'avoit pour les satisfaire que les confiscations des biens des seigneurs qui avoient suivi le parti d'Anjou: il fit couper la tête, à Naples, sur la place du Marché, à Frédéric Caiétan, fils du duc de Trajetto; à Henri Pandone, duc de Goviano, fils d'une fille de Ferdinand-l'An-

(1) *Bened. Varchi.* L. VI, p. 159. — *Bern. Segni.* L. II, p. 45.

(2) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 61. — *Bened. Varchi.* L. VI, p. 158. — *Alfonso de Ulloa, Vita di Carlo V.* L. II, p. 115 v.

1528. cien, roi de Naples; et à quatre autres des premiers seigneurs napolitains (1). Chacune des villes du royaume fut ensanglantée par de semblables exécutions. Après avoir ainsi frappé d'effroi les partisans de la France, le prince d'Orange entra en traité avec eux, et leur vendit leur grace pour une somme d'argent proportionnée à leur fortune. Plusieurs cependant, plutôt que de se soumettre à des maîtres aussi cruels et aussi avides, préférèrent continuer la guerre, et furent encore secondés quelque temps par les Français et les Vénitiens. Frédéric Caraffa, le prince de Melphi et le duc de Gravina, poursuivirent leurs ravages dans la Pouille; et le Romain Simon Tébaldi eut quelques succès en Calabre (2). Mais ce brigandage doit être considéré comme le commencement de cet état de violence et d'anarchie qui se prolongea dans le royaume de Naples pendant toute la durée de la domination espagnole, plutôt que comme une guerre régulière. C'est au gouvernement avide, oppressif, perfide et cruel des vice-rois, qu'il faut attribuer l'impossibilité qu'on n'a que trop long-temps éprouvée d'établir aucune justice, aucune police, aucune sûreté durable dans des provinces si favorisées par la nature.

André Doria avoit contribué avec sa flotte à la ruine de l'armée française; mais aussitôt que la capitulation d'Averse rendit son service inutile à Naples, il fit voile vers Gênes pour recueillir le prix qu'il avoit mis à son changement de parti, et affranchir sa patrie. La peste régnoit alors à Gênes; et Théodore Trivulzio, qui y commandoit pour François Ier, n'ayant sous ses ordres qu'une très-foible garnison, avoit demandé vainement un renfort de deux mille hommes : ceux-ci n'avoient point voulu s'avancer,

(1) *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 75. — *Bened. Varchi.* L. VII, p. 165. — *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 511.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 511. — *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 77. — *Marco Guazzo*, f. 62 v. — *Paolo Paruta, Ist. Ven.* L. VI, p. 450.

de crainte de la contagion ; et Trivulzio se voyant abandonné, se retira au Castelletto. Mais il comptoit pour la défense de Gènes sur la flotte de M. de Barbesieux, qui venoit d'arriver dans le port avec quelques compagnies françaises, embarquées au camp devant Naples après la déroute de l'armée. Ce fut en vain : lorsqu'André Doria se présenta devant Gènes, le 12 septembre, avec treize galères, Barbesieux se retira avec toute sa flotte dans le port de Savone. Doria n'avoit que cinq cents hommes de débarquement : il les mit de nuit sur des chaloupes, et les envoya vers la ville sous les ordres de son neveu Philippino et de Christophe Palavicini. Les Génois, auxquels il avoit eu soin de faire connoître son traité avec l'empereur, trouvèrent encore, malgré la peste, assez de vigueur pour prendre les armes, seconder son débarquement, repousser tous les Français dans le château, et se rendre maitres de toutes les fortifications de la ville (1). 1528.

Théodore Trivulzio, étonné de la foiblesse des ennemis auxquels il venoit de céder, s'adressa au comte de Saint-Paul, qui commandoit alors l'armée française en Lombardie, et qui venoit de reprendre Pavie ; il lui demanda trois mille hommes seulement, avec lesquels il se faisoit fort de soumettre de nouveau Gènes au roi de France. Mais le duc d'Urbin ne voulut point prendre part à cette expédition ; et Saint-Paul, retardé par lui, ne put arriver à Gavi que le 1er octobre, avec cent lances et deux mille fantassins. Il étoit déjà trop tard ; les passages de la montagne étoient défendus, et Saint-Paul ne réussit pas même à introduire des secours dans le château. Il se retira après avoir donné commission à son lieutenant Montejean, de conduire

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 506. — *Pauli Jovii Hist.* L. XXVI, p. 71. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 112. — *Ben. Varchi.* L. VII, p. 17[illegible]. — *Bern. Segni.* L. II, p. 47. — *Agostino Giustiniani.* L. VI, f. 282. C'est la fin de cette Chronique génoise contemporaine. — *Paolo Polieta.* L. XII, p. 735.

1528. trois cents hommes à Savone, pour en renforcer la garnison. Montejean ne fut pas plus heureux que lui, et ne put point pénétrer jusqu'à Savone. Les Génois, conduits par Doria, pressoient le siége de Savone et du Castelletto. La première de ces places capitula le 21 octobre; la seconde, peu de jours après; et les Génois, pour assurer leur liberté, et satisfaire leur jalousie, se hâtèrent de détruire la forteresse du Castelletto qui les commandoit, et de combler le port de Savone, dont ils avoient tant redouté la rivalité (1).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 508. — *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 72. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 114. — *Ben. Varchi.* L. VII, p. 178. — *Fr. Belcarii.* L. XX, p. 620. — *Galeatius Capella.* L. VIII, f. 87. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 451. — *Lettere de' Principi.* T. II, f. 133. — *Arnoldi Ferronii.* L. VIII, p. 170. — *Bern. Segni.* L. II, p. 47. — *Petri Bizarri.* L. XX, p. 475. — *Pauli Folietæ Continuat. Hist. Genuens. Uberti ejus fratris.* L. XII, p. 742. C'est là que se termine cette histoire.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DU TOME ONZIÈME.

FIN DE LA TABLE.

